5
4
516
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

Digitized by Google

LE CULTIVATEUR ANGLOIS.

TOME PREMIER.

LE CULTIVATEUR ANGLOIS,

OU

ŒUVRES CHOISIES

D'AGRICULTURE,

ET

D'ÉCONOMIE RURALE ET POLITIQUE,

D'ARTHUR YOUNG;

Traduit de l'anglois par les CC. LAMARRE, BENOIST et BILLECOCQ; avec des Notes par le citoyen DELALAUZE, coopérateur du *Cours d'Agriculture* de l'abbé ROZIER.

Avec des Planches en taille douce.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MARADAN, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, N°. 16.

IX. 1800.

VOYAGES

AU SUD, A L'OUEST, AU MIDI

DE L'ANGLETERRE,

ET

DANS LA PRINCIPAUTÉ DE GALLES;

CONTENANT:

1°. L'état présent de l'egriculture et des manufeotures.

2°. Les différentes méthodes de cultiver la terre.

3°. Les succès relatifs aux derniers essais eur diverses plantes fourrageuses.

4°. Le prix des journées de travail et des denrées de consommation.

5°. L'état actuel des pauvres ouvriers dans ce pays, où les désordres de toutes espèces étoient communs.

PRÉFACE

DES TRADUCTEURS.

L'HOMME est forcé au travail par le besoin. Dans l'ordre de la nature, il faut, pour subsister, qu'il chasse, s'il est sauvage; qu'il cultive son champ, s'il est policé: et telle est la transition nécessaire de l'un à l'autre état. Le premier coup de bêche donné à la terre par l'homme sauvage, fut le premier acte de sa civilisation. A la première modification qu'il sut donner aux produits de sa culture, au premier échange qu'il en fit, naquirent l'industrie manufacturière, le commerce et tous les arts qui leur appartiennent. L'agriculture est donc la mère de toutes les sciences, la tige unique d'où sortent toutes les branches de l'économie politique.

Cette grande vérité est une des premières que les hommes aient senties et reconnues. Les peuples de la plus haute antiquité ont témoigné une profonde vénération, une reconnoissance sans bornes, envers ceux qui leur avoient enseigné l'art de fertiliser la terre. Dans leurs traditions, qui précédèrent l'histoire écrite, ils ont conservé les noms de ces premiers bienfaiteurs de l'humanité, et ces noms sont parvenus jusqu'à nous.

Osiris, chez les Egyptiens; chez les Italiens, Saturne ; Cérès, en Grèce; Confucius, à la Chine, ont eu, en souvenir de leurs bienfaits, les honneurs de l'apothéose.

Dans l'ancienne Rome, dans Rome républicaine, qui, pour être grande un jour, voulut prendre les vertus pour bases de son empire, les tributs rustiques formèrent le premier ordre de l'état. Alors ses grands citoyens s'honoroient de tenir tour à tour dans leurs mains le commandement des armées, le timon des affaires publiques, et le manche de la charrue.

Après la prise de Carthage, Rome à qui l'ivresse des conquêtes n'avoit pas encore fait mépriser l'agriculture ni les droits des nations, distribua aux rois, ses alliés, les livres des différentes bibliothèques; mais elle conserva pour elle les vingt-huit manuscrits agraires composés par Magon.

Qui osera dire que ce respect, cet amour, cette espèce d'idolâtrie pour l'agriculture, ne furent pas une des principales causes des succès de la république romaine, de sa prospérité, de sa splendeur et du long maintien de sa liberté? Le moment où ce sentiment s'affoiblit chez les Romains, fut non-seulement le signal de leur décadence, il fut encore fatal au repos et à l'existence des autres nations. Après avoir conquis toute la terre, ils commencèrent à dédaigner l'agriculture, et ce dédain passa des *vainqueurs aux vaincus*. Privé de son soutien fondamental, ce colosse de puissance s'affaissa bientôt sur lui-

même, l'agriculture fut abandonnée en Europe; la terre, frappée de stérilité, se couvrit de ronces, car elle ne donne ses richesses qu'aux mains diligentes qui la sollicitent par le travail, et la famine eût achevé de dévorer les hommes qu'avoit épargnés le fer des Vandales, si ce système d'ignorance et de destruction n'eût trouvé un terme dans la cause même qui l'avoit produit.

Heureusement le pillage des nations barbares fut forcé de s'arrêter, faute d'aliment. Le besoin rappela les hommes à l'agriculture et aux arts salutaires. Instruits par l'expérience, ils sentirent à la fin, que c'est en cultivant la terre, en l'améliorant, en la peuplant, qu'on en fait véritablement la conquête; et ces mêmes nations, qui avoient manqué du nécessaire, furent bientôt en état d'alimenter les parties méridionales de l'Europe.

Mais comme les progrès dans les arts, même les plus nécessaires, ne s'opèrent que lentement et par degrés, ce ne fut guère que vers le milieu du seizième siècle que les autres nations essayèrent de suivre l'exemple de la Pologne et du Danemarck, de l'Afrique et de la Sicile, qui étoient alors les greniers de l'Europe.

Long-temps agitée par des guerres désastreuses, l'Allemagne, dès qu'il lui fut permis de respirer, tourna ses vues vers la culture, et cet art, aussi bien que ses manufactures, y fut introduit par le commerce. Mais le commerce ne put entrer lui-même que très-tard dans un pays

d'où le défaut de bons ports maritimes, une constitution étrangement compliquée et des frontières sans cesse ensanglantées, sembloient devoir le repousser à jamais.

La France, qui a emprunté son industrie de toutes les nations, qui les a presque toutes surpassées dans les arts; elle que son site géographique destinoit à un grand commerce, comme son climat et son sol l'appeloient à l'agriculture; elle qui, par le génie mobile et actif de ses habitans, semble avoir droit de se promettre tous les trésors des nations voisines, quoiqu'elle se soit occupée plus tard que les autres de l'art du labourage, y a fait des progrès rapides et soutenus, et l'on peut dire que, dans les sciences comme dans la politique, elle a, depuis un siècle, conservé sa supériorité, quoique l'inconstante fortune, qui tient la balance politique dans une perpétuelle vacillation, ne lui soit pas toujours restée fidèle.

L'Angleterre enfin, qui, plus d'une fois, a donné l'exemple et inspiré le goût des choses utiles, établit chez elle et perfectionna, plus que toute autre nation, l'art de cultiver la terre. A l'imitation des peuples de l'Egypte, elle rendit à l'agriculture des honneurs presque divins. Elle réalisa l'ingénieuse fiction du philosophe Swift, qui fait dire à son monarque imaginaire: « Si j'avois un homme qui me produisît *deux* épis de blé *au lieu d'un*, je le préférerois à tous les génies politiques du monde. » On se rappelle qu'une médaille d'or fut frappée et adjugée au duc de Bedfort, regardé comme un nouveau

Triptolême, avec cette légende, digne de la simplicité du style antique, POUR AVOIR SEMÉ DES GLANDS.

L'Angleterre qui, vers la fin du dix-septième siècle, avoit souvent été obligée de recourir à l'étranger pour sa subsistance; elle qui avoit éprouvé plus d'une fois ces disettes inopinées qui découragent le laboureur et alarment le peuple, appela alors le commerce à son secours. La fameuse loi par laquelle une prime est assignée à la sortie des grains sur les vaisseaux anglais, fut rendue, et dès-lors l'agriculture fit, dans cette île, d'incalculables progrès. Plus de la moitié des terres en friche, appelées *communes*, ont été ensemencées en moins d'un demi-siècle. L'un de ses comtés, celui de Norfolk, qui passoit pour n'être propre qu'au pacage, est devenu une des provinces les plus fertiles en blés. L'Angleterre, quoiqu'elle ait exporté annuellement des quantités énormes de grains, n'a plus éprouvé de disette (1); l'agriculture animée a communiqué, à son tour, une nouvelle vie au commerce et à l'industrie; l'intérêt de l'argent qui toujours est proportionné à la rareté du numéraire, y a baissé par l'affluence des richesses qui ont été le fruit des échanges; ce qui a fourni au cultivateur les moyens d'étendre ses améliorations. La population a suivi la marche progressive et accélérée du perfectionnement de l'agriculture. L'Angle-

(1) Si à l'instant où nous écrivons, elle est momentanément peu riche en grains, il faut l'attribuer à des causes particulières et accidentelles, qu'il n'entre pas dans notre plan de développer

terre enfin a, dans l'espace d'un siècle, mis au grand jour ce que peuvent, pour la prospérité d'une nation, la réunion et le concours de l'agriculture, du commerce et des manufactures.

Mais l'agriculture est la tige principale. Des événemens politiques, des guerres, des révolutions, peuvent dessécher ses deux grandes ramifications; si le tronc reste intact, elles renaîtront en peu de temps sous une plus salutaire influence.

Si les faits précédemment rapportés ne prouvoient pas suffisamment la justesse de ces assertions, nous pourrions encore citer, à leur appui, la France agitée, bouleversée depuis onze années, presque totalement privée des ressources de son commerce et de son industrie, ferme cependant sur sa base, florissante et riche encore au milieu d'une apparente détresse, grace à la fertilité de son sol, grace à son agriculture.

Cependant nos terres ne sont point encore, elles ne furent jamais parfaitement ni complétement cultivées. Abandonnées pendant long-temps à des mains mercenaires, celles qui pouvoient produire deux épis, en ont à peine produit un seul. Mille entraves ont arrêté chez nous le perfectionnement de l'agriculture; mais quel instant fut jamais plus favorable à ses progrès?

Ce n'est pas sous le seul rapport de la destruction des droits féodaux, et de celle du grand nombre d'institutions qui jadis opprimoient l'habitant des campagnes, que l'on peut con-

sidérer les résultats de la révolution française, comme favorisant éminemment l'agriculture. Les grands événemens dont cette révolution si mémorable a été le principe, en ont produit une réelle dans le caractère national et dans les goûts des François. Il est bien reconnu qu'en général les idées se portent, depuis quelques années, vers des objets d'utilité publique. On peut même dire que, si les lettres, dont le charme consolateur commence à devenir trop méconnu, sont déchues de leur ancienne splendeur, du moins tout ce qu'elles ont perdu de leur domaine, semble avoir accru celui des sciences et des Arts; et parmi ceux-ci, l'agriculture, cette idole des peuples civilisés; l'agriculture, dont les produits récompensent avec tant de libéralité les travaux qui tendent à sa perfection; l'agriculture, dont la passion suppose, ou plutôt opère dans une nation l'amélioration des mœurs; l'agriculture, disons-nous, a étendu, plus que tous les autres, la sphère de ses conquêtes en France. Les causes s'en présentent d'elles mêmes.

La révolution dès son origine a été vue diversement par les citoyens de ce vaste empire. Tandis que les uns se livroient sans réserve à l'attrait d'une perspective riante et nouvelle, d'autres, froids, ou plus prudens, peut-être, se bornoient à former des vœux pour le succès de l'épreuve hardie, tentée en 1789. Mais entrevoyant de bonne heure combien d'obstacles, d'excès et de calamités reculeroient le terme des espérances d'abord conçues, ils ont quitté dès

le commencement le théâtre de l'ambition et de la discorde, ils ont fui les villes ; et retirés aux champs, ils se sont livrés à des travaux agricoles, ils sont devenus cultivateurs.

La révolution a renversé beaucoup de grandes fortunes. Des hommes jadis opulens, ont éprouvé une diminution considérable de leurs capitaux. Les malheurs du peuple, les embarras inévitables du gouvernement, et sur-tout les mésaventures commerciales qui, dans ces derniers temps, se sont multipliées à l'infini, offrent autant de circonstances désastreuses qui ont dégoûté tout capitaliste sensé, et encore plus tout père de famille, des placemens à intérêt annuel, soit au trésor public, soit entre les mains des particuliers. Il a donc fallu faire d'autres calculs. La terre seule, quoique fortement imposée, à raison des besoins sans cesse renaissans de l'état, la terre présentoit tout à-la-fois un fonds solide et une source assurée de revenus. C'est donc en terres que le riche d'autrefois a conservé ou converti les débris de son ancienne fortune. Mais soit qu'ils se réduisissent à une valeur trop médiocre pour que ce propriétaire traitât, comme par le passé, avec des fermiers dont la plupart le payoient mal, ou ne le payoient pas du tout, soit que, [ce qu'il est plus naturel de croire,] il eût enfin reconnu combien d'avantages résulteroient pour lui d'une exploitation directe, immédiate, il a pris le parti d'aller habiter les champs, qu'à peine il avoit visités jusqu'alors. Là, se livrant

paisiblement à leur culture, il a recueilli, non sans une surprise égale à sa joie, le fruit de ses soins et de ses travaux.

La révolution enfin a détruit bien des prestiges qu'elle même avoit fait naître. Plus d'un citoyen, embrasé, à son origine, de l'amour de la liberté, s'est courageusement dévoué à toutes ses chances, a brigué l'honneur de la servir, et parcouru la brillante, mais dangereuse carrière des emplois publics. Un revers éclatant, a tout-à-coup dissipé ses illusions; ou même, sans supposer qu'il ait fait une chûte, si ses intentions étoient pures et son zèle désintéressé, il a fremi de voir la belle cause à laquelle il avoit consacré ses richesses, ses talens, son existence, déshonorée par d'odieuses intrigues. Honteux et indigné de se trouver confondu, ou en rivalité avec des hommes qu'il ne pouvoit estimer, il s'est dégagé du tourbillon des affaires publiques, avec autant d'empressement qu'il s'y étoit lancé. Convaincu, un peu tard sans doute, mais toujours assez à temps pour en profiter, de la justesse et de la vérité de cette pensée d'Horace,

Beatus ille qui procul negotiis, etc.

il est allé chercher un asyle obscur parmi les habitans des campagnes; il s'est fait agriculteur, et l'homme, qui naguère aspiroit peut-être à gouverner son pays, s'est trouvé fier, heureux, sur-tout, d'apprendre à tracer un sillon.

Voilà pour le passé. Si nous jetons maintenant un coup-d'œil sur l'avenir, de combien ne

voyons-nous passe grossir encore la classe respectable des cultivateurs, lorsqu'une paix générale aura rappelé nos guerriers sous le toit paternel. Viendront-ils, généraux, officiers et soldats, s'amollir, se corrompre dans le sein des villes? Quelle occupation plus honorable pour eux, plus analogue à leur goût, plus digne de leur courage, que la mise en valeur de ce sol précieux qu'ils auront si glorieusement défendu!

Il est donc constant que plusieurs milliers de François, quels que soient les motifs de leur détermination, et, ce qui est particulièrement important pour les progrès de l'art, que plusieurs milliers de François qui savent lire, et dont un grand nombre réunit, aux avantages d'une éducation distinguée, ceux que donne la fortune, se trouvent ramenés par les circonstances, à l'exercice des professions rurales. Comme l'agriculture a sauvé l'état, les particuliers en attendent aussi leur salut; les parties affoiblies et languissantes du corps politique, en attendent leur aliment et leur restauration. L'on peut dire, en un mot, que l'agriculture est aujourd'hui l'espoir et le refuge de tous.

Cette impulsion subite et simultanée ne demande qu'à être sagement dirigée, et l'on doit s'en promettre les plus heureux résultats. Il n'y a pas lieu de craindre qu'avec de semblables dispositions, la nation française puisse jamais rétrograder vers les siècles du Vandalisme. Tout nous présage, au contraire, que bientôt le pre-

mier de tous les arts aura totalement recouvré chez nous son culte et ses honneurs.

C'est pour seconder ce grand mouvement, et contribuer à le diriger de la manière la plus utile, que nous avons entrepris la traduction des écrits d'*Arthur Young*. Faire connoître pleinement à nos concitoyens un système de culture, dont le succès atteste l'excellence; ajouter ainsi aux résultats de notre propre expérience, ceux des recherches et des travaux d'une nation active et éclairée; exciter parmi nos cultivateurs, tant anciens que nouveaux, ce concours de sentimens et d'intérêts, cette noble émulation, sans lesquels il n'est point d'esprit national; offrir aux uns, la plus utile des ressources, aux autres, l'objet le plus digne de leur ambition; à ceux-ci des exemples, à ceux-là des leçons; telles ont été nos idées et nos vues. Pouvant choisir entre plusieurs moyens de servir notre pays, nous avons préféré celui-ci, parce qu'il est moins dépendant que tout autre des événemens, moins sujet à de fausses interprétations; parce qu'enfin le résultat de notre travail sera incontestablement utile dans tous les temps, comme dans toutes les suppositions.

L'ouvrage dont nous offrons au public la traduction, est celui d'un agriculteur-pratique. M. *Young* est peut-être le seul de tous les écrivains agronomiques, qui n'ait établi ses théories que sur des faits. S'il décrit et analyse en philosophe, il a observé et exécuté en praticien.

Il ne conseille, dit-il, que ce qu'il a pratiqué lui-même, ou vu pratiquer avec avantage. Sa vie entière a été consacrée à l'étude de l'agriculture. Non-content du champ qu'offroient à ses observations sa ferme et son voïsinage, il a visité l'Angleterre du nord au sud, et de l'est à l'ouest; il a parcouru l'Irlande, une partie de l'Ecosse, de l'Italie, de l'Espagne, et la France entière, pour en examiner le sol, en comparer les cultures, les produits et les ressources. Il a consigné dans plusieurs volumes, le récit de ces divers Voyages, les premiers qui aient été entrepris dans cette intention.

Les ouvrages d'*Arthur Young*, si estimés en Angleterre (1), et répandus dans presque toute l'Europe, étoient peu connus parmi nous, lorsque nous avons formé cette entreprise; l'*Arithmétique politique*, traduite en partie par *Fréville*, étoit le seul qui eût été lu en France. Quelques auteurs pilloient *Young* et ne le ci-

(1) Ils ont paru à différentes époques, depuis 1768 jusqu'en 1795. En voici la liste dans l'ordre de leur publication:

Lettres d'un Cultivateur, avec un Mémoire sur l'éducation des cochons.

Voyage agronomique dans le sud de l'Angleterre.

Voyage dans le Nord.

Voyage dans l'Est.

Essais sur l'Economie rurale.

Expériences sur l'Agriculture.

Le Guide du Fermier.

Voyage agronomique en Irlande.

L'Arithmétique politique.

Voyage en France en 1788, 89 et 90.

Voyage dans une partie de l'Italie.

Annales d'Agriculture.

toient pas. Le succès mérité de son VOYAGE EN FRANCE, fait en 1788, 1789 et 1790 (1), a répandu le nom de son auteur et fait naître le desir de connoître ses autres écrits.

La présente collection est divisée en deux parties distinctes. La première et la plus volumineuse, comprenant les Voyages en Angleterre et en Irlande, offre un tableau exact et complet de l'agriculture angloise. L'auteur a recueilli et discuté toutes les méthodes pratiquées par les petits, par les moyens, et sur-tout par les grands cultivateurs. Les détails qu'il donne sur ces objets, peuvent être regardés comme authentiques, car il cite les noms de tous ceux dont il a reçu des informations, ou dont il lui a été permis de compulser les registres, et s'il eût avancé un fait faux ou inexact, tout un canton auroit pu le démentir.

Mais la partie la plus curieuse de ces récits, et celle qui paroîtra sans doute la plus importante, c'est la description de la culture de cette classe d'hommes, soit propriétaires, soit grands-fermiers, qu'il nomme *gentlemen*. Plus variée et plus étendue que celle des fermiers ordinaires, elle est aussi plus productive, à mesure qu'ils y versent de plus fortes sommes. Ceux-là peuvent seuls faire des essais en grand, tenter de nouveaux systèmes d'assolement, de dessèchement et d'amélioration de tous les genres; inventer de nouveaux instrumens ou perfectionner

(1) Il se vend également chez Maradan.

les anciens. Ceux-là, enfin, sont en possession d'exercer, par l'exemple, une salutaire influence sur le champ de leurs voisins, de propager les méthodes nouvelles que l'expérience a consacrées, de détruire ainsi l'empire de la routine, éternel fléau des arts utiles, et d'élever l'agriculture vers le point de sa perfection, en cherchant eux-mêmes à l'atteindre.

Dans le cours de ses Voyages agronomiques, plus occupé de compléter son plan que de mettre beaucoup d'ordre et de méthode dans la distribution de ses matériaux, M. Young a recueilli le plus de faits qu'il lui a été possible; il est probable même qu'il avoit des cadres tout préparés, auxquels il ne faisoit qu'ajouter les chiffres, selon les renseignemens qu'il recevoit dans chaque canton. Ainsi, l'on trouve dans le texte anglois les retours fréquens des articles suivans: *nombre de labours, quantité de la semence employée, produit des récoltes, particularités des fermes, -- prix des denrées, des instrumens aratoires; paye par semaine, gages des domestiques, etc.* Nous ne devons pas dissimuler que M. Young, excellent agriculteur, quelquefois écrivain nerveux, toujours judicieux et plein de sagacité, ne savoit pourtant pas, plus que les autres étrangers, faire *un livre*. Tous ces détails locaux, écrits en toutes lettres, grossissent extraordinairement les volumes anglois. Nous nous sommes bien gardés de les supprimer; c'eût été dénaturer l'ouvrage. Il seroit à desirer que nous cussions, sur tous les cantons de la France,

de semblables notions. Tous ces faits sont les matériaux naturels de l'Histoire de l'Agriculture; Ils sont précieux, sur-tout pour les calculs de statistique, et l'on verra combien l'auteur, en les rapprochant, sait tirer de ceux même qui paroissoient les plus indifférens, d'importantes conséquences; mais nous avons imaginé de les présenter sous une forme beaucoup plus abréviative. Au moyen de trois tableaux à colonnes, que l'on trouvera placés à la fin de chaque Voyage, nous avons réduit environ de moitié les volumes anglois. L'avantage que nous a offert, pour la briéveté, l'usage de ces tableaux, ainsi que le renvoi, à la fin de l'ouvrage, de l'article intitulé *Récapitulations*, devient encore plus sensible dans les résumés ou *revues*, par lesquels l'auteur termine toutes ses relations. On pourra voir qu'alors un simple renvoi aux tableaux généraux, nous dispense de faire autant de tableaux particuliers qu'il s'y trouve d'articles *revus*. Nous espérons que l'on nous saura quelque gré de cette opération, qui a été, sans contredit, la plus pénible de toute l'entreprise. Cependant si, en dépit de nos efforts, l'ouvrage paroissoit encore prolixe à quelques lecteurs, ne pourrions-nous pas, à l'imitation de M. Young lui-même, conseiller à ceux-là de s'en tenir dans le choix de leurs lectures, aux jolis écrits que l'on compose journellement pour l'amusement de nos dames?

En supposant encore que plusieurs de ces détails fussent d'un médiocre intérêt pour les

cultivateurs, par exemple, des contrées méridionales de la France, ils peuvent intéresser essentiellement plusieurs cultivateurs, ou négocians, ou manufacturiers, des départemens septentrionaux; quelques voisins, Hollandois, Allemands et autres habitans du Nord, qui vraisemblablement liront encore, dans quelques siécles, les écrits d'*Young*.

Nous avons aussi réduit et quelquefois supprimé des descriptions de maisons et de jardins, qui se trouvent particulièrement dans les Voyages au sud et au nord; nous nous sommes contentés d'en insérer ce qui nous a paru nécessaire pour rompre quelquefois la monotonie des relations agronomiques. Voici ce que nous a écrit, à ce sujet, M. *Young*, lui-même, dans sa lettre du 6 août 1797: « Ces descriptions étoient « pardonnables, lorsque j'ai composé ces ou- « vrages. Mon intention étoit alors d'exciter « mes compatriotes à voyager dans leur propre « pays; mais aujourd'hui, que de meilleures « relations ont été publiées, dans la même « vue, par plusieurs autres personnes, ces dé- « tails deviennent totalement inutiles. »

La seconde section comprend les dissertations que l'auteur a publiées sous différens titres, tels que les *Lettres d'un fermier*, le *Guide du fermier*, *Essais sur l'Economie rurale*, etc.; une collection d'expériences faites par lui-même, et qui, la plupart, lui ont coûté plusieurs années d'observations; un choix de mémoires extraits de ses *Annales*, et les plus analogues

logues à notre culture. Plusieurs de ces derniers écrits, couronnés dans des sociétés savantes, lui ont valu des médailles d'or.

En traitant plusieurs questions d'économie rurale, M. *Young* a répandu de grands traits de lumière sur quelques parties essentielles de l'économie politique, telles que la division des terres, la population, le commerce, les manufactures, les impôts, la navigation intérieure, etc. Sur ces divers objets, il a souvent différé d'opinion avec des écrivains devenus célèbres par des théories qu'a souvent démenties l'expérience; il a fait voir à ces écrivains, tant Anglois qu'étrangers, qu'une collection de faits réduits en calculs, dont on prend les moyens termes, offrent, en économie politique, des résultats bien plus satisfaisans, des données incomparablement plus sûres, que les approximations conjecturales et les suppositions purement gratuites sur lesquelles ils ont fondé la plupart de leurs systèmes.

A l'époque de la création d'un conseil d'agriculture, le gouvernement anglois a nommé M. *Young*, en récompense de ses travaux, secrétaire perpétuel de cette administration agricole. Il continue, dans ce poste honorable, à être utile à son pays.

Terminons cette Préface par un fragment de la lettre que nous avons déja citée : » Je suis sen-
« sible, comme je le dois, nous écrit M. *Young*,
« à l'honneur que me fait le gouvernement
« de France, en encourageant la traduction et

« la publication de mes écrits, et je desire de « tout mon cœur, qu'ils puissent être utiles à une « nation aussi nombreuse, située dans le plus « beau pays de l'Europe.

« Si, à l'époque où j'écrivois pour mes com- « patriotes, l'on se fût conformé à mes idées, « j'ose dire que l'Angleterre seroit aujourd'hui « cultivée comme un jardin. Cependant je ne « dois pas me plaindre; car je crois qu'il est « peu d'individus, dont les avis aient été aussi « généralement suivis que les miens. Ainsi, il « est peu de cantons, soit en Angleterre, soit « en Irlande, que je puisse visiter à présent, « sans avoir à me féliciter de les avoir précé- « demment visités.

« Je me félicite aussi de voir que le gouver- « nement de France a mis mes écrits en des « mains habiles, et je ne doute pas qu'ils ne « figurent fort avantageusement, étant habillés « par vous à la françoise. Vous ferez pour moi, « Messieurs, ce que je n'ai pu faire moi-même. « Puissent vos travaux contribuer aux progrès « de votre agriculture, au bonheur de la France « et à celui du genre humain! »

AVANT-PROPOS

DE L'AUTEUR.

Ce Voyage est le premier qui ait été entrepris en Angleterre, dans la vue de pouvoir, au retour, présenter au public un tableau de notre agriculture; tableau pris sur les lieux, formé d'après les indications d'hommes qui sont tous vivans, et dont chacun pourra conséquemment approuver les détails, s'ils sont justes, ou les désapprouver, s'ils sont inexacts.

Dans un siècle où l'on s'occupe si généralement de vues et de recherches relatives à la politique, où l'on étudie si attentivement les rapports qui lient les événemens avec les causes les plus éloignées, on ne regardera point comme une entreprise indifférente ou inutile celle dont l'objet est de déployer aux yeux de la nation ses richesses *réelles*, et de dégager, autant qu'il est possible, son système politique de la rouille gothique des préjugés et des fausses suppositions.

Au milieu de cette foule d'écrits de tous les genres, qu'on publie chaque jour sur l'agriculture, j'ai pensé que la connoissance exacte et précise de ce qui *se pratique* dans toutes les parties du

royaume, pourroit être d'un grand secours, en facilitant la décision d'un grand nombre de questions de la plus haute importance, et sur lesquelles on ne peut, sans ce préliminaire, former que des conjectures vagues et incertaines. On ne peut, sans cette connoissance, savoir au juste quels sont les abus qu'il faudroit rectifier, les inconvéniens auxquels il faudroit apporter remède, et l'on est constamment exposé à ne s'occuper que de minuties, lorsque les grands objets demanderoient toute notre attention.

On a remarqué plus d'une fois, qu'il n'est point de contrée où l'agriculture soit si mauvaise qu'on n'y puisse recueillir quelque utile leçon. C'est sur-tout relativement à notre pays, et aux différentes parties dont il est composé, que cette observation est juste. Tels usages dont l'expérience a confirmé, dans un district, l'inappréciable utilité, sont absolument ignorés dans un autre, quoique le sol, l'exploitation et le climat soient exactement les mêmes. Dans un canton, des fermiers s'enrichissent par des méthodes qui, si elles étoient connues, enrichiroient leurs confrères dans un autre canton. Mon but est de généraliser toutes ces connoissances locales, de mettre sous les yeux de chaque cultivateur tous les différens procédés pratiqués sur des terres semblables à la sienne, afin qu'il puisse voir dans

cet exposé les défauts de sa propre culture, et apprendre à y remédier. Ces leçons ne seront point les assertions gratuites d'un auteur, ou les opinions isolées d'un individu; elles seront, pour chaque fermier, le résultat de la pratique journalière de son *confrère*, fermier comme lui dans un autre canton.

Je suis loin, cependant, d'espérer que cet écrit soit lu par un grand nombre de fermiers. Je suis trop convaincu que, sur mille agriculteurs de la classe ordinaire, on n'en trouvera pas cinq qui se donnent la peine de lire; mais il se trouve dans les campagnes un grand nombre d'hommes instruits, dont les idées sont plus larges et moins entichées de préjugés; on peut conjecturer que cette classe de cultivateurs lit et pratique d'après ses lectures. C'est en les voyant agir avec succès, que les fermiers ordinaires se déterminent lentement et par degrés, à s'écarter de la ligne tracée par leurs aïeux, et à admettre enfin la possibilité des améliorations.

Ce seroit une erreur que d'attribuer originairement aux fermiers ordinaires aucune espèce d'amélioration. Tous les essais importans en agriculture sont dus à des hommes distingués de la classe commune. D'où nous vient l'usage des turneps en Angleterre? n'est-ce pas de Tull? Qui a introduit celui du trèfle, si ce n'est Sir Richard

Weston ? L'usage de la marne en Norfolk, est dû au lord Townshend et à M. Allen. En un mot, toutes les plus utiles améliorations ont été imaginées, combinées et pratiquées d'abord par des gentlemen : les agriculteurs ordinaires ont, avec le temps, imité ces méthodes, à proportion de leurs succès, jusqu'à ce que, par degrés, elles soient enfin devenues générales.

L'intention de ce recueil est donc de répandre les connoissances utiles en agriculture, de déployer aux yeux d'une partie de la nation, les usages pratiqués par l'autre, et de remarquer en même temps en quoi ils sont dignes d'éloges; de tirer de l'obscurité les bons exemples d'agriculture, et de les offrir aux applaudissemens et à l'imitation universelle. Ce projet, s'il est bien exécuté, n'a pas besoin d'apologie.

Je connois trop les imperfections du présent écrit, pour oser me flatter d'avoir rempli cet objet dans tous ses points. Le lecteur doit le regarder plutôt comme une esquisse, que comme un tableau achevé. Je ne l'offre au public que comme l'échantillon d'une idée en partie exécutée, promettant à l'avenir, lorsque je tenterai une entreprise de la même nature, d'apporter tous mes soins pour rendre l'ouvrage plus particulièrement digne de son attention.

OBSERVATION

Sur les dénominations des Poids et Mesures.

DANS tout le cours de cet ouvrage, nous avons conservé les noms des mesures en anglois : plusieurs motifs nous y ont déterminés.

1°. Beaucoup de mesures angloises n'ont point, dans nos mesures, d'analogue qui y réponde, soit par la valeur qu'elles expriment, soit par l'usage auquel elles sont destinées. C'est ainsi que l'expression *hundred weight*, qui signifie littéralement un poids de *cent*, seroit mal rendue par notre mot *quintal*, parce qu'elle désigne, non pas *cent*, mais *cent douze livres* angloises. Le *quarter*, pris comme sous-division du *hundred weight*, exprime un quart de celui-ci, ou vingt-huit livres, et n'a point dans nos mesures de correspondant exact. La même difficulté se trouve dans les mesures de capacité. Le mot *bushel* répond bien à notre mot *boisseau ;* mais le *peck*, qui est le quart du *bushel*, n'a point en françois d'analogue ; et l'on n'eût pu le traduire habituellement par le mot *quart*, sans s'exposer à faire une confusion perpétuelle entre le *quart* du bushel, la *quarte* qui en est la soixante-quatrième partie, et le *quarter* qui contient huit bushels.

2°. Les mots qui en françois répondent aux noms de mesure anglois, ne portent point à l'esprit d'idées assez précises, parce que leur signification varie à l'infini dans toutes les parties de la république, où on n'en a pas encore perdu l'usage. *Pinte*, *septier*, *arpent*, *lieue* ne signifient point à Amiens les mêmes valeurs qu'à Agen ou à Strasbourg : pour nous faire entendre de tous nos lecteurs, en employant ces termes, il eût fallu leur donner l'acception sous laquelle on s'en sert, par exemple, à Paris. Mais, d'une part, les lecteurs des départemens, habitués à y attacher l'idée d'autres valeurs, eussent eu peut-être plus de peine à en saisir sur-le-champ la signification convenue, qu'ils n'en auront à retenir celle de mots anglois qui du moins ne leur rappellent rien de contraire (1) ; et de l'autre, sans éviter ainsi la nécessité

(*) Nous nous sommes écartés de cette règle pour les deux mots *inch* et *foot*, que nous avons ordinairement rendus par les mots *pouce* et *pied*. Ces mots, empruntés, dans les deux langues, des parties du corps humain, sont véritablement analogues les uns aux autres, mais ils n'expriment pas les mêmes quantités. Le lecteur voudra bien se rappeler que les mots *pouce* et *pied*, dans cet ouvrage, expriment toujours des pouces et pieds anglois, dont la table ci-jointe lui donnera le rapport exact avec les pouces et pieds de France.

de conserver en anglois des expressions dont aucun mot françois ne rend la valeur précise, nous nous imposions celle de hérisser le discours d'expressions fractionnaires qui en eussent rendu la lecture extrêmement fatigante.

3°. Le nouveau système métrique adopté en France étant aujourd'hui le seul légal, et réunissant à cette qualité l'avantage d'être plus parfait qu'aucun autre, nous ne pouvions nous dispenser d'indiquer le rapport des mesures angloises avec les nouvelles mesures françoises. En substituant habituellement celles-ci pour seule évaluation des premières, nous ne satisfaisions qu'imparfaitement beaucoup de lecteurs encore peu familiarisés avec les mesures décimales, et nous retombions dans l'inconvénient des approximations multipliées. L'embarras qu'elles entraînent eût doublé, si à cette évaluation précise, nous eussions joint le rapport des mesures triviales connues à Paris. Deux ou trois lignes de chiffres auroient à peine suffi, dans certains cas, pour rendre un mot anglois qui souvent se trouve répété dix fois dans une page.

Le parti que nous avons pris de faire précéder chacun de nos volumes d'une table des mesures d'Angleterre, comparées, tant aux mesures ci-devant usitées à Paris, qu'aux mesures légales de France, a, sur toutes ces méthodes, l'avantage d'offrir un système complet et réuni des mesures angloises, et de faciliter au lecteur des rapprochemens qu'il aura souvent occasion de faire. Quoique cette table contienne beaucoup de mots et que presque tous se retrouvent plus ou moins souvent dans le cours de l'ouvrage, on sera bientôt dispensé d'y recourir habituellement. Une douzaine de mesures linéaires et de dénominations de poids se rencontrent plus fréquemment que toutes les autres, et l'on n'aura pas lu un demi-volume, qu'on sera familiarisé avec le rapport qu'elles ont aux nôtres.

Il nous a paru convenable de présenter ce rapport, tant en mesures de Paris, qu'en mesures nouvelles. Quoique les premières ne soient plus admises dans l'usage, elles sont restées dans la mémoire, et pour beaucoup de gens elles sont une échelle qui leur sert à comprendre et à évaluer les dernières. Il n'y a que des comparaisons de ce genre, plusieurs fois répétées, qui puissent rendre celles-ci familières à l'imagination; et c'est en faciliter la connoissance, que de les rapprocher souvent d'expressions auxquelles l'habitude a attaché des idées fixes et sensibles.

Il en est de même du mot *livre*, qui se trouve quelquefois dans le texte, au lieu de celui de *pound*, ainsi que de quelques autres. Quoique ces mots soient françois, ils désignent invariablement des mesures angloises.

VOYAGE
DE SIX SEMAINES,
AU SUD
DE L'ANGLETERRE
ET DANS LE PAYS DE GALLES.

LETTRE PREMIÈRE.

MONSIEUR,

JE me conforme à votre desir, en vous adressant quelques minutes de mon voyage au pays de Galles; mais permettez-moi d'y mettre une condition: c'est que vous n'exigerez point de moi une grande correction de style. La plupart de ces lettres ont été écrites à la hâte, dans des auberges, dans des maisons de fermier, dans des chaumières, et si elles ont quelque mérite, il ne consiste que dans l'exactitude des détails qui étoient le principal objet de mes recherches. Je me permets d'ajouter à ces notes les réflexions et remarques qu'un

peu d'expérience peut me suggérer. J'ai déjà jeté sur le papier le commencement de mon voyage de Wells à Hadleiph, dans le comté de Suffolk. Le voici. Si ces détails sont peu amusans pour le commun des lecteurs, je suis sûr qu'ils seront intéressans pour vous.

De Wells à Lynn, j'ai parcouru le pays, allant à droite et à gauche.

Autour de Warham, demeure de M. John Turner, j'ai vu des plantations disposées avec beaucoup de sagacité. Si vous passez à Hougton et Holkam, pour vous rendre dans le Norfolk, je vous invite à les voir. Ce qui attira plus particulièrement mon attention, fut une amélioration opérée par M. Turner, avec du sainfoin qu'il a fait venir de Glocester-shire. Cet essai a parfaitement réussi, grâce à ses soins. Il le fauche constamment, pour en faire du fourrage, dont il retiré en général deux tuns par acre; mais je n'ai vu cet exemple suivi par aucun des fermiers de son voisinage. M. Turner se propose d'essayer de semer à la volée de la luzerne, et ensuite d'en espacer les plantes en arrachant les superflues par un binage à la houe, comme on fait pour les turneps (1). Ici on voit la superbe maison

(1) Cette méthode peut avoir son avantage en Angleterre, où le climat est moins chaud qu'en France. Dans nos contrées méridionales, la luzerne seroit brûlée pendant l'été, si elle étoit cultivée de la sorte: les plantes étant rapprochées les unes des autres, ombragent le sol, y maintiennent la fraîcheur, et surtout l'humidité bienfaisante de la rosée. Un autre inconvénient qui suivroit cette méthode, seroit celui de rendre les tiges dures et

d'Holkam, appartenant à la comtesse de Leicester. Elle contient un grand nombre de tableaux précieux.

Le château est composé de cinq grands édifices de forme quadrangulaire, le centre et les quatre ailes; les principaux ornemens dont il est environné, sont un arc de triomphe, un temple, un grand lac dans le parc, l'église d'Holkam, la ville de Wells, et un grand nombre de belles plantations, dont quelques-unes offrent des échappées de vue sur la mer.

Tout le pays de Holkam à Houghton étoit un pacage aride avant que les habitans eussent pris le goût des améliorations; mais ce goût leur est venu, et l'effet en a été tel, que d'immenses terrains, incultes, inhabités, ou seulement habités par quelques troupeaux de moutons, aujourd'hui divisés et fermés par des enclos, admirablement cultivés, richement engraissés, bien peuplés, rapportent autant en une année, qu'ils auroient pu rapporter en cent ans dans leur ancien état. Et qui a pu opérer ce prodige? la marne. Sous la surface de tout ce pays s'étendent des couches d'une excellente marne; ils l'ont fouillée et étendue sur les terres en pâture, et les formant ensuite

---

ligneuses. Tull a imaginé le premier la culture par rangées; j'ignore comme elle lui a réussi : son but principal étoit la culture des plantes pendant leur végétation, et la destruction des mauvaises herbes. Or, tout bon cultivateur, et expérimenté, sait que la luzerne n'a besoin d'aucun secours pour se débarrasser des mauvaises herbes, qu'elle étouffe à mesure qu'elle croît.

[*V. le mot* luzerne *dans le Cours complet d'agriculture.*]

en enclos, ils y ont établi des cours réguliers de récolte, dont ils retirent d'immenses profits.

Ici toutes les fermes sont grandes, et les *rentes* (*) à bas prix. Les fermiers, ayant été obligés de mettre des fonds considérables à l'amélioration, ne pourroient se retirer si les baux n'étoient fort longs. La plupart de ces fermes sont ainsi louées beaucoup au-dessous de leur valeur actuelle. Ajoutez à cela qu'une grande partie de la contrée appartient à des seigneurs qui ont la vanité de ne pas percevoir leurs rentes; à d'autres que l'on présume avoir fait à leurs fermiers des conditions fort modérées. Somme toute, les fermiers se sont arrangés de manière qu'il leur est aisé de faire de belles fortunes (2).

Les fermes sont, en général, de 300 à 900 *l.* (**) par an; mais ils ont pour ces sommes de grandes

(*) Nous conserverons ici le mot anglois *rent*, comme l'ont fait plusieurs traducteurs avant nous, pour exprimer *le prix des baux*. Trad.

(2) En France, nous ne sommes pas encore bien convaincus de cette vérité, que la richesse du fermier annonce le bon état de la ferme, et sa pauvreté, son état désastreux. Pour qu'un fermier devienne riche, il faut qu'il cultive bien, qu'il améliore, et pour cela il faut des avances: mais la courte durée des baux est un obstacle à toute entreprise. Un fermier fera-t-il des avances pour qu'un autre jouisse des fruits qu'il devoit recueillir? Pourquoi nos fermes sont-elles si mal plantées en arbres? On stipule bien dans le bail qu'on plantera tant d'arbres chaque année, qu'on renouvellera ceux qui meurent: tout cela est exécuté à la lettre, mais mal; et toujours par la raison qu'on craint de ne pas jouir de son travail. Il faut découvrir l'origine de ce vice, et y remédier.

(**) Il ne faut pas perdre de vue qu'ici tous les calculs sont en livres sterling.

[*Voyez la notice au commencement du volume.*] Trad.

étendues de terrain, et les rentes sont de 2 *s.* 6 *d.* à 6 *s.* par acre. Quelques fermes nouvellement louées, le sont à 10 *s.* et plus par acre; mais celles-là sont en petit nombre. Le pays dont je parle est le vaste espace de terres qui s'étend à l'ouest de Holkam jusqu'à la mer, et au sud, jusqu'à Swafham.

Les principales fermes sont celles de M. Curtis de Sommersfield, deux mille acres; de M. Mallet de Dunton, autant; de M. Barton de Rougham, trois mille; de M. Glover de Creek et Barwick; de MM. Savary de Sydderstonne et Nogerson, de Narford, chacun onze cents acres. Tous ces hommes, et plusieurs autres avec eux, pratiquent complétement, et avec succès, toutes les espèces de cultures; mais c'est à la marne qu'ils sont tous redevables de leur richesse (3).

Ils mettent ordinairement cent charges de marne sur une acre, ce qui leur coûte, pour le fouillage, de 1 *l.* 5 *s.* à 1 *l.* 10 *s.*; et ils évaluent à une somme beaucoup supérieure le coût des attelages, les charrois et autres travaux. La terre, ainsi améliorée, conserve sa pleine vigueur vingt ans et plus, et dans cet intervalle elle va toujours en s'améliorant. Leur cours de récolte est : 1. marnage et

(3) Faudra-t-il que les Anglois, qui ont appris de nous l'usage de marner, nous surpassent dans ce genre d'amélioration? Nous la négligeons, parce que les effets de cet engrais ne se manifestent pas tout de-suite, mais ils sont durables. Qu'on me dise combien de fois en sa vie un cultivateur marne le même arpent de terre? Cette opération est coûteuse: eh! n'est-elle pas faite pour long-temps? Cette sorte d'amélioration est un motif de plus pour engager à faire des baux d'une plus longue durée.

labourage ; 2. turneps ; 3. orge ; 4. repos, avec du trèfle ou du ray-grass pendant deux ou trois ans, ou pendant un an seulement. Ils fument ou parquent pour tout leur blé d'hiver, et ils estiment deux nuits de parcage égales à un fumage. La quantité de fumier qu'ils mettent sur un acre, est de douze charges. Pendant quelques années après le marnage, ils recueillent, l'un dans l'autre, quatre quarters de froment par acre, et cinq d'orge ; et quinze ou dix-huit ans après le marnage, trois quarters de froment, et quatre et demi de blé de mars (*).

La culture des turneps est ici pratiquée en grand. Le comté de Norfolk est plus renommé pour ce végétal que tout autre comté du royaume ; cependant j'ai vu en Suffolk, dans des fonds graveleux, des turneps beaucoup plus gros que par tout ailleurs. Ils emploient leurs turneps à nourrir leurs troupeaux ; du surplus, ils engraissent du

---

(*) L'esquisse suivante donnera une idée de l'économie d'une de leurs fermes de 1,100 acres.

100	acres	de blé d'hiver.
250	—	d'orge et avoine.
50	—	de pois.
200	—	de turneps.
400	—	d'herbage.
100	—	de terre en pacage.
1,100		

Le fermier entretient six valets, six hommes de journée, trente chevaux, vingt vaches, neuf cents moutons, cinq charrues, et dans le temps de la moisson, il a en tout environ quarante personnes dans les champs. *Y.*

bétail écossois (4), ce qu'ils font de différentes manières : en le nourrissant à la réserve, dans des clôtures particulières, ou dans leur cour de ferme ; ou en le faisant paître dans les champs, ou enfin en le mettant, comme leurs moutons, dans les turneps, lorsqu'ils commencent à croître. En suivant la méthode de les nourrir dans des enclos, le fermier fait durer plus long-temps sa récolte ; mais les animaux ainsi nourris sont sujets à contracter des maux de pieds, lorsqu'il leur faut marcher sur la route de Londres. Les frais sont aussi plus considérables, et les urines de ces animaux sont perdues pour le sol ; cependant toutes ces méthodes sont usitées.

Quand la marne commence à s'user, plusieurs des grands fermiers ont récemment imaginé d'engraisser, pour leur blé d'hiver, avec des tourteaux de graines huileuses, qu'ils font venir de Hollande, et qu'ils épandent sur leurs champs, au prix de 15 à 20 *s.* par acre.

Il est aisé de concevoir la raison des grandes fortunes faites par les fermiers de cette contrée : ayant loué à très-bas prix des terres en friche, sous lesquelles ils ont trouvé d'excellente marne, ils les ont tellement améliorées, qu'il n'y a qu'une

(4) Les Ecossois n'engraissent pas de bétail ; ils le vendent communément à des marchands qu'on nomme *agioteurs*, qui viennent le vendre à Norfolk et à Suffolk, à des fermiers herbagers, qui n'ont presque pas d'autre occupation que celle d'engraisser des bœufs et des moutons. Parmi les bêtes à cornes, il y a des vaches qu'on engraisse de même que les bœufs. Pour y réussir plus facilement, on leur fait une opération qui les prive de la faculté de reproduire leur espèce.

extrême sécheresse qui puisse les empêcher de faire d'abondantes récoltes. Leur sol est en général une terre sablonneuse et très-légère, à laquelle l'humidité est favorable. Plus la saison est humide et plus ces terres sont productives, et, sous ce rapport, elles sont heureusement situées (*).

Nous trouvons ici, par approximation, conformément à la note ci-dessous, un revenu annuel et régulier de près de 1300 *l.*; mais je ne doute pas que dans certaines années ce revenu ne soit monté à près de 3,000 *l.* Mais sans porter si haut le bénéfice, il est évident qu'un bail à long terme, d'une bonne ferme de Norfolk, est

---

(*) Faisons un calcul approximatif du revenu de la ferme précitée.

Cent acres de blé d'hiver, à trois et demi quarters par acre, trois cent cinquante quarters; et comme une petite partie est du seigle, évaluons chaque quarter à 1 *l.* 10 *s.*	*l.* 525
Deux cent cinquante acres, orge et avoine, dont le premier forme la majeure partie, à quatre et demi quarters par acre; onze cent vingt-cinq quarters, à 16 *s.*	900
Cinquante acres de pois, quatre quarters par acre; deux cents quarters, à 1 *l.* 4 *s.*	240
Il y a différentes méthodes de compter le bénéfice qu'on retire des troupeaux dans les différens comtés. Le moyen terme entre ce qui est généralement connu, me paroît devoir approcher le plus de la vérité, et ce medium est 10 *s.* par mouton, tant en laine qu'en agneaux.	
C'est pour neuf cents moutons.	450
— vingt vaches.	100
— Cochons.	50
TOTAL.	2,265

Je n'ai point compris dans ce compte approximatif les animaux engraissés avec des turneps, parce que la récolte en est incertaine.

infiniment préférable pour le fermier, à une possession simple et sans redevance, et que cet ordre de choses tend à faire passer, par tout le royaume, la terre dans les mains du paysan qui la cultive, ce qui ne doit inspirer aucune crainte, car il n'est point de système plus favorable à la prospérité des propriétés territoriales, tant qu'il dure. Cependant il en résulte bientôt un changement de propriétaires. Je puis observer, à l'appui de cette remarque, qu'un fermier de Norfolk, M. Mallet, a dernièrement acheté dans les paroisses de Middleton, Testerton et Hokham, des biens dont la valeur monte à 1700 *l.* par année. Ce

---

et variable. J'ai également omis plusieurs autres branches de profit, afin qu'on ne puisse pas dire que j'aye enflé le calcul. Quant aux frais, une légère esquisse des principaux articles suffira pour prouver qu'ils sont peu considérables.

	l.
Rente, dixmes et charges de communes, à 6 *s.* par acre.	330
Avoine pour les chevaux, selon le prix auquel nous avons évalué les Mars. Le fermier n'est pas obligé de nourrir constamment à l'écurie trente chevaux; il les laisse quelquefois courir dans la cour de la ferme. Ainsi cent vingt quarters, à 12 *s.*	72
Semence pour quatre cents acres de blé, y comprenant pour deux cents les plantes fourrageuses; medium, à 9 *s.* par acre.	180
Six valets.	120
Six hommes de journée.	150
Réparations et usé des outils.	70
Moisson, en medium, 4 *s.* par acre	80
	1,002
Produit.	2,265
Frais.	1,002
Profit, ...	1,265

cultivateur distingué a fait sa fortune en moins de trente ans, sur une ferme de quinze cents acres de terre, et qui n'étoit pas conséquemment une des plus grandes de ce comté.

Ajoutez aussi que, depuis que j'ai écrit l'article ci-dessus, je tiens de personnes sûres que le même M. Mallet avoit, en janvier 1768, deux cent quatre-vingts veaux et génisses, qu'il engraissoit avec des turneps et les fourrages de ses prairies artificielles, et cela dans une ferme à blé.

Avant de quitter ce pays de fermiers, je ne dois pas oublier de vous dire que les détails de l'agriculture de Norfolk, donnés par M. de Boulainvilliers, dans son écrit : *Les intérêts de la France mal entendus* [T. I. p. 36.], fourmillent de méprises, et particulièrement lorsqu'il parle des améliorations faites par le moyen de la luzerne. Je n'y ai pas vu un seul pied de luzerne dans les champs des fermiers ordinaires. [Pour les détails généraux de l'agriculture de ce canton, *V.* à la fin de ce Voyage, les tableaux N°s 1 et 2, art. *Terres améliorées de Norfolk.*]

Le pays autour de Rainham, maison de campagne du lord Townsend, est riche et bien cultivé. La situation de la maison et du parc sont fort agréables. Les eaux y sont belles; le bâtiment a l'air d'avoir été plutôt construit pour la commodité que pour la magnificence.

Houghton, célèbre château du comte d'Oxford, bâti par Robert Walpole, offre autour de lui l'aspect de superbes plantations qui l'environnent de tous côtés. C'est, je crois, de la route de

Syderstone qu'on les voit le mieux : cependant la surface uniforme du pays est assez désavantageuse à la perspective.

En allant de Houghton par Hunston, vers la mer, j'ai trouvé un grand nombre de terres stériles, ou réputées telles; car je ne crois pas qu'il y ait en aucun endroit de grandes portions de terre véritablement stérile. Les améliorateurs de Norfolk auroient bientôt changé ces pâtures arides en fermes productives. Une des principales améliorations du pays est la ferme de M. Curtis, de Sommersfield, appartenant à madame Henley, de Docking. Elle consiste en dix-sept cents acres de terre, toutes conquises sur des plaines réputées arides (5). Cette ferme est régulièrement enclose : elle produit de si abondantes récoltes de blé, qu'on l'a citée comme la meilleure qui soit en Europe. Je vous invite à voir le *home-stall* (*) de Mme. Henley, si vous voyagez dans ce pays ; il est fort agréablement situé et fort propre.

Je ne voulus point quitter cette contrée sans avoir vu les environs de Docking, maison de la même dame Henley. Les plantations en arbres,

(5) Voilà un bel exemple à imiter. Quelle conquête que celle qui donne à un simple particulier dix-sept cents acres de terrain fertile ! M. Curtis est parvenu à fertiliser cette immense étendue de pays, par le parcage des bêtes à laine. Le bétail est la base solide et nécessaire de l'agriculture et des améliorations : les Anglois ont sur nous l'avantage de suivre un principe, dont nous sommes aussi persuadés qu'eux, qui est l'éducation du bétail. Voilà leur secret en agriculture : c'est par ce moyen qu'ils ont de belles et grandes fermes, et beaucoup plus de grains que nous sur une même étendue de terrain.

(*) Réserve, lieu où l'on engraisse les animaux. *Trad.*

quoique petites, y sont disposées avec beaucoup de goût. Son temple est léger, élégant et fort bien situé, tant pour dominer sur la belle vue de la campagne, que pour être vu lui-même de la maison. Son hermitage est une des plus jolies choses que j'aye vues de ma vie : c'est une petite chaumière, composée de deux pièces, située dans une de ses plantations d'arbustes et de charmilles. La première pièce est en coquillages, le pavé en cailloutage ; à l'une des extrémités on voit le lit de l'hermite. La seconde est en marquetterie antique.

De Docking je m'avançai vers Snettisham, maison de campagne de Nicolas Styleman, où Mme. Styleman a formé quelques plantations fort jolies, particulièrement celles qui sont situées sur un ruisseau qu'elle appelle *New-Bridge*, et son île Catherine. Ce ruisseau, qui n'étoit autrefois qu'un fossé, a été conduit avec beaucoup d'art ; c'est aujourd'hui une petite rivière serpentante, et le principal ornement de ses plantations. Sur ses bords elle a fait construire une chaumière de forme circulaire, fort propre, et qui lui sert pour le déjeûner. Près de la chaumière est une ménagerie où l'on voit une quantité considérable d'oiseaux, et principalement d'oiseaux aquatiques. De sa ménagerie, en traversant la petite rivière, et après avoir suivi quelque temps les sinuosités, on arrive à la grotte construite dans la forme d'un bateau coupé en deux ; les murs en sont recouverts de morceaux de lapis, de coquillages, de coraux, &c. Elle est agréablement située, sur

le bord du ruisseau, tout auprès d'une petite cascade, et ombragée par de grands saules. La vue du ruisseau est plus belle encore dans l'autre plantation, appelée *île Catherine*, où il forme cinq petites îles bien boisées; et l'on trouve dans cette partie des promenades fraîches, ombragées et solitaires, dont la disposition fait beaucoup d'honneur au goût de la propriétaire de ce joli endroit.

» Entre Bournbridge (*) et Chesterford est le pays où l'on cultive particulièrement le safran. Cette branche est très-bornée et peu profitable.

« M. Gardner, de Chesterford, a cultivé des carottes avec le plus grand succès. En 1770, il en eut un acre qui lui produisit cinq cents bushels. Il les employa à nourrir ses chevaux, et en calcula la valeur à 1 *s.* le bushel; mais il aurait pu en vendre, pour le même usage, une quantité considérable à 1 *s.* 6 *d.* Les chevaux de ferme, auxquels il eût fallu donner chaque jour un peck d'avoine, se contentoient fort bien d'un peck et demi ou deux pecks de carottes, et n'en étoient pas moins courageux.

« En 1771, il en eut deux acres et demi, qui lui rendirent quatre cents bushels par acre: il en fit le même usage et avec le même succès.

« La méthode employée par M. Gardner pour cette culture, est de labourer à la bêche, en

(*) Ce paragraphe est une addition à la première édition. *Trad.*

mars, un chaume d'orge, à douze pouces de profondeur, et de semer aussitôt les carottes à la volée. Il les fait biner à la main deux ou trois fois, au prix de 20 à 25 *s.* par acre, et les enlève de terre avec des fourches à trois fourchons, au prix de 1 *d.* ou de 1 *d.* et demi par yard en quarré. Le sol est une terre légère, sablonneuse, sèche pendant tout l'hiver, sur un fond de gravier ou de craie (*).

« Il est évident, d'après le tableau ci-dessous, que ces deux récoltes sont beaucoup plus productives que toute autre qu'il auroit pu semer; et il est à observer qu'il se trouve dans ce pays beaucoup de terrain également propre aux ca-

---

(*) M. Gardner fait le calcul suivant des frais de culture de ses carottes.

	l.	*s.*	*d.*
Un labour à la bêche.	»	7	6
Hersage	»	1	6
Semence.	»	4	6
Binage	1	5	6
Pour les enlever	»	15	»
Pour les étêter, charier, &c.	1	»	»
Rente, dîme, &c.	1	16	»
	5	10	»
Produit : Cinq cents tuns, à 15 *s.*	25	»	»
Dépenses.	5	10	»
Profit.	19	10	»
Produit : Quatre cents bushels, à 15 *s.* . . .	20	»	»
Dépenses	5	10	»
Profit.	14	10	»

Y.

rottes, et cependant qu'on n'y en sème jamais. Il s'en faut de beaucoup qu'on ait su jusqu'à présent tirer tout le parti possible des terrains secs d'Angleterre ; il faut espérer que la culture des carottes s'y propagera par degrés (6).

« Le moyen employé par M. Gardner pour préserver ses carottes de la gelée, est assez curieux : il consiste à tenir un tonneau plein d'eau dans le même endroit où sont ces carottes, et lorsqu'il gèle, à vider l'eau glacée et à le remplir d'eau nouvelle : tant qu'il y aura de l'eau dans le tonneau, les carottes, pommes de terre, &c. ne gèleront point (7).

« M. Gardner a éprouvé que l'orge venoit beaucoup mieux après les carottes qu'après les turneps, lors même que ceux-ci avoient été mangés sur place ; il a encore éprouvé que les carottes étoient d'un excellent usage pour tous ses che-

(6) La carotte, comme tous les végétaux de cette espèce, réussit très-bien dans les terres légères qui ne sont pas brûlées par le soleil. Il n'est point étonnant qu'en Angleterre on en fasse des récoltes abondantes. En France, dans nos contrées du nord, nous pouvons avoir le même avantage, mais il ne faudroit pas se le promettre dans celles du midi, à moins qu'on n'eût la facilité des arrosemens ; ce seroit une spéculation mal entendue, qui occasionneroit des frais de culture sans profit. On peut les remplacer par les pommes de terre, qui remplissent le même objet et promettent la même utilité.

(7) On ne peut rien objecter à un fait, quelque extraordinaire qu'il paroisse ; cependant, si j'avois une provision de carottes à conserver, je suivrois le moyen ordinaire, qui est de les tenir dans un endroit sec, et de les couvrir de paille pendant la gelée [*V. à ce sujet l'Economie rurale et civile, aux art.* carottes et pommes de terres, *&c.*]

vaux malades, et qu'il arrivoit rarement que ce régime manquât de les guérir. Pour les engraisser, il n'est point d'autre nourriture qui puisse avoir un meilleur effet. M. Penniston de Saffron-Walden, qui en avoit dix acres, en a engraissé, en six semaines, deux chevaux qu'il n'auroit jamais pu vendre 5 *l.* chaque, et qu'alors il a vendus 27 *l.* (8).

« M. Gardner a aussi essayé, et avec succès, de cultiver du sainfoin. Il en a récolté, en général, deux charges par acre (9); ce qui surpasse de beaucoup en valeur les récoltes ordinaires du pays.

« Autour d'Audley-End, la route de Newmarket traverse un pays découvert, pour la plus grande partie en terres labourables, qui se louent de 8 à 10 *s.* l'acre. Le cours employé dans leurs champs ouverts, est: 1. jachère (10); 2. froment; 3. orge, avoine, pois ou vesce; et dans les champs enclos, 1. turneps; 2. orge; 3. trèfle; 4. froment; 5. orge, &c.

---

(8) Dans l'introduction de la *Feuille du Cultivateur*, il y a un mémoire relativement à un cheval guéri radicalement par l'usage des carottes.

(9) Une charge équivaut à une charretée de quatre chevaux.

(10) La jachère n'est pas prise à la rigueur, c'est-à-dire, pour le repos absolu de la terre. L'année de jachère en Angleterre est communément une préparation de la terre pour une récolte en froment ou en orge, en la semant en herbes fourrageuses, ou en plantes charnues, comme on le voit dans les *Annales agricoles*. — Quelquefois aussi on appelle jachère un terrain en repos, mais labouré, afin d'y détruire les mauvaises herbes.

« Le

« Le froment y produit de un à deux et demi quarters par acre ; l'orge après les turneps, trois quarters. Jamais on ne vit de plus misérables moissons que toutes les récoltes de printemps que produisent ces champs ouverts (11) ; elles ne valent pas la peine qu'on en fasse mention. Avec l'orge ou l'avoine, ces champs produisent quelquefois du trèfle, ce qui fait de détestables récoltes. Elles sont, à la lettre, couvertes de chardons, qu'on y laisse monter en graine. Lorsque j'y passai, les chardons étoient en maturité, et chaque brise de vent souffloit des nuages de ces graines sur toute la contrée. Je m'arrêtai pour faire sur cela quelques questions ; on me répondit que c'était le trèfle qui produisoit ainsi des chardons, et qu'il étoit impossible de l'empêcher. Je puis aisément concevoir que le meilleur système d'agriculture seroit absolument sans effet, si l'on en laissoit les récoltes devenir ce qu'elles sont ici. J'y ai vu, sans exagération, assez de mauvaises graines pour en pouvoir fournir tous les royaumes et empires qui se trouvent entre la Chine et l'Angleterre : mais si les fermiers de ce pays vouloient se concerter entr'eux ; s'ils convenoient ensemble de faucher, pendant un an ou deux, leurs chardons avant qu'ils fussent en graine, et en même temps changer leur cours de récolte, en semant l'orge après la jachère, le trèfle après l'orge, et le froment

(11) Les récoltes de printemps, sont ce que nous nommons *grains de mars*, parce qu'ils sont sèmés à-peu-près à cette époque.

sur le trèfle, alors ils pourroient faire des récoltes de bon blé sans chardons (*).

« Il est un homme dans ce pays qui s'opposeroit sans doute à une semblable innovation : c'est le fermier *Riccart*. En voyant un de ces champs, couvert de ces beaux chardons, qui semblent s'enorgueillir de l'éclat de leurs fleurs épanouies, si vous demandez : *A qui ce champ?* on vous répond : *Au fermier Riccart.* — Et cet autre? — *Au fermier Riccart.* — Et ce troisième? — *Au fermier Riccart.* Si j'habitois ce pays, je donnerois de bon cœur le fermier *Riccart* à tous les diables, et je chercherois quelque moyen honnête de l'y envoyer. — Quel est donc le propriétaire des terres que cultive si bien le fermier *Riccart?* »

La route de Snettisham à Lynn traverse une

(*) Je voudrois pratiquer ce cours dans les terres mêmes qui sont en communes. *V.* le tableau comparatif suivant :

Cours actuel.	*Cours proposé.*
1. Jachère.	1. Jachère.
2. Froment.	2. Orge.
3. Orge.	3. Trèfle, que je faucherois comme ils fauchent leur orge, et même deux fois, si je voyois que la terre fût en vigueur.
4. Jachère.	4. Trèfle que je ferois paître par le bétail.
5. Froment.	5. Froment.

Moyennant ce changement, j'aurois en bon ordre ma part dans le champ communal ; au lieu que leur seconde récolte les tient, et les tiendra constamment, dans une misérable médiocrité. *Y.*

terre sablonneuse qui a toute l'apparence d'un désert.

Un ami de l'agriculture ne peut passer ici sans regretter la grande quantité d'engrais qui s'y trouve perdue, grâce au peu d'intelligence ou d'activité des fermiers voisins, qui pourroient en faire leur profit. Ils en pourroient retirer des quantités prodigieuses de cendres de charbon, etc., et même être payés pour les enlever. Leurs *waggons* (*) reviennent presque toujours vides de la ville, et leurs terres sont généralement très-pauvres.

Passant dans le comté de Suffolk, par la route de Stoak et de Thetford, je vis beaucoup de terres incultes, ce dont je fus d'autant plus surpris, qu'il s'y trouve dans plusieurs endroits, de la marne dont on ne fait aucun usage.

Le maître de l'auberge de *la Couronne*, à Stoak, avoit un acre de pimprenelle qui étoit en coupe depuis trois ans, si j'ai bonne mémoire. Il l'avoit semé à la volée, et sarclée soigneusement tous les ans, pour la somme d'environ deux guinées: elle a parfaitement réussi; car il a pu, chaque année, en faire faner une grande quantité, outre le fourrage vert que cette culture lui a fourni dès le mois de février, pour un assez grand nombre de chevaux. C'est une récolte régulière, et il paroît que cette plante vient fort vîte.

En juillet 1767, il l'a fauchée pour la graine, dont il a eu une si grande abondance, qu'il en a vendu pour 5 *l.*, à 4 *d.* la livre, outre une

(*) Waggon, grands chariots à quatre roues. *Trad.*

prodigieuse quantité de paille, ou *strannen*, que ses chevaux mangent à belles dents. En janvier 1768, sa pimprenelle étant épaisse et abondante, il la fit paître par ses moutons. Il a trouvé cette culture si avantageuse, qu'en novembre 1769, il en a semé dans un champ plus grand, avec du seigle (12).

Dans le voisinage de Thetford, une autre ferme, prise également sur le désert, et améliorée par le moyen de la marne, mérite aussi l'attention du voyageur. M. Wrigt en est le fermier. Le sol est fort sablonneux, mais la marne et l'argile l'ont rendu si fertile, que dans les années qui ne sont pas excessivement sèches, il fait d'aussi belles récoltes de seigle, de colsat et d'avoine, qu'en peuvent faire d'autres fermiers sur des terres plus fortes, et dont la rente est le quintuple de la sienne. Il a semé aussi quelques centaines d'acres en sainfoin, qui a fort bien réussi, et qui lui fournit une quantité considérable de fourrage.

Cette ferme contient près de deux mille acres. Elle emploie quarante-cinq chevaux, neuf valets et cinquante personnes au temps de la moisson. Les vaches y sont au nombre de vingt-quatre, et les moutons au nombre de neuf cents; et tout cela sur une étendue de terre qui, neuf ans auparavant, n'étoit propre qu'à fournir une ché-

(12) La pimprenelle est une plante fourrageuse, d'autant plus utile, qu'elle vient dans les terrains les plus maigres : elle seroit un moyen bien avantageux pour amender et améliorer les terres arides, sablonneuses et incultes. Y étant semée, elle serviroit de pâture aux moutons qui y parqueroient.

tive pâture à quelques moutons. Je dois observer ici que le succès de la marne épandue sur cette terre, a prouvé que ce n'est pas seulement de la marne grasse et savonneuse qu'on peut tirer un bon parti, car celle-ci est en général une substance dure et crétacée, mélangée d'une grande quantité de terre étrangère, et en apparence d'une fort mauvaise espèce. Plusieurs fermiers assuroient qu'elle ne produiroit rien, mais l'événement a justifié la tentative; cependant tous s'accordent à dire que l'argile y est excellente. La maison du duc de Grafton, à Euston, n'est qu'à trois milles de cette ferme.

La route de Bury passe, l'espace de quelques milles, sur une lande sauvage, couverte de bruyères, de buissons, de genêts et de fougères, dont l'abondance et la grandeur prouvent évidemment que cette terre pourroit produire de bonnes récoltes; car un sol qui a assez de force pour pousser et faire croître aussi vigoureusement des plantes de ce genre, doit nécessairement produire, étant cultivé, abondance de blé. Ajoutez à cela qu'il y a une couche de marne dans tout ce pays.

A West-Stow, j'ai observé un champ de carottes, d'environ deux acres, dans un sable si fin et si volatil, que le vent, en soufflant à travers la porte, en avoit fait un monceau pyramidal; cependant les carottes venoient très-bien, et je ne doute pas qu'elles ne fournissent une bonne récolte. Ce champ appartenoit à M. Edwards.

A peu de distance de la route se trouvent

Livermère et Ampton, maisons de MM. Lée et Calthorpe; leurs deux parcs se joignent. Ce qui s'y voit de plus remarquable est une jolie rivière que, par un accord peu ordinaire, ils ont fait passer successivement de l'un dans l'autre, et sur laquelle ils ont fait construire un beau pont à frais communs. Ils ont ainsi orné leurs possessions respectives, ce qui ne pouvoit se faire que d'intelligence.

Aux environs de Bury, du côté de Londres, le pays est bon, bien boisé et assez varié. La route à Stow-Market passe sur un sol assez mal cultivé; mais à un mille environ de la ville, il traverse une ferme nouvellement enclose, appartenant à M. Simonds. Cette manière d'enclorre est fort propre. Les haies sont toutes d'épine blanche, et les bords régulièrement plantés d'arbres de diverses espèces, propres à la construction; les portes sont solides, bien faites et toutes peintes. Le moyen employé par M. Simonds, pour maintenir la beauté de ces haies, a été, lorsqu'il a remis sa ferme entre les mains d'un tenancier, de se réserver, par un article du bail, le droit de faire lui-même réparer les haies. D'après cette clause, il y a toujours employé le nombre d'ouvriers nécessaires : il y a lieu de croire que, sans cette précaution, ses haies auroient subi le sort de toutes celles des autres fermes. Remarquez que c'est toujours aux frais du tenancier que tout ceci s'est opéré, M. Simonds ayant eu soin de proportionner la rente de sa ferme à cette particularité. Depuis cette ferme, je n'ai rien

trouvé qui fût digne d'observation jusqu'à Tostock, village à six milles de Bury, où se voit une ferme cultivée de main de maître, par M. Orbel Ray, qui en est propriétaire, et demeure à Bury (13).

La culture des fermiers voisins n'offre rien au-dessus du médiocre, mais le mode d'amélioration adopté par M. Ray, est nouveau et mérite d'être distingué. Son sol est un gravier léger. La première chose qu'il fit fut de creuser et d'étendre sur toutes ses terres labourables une centaine de charges de terre grasse et d'argile, et de les former en un cours régulier de récoltes; c'est-à-dire : 1. turneps; 2. orge; 3. trèfle; 4. froment : toutes ont parfaitement réussi. Il laboure quatre, cinq et six fois pour les turneps, et herse avec le plus grand soin; ensuite il sème en plein avec une machine dont vous avez une esquisse ci-à-côté. (*).

(13) En France, nous ne concevons pas encore tout l'avantage qu'il y a de clorre ses possessions par des haies vives. Les chasses royales autrefois y mettoient un obstacle, et le propriétaire n'étoit pas libre de clorre son champ; mais aujourd'hui, qu'on est délivré de cette sorte de servitude, pourquoi ne pas adopter un usage qui garantit les récoltes des invasions du bétail étranger, et qui peut fournir du bois de chauffage sans nuire aux végétaux qu'on veut cultiver? On trouvera dans la *Feuille du Cultivateur*, plusieurs mémoires intéressans sur cette importante opération d'agriculture. Dans la suite de cette collection, on verra que le parlement d'Angleterre s'est occupé des clôtures comme d'un objet important d'amélioration. On est bien dédommagé de la perte d'un peu de terrain occupé par les clôtures, par des récoltes plus abondantes. Au surplus, l'augmentation de la rente est la preuve la plus complète en faveur de cette amélioration.

(*) *V.* la gravure en tête du volume. No 1, l'axe fixé dans les roues; une roue dentelée, 2, qui, par le moyen d'autres dents,

Il est prouvé, par l'expérience, que cette machine sème beaucoup plus régulièrement que ne pourroit le faire la main la plus exercée. Dans la culture des turneps, qu'il a pendant long-temps pratiquée, il a observé que le défaut de pluie n'empêche jamais ce végétal de pousser, si l'on a eu soin de le semer après quatre heures d'après-midi; il bine les plantes deux fois, et les emploie à nourrir ses bestiaux à *la réserve*, objet pour lequel il a construit des hangars fort commodes. Il estime la valeur moyenne de ses turneps, à 2 *l.* 10 *s.* par acre. Il donne à ses terres à turneps trois labours pour l'orge et l'avoine, et fait de fort belles récoltes de cinq, cinq et demi, six et même sept quarters par acre. La récolte suivante est du trèfle; il le fauche généralement deux fois pour fourrage sec, et évalue la récolte, l'une dans l'autre, à 2 *l.* 10 *s.* par acre. Pour le trèfle, il ouvre la terre une fois, la première année, et herse dans le froment, dont il recueille de quatre et demi à cinq quarters par acre.

Toutes ces récoltes sont considérables; mais je dois observer qu'outre l'usage qu'il fait de l'argile, il

---

fait tourner une verge de fer passant à travers quatre boîtes à semences en cuivre, 3, 3, 3, 3., chacune desquelles est percée de treize trous, et cette verge posée dans des rainures de fer, 4, sur les brancards, 5, 5. Cette verge est de six pieds, ce qui est à-peu-près la largeur du terrain que la machine sème à la fois. Au-dessous des boîtes est une longue traverse, 6, divisée en huit compartimens, dans lesquels la semence tombe directement des boîtes. 7, une herse attachée à la partie postérieure du chariot par deux chaînes, 8, 8. *Y.*

engraisse, chaque année toutes ses terres à turneps, avec douze, quinze ou vingt charges de fumier de sa cour de ferme. La manière dont il prépare ce fumier est aussi fort remarquable. Vers le mois d'octobre il fait porter dans sa cour, et étendre également, deux cents charges de terreau : c'est sur cette couche qu'il fait manger à tous ses animaux la paille de sa récolte et le trèfle sec ; ainsi la terre reçoit toutes les urines du bétail et s'en imbibe. D'un autre côté, tous les égoûts des écuries et des étables viennent aboutir à cette place. Quand l'hiver est passé, il remue ce fumier, en le mêlant soigneusement avec d'autre terre, à-peu-près en quantités égales, et fait porter ensuite le tout sur sa terre. Cette méthode paroît, au premier coup-d'œil, devoir être coûteuse ; elle ne l'est pas en réalité, car il est généralement d'usage de remuer le fumier et de le mêler avec du gazon avant de l'étendre : alors il n'y a point de différence, quant au labourage; mais je pense que l'opération seroit encore beaucoup meilleure, si, au lieu de terreau, on y employoit de la craie, de la marne ou du gazon.

Dans une observation sur ce procédé, M. Baker dit : « En mêlant le fumier avec la terre dans le champ où le fumier doit être placé, j'ai trouvé que le procédé étoit de 1 à 500 pour cent moins dispendieux, que de faire porter d'abord la terre à la maison, pour faire reporter ensuite l'engrais sur le champ ».

J'observerai sur cela que la comparaison à faire

ici, est entre l'usage adopté par M. Ray, et un autre usage recommandé par divers écrivains, et pratiqué par plusieurs excellens fermiers, qui est de porter le fumier mêlé avec de la terre, sur le champ où il doit être employé. Or, la dépense est ici la même ; car, dans le premier cas, la fosse ou le fossé dont on tire le terreau ou la marne, est sans doute aussi près de la cour de ferme, que l'endroit d'où l'on tire, dans le second cas, la terre pour la joindre au fumier. Mais, au reste, ce n'est point cela qui mérite attention ; le point important de la comparaison est entre la terre qui a été tout un hiver sous le bétail, et celle qui n'a point cet avantage. Prenez toutes les précautions que vous voudrez dans la disposition de votre cour de ferme, si elle n'est pas toute entière sous le couvert d'un toit, vous perdrez toujours une grande quantité d'excellent engrais par les écoulemens de la cour ; mais ce n'est pas un objet de peu de conséquence pour un cultivateur, de pouvoir faire filtrer, avant qu'elle s'échappe, cette liqueur fertilisante, à travers quelques substances moins fugitives. Quelle que soit la quantité de votre fumier, la pluie l'aura bientôt pénétré. N'est-il pas alors évidemment important d'avoir au-dessous une couche de matière plus compacte, qui retienne ces sucs et s'en imprègne? Cette terre, après avoir resté un hiver dans cette situation, après avoir reçu, à travers la litière, l'urine des grands troupeaux, est une substance fort différente de la même terre qui sera restée dans le

champ, et la vertu qu'elle a acquise, dédommagera amplement le fermier du peu de dépense extraordinaire qu'il aura pu faire en suivant cette méthode. Mon opinion sur cette matière (et je parle à présent (*) d'après l'expérience) est que l'avantage surpasse de beaucoup la dépense.

Le succès de cette ferme devroit éveiller l'attention des agronomes, et les exciter à faire des recherches sur la nature des fonds durs, qui se trouvent sous des sols sablonneux. Les idées communément reçues parmi les fermiers de Norfolk, ainsi que leurs usages, portent à croire que l'argile pure ou la marne pure, sont les seules substances qu'on puisse employer à l'amélioration; mais comme on trouve, et nommément ici, quelques exemples du contraire, cette particularité invite les amis de l'agriculture à éprouver sur des terres maigres, l'effet de ces diverses substances, afin que leur degré de vertu puisse être connu et comparé avec les signes apparens auxquels on est dans l'usage d'avoir confiance. Supposez une substance crétacée, sur laquelle les acides aient si peu de prise, qu'on ne puisse l'appeler ni marne, ni même craie pure; on pourroit essayer l'effet de cette substance sur un sol de sable, l'y étendre en diverses quantités, et comparer le tout, d'un côté, avec le sol naturel non amélioré, et de l'autre, avec un engrais d'argile ou de marne reconnue pour être bonne. Un petit nombre de variétés dans les résultats de ces

(*) En 1771, époque de la troisième édition de cet ouvrage. T.

essais, montreroient jusqu'à quel point la vertu réelle est d'accord avec les apparences, et décideroient la question de savoir s'il n'est point de substance, autre que l'argile et la bonne marne, qu'on puisse employer utilement aux améliorations.

Il faudroit alors se rappeler que le grand défaut des sols sablonneux, lors même qu'ils sont très-légers, est leur sécheresse. Les belles récoltes qu'ils produisent dans les saisons humides, prouvent que ces terrains ne sont pas, à beaucoup près, aussi stériles que plusieurs autres. Le sable le plus maigre, le plus volatil, rendra dans une année pluvieuse, des récoltes beaucoup plus considérables, que la craie maigre ou le gravier gros et bleu, dans les saisons qui leur sont le plus favorables. Toute substance compacte, calcaire ou non, donne à ces sables une ténacité qui les rend capables de retenir plus long-temps l'humidité des pluies et de résister aux coups du vent. Ainsi améliorées, elles soutiennent beaucoup mieux la sécheresse qu'auparavant, sans qu'il en résulte aucun détriment pour la récolte, et conservent tous leurs avantages dans les saisons pluvieuses.

Ceci est un objet de la plus haute importance pour tout le pays situé entre Brandon, Barton, Mills, Thetford et Bury, où l'on trouve une grande étendue de ces terres arides, qui ne servent qu'à nourrir des lapins. Plusieurs sont louées moins d'un schelling par acre. On m'a dit que quelques fermiers de Norfolk ont rejeté

diverses parties de ces garennes, après les avoir examinées, par la seule raison qu'en les creusant ils n'y avoient rien trouvé de semblable à leur belle marne de Norfolk, tandis que tout annonce que la substance crétacée, dont une couche s'étend sous toute cette contrée, peut être préférable, pour son amélioration, à la marne de la meilleure qualité. Je n'affirme point le fait; mais l'expérience n'a point encore prouvé le contraire, et l'amélioration de M. Wrigt témoigne contre les idées des fermiers de Norfolk.

Une autre particularité à observer, est la méthode employée par la plupart des cultivateurs pour découvrir les couches souterraines. Cette méthode consiste à creuser la terre en un petit nombre d'endroits; méthode si lente et si dispendieuse, qu'on peut dire qu'elle ne remplit nullement l'objet. Il est absolument nécessaire de se procurer un perçoir, avec lequel la recherche se puisse faire en un grand nombre d'endroits, et à la profondeur de douze à vingt pieds. Il peut se trouver sous la craie des lits de belle marne ou de belle argile; ce seroit aux propriétaires à donner à ces essais une attention qu'on ne peut attendre de tout autre.

M. Ray a fait deux expériences d'un genre nouveau, et qui m'ont donné beaucoup de plaisir: l'une est un acre de luzerne, et l'autre, quatre acres de timothy-grass. La première est en *drills* (14), de un à deux pieds de distance:

(14) Planter en *drills*, c'est planter par rangées plus ou moins espacées, selon la volonté du cultivateur, afin de labourer et

elle a été semée en 1765, coupée trois fois l'année dernière, et je l'ai trouvé, cette année, la coupant pour la quatrième fois. Il en avoit une pleine récolte, de la hauteur d'environ deux pieds. Quant à la quantité de fourrage produite par ce seul acre de terre, j'estimai, d'après la quantité déjà mangée par quatre vaches, qu'elles auroient eu de quoi se nourrir pendant cinq semaines. L'intendant me dit que, selon son opinion, deux vaches pouvoient vivre sur cet acre de luzerne tout l'été. S'il en est ainsi, la valeur de cette plante surpasse celle du trèfle. Je ne puis cependant me dispenser d'observer que les intervalles étoient remplis de mauvaises herbes, et conséquemment, que cette expérience n'est pas pleinement satisfaisante. Les quatre acres de timothy avoient été semés parmi de l'avoine, en 1766; et lors de mon passage, on le laissoit mûrir pour en faire du fourrage sec. Il me parut fort épais, et je crois qu'il fournira une récolte d'environ vingt-cinq quintaux par acre. Il n'étoit pas plus avancé que les pâturages voisins (15).

---

biner pendant la végétation. C'est ce que nous nommons *culture au semoir*, méthode imaginée par Tull en Angleterre, et imitée en France par Duhamel et Château-Vieux, qui avoient fait construire pour cet effet des charrues qu'ils nommoient des *cultivateurs*. (*V.* dans le Cours d'Agriculture l'article *charrue*). Les bons cultivateurs apprécient cette pratique à sa juste valeur.

(15) Le *timothy-grass* des Anglois, est le *phleum pratense*, fléau des prés. Linn... *gramen spicatum spica cylindricea longissima.* Tourn.... Sa tige a environ trois pieds de hauteur; elle est droite, articulée, feuillée, et terminée par un épi cylindrique, grêle, serré, et d'environ quatre pouces de longueur..... Le

Depuis les premières éditions de cet écrit, le possesseur actuel de cette ferme, M. Ray, successeur de M. Orbel Ray, a eu la bonté de m'informer qu'au printemps de 1768, il fit arracher sa luzerne, en ouvrant une tranchée de deux fers de bêche de profondeur, qui fut l'outil de culture dont il se servit pour cette opération; et quoiqu'elle fût faite par un temps fort sec, il eut beaucoup de peine à détruire la luzerne. Dans ce terrain défoncé et fouillé de la sorte, il fit planter des pommes de terre, dont la récolte monta à six cents bushels, outre les petites laissées en terre. M. Ray se proposoit d'y semer, en 1769, de la luzerne à la volée; mais comme on avoit omis la dernière fois de biner les pommes de terre, ce qui avoit laissé aux mauvaises herbes la faculté de se reproduire, il s'est déterminé, pour en nettoyer complétement la terre, à la laisser en jachère pendant 1769, et à y semer une autre récolte. Il s'est arrêté alors à la culture des carottes; il les a semées par rangées, à la distance d'environ quatorze pouces, au commencement d'avril 1770, et a été bientôt convaincu, par l'expérience, que la culture de ces sortes de végétaux par rangées, est fort avantageuse, et que si la terre n'est pas extrêmement nette, les carottes n'y peuvent être avec succès semées à la volée: la récolte a été de sept cents

---

phleum nodosum, variété du précédent, a de même ses racines bulbeuses et vivaces; elle n'est point cultivée, et croît naturellement dans les fossés.

bushels, sans compter les racines qui se cassoient en les arrachant.

L'hiver suivant, M. Ray y fit charier vingt-cinq charges de fumier, et le printemps suivant, il y planta encore des carottes par rangées, qui venoient fort bien à l'époque où il me donnoit ces détails (en août 1771). Il me marquoit que, par le moyen de cette racine, il étoit parvenu à remporter une victoire complète sur les mauvaises herbes. Ce succès l'a décidé à en cultiver, le printemps suivant, dans un espace beaucoup plus vaste. L'usage qu'il a fait de sa récolte est à-peu-près celui-ci : il a donné les sommités à quelques-uns de ses animaux, qui les ont mangées fort avidement. Il a jeté une partie des racines à ses cochons dans leurs loges; ils ont prospéré avec cette nourriture : mais n'en ayant qu'une petite provision, qu'il vouloit aussi partager entre ses chevaux, il n'a pu en engraisser complétement ses cochons. Que cette racine, quelle qu'en soit la propriété, puisse lui tenir totalement lieu de grain, c'est ce que M. Ray ne doit pas espérer; mais il peut diminuer de beaucoup la quantité de grain qu'il se propose de cultiver; et si ses chevaux ne sont pas employés à des voyages longs et fréquens, peut-être aussi pourra-t-il se passer de grain.

Il m'apprend encore dans la même lettre, que son pâturage de timothy-grass est entièrement perdu, le gazon naturel au sol ayant poussé en sa place. M. Ray le regrette beaucoup, parce qu'il a observé que le timothy-grass est la nourriture favorite de toute sorte de bétail.

J'observerai

J'observerai ici que la culture des pommes de terre et des carottes est un objet principal dans les expériences de M. Ray. Six cents bushels de pommes de terre, en ne les évaluant qu'à 1 *s.*, font la somme de 30 *l.*, et sept cents bushels de carottes au même prix, font celle de 35 *l.* : on peut dire que ce sont là de belles récoltes, et cet exemple doit encourager tous les fermiers à cultiver des carottes ; mais il faut observer aussi que cette terre a été pendant quelques années en luzerne, et que, pendant sa végétation, on y a mené pâturer beaucoup de chevaux, et de plus, qu'elle a eu plusieurs cultures à la houe et avec le *horle-hoe*.

Une autre particularité digne de remarque, c'est le succès de la méthode qui consiste à creuser le terrain à deux pieds de profondeur, non-seulement pour les carottes, car il est évident qu'elle doit leur être favorable, mais aussi pour les pommes de terre. C'est un fort argument en faveur du labourage profond. Permettez-moi d'observer enfin, que l'avantage trouvé par M. Ray dans la culture des carottes par rangées, mérite beaucoup d'attention. Il est tellement difficile de répandre la semence avec une charrue à semoir ; il est si embarrassant et si dispendieux d'ouvrir de profonds sillons avec la charrue, et de distribuer ensuite la semence à la main, que beaucoup de cultivateurs ont pris le parti de semer les carottes à la volée ; il seroit donc à désirer que ceux d'entre mes lecteurs qui s'occupent de la mécanique, voulussent employer leurs talens à l'invention d'une charrue propre à ouvrir un profond sillon, et à y laisser en même

temps tomber la semence des carottes. Je dois des remercîmens à l'homme honnête et obligeant qui m'a donné les informations ci-dessus, et je ne doute pas qu'il ne parvienne à porter au plus haut degré de perfection plusieurs parties importantes de l'agriculture ; moyen sûr de se faire honneur en se rendant utile à son pays.

De Tostock, je parcourus la campagne jusqu'à Lovenham, par une route tortueuse, à travers Monks-Bradfield, Welnethams et Bradfield-Combust. J'ai vu les améliorations du rév. M. Lord, recteur de Great-Welnetham. Le sol de la ferme dont il a la manutention, est une argile blanche, dure et forte, autrefois remplie de sources. Ces sortes de terres sont en tout pays difficiles à manier ; mais M. Lord a pratiqué sur celle-ci un système de labourage parfaitement adapté à la nature du sol ; il a su y établir un bel ordre, et il y fait de belles récoltes. Sa première opération a été de creuser d'immenses fossés autour de tous ses champs ; ce qu'il a fait, non-seulement dans l'intention de donner de l'écoulement à ses eaux, mais encore pour la beauté de la perspective, dans un pays environné d'un épais fourré. Ses fossés sont si grands, que quelques-unes de ses haies n'ont pas besoin d'avoir plus de douze pouces de haut, ce qui produit encore un effet heureux ; c'est de sécher la terre, qui reçoit plus facilement les influences du soleil et de l'air. Ensuite il a desséché complétement tous ses champs par des saignées souterraines, et trouvant alors que la terre, par une suite de la précédente manutention, étoit en-

core en mauvais état; que son froment étoit étouffé sous le *black-grass* (16), il a pris le parti, pour la nettoyer, de la laisser en jachère d'été pendant deux ans successivement; à force de labourer et de herser, il est parvenu à détruire le black-grass, les avoines sauvages et autres herbes mal-faisantes, et à rompre totalement la rigidité de ce sol ingrat. Il a fait porter sur tous ses champs de trèfle l'argile qu'il a retirée de ses fossés, ce qui l'a quelquefois obligé à laisser reposer sa terre pendant trois ans; l'argile, en trop grande quantité, tuoit le trèfle, et ne produisoit qu'un gazon naturel qui portoit des pâquerettes, comme les pâturages ordinaires. Ensuite il le labouroit. Si, après s'être reposé trois ans, le sol étoit encore défectueux, il lui donnoit une double jachère.

Son cours général de récoltes, est 1. jachère; 2. orge ou avoine; 3. trèfle, une année ou deux; 4. froment; mais quelquefois le froment suit la jachère.

Il ne se fait point dans le royaume de plus belles récoltes que les siennes. Il recueille, en froment, de quatre à cinq et demi, en général, cinq quarters; en orge, dix quarters et plus par acre.

M. Lord sème quelquefois le trèfle sur le froment, et en fait des récoltes abondantes et parfaitement nettes, en sorte qu'il peut semer dans la même terre du froment, après deux années de repos.

Il n'est pas extraordinaire de voir de bonnes

(*) Espèce de ronces dont la verdure est très-obscure, et qui croît dans les terrains gras et humides.

pas commune. Ils en gardent une coupe en réserve, pour avoir de la graine ; mais le produit en est fort hasardeux. Dans les années pluvieuses, le trèfle pousse tellement en herbe, que la graine est fort peu de chose, et il en coûte excessivement pour le faire battre; mais dans les années sèches, lorsque le trèfle est fort court, même dans les plus riches sols, lors même qu'on a peine à se persuader qu'il puisse y avoir une récolte, alors le produit en graine est considérable. Ils en retirent quelquefois huit à dix livres pesant par acre ; ils labourent leur chaume de trèfle, et hersent, pour du froment, après un seul labour. Tout le fumier et les immondices qui ne sont pas employés pour les turneps, ils l'étendent pour le froment sur leurs terres à trèfle. Ils suivent pour la culture de l'avoine blanche la même marche que pour l'orge; mais pour l'avoine noire, ils ne labourent qu'une fois, sèment quatre bushels de chaque sorte, et considèrent quatre quarters comme le produit moyen de chaque acre. Quelques fermiers de ce voisinage ont trouvé un grand avantage à semer de l'avoine en grande quantité, et même à la substituer presque totalement à l'orge. Ils assurent que, par la supériorité du produit de ce grain, la culture en est beaucoup plus avantageuse que celle de l'orge, quel que soit le haut prix de ce dernier (18). C'est ce qui

(18) Dans l'économie rurale angloise, l'orge est pris en grande considération ; c'est une récolte qu'on estime autant que celle du blé, parce qu'il est employé à brasser la bière.

ne sera pas aisément compris par les fermiers accoutumés à ne cultiver l'avoine que comme une seconde récolte après le froment ou l'orge; mais si l'on veut rendre à l'avoine la justice qu'on rend communément à l'orge, on verra que ce système n'est point un paradoxe. Lorsqu'ils sèment des féves, ce qu'ils regardent comme une récolte irrégulière, ils labourent deux fois, sèment deux bushels après le labour, en sorte qu'elles viennent en deux rangées sur le haut du billon. Ils les binent deux fois, et estiment à quatre quarters le produit moyen. D'autres sèment les féves à la volée, et les enterrent à la charrue, après quoi ils binent les plantes, comme on bine les turneps; d'autres encore les sèment sur un billon plat, à deux ou trois sillons de distance; mais tous généralement les binent avec soin, toujours une fois, et souvent deux, ce qui leur coûte, quelle que soit la méthode qu'ils emploient, 9 *s.* par acre pour les deux binages. Toutes ces manières sont bonnes, parce qu'ils binent; mais il est à regretter que ces fermiers ne connoissent point la méthode usitée dans le comté de Kent, qui est de les planter par rangées, et de se servir du *horse-hoe* [cultivateur], au lieu de la houe à la main (19); ils en obtiendroient

(19) Ce *horse-hoe* est une charrue légère à une seule roue, tirée par un cheval. Tull l'a imaginée, et Duhamel et Château-Vieux l'ont imité, pour biner les végétaux qu'ils cultivoient par rangées. — Dans les volumes suivans, on en verra la planche. Il y en a de deux sortes; l'un à petits socs ou à plusieurs pointes; l'autre à fer plat ou lames, comme les sarcloires de nos jardins.

certainement un meilleur effet, et à beaucoup moins de frais. Quant à la vesce, ils sèment souvent celle de printemps, et la fauchent comme du foin lorsqu'elle est en pleine fleur. La récolte s'élève à deux tuns et demi par acre, s'il n'y a eu qu'un seul labourage et si la terre est médiocre. Cette culture est très-profitable, car la vesce est une récolte améliorante. Si elle est bonne, elle détruit les mauvaises herbes, et semée très-épais, elle atténue et divise la terre presqu'autant qu'une jachère (20). Après la vesce, on a eu de bonnes récoltes de turneps dans des terres labourées une seule fois.

Quant aux engrais, leur méthode n'offre rien de particulier, si ce n'est que les meilleurs fermiers, dans l'étendue de cinq milles à la ronde, tirent leur fumier de Bury, au prix de 10 à 12 *s.* par charge de 80 ou 90 bushels. Dans l'hiver, ils retiennent la plupart leur bétail dans la cour de la ferme, et font ainsi d'immenses quantités de fumier, mais ils n'achètent ni suie, ni cendres; ils en pourroient cependant trouver dans l'espace de vingt-cinq milles. Les fermiers de Baldock achètent la suie à Londres, au prix de 8 *d.* le bushel, et la transportent à la distance de trente-huit milles.

Les fermiers de Bury entendent fort bien la partie des desséchemens, et ils en font fréquemment usage sur leurs terres humides. Ils ouvrent

(20) *Voyez la note 10.* Ici l'année de jachère doit s'entendre d'un simple labour pour nettoyer le terrain et le rendre meuble, sans aucune semaille.

des tranchées de vingt-cinq et trente pouces de profondeur, et les remplissent de broussailles. Cette méthode leur paroît préférable à toute autre; ils sont persuadés qu'il est à-peu-près inutile de fumer ces fonds humides avant qu'ils soient desséchés, mais qu'après le desséchement l'engrais produit pleinement son effet, et dure aussi long-temps que sur un terrain naturellement sec.

Leurshaies ne sont pas en fort bon état; il est vrai de dire que leurs fossés sont leurs principales clôtures. Ils sont dans l'usage de reboucher les trous de leurs haies avec des branches mortes, fichées en terre; négligence impardonnable, car ces sortes de haies ne durent jamais deux hivers, et deviennent à la longue un article fort dispendieux. On remédieroit à ces inconvéniens en introduisant la méthode de façonner les haies, non pas comme on le fait ici, en courbant le bois vif avec des osiers, mais en le taillant et le courbant sans effort, comme on le fait en Hertfordshire.

La bonne terre de pré se loue ici 20 *s.* l'acre; ils n'emploient guères ces sortes de terres que pour des pâturages. Ils estiment que deux acres sont nécessaires pour nourrir une vache pendant l'été; cependant ces deux acres fournissent aussi quelque nourriture aux moutons. Les vaches sont d'une petite espèce, d'une race métisse, et bonnes laitières, produisant chacune environ 6 *l* par année, et quelquefois beaucoup plus. Ils nourrissent un certain nombre de cochons des rebuts de leurs laiteries, et dans quelques endroits un plus grand nombre encore; ce que j'attribue principalement

à ce qu'ils sont obligés de ménager le trèfle pour la nourriture d'été de ceux de leurs bestiaux qui ne sont qu'à la moitié ou aux trois quarts de leur croissance. Une fille de laiterie prend soin de douze vaches. Leur nourriture d'hiver est principalement la paille; ils ne leur donnent du foin que trois semaines après qu'elles ont vêlé, encore est-ce en assez petite quantité, et seulement pour les amorcer, le matin et le soir: dans le jour, elles mangent avec les autres de la paille dans la cour de la ferme.

Je vais insérer ici la méthode de tenir une laiterie pratiquée par une femme de fermier de ce voisinage, qui, depuis trente ans, a la réputation d'être une excellente ménagère.

« Les veaux ne doivent être sevrés qu'après Noël. Laissez-les teter six ou sept semaines, alors donnez-leur du son et de l'avoine, avec une pinte de lait écrémé, dans le seau où on leur met de l'eau à boire, ayant soin de placer un peu de foin à côté d'eux. Continuez ce régime jusqu'au moment de les mettre à l'herbe; s'ils sont destinés pour le boucher, ne les gardez pas plus de sept ou huit semaines.

« Donnez à vos vaches du foin, soir et matin, trois semaines après qu'elles ont vêlé.

« Les vaches ne sont à la fleur de leur âge qu'à cinq ou six ans; elles sont ordinairement bonnes jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze.

« Si une vache devient maigre dans l'été, tenez-la attachée, et la mettez au foin pendant une semaine ou à-peu-près; saignez-la quelquefois, et

lui donnez une pinte de vinaigre; et quand vous la trairez, ayez soin de ne la pas traire tout-à-fait.

« Commencez à traire, en été, à quatre heures et demie du matin, et le soir, avant six heures. La laitière doit être levée tous les matins entre trois et quatre heures.

« Pour vingt-deux vaches, madame How, qui m'a donné cette information, étoit dans sa laiterie, avec sa fille, régulièrement entre trois et quatre heures du matin, et elle n'avoit jamais fini qu'à midi, quelquefois même avec deux filles.

« La laiterie doit être lavée tous les jours.

« Pour une laiterie de quarante vaches, vingt livres de fromage sont le produit ordinaire.

« Une seule baratte est suffisante pour quarante vaches. (*N. B.* Ne vous servez que de barattes en forme de baril.)

« Les fromages doivent être retournés et essuyés tous les jours, du moment qu'ils sont faits, jusqu'à ce qu'ils soient durs; ensuite de deux jours l'un.

« Le fromage de Suffolk, nommé *two meal* (double pâte), se fait avec le lait du soir de la veille, écrémé le matin suivant, et mêlé avec le lait nouveau du matin. Il se vend de 3 *d.* à 3 *d.* et demi la livre.

« Le fromage *four meal* (à quatre pâtes), se fait avec trois sortes de lait écrémé et une part de lait nouveau. Celui-ci donne plus de profit que l'autre au fermier, attendu que la quantité de beurre qu'il permet de faire est supérieure à la

différence des prix du fromage. Il se vend 2 *d.* ou 2 *d.* et demi la livre.

« La crème dont on se propose de faire du beurre, doit être remuée régulièrement trois ou quatre fois par jour, et versée chaque jour d'un vase dans un autre.

« Six seaux à lait sont nécessaires pour une laiterie de vingt-deux vaches, et dix pour une de quarante.

« Les linges à fromages, faits de chanvre, sont les meilleurs. Pour un fromage de vingt livres, ils doivent être larges d'une aune, et longs d'une aune et demie; pour un fromage de douze livres, larges de trois quarts et longs d'une aune. La toile de chanvre convenable pour cet objet, large d'une aune, coûte 1 *s.*; celle de trois quarts coûte 8 *d.*

« Douze linges à fromage et quatre pour essuyer, sont nécessaires pour vingt-deux vaches ».

Toutes ces choses ne laissent pas d'être de conséquence dans une laiterie de ferme; les petits objets économiques qui, pris séparément, paroissent mériter peu d'attention, font une différence essentielle dans le courant d'un bail de vingt ans. Epargner l'argent, doit être un des grands objets du fermier, afin qu'il puisse à la fin de son bail se livrer à de plus importantes spéculations. Que le fermier économise autant qu'il est possible, pourvu qu'il place toutes ses épargnes sur l'entreprise qui est pour lui la plus avantageuse et la plus sûre de toutes, l'amélioration de sa terre.

Il y a peu de pâturages dans ce pays; les

bestiaux y sont d'une petite espèce. Quelques fermiers en achètent un petit nombre qu'ils engraissent à l'herbe, et trouvent à cela plus d'avantage que d'avoir des laiteries : l'hiver, ils les engraissent avec des turneps et du foin.

Leurs cochons s'engraissent jusqu'au poids d'environ quinze stones. Leurs troupeaux de moutons sont peu nombreux, aussi ne les parquent-ils jamais. Ils ont différentes manières de remonter leur ferme en bétail, et particulièrement les suivantes : 1°. acheter des agneaux mâles en août ; 2°. acheter des agneaux femelles en août ; 3°. acheter de vieilles brebis en septembre ; 4°. acheter des brebis âgées de deux ans.

Toutes ces méthodes ont leurs partisans. Quelle que soit celle qu'ils ont préférée, ils mettent d'abord leurs moutons achetés dans leurs chaumes, ensuite dans les pâturages, où ils les tiennent tout l'hiver, quelle que soit la rigueur de la saison, à l'exception des brebis qui ont des agneaux ; ils leur donnent au printemps quelques turneps, les mettent dans le trèfle en mai, et les vendent gras à la moisson. De cette manière, les agneaux mâles ont doublé ou triplé de valeur. Les vieilles brebis sont vendues grasses, avec leurs agneaux, en septembre ou octobre. La tonte ne fournit guères que d'une à deux liv. pesant par chaque mouton.

Pour le labourage, ils estiment quatre chevaux nécessaires pour cent acres de terres labourables : ils en emploient quelquefois six.

Les meilleurs fermiers ouvrent leurs chaumes

entre la Saint-Michel et Noël. Ils n'emploient à cette opération qu'une petite charrue légère, et à tourne-oreille, dont la construction est fort ingénieuse.

On évalue, par approximation, les avances nécessaires pour monter et entretenir une de ces fermes, à la somme de 905 *l.* 15 *s.* [*V.* la note ci-dessous.] (*).

(*) *Articles nécessaires pour l'exploitation d'une ferme de 200 acres, dont 140 labourables, et 60 en pâturages.*

	l.	*s.*	*d.*
Rente	150	»	»
Dixme	25	»	»
Cens, &c.	13	»	»
Huit chevaux	96	»	»
Harnois	20	»	»
Dix vaches	60	»	»
Cochons	10	»	»
Trente moutons	15	»	»
Volailles	1	»	»
Deux Waggons	50	»	»
Trois charrettes	56	»	»
Quatre charrues	6	»	»
Trois herses	5	10	»
Cylindres	4	»	»
Vans, cribles, bushels, fourches, râteaux, corde, ficelle, pioches, bèches, &c.	20	»	»
Ustensiles de laiterie	20	»	»
Ameublement	100	»	»
Entretien de la maison la première année	50	»	»
Deux valets	20	»	»
Un garçon	5	»	»
Une fille	3	»	»
Deux laboureurs	50	»	»
Semences, 35 acres froment	20	»	»
— 35 — blé de mars	17	10	»
— 35 — trèfle	10	»	»
— 56 — turneps	1	15	»
Réparations et usé des outils	50	»	»
Foin, avoine et paille	70	»	»
	906	15	»

V.

Cependant plusieurs fermiers louent des fermes beaucoup plus grandes, quoiqu'ils n'aient à leur disposition que le capital ci-dessus, moyennant qu'ils reportent sur le produit de la première année l'acquisition de plusieurs articles, et qu'ils achètent de la seconde main plusieurs outils de labourage. Ceux qui entendent bien leur affaire, et qui sont éclairés par l'expérience, pensent qu'un homme devroit encore avoir 5 *l.* par acre pour monter sa ferme en bétail. Cet homme a trente-cinq acres de turneps, qui sont plus qu'il n'en peut faire consommer, il est conséquemment obligé d'en vendre : il lui seroit beaucoup plus avantageux d'en pouvoir nourrir du bétail.

La rente de 28 à 32 années, est la base ordinaire du prix des terres. Les dixmes montent, année commune, de 2 *s.* 6 *d.*, à 3 *s.* 6 *d.*; la taxe des pauvres, année commune, de 1 *s.* à 1 *s.* 6 *d.* Les baux sont généralement de sept, de quatorze ou de vingt-un ans.

L'occupation journalière du peuple est la filature des laines, travail auquel tout le monde est constamment employé. Tous boivent le thé deux fois par jour, et quelquefois trois.

Les fermiers portent leur blé à la distance de de vingt-quatre milles, ce qui est fort loin pour un comté maritime. Ipswich, Colchester et Maningtree sont les ports les plus près d'eux. Ils ont bien Sudbury, à onze milles, et Farnham à sept; mais ces deux ports sont sur de très-petites rivières, qui ne permettent d'autre transport que celui du charbon, et il n'y a point de marchands qui

aient un commerce régulier. Leur sol est en général une terre rouge et grasse, appelée ici *terre de brique*, avec quelques champs d'argile, et d'autres d'un gravier léger. La rente est, prix moyen, d'environ 12 *s.* par acre. Les fermes sont le plus ordinairement petites, depuis 20 *l.* jusqu'à 150 *l.*; quelques-unes cependant sont de 200 l. (*). J'ai oublié de dire qu'ils attèlent rarement plus de deux chevaux, et qu'ils labourent toujours un acre par jour dans les terrains les plus durs; mais à leurs charrues à double oreille, ils en attèlent trois et toujours deux de front, et le troisième en avant. Après un labour pour remuer et ramener la terre du bas des billons, ils continuent l'ouvrage, et la journée est terminée, lorsqu'ils ont labouré deux acres. Le prix du labour à cinq ou six pouces de profondeur, est de 4 *s.* par acre.

A Lavenham, j'ai vu environ deux acres de luzerne semée par rangées espacées de deux pieds, qui appartenoient à M. Davey, recteur du lieu: elle avoit été semée par M. Squire, son prédécesseur, il y avoit à-peu-près quatre ou cinq ans: elle avoit très-bien réussi. M. Davey en avoit retiré beaucoup davantage l'année précédente, que les trèfles furent brûlés. Il a quelque envie de la rompre, et je n'en suis point étonné, attendu qu'il l'a négligée, et qu'elle est presque étouffée par la mauvaise herbe.

(*) Quant à l'économie générale de ces fermes, l'esquisse suivante donnera l'idée d'une ferme de 250 acres.

Quatre-vingts en herbages, dix chevaux; deux valets, deux garçons, cinq laboureurs; vingt-cinq vaches, soixante moutons. *Y.*

A Lavenham

A Lavenham est une manufacture considérable de saies (*) et de calemandes. Les ouvriers y gagnent de 5 *s.* 6 *d.* à 6 *s.* par semaine ; plusieurs cardeurs de laine en gagnent 12 et 14. L'église de Lavenham est au dehors un des plus beaux morceaux d'architecture que j'aye vus.

Plusieurs fermiers de Lavenham ont trouvé un avantage extraordinaire à cultiver la féverolle qu'ils nomment *tick*. Ils avoient coutume de ne semer que la féve qu'on est dans l'usage de donner aux chevaux ; mais ils l'ont remplacée par la précédente, qu'ils sèment à la main, de façon qu'elle végète principalement sur le sommet des billons qui ont presque trois pieds d'élévation : ils les binent ensuite avec beaucoup d'attention, et en obtiennent d'abondantes récoltes. Plus d'une fois M. Branwhite en a eu dix quarters par acre ; le produit en est généralement de cinq à huit quarters : immédiatement après, ils sèment du froment, et sont assurés d'en faire une récolte aussi considérable, et d'aussi bonne qualité qu'après une jachère (21).

La route qui conduit à Hadleigh passe sur un sol riche et bien cultivé, spécialement auprès de cette ville : je pris cette route pour me

(*) Sorte d'étoffe de soye. *Y.*

(21) Il n'est point étonnant que la récolte en blé qui suit celle-là, soit bonne. Le sol y a été préparé par le binage, qui est une culture qui le dispose merveilleusement à profiter des influences de l'atmosphère : d'ailleurs une très-petite portion de terrain a contribué aux frais de la végétation.

rendre à Sudbury, qui est un peu sur le côté, parce que j'avois entendu parler de deux plantations de luzerne. Je les ai vues et examinées fort attentivement ; l'une étoit semée à la volée, et l'autre transplantée.

La première, de quatre acres, appartenoit au docteur Tanner. Elle étoit semée depuis quatre ans. Celle qui n'avoit point été coupée étoit haute d'environ vingt-cinq pouces, car on en avoit fauché, dans différens temps, environ un acre et demi. Cette plantation étoit épaisse et fort abondante ; mais il s'en falloit de beaucoup qu'elle fût exempte de mauvaises herbes. Quelques-unes étoient hautes et fortes, d'autres rampoient contre terre. Le champ avoit été hersé tous les ans au mois de mars, à la manière de M. Roque, avec une herse pesante, et faite conformément à ses indications, opération qui avoit été, dans l'opinion du docteur, d'une grande utilité en divisant la terre, mais qui n'avoit nullement contribué à détruire les mauvaises herbes, telles que l'oseille sauvage et les mauves. Le sol est une terre à Turneps, fort belle, sèche et légère ; on m'a dit qu'elle produit aussi de beau froment. Le fourrage que fournit cette plantation est excellent, et surpasse même l'attente du fermier, tant en qualité qu'en quantité ; il est la principale nourriture de quatorze ou quinze chevaux ou vaches, depuis la fin d'avril jusqu'à la S. Michel, après quoi il sert encore de pâture aux moutons jusqu'à Noël ou à-peu-près.

La luzerne a été semée après des turneps, avec du blé de mars. Le docteur pense que, si le champ

avoit été préparé par une jachère d'été, la luzerne auroit totalement étouffé les mauvaises herbes.

Il croît parmi la luzerne un peu de trèfle de Hollande et de ray-grass, ce que l'on regarde comme avantageux. Je ne m'arrêterai point sur cette partie de l'expérience, car mes informations sur ce point ne furent pas absolument exactes.

En 1768 le printemps fut si froid et la gelée si piquante, que la luzerne ne put être fauchée que fort tard. Le produit en fut fort médiocre; mais il a été depuis si considérable, que, vers le milieu de juillet dernier, le docteur fut obligé d'en convertir une partie en fourrage sec, estimant qu'elle lui fourniroit encore une nouvelle coupe avant l'époque à laquelle il en pourroit avoir besoin. Une partie du champ reçut l'année dernière un engrais abondant. Le docteur se propose de fumer de même le reste cette année, et après avoir hersé en février et mars, de répandre un peu de semence nouvelle dans les endroits où la luzerne est moins épaisse.

Le lecteur observera, sans doute, que ce récit est, sous quelques rapports, différent de celui qu'on a lu dans la première édition. Celui-ci est beaucoup plus exact, ce dont je suis redevable au docteur Tanner lui-même. Ayant pris la liberté de lui demander par lettres quelques informations sur sa plantation de luzerne, il a répondu à mes demandes avec une clarté extrêmement satisfaisante, et avec une politesse dont je le prie d'agréer mes remercîmens.

L'autre expérience a été faite par M. Newcome;

elle consiste en un acre de terre, situé sur le penchant d'une colline. Le sol paroît être dur et graveleux : il contient quantité de cailloux. Un coin du champ est bas et humide. Les rangées sont à trois pieds quatre pouces. La luzerne a été plantée il y a deux ans, en août ; elle a été coupée deux fois la première année, et quatre fois la seconde, dont la dernière au dix-sept avril (22) ; les plantes sur les parties sèches du champ sont hautes de treize à 14 pouces ; mais dans la partie basse, elles sont totalement mortes. Les meilleures ne sont ni épaisses, ni branchues. Les intervalles sont couverts de mauvaises herbes, quoique la terre ait été passablement divisée, et ameublie par le binage qu'elle a reçu. Cette luzerne a été coupée une fois de plus que celle du docteur Tanner, mais elle n'a pas, à beaucoup près, fourni autant de nourriture aux bestiaux, en fourrage.

Depuis que j'ai publié ceci, M. Newcome m'a fait l'honneur de m'écrire qu'il pense que son terrain n'étoit point assez rempli, et qu'il se propose de le labourer et d'y semer de la luzerne à la volée. Il ajoute qu'il n'a point tenu un registre exact du bétail nourri par sa première plantation.

Excusez, monsieur, l'extrême longueur de cette lettre. Je vais la clorre, en vous assurant, &c.

Hadleigh, le 19 juin 1767.

---

(22) Il est question ici de l'année de la végétation, qui commence à l'époque des semailles : alors une quatrième coupe dans une année n'a rien qui surprenne. D'ailleurs, cette coupe, faite le 17 avril, étoit probablement pour donner le vert aux chevaux. L'auteur auroit dû s'expliquer plus clairement.

LETTRE II.

De Hadleigh en Suffolk, je continuai ma route vers Sudbury, ville grande, manufacturière et fort mal-propre. Je pris sur l'état de ses manufactures des informations qui se réduisirent à ceci : Elle contient un grand nombre d'ouvriers des deux sexes, qui gagnent leur vie sur la laine, depuis l'instant de la tonte jusqu'à ce qu'elle soit tissue en saies et en camelots de deuil [*burying-crape*], qui sont leurs principaux articles. Le filage est une occupation peu lucrative. Une fille forte et active, de quinze ou seize ans, ne peut gagner à filer, plus de 6 *d.* par jour; mais le cardage est la meilleure occupation: il rapporte de 12 à 14 *s.* par semaine. Les tisserands gagnent de 7 à 9 *s.*; mais le premier prix est le plus ordinaire. Outre ces articles, ils font aussi des pavillons de navires; c'est l'occupation des femmes et des petites filles de sept ou huit ans, qui gagnent à ce métier, de 2 *s.* 6 *d.* à 3 *s.* par semaine. Toutes ces manufactures travaillent principalement pour les marchés de Londres; mais quelques-unes de leurs saies descendent la rivière, qui est navigable de Hadleigh à Maningtree, pour être exportées (*).

(*) Toute la suite de cette lettre est encore une addition aux premières éditions. *Trad.*

Dans l'espace de terrain qui s'étend de Sudbury à Bures, sur la rivière Stour, on trouve beaucoup de bonne terre et une excellente agriculture sous plusieurs rapports. Les fermes y sont petites, en général de 80 à 200 *l.*; cependant il y en a de 300 à 400 *l.* Le sol des collines et des terrains élevés qui bordent, avec les prairies, la rivière, est en général un fonds sain et graveleux, assez riche pour produire du froment, et assez sec pour que les turneps y puissent être mangés sur place (23); deux qualités que j'aime beaucoup à trouver réunies, car on peut toujours en conclure que ces sortes de terrains sont propres à toute espèce de culture ordinaire. Cependant il se trouve presque dans toutes ces fermes des portions de terre trop argileuse pour les turneps. La rente est en général de 15 à 16 *s.* l'aere, tant les terres labourables que les prés; un petit nombre de fermiers paient 20 *s.*

Leurs cours de culture les plus communs sont les suivans :

1. Turneps; 2. orge; 3. trèfle pendant un an; 4. froment; 5. orge ou avoine.

Celui-ci est le plus général. La seule récolte qu'on puisse blâmer est la cinquième, et elle est véritablement blâmable. Un petit nombre de

(23) Beaucoup de fermiers sont dans l'usage de faire brouter les turneps par les moutons, dans le courant de l'automne, afin d'amender le terrain. On comprend que le mouton ne peut attaquer que la sommité de cette racine; le reste pourrit dans l'inférieur de la terre, et y laisse, en la divisant, un engrais excellent, qui est encore augmenté par le fumier qu'y laisse le betail.

fermiers, et ce sont les principaux, la suppriment et suivent le cours suivant :

1. Turneps ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment ; 5. pois ; 6. avoine.

Celui-ci est fort bon ; mais lorsque la récolte de pois est très-abondante, ces fermiers n'omettent pas de semer alors du froment après les pois, au lieu d'avoine.

Sur les terres fortes ils suivent celui-ci : 1. jachère ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment, cours excellent ; mais ils y ajoutent aussi quelquefois une récolte d'orge ou d'avoine après le froment, ce qui, comme dans le premier cas, est très-mauvais. Je dois observer que ces hommes (je parle des meilleurs fermiers) ont depuis long-temps rejeté la vieille et absurde coutume de semer du froment après une jachère, ce qui jette dans la confusion tout le cours de culture, et rend le trèfle à-peu-près inutile ; car, quoiqu'il puisse être semé au printemps parmi le froment, tout ce qu'on peut espérer d'en retirer, c'est quelque nourriture pour les moutons ; et le froment étant semé sur une jachère en billon, quand même il viendroit bien, on ne pourroit le faucher : ainsi le principal usage du trèfle est perdu.

En semant le froment sur le trèfle, ils ne labourent qu'une fois, emploient trois bushels de semence, et récoltent, en medium, deux et demi quarters. Pour l'orge, après les turneps, ils ont deux méthodes : la première, de labourer une seule fois, et de herser aussitôt après avoir semé ; l'autre, de labourer trois fois. Cela dépend du

jugement du fermier ; s'il saisit l'instant convenable pour son premier labour, sa terre sera tout aussi complétement préparée, et l'orge y viendra aussi-bien que si elle avoit reçu plusieurs labours, et il aura de plus l'avantage de pouvoir semer de bonne heure ; mais si, après le premier labour, le sol est encore en mauvais état, il est à-propos de labourer de nouveau : l'expérience seule peut donner sur ce point d'utiles leçons.

Ils sèment quatre bushels d'orge, et comptent pour une moyenne récolte quatre quarters et demi. Pour l'avoine, après le froment, ils labourent trois fois ; après les pois, &c., une fois seulement, sèment quatre bushels par acre, et retirent, en medium, de quatre à cinq quarters.

Pour les pois, ils ne donnent qu'un labour, sèment deux ou trois bushels par acre, et retirent environ deux quarters et demi. Quelques-uns d'entre eux binent leur récolte de pois, ce qui leur a toujours complétement réussi. Les féves n'y sont cultivées qu'en petites quantités. Ils ne labourent qu'une fois pour elles, sèment deux bushels par acre, les binent deux fois, et récoltent trois et demi et quatre quarters.

Un fermier sème çà et là une pièce de colsat pour la nourriture de printemps de leurs brebis et agneaux, après que les turneps sont passés, et se louent beaucoup de cet usage.

Dans la culture des turneps, ils ne négligent rien : la terre qu'ils leur destinent reçoit quatre, cinq et six labours. Il engraissent le plus ordinairement avec du fumier de la cour de ferme. Ils

les binent toujours deux fois, ce qui leur coûte 7 à 8 *s.* par acre. Leurs récoltes sont belles; ils les font manger sur place par des moutons qu'ils engraissent, ou des bœufs. Quelques-uns, mais en petit nombre, en nourrissent leurs animaux à la réserve (24); mais l'autre manière est plus usitée; elle est d'ailleurs plus analogue à l'usage qu'ils font de leurs riches prairies, et aux autres parties de leur système, qui consiste à acheter en août de gros bœufs, qu'ils tirent la plupart de Saint-Yves en Huntingdon-Shire, à les lâcher dans le regain de leurs prés jusqu'à la fin d'octobre, et à les mettre alors aux turneps, pour les vendre gras au printemps, système qui, au total, est excellent. Les turneps ainsi employés, leur produisent, en medium, la valeur de 2 *l.* 2 *s.* par acre.

J'ai observé dans leurs cours, qu'ils sèment le trèfle avec l'orge qui suit les turneps ou la jachère. Ils le fauchent ou ils le font paître. Quelques-uns le fauchent deux fois pour fourrage; d'autres, une fois pour fourrage et une fois pour graine; d'autres enfin, et c'est la méthode la plus commune, fauchent la première récolte, et font paître la seconde. Un acre dont la terre est d'une qualité moyenne, produira à la première coupe deux charges de fourrage, valant 35 *s.* chaque; à la seconde coupe, une charge et demie valant 30 *s.* la charge. Ils font paître leur trèfle par toute sorte

(24) Etable où l'on tient les seuls moutons qui sont à l'engrais, comme on l'a dit ci-dessus.

de bétail indistinctement, mais principalement par les cochons, les chevaux et les moutons; et pensent que cette pâture est préférable pour eux à l'herbe de leurs plus riches prairies. Quant au froment, ils sont de diverses opinions ; quelques-uns pensent que la récolte en est meilleure, lorsqu'on a fauché le trèfle ; d'autres, qu'elle est meilleure quand on l'a fait paître, et qu'en étendant une légère couche d'engrais, ils obtiennent d'aussi bonnes récoltes, et souvent meilleures, sur le champ où l'on a laissé monter le trèfle en graine, que sur ceux où on l'a fait paître, ou fauché pour fourrage. Mais ces dernières années, les meilleurs fermiers ont adopté un système qu'ils trouvent excellent : c'est d'étendre l'engrais sur le trèfle dans l'hiver, après que l'orge est coupée; ils augmentent par ce moyen leur récolte de trèfle, et le froment vient beaucoup plus net, que lorsqu'on a engraissé directement pour lui. Cette pratique mérite d'être imitée. Un fermier de ce pays a recueilli quatre charges et demie de fourrage par acre en deux coupes, et a vendu le tout 5o *s.* la charge ; ce qui fait 11 *l.* 5 *s.* par acre.

Ils sèment quelquefois de la vesce pour fourrage, et c'est toujours de la vesce d'été. Ils la sèment après un labour en mars, et la fauchent quand elle est prête à fleurir; ils en récoltent jusqu'à deux tuns et demi par acre ; mais ce genre de culture n'est pas ordinaire. On ne connoît ici ni sainfoin, ni sarrasin, ni carottes, ni lentilles, ni lin, ni chanvre, ni pommes de terre.

Leur principal engrais est tiré des cours de leur

ferme. Ils le charrient, et en forment des monceaux sur les champs où ils se proposent de l'étendre. Ils le mêlent ensuite par couches, avec de la marne ou de la craie, et estiment qu'une charge de cet engrais est aussi bonne qu'une charge de fumier seul. Il connoissent l'usage de couper et de recueillir le chaume; mais ils donnent trop peu d'attention à cette opération. Ils parquent la plupart de leurs grands troupeaux de moutons.

Il n'est point de champs humides dans lesquels ils ne pratiquent des saignées souterraines. Cette partie importante de l'agriculture n'est nulle part mieux entendue : ils labourent d'abord quatre sillons, et creusent ensuite deux fossés au prix d'un denier et demi par rood; ils les font à la distance de deux roods tout au plus l'un de l'autre. Cette manière de dessécher leur a toujours complétement réussi.

Leurs herbages consistent principalement en prairies, situées sur les bords de la rivière. Cette terre, si elle étoit louée séparément, vaudroit au moins 20 *s.* l'acre, seulement pour la récolte de foin; car après la coupe, elle est communale. Leurs récoltes de foin sont, l'une dans l'autre, de deux charges et demie par acre, et les regains leur sont fort utiles pour l'engrais des animaux qu'ils destinent aux turneps. Il s'y trouve quelques grandes laiteries, mais en assez petit nombre. Une bonne vache donnera six ou sept gallons de lait par jour, et un produit annuel de 5 ou 6 *l.* Avec dix vaches, ils nourrissent deux ou trois truies et leurs cochons; et ils estiment qu'une fille de laiterie

peut prendre soin de douze vaches. En hiver ils les nourrissent de paille et de turneps, avec un peu de foin, lorsqu'elles vêlent. Leurs cochons s'engraissent jusqu'au poids de quinze stones.

Leurs troupeaux de moutons montent quelquefois au nombre de trois mille; cependant ils sont, en général, moins nombreux. Ces troupeaux ne sont, à proprement parler, que des propriétés passagères, qu'on ne peut regarder comme faisant partie du fonds de la ferme; ils ne sont là en quelque sorte, qu'à l'engrais. On les achète maigres pour les revendre gras, au bénéfice de 10 ou 15 *s.* par tête.

Pour leur labourage, ils estiment que quatre ou cinq chevaux sont nécessaires pour cent acres de terres labourables. Ils n'en attèlent jamais plus de deux à une charrue, quelle que soit la terre qu'ils labourent, et font en général environ un acre par jour. Les laboureurs du comté de Suffolk sont plus estimés que ceux d'Essex; ils labourent à environ quatre pouces de profondeur : le prix du labour est de 5 *s.* par acre. Ils évaluent à 15 *l.* la dépense annuelle d'un cheval, y compris ce qu'il perd de sa valeur par l'usage et le travail. Ils se servent de charrues simples, ou sans avant-train, et d'autres à avant-train, ou à roues; mais ils prèfèrent les dernières. Ils labourent leurs chaumes ordinairement avant Noël.

Pour monter une ferme de trois cents acres, dont cent en prairies, et deux cents en terre labourable, ils estiment qu'il faut plus de 2000 *l.* de premières avances. La dépense annuelle d'une de

ces fermes, est d'environ 1150 *l.*; le produit annuel de 1600 *l.*; et le bénéfice net de 450 *l.* [*V.* les notes ci-dessous (*)].

Les fermiers qui ne retirent pas ce bénéfice de leur culture, sont ceux qui ont loué plus de terre que n'en comportoit le capital en argent dont ils

(*) *Premières avances.*

	l.	*s.*	*d.*
Rente	240	»	»
Dixmes, 3 *s.* 6 *d.* par livre	42	»	»
Taxe des pauvres à 2 *s.* 6 *d.*	30	»	»
Douze chevaux, à 20 *l.*	240	»	»
Harnois	18	»	»
Un Waggon à larges roues	70	»	»
Trois *idem*, à roues étroites	70	»	»
Six charrettes	72	»	»
Six charrues	12	»	»
Trois herses	6	»	»
Trois rouleaux	5	»	»
Instrumens divers	30	»	»
Ameublement, y compris la laiterie	150	»	»
Semence : *l.* *s.* *d.*			
Pour 50 acres de froment . 35 » »			
Pour 50 — d'orge . . . 70 » »	80	»	»
Pour 50 — de trèfle. . . 12 10 »			
Pour 50 — de turneps. . 2 10 »			
Dix vaches	70	»	»
Cochons	15	»	»
Cent cinquante moutons	120	»	»
Trente bœufs pour le regain et les turneps, à 10 *l.*	300	»	»
Quatre valets et huit hommes de journée, à 20 *l.* l'un dans l'autre	240	»	»
Deux garçons à 10 *l.*	20	»	»
Deux filles à 12 *l.*	24	»	»
Entretien de la maison pendant un an, pour le fermier et sa famille, et autres menues dépenses	100	»	»
Nourriture de douze chevaux pendant l'hiver	50	»	»
— des vaches	20	»	»
	2024	»	»

pouvoient disposer, ou ceux qui, ne sachant pas ménager leur terre, y sèment trop fréquemment du blé. Il faut observer aussi que, si leurs prés ne devenoient pas propriété communale après la coupe, ces fermiers ne pourroient jamais, selon

	l.	*s.*	*d.*
D'autre part	2024	»	»
Réparations et remplacemens pendant un an.	50	»	»
En réserve pour les accidens imprévus. . . .	100	»	»
	2174	»	»
Dépenses annuelles.			
Rente.	240	»	»
Dixme.	42	»	»
Taxe des pauvres	30.	»	»
Travail.	284	»	»
Semence.	80	»	»
Réparations et remplacemens des outils . . .	50	»	»
Cent cinquante moutons.	120	»	»
Trente bœufs.	300	»	»
	1146	»	»
Produit.			
Cinquante acres de froment, à deux et demi quarters par acre, font cent vingt quarters à 45*s*.	281	5	»
Cinquante acres, orge et avoine, quatre et demi quarters par acre, font deux cent vingt-cinq quarters, déduits pour les chevaux, soixante-huit quarters, reste cent cinquante-sept, à 24 *l.*	188	8	»
Dix vaches.	60	»	»
Cochons.	30	»	»
Cent cinquante moutons.	200	»	»
Trente bœufs.	500	»	»
Cent soixante-dix charges de foin d'épargne..	340	»	»
	1500	13	»
Dépense.	1146	»	»
Bénéfice net	453	13	»

les règles de toute bonne agriculture, vendre cent soixante-dix charges de foin ; il faudroit, au contraire, qu'une portion de cette terre fût alors consacrée à l'engrais des bœufs durant l'été, et le reste du fourrage serviroit à les nourrir pendant l'hiver, ce qui seroit beaucoup plus avantageux au fermier qui en retireroit une plus grande quantité de fumier ; mais comme il est indispensable que les prairies soient fauchées, le fermier ne peut employer plus de foin que n'en exige la consommation d'autant de bétail qu'il en peut nourrir avec ses turneps (*).

La terre se vend dans tout ce pays au prix de trente ou trente-deux années de la rente. La dixme se paie, en général, 3 *s.* 3 *d.*, et 3 *s.* 6 *d.* en argent ; mais on la perçoit en nature dans quelques paroisses. La taxe des pauvres est de 2 *s.* à 3 *s.* 6 *d.* Tous les baux sont de neuf, quatorze ou vingt-un ans. L'occupation des femmes pauvres et des enfans est de filer la laine. Tout le monde prend le thé,

(*) On suppose que, dans une de ces fermes, les cinquante acres de trèfle sont pâturés toute l'année, et servent à nourrir les dix vaches, douze chevaux et cent cinquante moutons, et que les cent acres de pré produisent deux cent cinquante charges dont les vaches peuvent consommer. . . . . 10 charges.
Les moutons. 10
Les chevaux 50
Les bœufs 50

80
TOTAL du produit en foin 250

RESTE à vendre. . . . . 170 charges.

et la plupart deux fois par jour (*). [Pour les dét. gén. *V.* les tableaux, art. *entre Sudbury et Bures*].

On peut dire qu'au total l'agriculture, dans cette contrée, est fort bonne, (**) cependant les fermiers possèdent de grands avantages, dont ils ne savent

---

(*) *Prix divers.* — En hiver, 1 *s.* 2 *d.*; au temps des foins, 1 *s.* 4 *d.*; à la moisson, 1 *s.* 8 *d.*: scier le froment, de 5 à 7 *s.* par acre; faucher l'orge, etc., 1 *s.* 6 *d.*; — l'herbe, 1 *s.* 4 *d.* et 2 *s.* Biner les turneps, la première fois, 5 *s.*; la deuxième, 3 *s.* Biner les fèves, la première fois, 6 *s.*; la deuxième, 3 *s.* Creuser la terre pour des saignées, de 6 *d.* à 1. *s.* 6 *d.*; — pour des rigoles, 10 *d.* chaque vingtaine. Charger les chariots, 2 *d.*, 2. *d.* et demi, 3 *d.* pour 30 trente bushels. Battre le froment, de 1 *s.* à 1 *s.* 6 *d.* le sac; — l'orge, 7 *d.*; — l'avoine, 6 *d.*; — les pois, 6 *d.*; — les fèves, 6 et 7 *d.* Faire des fagots, 2 *d.* le cent. Montant des gains d'une année, environ 22 *l.*; Gages d'un homme fait, 10 *l.*; d'un jeune homme, 7 *l.*; d'un garçon, 3 *l.*; d'une fille de laiterie, 3 *l.* 10 s. et 4 *l.*; d'autres servantes, 2 *l.* 10 *s.* et 3 *l.*: femmes à la journée, pendant la moisson, 8 *d.*; à la fenaison, 6 *d.*, dans l'hiver, 5 *d.* Une faux, 4 *s.*; une bèche, 4 *s.* Mettre un soc, 1 *s.* 4 *d.*; mettre un coutre, 6 et 8 *d.* Ferrer un cheval, 1 *s.* 4 *d.* Rente de la maison d'un journalier laboureur, de 30 à 40 *s.*; son chauffage, de 20 à 30 *s.* *Y.*

(**) Quelques fermes de ce pays sont composées comme il suit:

Trois cents acres en tout, deux cents labourables, cent en herbages. Rente, 240 *l.* — Cinquante acres en froment, cinquante en orge, cinquante en trèfle, cinquante en turneps; douze chevaux, dix vaches, trente bœufs à l'engrais, cent cinquante moutons; quatre valets, huit laboureurs, deux garçons, deux filles.

Une autre:

Cent soixante-dix acres en tout, cent labourables, soixante-dix en herbage. 130 *l.* la rente. Vingt en froment, vingt en orge, dix en avoine, dix en pois, vingt en turneps, vingt en trèfle: deux valets, une fille, un garçon, cinq laboureurs. Dix vaches, quatre-vingts moutons, vingt bœufs, six chevaux.

Une autre:

Cent quarante acres en tout, cent labourables, quarante en herbage. 110 *l.* la rente. — Vingt en turneps, vingt en orge, vingt en

pas

pas tirer tout le parti possible. Leurs terres à turneps sont un sol excellent et propre à toute espèce de culture. Il seroit sur-tout parfaitement propre à la culture des carottes, racines si supérieures en valeur à toutes les autres, ce qui sera démontré clairement ailleurs ; cependant personne n'en cultive.

Une autre négligence dans leur agriculture, dont je dois parler ici, est de n'arracher leur chaume qu'en partie. Ils en arrachent une fois, au commencement de la saison, une quantité suffisante pour former une litière dans leur cour de ferme, mais rarement ils le font sur la totalité de leurs champs de froment. Cette négligence leur est très-préjudiciable. La bonté des récoltes d'une ferme dépend totalement de la quantité de fumier qu'on y peut faire. Le principal objet d'un cultivateur, tant que dure l'hiver, est de grossir autant qu'il est possible son tas de fumier, et, pour cela, il n'a pas trop de la totalité du chaume qu'il peut ramasser sur ses terres. Cette quantité ne sera jamais si considérable que le bétail, s'il en est constamment

---

froment, dix en pois, dix en avoine ; cinq vaches, quinze bœufs, soixante chevaux; un valet, une fille, deux garçons, cinq laboureurs.

Une autre.

Soixante acres en tout : quarante labourables, vingt en herbages. 60 *l.* la rente. Dix en froment, dix en orge, dix en avoine, dix en jachère ; six vaches, huit jeunes bestiaux, vingt moutons, quatre chevaux ; un valet, un laboureur.

Une autre.

Cinquante acres en tout : quarante labourables, dix en herbages. 52 *l.* la rente. — Quinze en froment, dix en orge, huit en jachère, trois en turneps, quatre en trèfle; huit vaches, six jeunes bestiaux, quatre chevaux; un valet, un garçon. *Y.*

fourni, ne la convertisse en un riche engrais. J'ai peu vu de fermiers qui, en donnant des litières à leurs animaux, eussent en vue d'en retirer du fumier. Cependant aucun objet, en agriculture, n'est plus important que celui-ci.

Je suis, monsieur, etc.

LETTRE III.

De Sudbury, on entre en Essex par un chemin qui traverse une colline élevée, d'où l'on a une superbe perspective dans le comté de Suffolk. Le long de la route qui conduit à Braintree, le pays est généralement bon et riche. La terre se loue de 10 à 15 *s.* l'acre.

Autour de Henningham, qui est à six milles de Sudbury, on cultive beaucoup de houblon. Près de cette ville, plus de deux cents acres de terres propres à cette culture sont louées, l'une dans l'autre, 3 *l.* l'acre, à moins qu'elles ne fassent partie d'une ferme, alors le prix en est moins haut (*).

(*) Les opérations et les dépenses pour la culture du houblon sont, en ce pays, comme il suit :

	l.	*s.*	*d.*
Sept cents pousses à 5 *s.*	1	15	»
Pour les planter	»	5	»
— les fouir et les ranger, 12 *s.* chacune de ces opérations.	1	4	»
Nota. Ce prix de 12 *s.* par acre pour faire les creux			
	3	4	»

A Henndingham est une manufacture de *baies* et de *saies* (*), à laquelle les ouvriers gagnent, toute l'année, 7 *s.* par semaine, et les cardeurs, 12 et 14 *s.*

Dans le voisinage, le cours de recolte est : 1. jachère; 2. froment; 3. pois; 4. froment, si les pois ont été bons; 5. turneps; 6. orge; 7. trèfle. Ce cours est fort avantageux pour les bonnes terres. [Pour les dét. gén. *V.* les tableaux, art. *Essex, Henndingham.*]

Pour les turneps, ils travaillent leurs terres autant qu'il est possible, labourent quatre fois, et binent les turneps deux ou trois fois. Ils sèment quelquefois du trèfle, et connoissent la manière

	l.	*s.*	*d.*
Ci-contre	3	4	»
(et ils ont neuf pouces de profondeur) est à fort bon marché, quoique le sol, fréquemment labouré à fond, soit toujours meuble.			
Lier les plantes	»	1	»
Toujours deux binages à 4 *s.* chaque, et souvent trois.	»	12	»
Récolte.	»	1	»
Triage, dessèchement et taxe, 1 *l.* 10 *s.* par quintal; et comme ils évaluent à six quintaux et demi une moyenne récolte, fait.	9	15	»
Trois mille perches, à 1 *l.* 10 *s.* le cent; mais comme elles durent six ans, pour le sixième seulement	5	5	»
	19	9	»
Produit moyen, soixante quintaux et demi, à 5 *l.* 10 *s.*	35	15	»
Frais.	19	9	»
Profit	15	6	»

V.

(*) Étoffes de laines. *Trad.*

d'en engraisser des cochons, et même des vaches pendant tout l'été. Ils font, dans leurs terres humides, des saignées souterraines, et les remplissent de paille, ce qui leur coûte 2 *d.* le rood, et dure quelques années. Les proportions d'une ferme, dans ce voisinage, sont quatre-vingt-dix acres de terre labourable, 60 *l.* pour la rente; quatre ou cinq chevaux, trente moutons; un valet, un garçon, trois laboureurs (*).

A trois milles de Braintree, est Gosfield, maison célèbre du lord Clare, près de laquelle on voit un beau parc; mais je n'en fais ici mention, que pour avoir occasion de parler d'un essai en agriculture, fait par le maître de cette maison; c'est-à-dire, de l'usage des bœufs comme animaux de trait, à la place des chevaux. Ce fut lord Clare qui, exploitant lui-même une ferme, il y a quelques années, et faisant quelques changemens dans son parc, introduisit cet usage, du comté de Gloucester dans celui d'Essex, en achetant un attelage de bœufs, avec tous leurs harnois, et en louant un conducteur du pays pour l'instruction de ses valets.

On conçoit combien cette idée dut être ridiculisée par tous les fermiers du voisinage, accoutumés à croire qu'il étoit aussi impossible de faire parler un bœuf que de le faire *tirer;* il ne fallut rien moins que l'expérience et le témoignage de leurs

(*) *Prix divers.* En hiver, 1 *s.* par jour, et de la petite bière; au temps des foins, 1 *s.*, de la bière et du cidre; sciage, 4 *s.* par jour; faucher les mars, 1 *s.* 5 *d.* et 1 *s.* 4 *d.*; faucher les prairies, 1. *s.* 6 *d.* Y.

yeux pour les détromper. Un jour qu'un chariot attelé de quatre chevaux étoit resté embourbé près du village, les bœufs du lord venant à passer, on dételа les chevaux, après beaucoup de railleries, et on y attela les bœufs, qui, au grand étonnemnt des spectateurs, eurent bientôt tiré le chariot du mauvais pas. Ce petit événement contribua beaucoup à convaincre les paysans.

Lord Clare a employé ses bœufs, au nombre de trente, à la culture de sa ferme, aussi long-temps qu'il en a eu la manutention. Depuis qu'il l'a quittée, il s'en est constamment servi pour tous ses travaux particuliers; pour traîner ses chariots dans son parc et ses autres plantations, pour transporter des bois de charpente, du charbon, &c. Par d'exactes comparaisons entre les dépenses, il a vu clairement qu'il y a une grande économie à employer des bœufs au lieu de chevaux. La nourriture des siens a été constamment du foin en hiver, de bonne herbe en été, mais jamais d'avoine. Cependant, malgré l'avantage si évident de cette méthode, quoique, dans la paroisse, un grand nombre de garçons et de valets laboureurs connoissent aussi pleinement la manière de se servir des bœufs, de les conduire et de les rompre au joug, qu'ils connoissent celle de manier leurs chevaux, aucun fermier n'imagine de l'adopter.

Pardon, si je m'arrête si long-temps sur cette particularité; mais l'innovation introduite ici par lord Clare, le ridicule jeté sur elle par les fermiers, et le succès constant de cette tentative, m'ont paru des choses véritablement dignes de remarque.

Avant de quitter Gosfield, je dois vous informer que lord Clare a, pour la nourriture de ses daims, en hiver, une pièce de pimprenelle qui lui a parfaitement réussi.

De Gosfield, je fis route vers Bocking et Braintree, places adjacentes et peuplées de manufacturiers, qui font des saies et quelques droguets. Les tisserands gagnent, l'un dans l'autre, 9 *s.* par semaine; les cardeurs de laine, environ 12 *s.*; les filles de quinze ou seize ans, 4 ou 5 *d.* par jour à filer, et les filles de sept à huit ans, 1 *s.* par semaine à faire des bobines pour les tisserands. Tous ces prix sont plus bas que ceux de Sudbury. Ils me dirent que dans l'été, ils préféroient les travaux de la campagne, parce qu'ils étoient mieux payés, tels que le binage des turneps ou du froment, la fenaison et la moisson.

Un homme, qui avoit une femme et quatre enfans, me dit qu'ils consommoient un demi-bushel de fleur de farine par semaine.

Une autre route à Braintree mérite d'être vue par les voyageurs agricoles : c'est celle qui passe par Samford, Bardfield et Saling. Autour de Samford, la terre est naturellement fort bonne; elle est encore singulièrement améliorée par des saignées souterraines. Le sol est une argile dure; mais par le moyen des desséchemens elle devient fertile, et ce que les fermiers appellent une terre *douce*. La terre labourable se loue ici de 12 à 16 *s.* l'acre, et l'herbage de 15 *s.* à une guinée. Les terres argileuses sont en général aptes à retenir l'eau, et à se durcir à l'ardeur du soleil.

Il est donc très-difficile de les pulvériser et de les tenir de bonne heure prêtes à recevoir la semence; mais quand elles ont été bien desséchées par des saignées profondes, ces argiles sont des terres naturellement si sèches, qu'aussitôt après de grandes pluies on peut les labourer. Les pluies les plus abondantes ne leur donnent point cette densité si pernicieuse dans plusieurs contrées. Ces terres sont toujours poreuses, et se réduisent en poudre sous la plus légère impression du pied; ce qui nous paroît être une qualité inappréciable, car il est peu de sols qui contiennent la moitié autant de propriétés que l'argile, lorsqu'elle est réduite en terreau. Les fermiers ne négligent point de tirer tout le parti possible d'un aussi excellent sol : ils le cultivent avec sagacité, et font d'excellentes récoltes. Leur cours est : 1. jachère; 2. orge; 3. avoine : ou, 1. jachère; 2. froment; 3. avoine. Un autre : 1. jachère; 2. orge; 3. trèfle, jusqu'en juin. Un autre encore : 1. jachère; 2. orge; 3. fèves. Ils sèment peu de turneps.

Pour l'orge, ils labourent cinq fois, dont quatre durant l'année de jachère, en attirant la terre sur le haut du billon, à la quatrième, en l'hiver. Ils portent ensuite sur leurs terres vingt ou trente charges par acre de fumier mêlé avec le gazon qui croît autour de leurs champs, et préparé d'avance; ensuite ils profitent d'un instant de sécheresse, pour labourer et semer l'orge, depuis la dernière semaine de février jusqu'au milieu d'avril; mais si la semence n'est pas en terre en mars, ils désespèrent d'avoir une grande récolte.

Ils sèment quatre boisseaux par acre, et recueillent dans les terres labourées, comme je l'ai dit, cinq quarters et demi par acre, et quatre quarters et demi l'un dans l'autre. [Pour les dét. gén. *V.* les tableaux, art. *Sampford.*]

Je dois observer ici que la culture de l'orge, détaillée ci-dessus, me paroît fort bonne : c'est une excellente méthode que de labourer et de semer dans le printemps, au lieu de donner encore des labours préparatoires, lorsque la semence devroit être déjà en terre. Un des points les plus essentiels dans ce genre de culture, est de semer de bonne heure; et par cette attention on est presque sûr de retirer d'une mauvaise terre plus qu'on ne retireroit d'une bonne, ensemencée trop tard. En Suffolk, ils donnent généralement trois labours de printemps. Il s'ensuit qu'assez ordinairement ils ne sèment l'orge qu'en mai ; mais ils ne peuvent avoir ainsi de grandes, ni de bonnes récoltes.

A l'occasion de la meilleure manière de cultiver l'orge, un écrivain fort habile, M. Baker, prétend que les turneps sont une préparation beaucoup meilleure que la jachère.

Il démontre par un calcul cette supériorité, et fait monter à 1 *l.* 3 *s.*, dans les deux années, l'avantage d'une méthode sur l'autre ; mais M. Baker porte le bénéfice des turneps à 50 *s.* par acre, tandis qu'il est constant, d'après l'expérience de M. Ray à Tostock, que 30 *s.* est tout le bénéfice que les turneps peuvent rapporter, en sorte que ce seul article réduit la supériorité à 3 *s.* Le sol de

M. Ray est extrêmement propre aux turneps; sa culture est poussée au plus haut degré de perfection, et tous ses turneps sont portés à sa réserve : mais tout cela est étranger à notre objet. Les fermiers de Sampford ne sèment jamais de turneps dans leurs terres argileuses, et l'on peut dire, au moins, si l'on considère la méthode usitée de consommer les turneps, qu'ils ont indubitablement raison. Je conviens, avec M. Baker, que la culture des choux pourroit être fort avantageuse, mais autant vaudroit ici leur parler de choux-fleurs. La culture des sols argileux, en général, est un objet fort important, et l'on a grand besoin aujourd'hui de connoître quel est pour ces sortes de terrains le meilleur cours de récolte. Celui qu'ont adopté ces fermiers [1. jachère; 2. orge; 3. trèfle; 4. froment.] est excellent, car toutes ces récoltes doivent être nettes, et elles ne peuvent épuiser la terre. Je crois cependant qu'une grande amélioration dans ce système, seroit de planter des choux dans un terrain disposé en billons bien élevés au milieu, d'où on les enleveroit avec des chariots faits exprès, et tirés par deux chevaux, dont la marche seroit entre les billons. La culture des turneps seroit moins convenable, parce qu'ils laissent de grands trous dans la terre, et les fermiers craindroient d'avoir à former les sillons avec une grande charrue à double oreille, ce qui seroit cependant nécessaire pour tenir la terre parfaitement sèche tout l'hiver; il leur faudroit couper beaucoup de turneps, ce qu'ils n'entendroient pas : la

culture des choux est toute simple, et ne laisse après elle aucun soin embarrassant.

Mais s'il arrivoit, comme on peut le présumer, qu'ils n'eussent point assez de fumier pour substituer en totalité les choux à la jachère, alors ils pourroient planter des féves par rangées, en ayant soin de laisser de larges intervalles entre elles, et en suivant l'excellent usage de les biner, soit à la main, soit avec le cultivateur à un cheval; cette culture égaleroit une jachère en utilité, et produiroit de plus trois ou quatre quarters, c'est-à-dire, environ 4 *l.* par acre; elle en produiroit même cinq, six et jusqu'à sept, si les rangées n'étoient éloignées que de dix-huit pouces; mais lorsqu'on substitue une culture à une jachère, on doit moins avoir en vue de faire une grande récolte, que de nettoyer le terrain: le grand objet est de trouver le meilleur système de labourage. Les féves pourroient être semées par rangées, à trois pieds de distance, espace qui admet toutes sortes d'opérations de culture. Après les féves viendroient l'orge et l'avoine, et ensuite le trèfle et le froment (*). Si on applique le

(*) C'est à ces divers cours de récoltes, dont on trouve ici tant de différens modèles, que nos agriculteurs françois doivent principalement faire attention. Ils doivent sur-tout s'appliquer à connoître quel est celui qui conviendroit le mieux à leur sol, si, comme le prétend Arthur Young, dans son *Voyage en France*, et comme on n'en peut douter, notre peu d'habileté dans cette partie de l'économie rurale, et l'usage des jachères invétéré dans les deux tiers de la France, sont les principales causes de l'infériorité de notre agriculture, que le même auteur prétend être susceptible de rapporter, étant mieux entendue, le double et même le triple de ce qu'elle rapporte aujourd'hui. *Trad.*

calcul à cet ordre de récolte, on en trouvera le résultat satisfaisant.

Les terres à pâturages sont également fort riches dans ce voisinage; ce dont on peut juger par le produit de leurs vaches, qui leur rapportent, en medium, 8 *l.* par tête, quand elles sont bien nourries (*).

La même culture, à-peu-près, continue jusqu'auprès de Braintree, où l'on trouve des terres plus légères; mais à Saling, la culture de l'orge, telle que je l'ai décrite ci-dessus, est portée, je crois pouvoir le dire, au plus haut point de perfection par M. Yeldham, qui, pendant plusieurs années, bonnes et mauvaises récoltes, sa terre étant quelquefois engraissée, d'autres fois ne l'étant pas, en a recueilli, l'une dans l'autre, sept quarters par acre. Cependant il lui est arrivé assez fréquemment de faire une récolte de seigle après une d'orge, et cela après une année de jachère, et sans s'écarter en rien des règles ordinaires de l'agro-

(*) Ces fermes sont, en général, composées comme il suit : Trois cents acres, dont deux cents labourables, et cent en pâturages; trente vaches, dix bestiaux à l'engrais, deux cents moutons, dix chevaux; huit laboureurs.

Une autre : Deux cent vingt acres, dont cent quatre-vingts labourables, quarante en herbage; vingt vaches, quatre-vingt moutons, dix chevaux; trois valets, quatre laboureurs.

Prix divers. — Tout l'hiver, jusqu'au temps des foins, 1 *s.* par jour et de la bière; faucher, 1 *s.* 6 *d.* par jour, et de la bière; par acre, 1 *s.* 6 *d.* et 1 *s.* 8 *d.*; pour la moisson 3 *s.* La moisson dure généralement un mois. Battre le blé, dans les années communes, 2 *s.* par quarter; — l'orge, l'avoine, &c., 1 *s.*; biner les turneps deux fois, 6 *s.* 6 *d.* par acre; faire des saignées souterraines, depuis 1 *s.* 8 *d.* jusqu'à 3 *s.* par vingtaine, de roods. *Y.*

nomie. Son sol est une argile forte, de la nature de celle que je viens de décrire, mais bien desséchée. Je rapporte ici avec vénération cet exemple remarquable d'une excellente agriculture. L'homme estimable qui en est l'auteur, mérite d'être placé au rang des meilleurs cultivateurs de son siècle, et de recevoir le même tribut d'applaudissemens qu'ont reçu les Duhamel et les Châteauvieux pour leurs recherches sur des objets d'un mérite plus équivoque. Je remarquerai que par toute cette contrée les fermiers font leurs canaux souterrains à la distance d'un rood l'un de l'autre.

De Braintree à Chelmsford, le sol est riche et fertile, et la campagne fort agréable. Leur cours de culture est en général: 1. jachère; 2. orge; 3. trèfle; 4. froment: ou, 1. jachère; 2. froment; 3. orge. Ensuite ils engraissent copieusement, et sèment encore du froment. Ils sèment aussi quelquefois des féves à la volée, et binent deux fois. Pour le froment, ils sèment de trois et demi jusqu'à six boisseaux [quantité qui doit paroître énorme; au moins, c'est la plus forte dont j'aye oui parler]; Ils ne sèment que trois bushels d'avoine [quantité aussi modique que l'autre est exorbitante].

Dans les terres les plus légères, ils sèment fréquemment des turneps, pour lesquels ils labourent deux fois, binent deux fois, et sèment de l'orge après. Ils se servent de charrues simples et à roues, ou à avant-train, auxquelles ils attèlent fréquemment quatre chevaux, et labourent un peu plus d'un acre par jour.

Ils connoissent peu l'usage du trèfle pour la nour-

riture des cochons, et ils le croient dangereux. Leurs laiteries sont bien tenues et spacieuses : ils évaluent à 5 *l.* par an le produit d'une vache. [Pour les dét. gén., *V.* les tableaux, art. *de Braintree à Chelmsford*].

Ce qui me parut le plus remarquable dans leur agriculture, c'est le soin avec lequel ils dessèchent leurs terrains humides. Ils donnent deux pieds de profondeur à leurs canaux principaux, et aux autres vingt-deux pouces. Ils mettent dans le fond un peu de bois par-dessus une bonne quantité de paille, et recouvrent le tout de terre. Le prix de ce travail est 2 *d.* par rood, avec de la petite bière. Il seroit à désirer que cet usage fût plus général ; car l'effet en est admirable. Il leur est tellement difficile de dessécher leurs terres humides, sur-tout celles qui sont plates, par le moyen des saignées ordinaires, que leurs récoltes sont fréquemment endommagées dans les années pluvieuses, lorsqu'ils n'ont pas eu recours à l'autre manière. (*).

Chelmsford est une petite ville fort propre et fort

(*) Une ferme près de Braintree est composée comme il suit : Rente, 100 *l.* ; terres, cent trente acres ; douze chevaux, cent vingt moutons, trente vaches ; deux hommes, un garçon, un laboureur.

Ils prennent plus de monde, lorsque leurs travaux l'exigent. Il faut que la terre soit fort bonne pour fournir à la nourriture d'un si grand nombre de moutons.

Prix divers. En hiver, 1 *s.* 2 *d.* par jour ; au temps des foins 1 *s.* 6 *d.* et de la bière ; à la moisson, 2 *s.* et de la bière. Scier le blé, 2 *s.* par acre ; faucher l'orge, 1 *s.* 8 *d.* ; faucher l'avoine, 1 *s.* 6 *d.* ; faucher l'herbe, 2 *s.* ; faucher et faire le foin, 5 *s.* 6 *d.* ; biner les turneps, 2 *s.* 6 *d.* chaque fois ; biner les féves et les pois, *idem*. Y.

bien bâtie. — J'ai oublié de remarquer que, de Sudbury à Chelmsford, les chevaux de trait sont remarquables par leur grandeur.

De ce dernier endroit à Billericay, le pays est riche, bien boisé et fort agréable. On y rencontre à chaque instant de superbes points-de-vue sur d'immenses vallées; mais je crains que la culture n'y soit pas égale à celle des environs de Chelmsford. Leur principal cours de récolte consiste à laisser leurs terres en jachère pour du froment, ensuite à semer de l'avoine, ensuite repos avec du trèfle et du ray-grass. Cet ordre est d'autant plus défectueux, que la terre se loue ici de 15 à 20 *s.* l'acre. Aussi n'y ai-je vu que très-peu de bonnes récoltes. Leur principal engrais, autour de Billericay, est une sorte de craie qu'ils transportent de Grays dans des chariots, et qui leur coûte généralement, par le temps qu'ils mettent à la transporter, 5 *d.* et demi, ou 6 *d.* le bushel. Ils l'emploient rarement seule; mais ils la mêlent avec du gazon nouveau et du fumier de ferme. Ils l'épandent ensuite pour du froment, quelquefois mais rarement, pour des turneps. Tout cet engrais coûte jusqu'à 10 *s.* par acre.

Il est à remarquer qu'autour de Billericay, à vingt lieues de Londres, le froment se vend 7 *s.* le bushel; le bœuf, 4 *d.* et demi la liv.; le mouton, 5 *d.*; l'agneau, 5 *d.* et demi; le veau, 5 *d.*; le beurre, 8 d. [*V.* le tableau N°. 2.]

De Billericay à Tillbury, même agriculture; mais une chose est encore ici remarquable, c'est la prodigieuse grandeur des fermes. Il n'est pas

rare d'en trouver dont la rente est de 700, 800, 900, et même de 1,000 *l.* par an. M. Finch de Billericay, paye pour la sienne annuellement 1,300 *l.*, et le fameux fermier, M. Button de Mucking, en réunissant ensemble ce qui lui appartient en propre, et ce qu'il loue, en tient pour 2,500 *l.* par an. On m'a dit qu'il alloit accroître sa ferme par un achat de la valeur annuelle de 200 *l.*, qu'il se proposoit de faire valoir lui-même. Il entretient cent deux chevaux. La rente de ces grandes fermes est généralement d'environ 10 *s.* par acre.

Vous vous rappelez, sans doute, quelle est mon opinion relativement aux fermes de Norfolk; mais celles-ci les surpassent de beaucoup en grandeur. J'avois cru jusqu'à présent que, de tous les autres comtés, Norfolk étoit le plus renommé pour la grandeur de ses fermes. J'étois dans l'erreur. Les habitans d'Essex dédaignent tous fermiers, autres que les leurs, et, sous ce rapport, ils ont certainement quelque raison de s'enorgueillir : car plusieurs de leurs cultivateurs, dans ce qu'ils appellent les *centaines*, possèdent en propre la valeur de 3, 4 et 500 *l.* par an, outre ce qu'ils tiennent à loyer des autres. Sous le rapport du bien public, des fermes, si excessivement grandes, ne sont pas ce qu'il y a de plus avantageux; mais il y a une distinction à faire entre les fermes de Norfolk et celles-ci. Situées sur un sol très-riche, ces dernières pourroient être plus aisément et plus utilement divisées en portions moins étendues, que ne le peuvent les autres, chacune desquelles exige l'entretien d'un nombreux troupeau de mou-

tons. De plus, les fermes de Norfolk ayant été presque toutes prises sur des terrains en vaine-pâture, n'ont pu être améliorées que par le moyen de la marne, et conséquemment, que par des hommes qui eussent d'assez grands capitaux pour entreprendre l'amélioration de vastes étendues de terrain; car il est aisé de démontrer que, si ces pâtures eussent été coupées en petites fermes, jamais elles n'auroient été améliorées, tant l'entreprise étoit dispendieuse; de grandes fermes ont donc été, comme elles seront toujours, lorsqu'il s'agira d'améliorations, aussi utiles à Norfolk, pour le bien public que pour l'intérêt particulier, que pourroient l'être dans tout autre pays des fermes plus petites. Par-tout où la terre se loue 10 *s.* et plus, sans qu'il soit besoin de l'améliorer comme à Norfolk, avec de la marne, cela même prouve suffisamment qu'elle pourroit, sans inconvénient, être affermée en petites quantités (25).

(25) L'auteur a sans doute raison de convenir qu'il faut beaucoup d'avances pour améliorer, c'est-à-dire, comme on l'entend, pour mettre en état de bonne culture des terres incultes ou en friche, ou d'un mauvais rapport. Ce n'est que dans une entreprise en grand, qu'on peut espérer de se refaire et de se dédommager des premières dépenses. Mais si la prospérité publique repose sur ces entreprises, elle ne dépend pas moins des grands fermages. Pour avoir de bonnes récoltes, il faut des engrais, par conséquent du bétail; de plus, il faut faire les cultures à propos, et aussi souvent que le sol l'exige, selon les circonstances: or, tout cela n'est praticable que dans les grandes fermes, où l'on peut nourrir un bétail nombreux, et où l'on a toujours un attelage à sa disposition. Le petit fermier n'a pas toutes ces ressources. Le système des petits fermages seroit la ruine de l'agriculture, et un grand obstacle à la propagation du bétail. Que l'on compare une commune où il y a quelques grandes fermes, à une autre où il n'y a que de petits

De toutes les routes qui jamais aient déshonoré la surface de ce royaume dans les siècles de barbarie, aucune ne peut être comparée à celle qui conduit de Billericay à Kings-Head de Tilbury. Elle est, pendant l'espace de douze milles, si étroite, qu'une souris pourroit à peine y passer à côté d'une voiture. J'ai vu un charretier obligé, s'il vouloit passer, de se traîner en gravissant par dessous son waggon, pour m'aider à monter ma chaise sur la haie. Les ornières sont d'une profondeur incroyable. La route est presque totalement couverte d'arbres touffus, et impénétrables aux rayons du soleil, et pour ajouter aux innombrables contrariétés qui s'y réunissent pour désoler un pauvre voyageur, on rencontre à chaque instant des chariots remplis de craie, qui s'accumulent et s'accrochent fréquemment entre eux, jusqu'à ce qu'il y en ait une collection assez nombreuse dans la même situation, et qu'on ait pu atteler ensemble vingt ou trente chevaux, qui les en tirent l'un après l'autre.

Après cette description, voudrez-vous, pourrez-vous me croire, quand je vous dirai que, quelques personnes de distinction ayant sollicité du gouvernement l'ouverture d'un grand chemin qui auroit conduit de Chelmsford au bac du fort Tilbury, les habitans mêmes du pays s'y opposèrent, ceux-là mêmes dont les chevaux se disloquent journellement tous les membres à voiturer de la

---

fermages : la première, certainement, est plus riche. Toutes choses égales, le petit propriétaire ne retire jamais autant de son terrain que le grand : cela est démontré jusqu'à l'évidence.

craie dans ces misérables chemins ? Je ne crois pas que l'histoire d'Angleterre offre un seul exemple d'une aussi détestable stupidité ; et cependant il se trouve là-autour des fermiers qui cultivent pour plus de 1,000 *l.* par an. Outre ceux que j'ai déjà nommés, il y a un M. Skinner et un M. Towers, qui en tiennent chacun pour 1,500 *l.* ; un M. Read, pour à-peu-près autant ; et tous sont parfaitement contens de leurs routes.

J'ai oublié de vous dire que, près de Horndon, sur le sommet d'une vaste colline, on rencontre, presque tout-à-coup, sur un des côtés du chemin, une des plus magnifiques perspectives dont on puisse jouir. Au-dessous d'une vallée immense, couverte de la plus belle verdure, et coupée par des milliers de haies et de bouquets d'arbres, vous apercevez les longs détours de la Tamise couverte de vaisseaux, et bornée par les montagnes de Kent. Rien ne peut surpasser la beauté de ce point de vue, si ce n'est peut-être celui qu'Annibal présenta à ses troupes découragées, lorsqu'il leur fit voir les superbes plaines d'Italie. Si jamais un grand chemin peut conduire à cet endroit, je vous invite à venir exprès jouir de ce magnifique tableau, quoiqu'il y ait à faire quarante milles de chemin. Je n'ai rien vu d'égal dans l'ouest de l'Angleterre, quoique ce pays soit renommé pour la beauté de son paysage.

Kings-Head, Tilbury, 24 juin 1767.

LETTRE IV.

Le fort Tilbury n'offre rien qui puisse vous dédommager du long ennui que vous fera probablement éprouver l'attente du bac ; cependant, après quelques vociférations et un assez grand nombre de gros mots, le bac vint nous prendre, et nous en fûmes quittes pour une heure d'attente. Gravesend est la représentation fidelle d'un des plus misérables quartiers de Londres. C'est Wapping en miniature. J'avois quelques affaires à Thong, et je fus étonné de ne trouver, pour y parvenir, que des défilés aussi étroits et aussi sombres que ceux du comté d'Essex. Cette paroisse offre de superbes perspectives. Sur toutes ces collines, le sol est, en général, sable et gravier. Il s'y fait de fort bonnes récoltes en avoine, de passables en orge, avec du trèfle et du ray-grass (26). Il s'y

(26) Ray-grass, fromental, ou faux froment. Le plus estimé est celui d'Irlande. Les agriculteurs anglois en font des prairies artificielles. Ce végétal ést d'autant plus avantageux, qu'il croît dans toute sorte de terrains, et que c'est le fourrage le plus précoce. Ses racines multipliées et croisées dans la terre, lui donnent une assiette qui le fait résister aux efforts des dents du bétail qui le broutent sans l'arracher. Ces mêmes racines forment une touffe très-épaisse, qui donne un bon engrais quand on le laboure. Cette plante est très-herbacée; ses tiges vertes et tubuleuses portent un épi qui contient des semences. Il y a deux variétés de ray-grass; l'une rouge, l'autre

car cette plante, fauchée deux fois, détruiroit toute l'âcreté de la terre, qui, sans cela, peut être nuisible à une récolte de froment. On y sème beaucoup de sainfoin, et dans plusieurs champs on en recueille en fourrage trois tuns par acre (*). [Pour quelques dét. gén. *V.* les tableaux, art. *Kent, Bexley.*]

Autour de Lewisham et de Blackheath, la plus grande partie de la campagne est occupée par des fermiers-jardiniers, qui cultivent, pour le marché de Londres, des féves, des pois, des pommes de terre, des carottes, des choux, &c., entremêlés de froment, d'orge, d'avoine, &c. A Lewisham, le sol est généralement argileux sur les montagnes; mais dans les vallées, il est gravier: avec un bon labourage et de copieux engrais, ils convertissent les argiles en terres friables. Les terres sont louées depuis 15 jusqu'à 40 *s.* l'acre. Les fermiers ordinaires sont ici de fieffés paresseux; ils sèment des féves à la volée, et ne se donnent pas la peine de les biner. Les jardiniers les alignent par rangées, et les binent soigneusement. Ils plantent sur-tout des féves à longues cosses, et les cueillent vertes pour le marché. Les choux sont une autre récolte abondante pour eux; ils les coupent et replantent successivement toute l'année. Ils plantent à deux pieds de distance les choux de printemps, nommés *cœurs blancs*, et les

(*) *Prix divers.* — Dans tout le canton, 1 *s.* 6 *d.* par jour, et de la bière, toute l'année; au temps de la moisson, 2 *s.* et la table; labourage, 8 *s.* par acre. *Y.*

vendent en juillet 1 *d.* et un quart, ou 1 *d.* et demi chaque. Un acre planté de cette manière en contient 10,890, dont le montant à 1 *d.* un quart, est 56 *l.* 14, *s.*; à 1 *d.* et demi, 68 *l.* 1 *s.*; et la récolte est enlevée assez tôt pour qu'on puisse replanter sur le même terrain des turneps, des choux-fleurs, et des choux d'hiver : cette culture est donc très-lucrative. Quand les choux sont coupés, on les transporte à la maison; on leur coupe le pied, ainsi que toutes les feuilles endommagées ou jaunes, et on les lave dans un grand tonneau d'eau; tout cela est l'ouvrage des femmes : un homme ensuite les arrange en piles sur une grande table carrée, et à la fraîcheur du soir, on les charge avec beaucoup de dextérité sur un waggon; en sorte qu'il en peut tenir une fort grande quantité. Ils partent pour le marché vers les trois heures du matin, et ne rapportent point de fumier de la ville. Aussitôt après leur arrivée, quatre chevaux sont dételés et reconduits à la ferme par le garçon, pour être employés au travail; les deux autres ramènent l'homme et le chariot vide. Ils payent une somme annuelle pour avoir la faculté d'étaler au marché de Spittle-fields.

Les plantes de printemps qu'ils vendent à la botte en mars et avril, appelées *coleworts*, choux de printemps, leur rapportent aussi de grands profits. Ils font venir dans des bateaux de grandes quantités de fumier, qu'ils achètent à la baie de Deptford, ce qui leur revient moins cher que de le voiturer dans des chariots. Les fermiers ordinaires en font peu d'usage; mais les jardiniers en

emploient beaucoup. Ceux-ci font aussi sur les terrains qu'ils n'emploient pas au jardinage, de belles récoltes en blé, qui fréquemment s'élèvent à cinq quarters par acre. Toute la campagne, jusqu'à Londres, est agréablement variée et richement cultivée. Autour de Blakcheath sur-tout, le paysage est très-pittoresque : ici se voit le beau parc de Greenwich.

De Londres, quelques affaires m'appelèrent dans divers villages, entre Barnet et Hatfield dans le comté d'Hertford. Ici la campagne est presque toute en pâturages. Les terres à blé n'y fournissent pas d'aussi bonnes récoltes que je l'aurois cru ; mais le sol en plusieurs endroits est pierre et gravier : l'herbe est ce qui rapporte le plus ; elle se vend fréquemment 50, 60 et 70 s. la charge de trente-six bottes, pesant cinquante-six liv. chacune. Deux choses essentiellement nécessaires à une ferme, sont ici fort mauvaises : leurs fossés et leurs charrues. On y rencontre un très-grand nombre de haies mortes, des branches entrelacées en forme de palissades, à la hauteur de quatre pieds, et quelques épines blanches, plantées à côté, entre-mêlées d'osiers, et sans fossés. Cet usage est détestable.

Lorsque cette plantation vient à croître, et qu'on veut la façonner, on la trouve trop forte ; elle pousse une innombrable quantité de branches aussi grosses que la cuisse d'un homme, et qui, continuant à grossir, forment une haie excessivement forte, mais qui, n'ayant point de fossé, est toujours fort aisée à passer. Ils creusent de petites

tranchées d'environ dix-huit pouces de large et douze de profondeur, et les appellent fossés; mais dans beaucoup d'endroits plats de leurs champs, la moitié de leur blé se trouve gâté, faute d'avoir de bons fossés qui dessèchent le terrain. Il y a plus encore à dire à leurs charrues qu'à leurs haies; elles sont si excessivement larges et pesantes, qu'il faut deux chevaux seulement pour les traîner. Un de leurs socs pèse communément de soixante à soixante-dix liv. Il en résulte qu'ils ne peuvent jamais labourer à moins de quatre chevaux, et cela, dans un fond de gravier léger, et qui s'ameublit après qu'il a reçu trois ou quatre labours pour des turneps. Pour en donner un cinquième, et même un dixième, il faudroit également quatre forts chevaux, et deux hommes forts, dont l'un pour conduire la charrue, l'autre les chevaux; encore n'en laboureroient-ils jamais plus d'un acre par jour. Dans les comtés de Suffolk et d'Essex, on laboure, pour la première fois, des terres beaucoup plus fortes que toutes celles de ce canton, avec une paire de chevaux dirigés par un seul homme qui conduit en même temps la charrue; mais leurs charrues sont au moins cinq fois plus légères que celles dont on se sert ici. Cet usage mal entendu double la dépense; car il faut au moins le double de forces pour traîner ces énormes machines, et l'on pourroit, pour la même somme, labourer le double de terrain. Supposons qu'un fermier ait deux cents acres de terre labourable, et qu'il leur donne, l'un dans l'autre, trois labours chaque année, ce qui équivaut à labourer une fois six cents acres; si

nous portons à 5 *s.* chaque labour [et le prix général dans le comté d'Oxford est de 5 *s.* 6 *d.*], ces deux cents acres lui coutent 150 *l.*, tandis qu'en divisant son attelage, il épargneroit la moitié de cette somme, ou pourroit donner à sa terre le double de labours, sans compter l'avantage inappréciable d'être une fois plutôt prêt pour la saison des semailles. On remarquera qu'ils ne labourent ni plus profondément, ni mieux que dans d'autres contrées; quelquefois ils font le sillon beaucoup plus large, mais cette pratique est pernicieuse et réprouvée par tous les bons cultivateurs, et elle ne porte aucun bénéfice au fermier, puisque ses attelages ne font jamais plus d'un acre par jour. Ces particularités ne sont pas fort intéressantes; mais il n'a pas été en mon pouvoir de prendre de plus amples informations. Je partirai bientôt de Londres pour parcourir l'ouest de l'Angleterre; ce voyage offrira sans doute une plus ample matière à mes observations. En attendant, je suis sincèrement,

Votre, &c. (*).

[Pour quelques dét. gén. *V.* les tableaux, art. *Middlesex*, *Barnet.*]

(*) *Prix divers.* — En hiver, 1 *s.* 2 *d.* et de la bière; à la fenaison, 1 *s.* 6 *d.* et de la bière; à la moisson, 2 *s.* 6 *d.* et de la bière. *V.*

LETTRE V.

J'AI pris la route d'Uxbridge, qui conduit au comté d'Oxfort. Cette route est plate et fort désagréable; mais la richesse de la culture et du sol dédommage le voyageur de l'aspect uniforme et triste de la campagne. Aux environs d'Acton, j'ai vu plusieurs champs de pois et de féves semés par rangées et fort bien tenus. Je fis sur-tout attention aux pois, dont plusieurs, quoique fort jeunes, se soutenoient fort bien sur leurs tiges, ce qui me parut peu ordinaire. Cette plante, en effet, est généralement si foible, qu'elle tombe presque toujours dans les intervalles, empêche le binage, et laisse aux mauvaises herbes la faculté de s'élever. Surpris de ce que je voyois, je tâchai d'en découvrir la cause, et je vis qu'on avoit élevé fort habilement autour de la tige de ces pois, des monticules de terreau qui leur servoient d'appui. Ne connoissant point encore cette manière de cultiver les pois, j'eus du plaisir à la voir si heureusement pratiquée.

Dans le voisinage de Hays, on trouve deux sortes de terres. L'une est extrêmement forte, l'autre légère et propre aux turneps. Dans la première, ils cultivent principalement du froment et des

féves ; mais il ont un cours de récoltes qui leur est particulier : après une jachère, ils sèment du froment et ensuite des féves. Cette méthode est vicieuse dans des terres assez fortes pour produire ces récoltes ; les féves, bien sarclées, devroient tenir lieu de jachère, et le froment devroit leur succéder : tel est l'usage dans les plus riches parties du comté d'Essex. Ils sèment fort peu d'avoine ou d'orge dans ces terres fortes. Dans les autres, leur méthode est : 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment. Il n'est pas possible d'en adopter une meilleure (*).

Les fermiers labourent ici généralement avec quatre chevaux attachés à la suite les uns des autres ; un homme pour tenir la charrue, et un garçon fort pour toucher les chevaux. Ils ne font qu'un acre par jour. De Londres jusqu'à Wickham, les cochons sont de la vraie race chinoise, gros, larges, avec des jambes courtes.

Il n'y a rien ici de bien remarquable, si ce n'est la variation dans le prix du travail ; variation dont rien n'indique la cause. Je viens de vous donner les prix du voisinage de Hays ; ils sont totalement changés dans l'espace de cinq ou six milles (**). Les prix sont fort bas, l'espace de seize

(*) *Prix divers.* — En hiver, 1 *s.* 6 *d.* et de la petite bière ; au temps des foins, 2 *s.* et de la petite bière ; à la moisson, 2 *s.* 6 *d.* et *id.* ; biner les féves, de 3 à 4 *s.* par acre : c'est le travail qui se paye le moins cher. Scier le blé, 8 *s.* ; faucher le foin, 3 *s.* 6 *d.* Y.

(**) *Idem.* Couper le blé, 5 *s.* 6 *d.* et 7 *s.* par acre ; faucher l'avoine, 1 *s.* ; — l'orge, 1 *s.* 2 *d.* Travail d'hiver, 1 *s.* ; en juin et juillet, 1 *s.* 8 *d.* ; à la moisson, 1 *s.* 6 *d.* et la table : de la bière dans toutes les saisons. Y.

ou dix-sept milles, en venant de Londres. Le battage du blé s'y fait par-tout à la journée ; le travail d'un jour est évalué à quatre bushels de froment, six d'orge et huit d'avoine. Le sol devient plus pauvre à mesure que l'on avance en s'éloignant de Hays. Les rentes sont, en général, de 7 *s.* à 10 *s.* 6 *d.*; et leurs moyennes récoltes, en froment, d'environ trois quarters, d'autant en orge, et d'environ quatre quarters en avoine. La manière de labourer varie aussi dans ce court espace; car j'ai vu ici toutes les charrues traînées par quatre chevaux attelés deux à deux.

Autour de High-Wycomb, les fermes sont grandes en général. La plupart des fermiers ont plusieurs attelages ; M. Betten de Handicrass a onze cents acres de terres labourables. Il est fort différent de tenir ici une grande ferme, ou de la tenir dans quelqu'autre canton. Ici cinq chevaux sont toujours employés à une seule charrue, et souvent six, avec deux hommes ; et le labourage d'un acre de terrain compte pour une bonne journée de travail, et une demie ou trois-quarts d'acre, si c'est une jachère qu'on laboure. Ce n'est point sans étonnement que j'ai vu et que j'écris ces particularités ; je suis si accoutumé à voir, dans le comté de Suffolk, des terres excessivement fortes, labourées par un seul homme et deux chevaux, qui font également leur acre par jour, que je ne puis vous retracer sans dégoût ces restes d'une odieuse et vile barbarie. Si j'eusse offert à un fermier de Buckingham-Shire, de lui envoyer un valet labourer chez lui, comme on

laboure en Suffolk, il n'auroit payé mon offre que d'un rire moqueur.

Leur cours de culture est fort bon : turneps, orge, trèfle, froment. Souvent ils sèment l'orge après le froment. Cet ordre de récolte prouve encore que cette terre peut être convenablement labourée avec une paire de chevaux, car on ne sème jamais des turneps que dans des sols un peu légers. Je dois remarquer cependant que la surface des champs est en général fort inégale. Le travail est ici hors de toute proportion : 1 *s.* en hiver, et 2 *s.* en juillet ; à la moisson, 2 guinées et la table par mois. Une des curiosités de ce canton est le beau parc du duc de Portland, à Bulstrode.

On voit, par tout le pays situé entre Wycomb et Tetford, une grande quantité de hêtres. Le pays est tout en collines et en vallées, et le sol n'est guères que de la craie. La première chose qui me frappa, en sortant de Wycomb, ce fut la maison de campagne du lord Despenser ; cependant l'édifice ne répond pas à la beauté de ce qui l'environne. Elle est fort agréablement située, sur une éminence, d'où l'on aperçoit une jolie rivière qui coule en serpentant à travers le parc et les jardins. En face de la maison, elle se replie et forme comme un grand lac, où l'on voit un vaisseau avec tous ses agrès et ses deux canots : les mâts, qui s'élèvent au-dessus des arbres voisins, sont une singularité qui ajoute à l'agrément de la perspective. — Sur le sommet d'une colline qui domine tout le pays, lord Despenser a fait

bâtir tout nouvellement une église antique, auprès de laquelle est un mausolée. — Si Saint-Paul doit venir, un jour ou l'autre, prêcher dans cette église, il faudra qu'il fournisse à ses auditeurs des jambes plus qu'humaines; car ce fut avec beaucoup de peine que je pus parvenir jusqu'au sommet, et vous savez que, n'ayant pas reçu de la nature une taille gigantesque, je ne manque ni d'activité, ni de courage. Cette église me paroît, à moi, ce que *dom Pedro* paroît à *Beatrice* (28), convenable uniquement pour les jours de fêtes, et trop élevée pour l'usage de tous les jours.

On monte de Wycomb à Stoke à travers des forêts de hêtres. Le sol est tout de craie; les récoltes en blé y sont en général nettes et bonnes; mais la grande route, réparée, près de Teltord, avec de grandes pierres tirées des montagnes, offre souvent aux chevaux l'occasion de se casser les jambes.

Aux environs de Stoke, la terre se loue 10 *s.* l'acre. Leur cours de récoltes est, sauf quelques exceptions, 1. jachère; 2. froment; 3. blé de mars; 4. trèfle pendant deux ans; 5. jachère. Une bonne moyenne récolte est, en froment, trois quarters par acre; en orge, cinq; en avoine, quatre. Le travail est à fort bas prix (*); six chevaux à une charrue, pour faire un acre par jour, et quelquefois moins. Du sommet de Stokenhill, vous avez une per-

(28) Dans une pièce de *Shakespear*.

(*) *Prix divers.* — Toute l'année, excepté à la moisson, 1 *s.*; à la moisson du froment, 2 *s.* et de la bière; couper le blé, par acre, 5 *s.*; faucher l'orge, 1 *s.*; — l'avoine, 10 *d.*; le foin, 1 *s.* 4 *d.* et 1 *s.* 6 *d.* *Y.*

spective extraordinairement étendue, mais moins riche et moins variée que celle de Billericay. Dans la vallée, le sol est craie, et ne rapporte pas plus de 1 *s.* par acre.

On voit à Turville, près de Stoke, dans les montagnes, de grands espaces de terrain dont la culture mérite quelqu'attention. Le sol est une couche de caillous larges et raboteux sur un rocher de craie excessivement sec. Des fermes de trois à quatre cents acres n'ont pas plus d'un étang, encore est-il souvent tellement peu fourni d'eau, qu'il se dessèche dans l'été, et qu'on est obligé, pour abreuver le bétail, de tirer de l'eau d'un puits de deux ou trois cents pieds de profondeur. Les coteaux sont fort escarpés. Celui qui voit ce pays pour la première fois, ne conçoit pas qu'il soit possible de le labourer, ni même d'y traîner des chariots. C'est cependant ce que font les habitans, accoutumés de bonne heure à ce genre de culture. Les fermes y sont de deux cents jusqu'à six cents acres, mais plus généralement de deux cent cinquante à trois cents : les rentes, de 9 *s.* par acre.

Leurs cours de récolte sont tous fort mauvais (*).

(*) Ces cours sont :

1. Jachère.
2. Froment.
3. Orge.
4. Avoine.

1. Turneps.
2. Orge.
3. Trèfle.
4. Froment.
5. Orge.

1. Jachère.
2. Froment.
3. Avoine ou pois.

1. Turneps.
2. Orge.
3. Avoine.
4. Trèfle.
5. Froment.
6. Orge.

c'est une erreur, en agriculture, de semer immédiatement, même dans les meilleurs sols, deux ou trois récoltes de blé de mars; mais c'est une folie de suivre un pareil ordre dans ces montagnes pierreuses, où la terre ne peut être que très-maigre. N'ayant point du tout de gazon naturel, ils sont obligés de semer beaucoup de trèfle; ils doivent donc donner à cette culture une attention particulière, puisqu'ils n'ont que cette nourriture pour leur bétail. Semer le trèfle avec une seconde récolte de blé, est une sottise; il doit toujours être semé avec la première, après les turneps ou la jachère. [Pour les dét. gén. *V.* les tableaux, art. *Tourville.*]

Pour semer le froment après le trèfle, ils ne labourent qu'une fois; ils labourent la jachère trois ou quatre fois. Ils récoltent quatre quarters d'orge; c'est un produit considérable pour un sol de cette nature. On ne doit l'attribuer qu'à la quantité de fumier qu'ils mettent sur leur terre à turneps, et à l'usage dans lequel ils sont d'en faire paître la récolte entière par leurs moutons. Ils ne sèment guères de féves; quelquefois une petite quantité de vesce pour donner en vert à leurs chevaux; une petite quantité de pois, qui rendent environ trois quarters par acre.

Toutes leurs terres sont propres aux turneps, pour lesquels ils labourent trois ou quatre fois; ils les binent une fois. Les bonnes récoltes se vendent de 40 *s.* à 3 *l.*; mais le produit moyen est 2 *l.*

Le sainfoin y est commun; mais moins encore

qu'il ne devroit être. On n'en voit guères qu'un ou deux petits champs, même dans les plus grandes fermes; ils le sèment avec l'orge, après les turneps, quatre bushels par acre. Il dure depuis dix jusqu'à seize ans, et rend, après la première récolte, une charge et demie par acre, l'un dans l'autre, c'est-à-dire, d'une charge à deux. Ce fourrage vaut de 40 *s.* à 3 *l.* la charge. C'est le meilleur produit du pays. Cependant les fermiers se bornent à de très-petites quantités, tant ils sont aveugles sur leurs intérêts. Ils ne peuvent labourer complétement le terrain de ces coteaux dont la plupart sont escarpés, et ce labour disloque leurs chevaux. Tenir en labour des terrains de cette nature, qui sont susceptibles d'être mis très-avantageusement en herbages, c'est certainement une folie et une absurdité.

Leur manière d'engraisser ces terres n'est guères plus digne d'éloges. Ils n'ont d'autre engrais que celui de leur cour de ferme, dont l'arrangement est aussi fort mal-entendu. Leurs troupeaux de moutons sont trop peu nombreux pour qu'ils puissent fonder quelques espérances sur le parcage. Quelques-uns des meilleurs fermiers achètent des cendres de tourbe pour leur trèfle, et peut-être aussi, pour leur froment, un peu de cendres de charbon, de tourbe et de haillons, mais en petite quantité.

Leurs haies sont très-bien façonnées, et leurs champs sont aussi bien enclos qu'ils peuvent l'être sans fossés : il n'y en a en aucun endroit. Leur

terre est par-tout si sèche, qu'ils n'ont pas besoin d'y faire de saignées.

Leur bétail est fort peu considérable, comme on peut supposer qu'il doit être dans des fermes dont les dix-neuf vingtièmes sont en terre labourable. Chaque fermier a un petit nombre de vaches, dont quelques-unes leur fournissent du lait, mais dont la plupart nourrissent leurs veaux. Ils évaluent à 5 *l.* par an le produit, tant des unes que des autres. Il en est très-peu dont les troupeaux montent à plus de cent ou deux cents moutons; et ils estiment que ces moutons leur rapportent, l'un dans l'autre, 10 *s.* de profit.

Dans leur labourage, ils comptent que le nombre de quatre ou cinq chevaux est nécessaire pour cent acres de terres. Le prix du labour est de 7 *s.* 6 *d.* par acre. J'ai à remarquer, sur cet article, qu'ils labourent toujours en montant et en descendant, même sur les côtes les plus escarpées, ce qui est vraiment ridicule. En prenant le champ en travers, ils soulageroient beaucoup les chevaux, et ils empêcheroient en même temps que les parties les plus précieuses du sol qui se trouvent au sommet et sur les côtés de la colline, ne fussent emportées par les pluies au fond des vallées, ce qui arrive ici journellement. C'est un inconvénient auquel il est urgent de remédier; deux chevaux laboureroient plus aisément ces coteaux en travers, que quatre ne peuvent le faire en les prenant de bas en haut. Une autre particularité de leur agriculture, que je recommande à la considération de ceux qui ont fait attention au mécanisme d'une charrue;

voisinage de Witney une grande variété de sols. J'en trouvai quelques-uns que je présumai devoir être fort riches, d'après leur rente, qui montoit à 50 *s.* et 3 *l.* par acre, lorsqu'elles étoient en labour; [c'est-à-dire, pendant un an ou deux.] et à 20 et 25 *s.* lorsque le bail continue : mais immédiatement auprès d'elles, un grand nombre de terres encloses se louent 20 *s.*, et les champs ordinaires, de 7 à 12 *s.* Leur cours de récolte est assez particulier : 1. froment ; 2. féves ; 3. orge ; 4. jachère ; 5. orge ; 6. trèfle, avec quelques variations. Ils plantent les fêves au *dibble* (*), et les tiennent propres en les binant. On se sert ici de charrues simples (**). [Pour let dét. gén., *V.* les tableaux, art. *Tetsford.*]

Il est à remarquer que dans ce pays fort peu de femmes et d'enfans sont employés aux manufactures : la plupart travaillent avec les fermiers; quelques-unes filent. Ils comptent pour une fort bonne récolte trois quarters de froment et quatre d'orge. Leurs cochons sont tous nourris sur la laiterie ; jamais avec du trèfle.

Je ne m'étendrai point ici sur les particularités de la ville d'Oxford, qui rempliroient un volume entier ; c'est de la campagne, et non pas des

(*) *Dibble*, du mot hollandais *dibfel*, est une bêche étroite et presque pointue, avec laquelle on fait des trous, de distance en distance, dans de légers sillons, et dans lesquels on dépose la semence. *Trad.*

(**) *Prix divers.* — Tout l'hiver, 1 *s.*; à la fenaison, 1 *s.* 6 *d.*; à la moisson, 2 s., point de bière dans aucun temps. Biner les féves, 2 s. par acre : c'est le plus bas prix dont j'aye entendu parler. Les biner, 1 *s.* 6 *d.* le bushel. *V.*

villes, que je me suis proposé de faire le principal théâtre de mes observations; cependant nous ne passerons pas à Oxford sans jeter un coup-d'œil sur le frontispice du collége de la Reine, et sur la bibliothèque de Radcliff, qui sont deux beaux morceaux d'architecture moderne. On y voit quelques colléges dans le genre gothique, mais qui ne sont pas comparables à quelques anciennes cathédrales qui se trouvent ailleurs.

D'Oxford, je pris la route de Blenheim, où l'on voit un parc fort étendu, et dessiné d'après un beau plan.

Wood-Stock est fameux par une manufacture d'acier poli, et une autre de gants; mais la première, aujourd'hui, n'emploie pas plus de vingt ou trente ouvriers, et la dernière, pas plus de quarante ou cinquante. Les ouvriers en acier gagnent depuis 15 *s.* jusqu'à 2 guinées par semaine; et ceux qui travaillent aux gants, hommes et femmes, environ de 8 à 9 *s.*

Aux environs d'Hanborough, entre Wood-Stock et Witney, l'agriculture est, à peu de chose près, la même que celle dont je viens de parler: 1. froment; 2. fèves; 3. orge; 4. jachère. S'ils veulent supprimer les féves, ils sèment alors au printemps le trèfle parmi le blé. Ils plantent toutes leurs féves, et les binent deux fois. Ils se servent de charrues simples et d'autres à roues, et attèlent à toutes quatre chevaux. Ils emploient tout leur engrais pour le froment et l'orge. La manière usitée ici d'évaluer les récoltes, est de comparer le produit avec la quantité de semence.

Ils comptent cinq ou six bushels de froment pour un ; et comme ils en sèment trois par acre, le montant de leur récolte en froment est d'environ deux ou deux et demi quarters ; en orge, de trois quarters ; en fèves, de trois quarters et demi.

Les fermiers n'ont point ici de laiteries ; ils nourrissent leurs cochons, même en été, avec des féves, ce qui est un des plus singuliers usages que j'aye rencontrés dans le cours de mon voyage. Le sol est par-tout argile, avec quelques veines d'un gravier aigu. La terre labourable se loue de 9 à 40 *s.* ; le pâturage de même (*).

Witney est très-renommé pour sa manufacture d'ouvrages en laine, qui consistent en ce qu'ils appellent pièces de *kersey* (**), en grosses peaux d'ours et en *blankets* (***). Ils font les deux premiers articles pour le marché de l'Amérique septentrionale ; ils en envoient de grandes quantités par la rivière Saint-Laurent et à New-Yorck. Leurs plus fins blankets, dont le prix est de 3 *l.* la paire, sont exportés en Espagne et en Portugal ; mais ils sont tous envoyés d'abord à Londres, dans des chariots à larges roues, dont il part quatre ou cinq toutes les semaines.

(*) *Prix divers.* — Hiver et printems, 1 *s.* ; à la fenaison, 1 *s.* 2 *d.* ; à la moisson, 1 *s.* 6 *d.* ; couper le froment, 5 *s.* par acre ; faucher les Mars, 8 *d.* ; — les féves, 1 *s.* 9 *d.* ; — le foin, 1 *s.* 4 *d.* Biner les féves, 3 *s.* 4 *d.* et 4 *s.* chaque fois. *Y.*

(**) Gros drap tissé comme le casimir. *Trad.*

(***) Couvertures de laine. *Trad.*

Les laines les plus fines leur viennent des comtés d'Hertford et de Worcester, et leur coûtent de 8 à 10 *d.* la livre; les plus grosses, de Lincoln-Shire. Ils appellent ces sortes de laines *daglocks*; elles leur coûtent 4 *d.* et demi la livre, et sont employées pour cette espèce de drap, nommée *peaux d'ours*. Il y a dans cette ville plus de cinq cents tisserands, qui mettent annuellement en œuvre plus de sept mille balles de laine. Les ouvriers gagnent, l'un dans l'autre, de 10 à 12 *s.* par semaine, toute l'année; mais ils travaillent depuis quatre heures jusqu'à huit, et dans l'hiver, à la lumière. Le travail est de telle nature, que le garçon de quatorze ans gagne autant qu'un homme; ceux de sept ou huit ans gagnent à bobiner et à faire les marques, 1 *s.* 6 *d.* et 1 *s.* 8 *d.* par semaine, et les filles, de même. Les vieilles femmes, de soixante à soixante-dix ans, gagnent 6 *d.* par jour, à éplucher et assortir les laines; une fille forte peut gagner de 10 *d.* à 1 *s.* par jour, à filer, et une fille de 14 ans, 4 ou 5 *d.* Chacun de leurs différens ouvrages a sa saison particulière. Ils font en hiver les kersey et les peaux d'ours, et les tiennent prêts pour être, au printemps, embarqués pour le fleuve Saint-Laurent; ils font en été les blankets, pour la consommation du royaume, et pour l'Espagne et le Portugal. Il est à remarquer qu'aucun de ces manufacturiers ne travaille pour les fermiers. Les blankets dont ils vendent le plus dans le royaume, sont ceux du prix de 23 ou de 24 *s.* la paire, ayant dix quarts de large

et douze de long. Ils font faire les marques pour un demi-sou chaque. [Pour les prix des denrées, *V.* le tableau N° 2, art. *Witney.*]

La grande route de Witney à North-Leach est si mauvaise, que c'est une honte pour le pays. Elle n'est faite et réparée qu'avec l'espèce de pierre dont une couche s'étend sous toute la contrée, depuis Tetsford jusque par-de-là Oxford. Cette pierre s'élève en forme de larges poteaux; ce seroit une base admirable pour une surface de gravier, mais employée seule, et en morceaux gros comme la tête d'un homme, elle rend le chemin détestable.

Tout ce pays est découvert, morne et fort désagréable, et l'agriculture y est également triste et languissante. J'y ai trouvé les récoltes généralement fort pauvres, et la plupart remplies de mauvaises herbes, preuve d'un mauvais système de culture. Une autre preuve encore plus forte, leurs jachères sont également infestées de mauvaises herbes.

Autour de Burford et de Sherborn, ils ont différens cours de récoltes. Quelques-uns suivent celui-ci : 1. jachère; 2. froment; 3. pois, plantés au dibble; 4. orge. D'autres, celui-ci: 1. froment; 2. fèves plantées au dibble, ou orge; 3. pois. Ceci dans les basses terres près de Sherborn; mais dans les coteaux de Cotswold, ils font une récolte, et laissent ensuite reposer leur terre avec du ray-grass et du trèfle. Ils se servent tous de charrues simples, avec une roue et quatre chevaux attelés en longueur, et labourent un acre par jour. Dans

les montagnes, les champs ouverts se louent en général 5 ou 6 *s.* l'acre, et les prairies, dans les bas-fonds, environ 20 *s.* Ils comptent pour une bonne récolte trois quarters de froment, et autant d'orge et de pois. Les fermes sont grandes en général, et même ridiculement grandes, si l'on considère de quelle manière elles sont tenues. Les maisons de ferme sont toutes dans les villes ou bourgs, en sorte que les fermiers sont à une énorme distance de leurs terres. Ces fermes sont de 2, 3, 4 et 500 *l.* par an, à 5 *s.* environ par acre. De Tetsford à Oxford il existe fort peu d'enclos, et de là à North-Leach, encore moins ou point du tout. M. Dutton a tracé le plan de quelques-uns à Sherborn, mais l'ouvrage va fort lentement. Il est étonnant qu'un homme jouissant d'une fortune aussi considérable, puisse laisser volontairement de si vastes possessions dans l'état où elles sont. La terre, dans tout ce pays, est assez forte pour la végétation des arbres de toute espèce; elle pourroit être ornée de belles plantations, qui rapporteroient de grands bénéfices dans un pays où le chauffage est si rare (*). On pourroit alors bâtir sur les lieux, des maisons de ferme, des granges, et autres appartenances, et même à meilleur marché, je le présume, que dans toute autre partie de l'Angleterre; car c'est de cette pierre même, que l'on trouve ici à six pouces au-dessous de la surface du sol, que

(*) On y voit rarement du bois. Le charbon-de-terre qu'on y porte de Glocester coûte à Sherborn 25 *s.* le tun. *Y.*

sont construites, et même couvertes, toutes les maisons de la contrée (*). [Pour les dét. gén., *V.* le tableau N° 2, art. *Gloucester-Sherborn.*]

Autour de North-Leach, ils sèment beaucoup de sainfoin, pour lequel ils préparent la terre par des turneps, le sèment avec de l'avoine, et le fauchent tous les ans. Ils en retirent, en général, un tun ou un tun et demi par acre. Cette plantation leur dure dix ans.

Entre North-Leach et Frogmill, on trouve le terrain meilleur, à mesure qu'on avance, jusqu'à ce qu'enfin il devienne ce qu'on peut appeler un très-beau sol. Autour de Stow, maison de campagne du lord Chedworth, j'ai vu, pour la première fois, labourer avec des bœufs; mais j'ai vu, non sans indignation, que les malheureux en atteloient huit gros à une seule charrue. La première que j'ai vue, ainsi attelée, effleuroit la terre à environ trois pouces de profondeur, ce que le conducteur appeloit fort gravement un *rude travail.* C'étoit une éteule de sainfoin, qui avoit été coupée et brûlée, il y avoit environ un mois, à un demi-pouce de profondeur. On la labouroit pour des turneps. Les cendres y étoient en assez petite quantité. Je ne crois pas qu'il y en eût plus de deux bushels par rood quarré. Pour couper, brûler et répandre les cendres, il en coûte ici de 14 à 20 *s.* par acre.

(*) *Prix divers.* — En hiver et au printems, 8, 9 et 10 *d.* par jour; en été, 1 *s.*; à la moisson, 1 *s.* 8 *d.* Scier le froment, 4 et 5 *s.* par acre; faucher l'orge et l'avoine, 6 et 9 *d.*; biner les féves, 5 *s.*; les biner deux fois, 5 *s.*: battre le blé, 2 *s.* par quarter; — l'orge, 1 *s.*; — l'avoine, 10 *d.*; — les féves, 1 *s.* *V.*

C'est à fort bon marché. Une telle opération, dans les parties orientales du royaume, reviendroit au moins à 3 ou 4 *l.* par acre. Telle est dans tous les pays la force de l'usage.

Depuis un temps immémorial, on suit ici constamment le système de couper et de brûler les terres gazonnées, sur des étendues de terrain très-considérables; et cependant la profondeur du sol est toujours la même, c'est-à-dire, de cinq à six pouces. C'est une erreur commune de croire que couper et brûler diminuent la quantité du sol. Si tel étoit l'effet de cet usage, depuis long-temps une grande partie de ce pays n'auroit plus du tout de surface; mais le fait est que rien n'est brûlé que les bulbes et les racines des anciens végétaux, qui bientôt se pourriroient, si elles n'étoient pas brûlées (*). [Pour les prix des denrées, *V.* le tabl. 2, art. *Shipton.*]

Les fermiers font ici assez habituellement usage de bœufs; ils les regardent comme moins dispendieux que les chevaux, cependant c'est avec ces derniers qu'ils font leurs plus importans ouvrages. Dans l'été ils nourrissent leurs bœufs avec des fourrages, tant naturels qu'artificiels; et dans l'hiver, ils ne leur donnent guères que de la paille. Ils les mettent au labour à l'âge de trois ans jusqu'à cinq. Les charrues sont ici fort lourdes;

(*) Autour de Shipton, le prix du travail n'étoit que de 8, 9 et 10 *d.* par jour; mais les fermiers l'ont tout récemment élevé à 1 *s.*, à raison de la cherté des denrées, et ont donné aux hommes 1 *s.* 2 *d.*; au printemps, 1 *s.* 6 *d.*; au temps des foins, 1 *s.* 6 *d.*, et 1 *s.* 6 *d.* à la moisson, qui dure cinq semaines. *Y.*

les timons ont dix pieds de long, et toutes ont des coutres à roues (30).

Entre Frogmill et Crickly-Hill, qui conduit à la vallée de Gloucester, on trouve un fort beau paysage. A six milles du premier endroit, on découvre, du haut d'une montagne, une vallée prodigieusement étendue, bornée par les montagnes de Chettenham, qui semblent toucher aux nues. Cependant cette perspective est encore inférieure à celle de Billericay. Toute cette contrée offre un grand nombre de vues pittoresques, surtout la montagne de Crickly.

La culture de ce pays ne diffère point de celles dont je viens de donner les détails; je me bornerai à vous en rapporter quelques particularités les plus remarquables. Ils comptent pour une moyenne récolte, en froment et en avoine, deux quarters; en orge, trois. Les rentes sont de 6 à 12 *s.* par acre, en général, de 6. Sur la montagne, les fermes sont de deux à trois cents acres, et quelques-unes plus grandes encore; elles sont beaucoup plus petites dans la vallée de Gloucester. Ils nourrissent fort peu de bestiaux à l'herbe; ils ont peu de laiteries, excepté dans la vallée, où ils ont tous cette belle race de cochons, qu'au marché de Barnet on appelle *Shropshires*, longs de corps, les oreilles pendantes et traînantes presque jusqu'à terre. On sème, dans toute cette contrée, beaucoup de sainfoin, qui dure en général dix ans,

(30) Cette espèce de coutre est une roue tranchante fixée à la flèche par une verge de fer, au bout de laquelle elle est attachée. Elle est en avant du soc, et coupe plus facilement et avec moins d'effort les racines, que ne le fait le coutre ordinaire.

quelquefois plus. Ils en nettoient ensuite le terrain, en coupant et brûlant, méthode qu'ils emploient aussi dans les terres en pacage. Ils enlèvent la surface à un demi-pouce environ d'épaisseur, et labourent dans les cendres pour des turneps, et quelquefois pour du froment. Le prix de ce travail est un peu au-dessous de 20 *s.* par acre. Ils se servent beaucoup de bœufs pour tout leur labourage; ils en attèlent toujours six à une seule charrue; quelques fermiers trouvent l'emploi des bœufs plus économique, d'autres préfèrent, sous ce rapport, les chevaux; mais tous conviennent que, quand un homme a deux attelages, il vaut mieux en avoir un en bœufs (*).

Il n'y a point de manufacture plus près que celle de Gloucester, où il se fabrique des épingles. Près de quatre cents personnes y sont employées, pour la plupart femmes et enfans. Les bonnes ouvrières gagnent à affiler les pointes, 10, 12 et 15 *s.* par semaine. Les enfans de neuf, dix et onze ans gagnent 2 et 3 *d.* par jour. Quelques ouvriers ne gagnent pas plus de 7, 8 et 9 *s.* par semaine. Ces salaires sont fort bons; il y a en cette ville quelques magasins de verreries, et il s'y fait un assez joli commerce, par le moyen de la Severne, avec Shrewsbury et Bristol.

Permettez-moi de terminer ici cette lettre.

Votre, etc.

Newnham-Monmouth-shire, le 2 juillet 1767.

Prix divers. — En hiver, jusqu'à la fenaison, 8, 9 et 10 *d.*; des hommes forts manquent souvent d'ouvrage à 9 *d.*, et n'en trouvent que difficilement. A la fenaison, pour faucher, 1 *s.*, et 1 *s.* 2 *d.*; à la moisson, 1 *s.* 8 *d.*; scier le froment, 4 et 5 *s.* par acre; faucher

LETTRE VI.

De Gloucester à Newnham, toujours la même route, étroite et raboteuse pendant l'espace de douze milles : c'est la même pierre qui se trouve de l'autre côté de la Severne, mais beaucoup plus dure, et conséquemment plus tranchante.

Tout ce pays est montagneux et pittoresque ; car la route suit la Severne, dont les bords sont taillés à pic, et bien boisés. La terre y est bonne, toute enclose et bien cultivée. Elle s'y loue, la terre à labour, 10 *s.*, et les prairies, 20 *s.* Je fus étonné de trouver le prix du travail beaucoup plus haut ici que de l'autre côté de Gloucester. [Pour les prix des denrées, *V.* les tableaux, art. de *Gloucester* à *Newnham.*]

De Newnham à Chepstow, toujours la même route. Cependant, on en trouve environ un quart de mille de fort belle : c'est l'ouvrage de M. Bathurst, qui, pour l'améliorer, n'a fait que réduire les pierres à la grosseur d'un cailloutage ordinaire.

La terre est ici riche et fertile ; les prairies sur-tout sont remarquables par leur beauté. Leurs

---

les Mars, 10 *d.* et 1 *s.* ; battre le blé, 2 *s.* par quarter ; — l'orge, 1 *s.* ; — l'avoine, 10 *d.* Tout cela est à très-bas prix. *Y.*

(*) *Prix divers.* — En hiver, 10 *d.*, et plus souvent 1 *s.* ; au temps des foins, 1 *s.* 6 *d.* ; à la moisson, 1 *s.*, la table et de la bière. *Y.*

cours

cours de culture pour leurs terres à labour, sont: 1. jachère; 2. froment; 3. pois; 4. avoine; 5. turneps; 6. orge; 7. trèfle et ray-grass. Plusieurs fermiers n'ont point de chevaux; ils se servent de bœufs, labourent avec cinq, six et quelquefois huit, et ne se servent que de charrues simples, mais fort pesantes. Deux quarters et demi de froment, et trois quarters et demi d'orge, sont pour eux de bonnes récoltes. Autour de Lidney, la terre se loue, l'un dans l'autre, 14 *s.* l'acre; mais en quelques autres endroits elle va à 20 *s.* et plus. (*) [Pour le prix des denrées, *V.* le tabl. 2., art. *Newnham et Chestow.*]

Autour de Chestow il y a, l'espace de quelques milles, une grande quantité de fort bonne terre à pré, qui se loue d'une à deux guinées l'acre. Leur terre labourable se loue en général 12 *s.* Ils se servent aussi de bœufs, et les attèlent avec des chevaux. Le travail est fort cher, comme on le voit par la note ci-dessous, peut-être même plus cher.

Aux environs de Lanvachers, qui est à mi-chemin de Chestow à Newport, on trouve un grand mélange de bonne et de mauvaise agriculture. Quant à l'économie générale de leurs fermes, elle est généralement mauvaise; car je vois qu'ils emploient tous un nombre exorbitant de bras et d'animaux, sans que leur terre en soit mieux cultivée. Cet usage est contraire à tous les principes d'une sage économie. Ils ont, autant que j'en ai

(*) *Prix divers.* — En hiver, 1 *s.*; au printemps, 1 *s.* 2 *d.*; à la moisson, 1 *s.*, la table et de la bière. Faucher l'herbe, 8 *d.* par acre, et de la bière. *Y.*

pu juger, environ douze bœufs et quatre ou cinq chevaux pour cent acres de terre labourable; quatre ou cinq, tant valets que garçons, et un pareil nombre de laboureurs, la plus grande partie de l'année. Avec autant de monde, leur terre devroit être tenue et cultivée comme un jardin; elle est fort loin de cette perfection. Les fermiers sont donc étrangement négligens dans la conduite de leurs travaux. Il est étonnant, qu'en payant d'aussi bons salaires, ils souffrent, dans ceux qui les servent, un tel excès de langueur et de nonchalance; et de plus, quoique le sol soit assez léger, et que plusieurs de leurs champs soient unis, qu'ils laissent se perpétuer la ridicule coutume de labourer avec six et huit bœufs, qui, quelle que soit leur force, n'ont jamais labouré qu'un, et fort souvent qu'un demi-acre par jour. Il est encore étonnant, lorsqu'ils transportent leur blé dans les ports de la Severne, qui ne sont pas éloignés, qu'ils n'en chargent que dix sacs, et souvent huit sur un waggon traîné par six ou huit bœufs. Ces traits annoncent des idées fausses en fait d'économie. Cependant je dois dire, en compensation de ces erreurs, que je n'ai point remarqué qu'aucun de leurs champs de froment ou d'orge fût trop rempli de mauvaises herbes. Les récoltes y sont, en général, assez nettes, ce qui est un point fort important.

Leurs cours de culture les plus ordinaires sont : 1. jachère; 2. froment; 3. orge; 4. avoine; 5. ray-grass et trèfle, de trois à huit ans, alors ils coupent et brûlent; ou celui-ci : 1. jachère;

2. froment ; 3. orge ; 4. trèfle, pour deux ans ; 5. froment. Ces deux cours sont également misérables, et ne peuvent rapporter aucun profit, ce que je vais démontrer ci-après. [Pour les dét. gén. de leur agriculture, *V.* les tableaux 1, 2 et 3, art. *Lanvachers.*]

Leur jachère, pour le froment, consite en trois labours ; ils sèment deux bushels (mesure de neuf gallons) sur un acre, et comptent pour une moyenne récolte, quinze et vingt bushels. Ils donnent ensuite deux façons pour l'orge, dont ils sèment trois bushels, et évaluent à seize ou vingt bushels une moyenne récolte. Ils sèment l'avoine sur un seul labour, trois bushels et demi par acre. Quinze bushels sont le medium de la récolte. Ils ne regardent point les féves comme une culture régulière, cependant ils en sèment quelquefois, sur un seul labour, quatre bushels par acre, à la volée, ou deux bushels, s'il les plantent, comptent quinze bushels pour une moyenne récolte, mais ils ne les binent jamais. S'ils sèment des pois, ce qui n'est point encore pour eux une récolte régulière, ils ne donnent qu'un seul labour, et hersent ensuite ; s'ils les plantent par rangées, ils labourent deux fois, recueillent quinze bushels ; mais jamais ils ne les binent. Ils sèment rarement des turneps, et beaucoup trop rarement ; car quelques-unes de leurs terres, quoique riches, sont extrêmement sèches et légères ; ils ne les binent jamais. Ainsi l'on peut aisément présumer quelles doivent être leurs récoltes de turneps. Ils n'en font usage que pour

la nourriture de leurs moutons, dont ils n'ont qu'un assez petit nombre (un seul fermier, M. Morris de Persfield en avoit mille, ce que l'on regardoit comme une merveille); cependant quelques-uns en nourrissent leurs bœufs. Je ne sais quelle récolte ils peuvent avoir en pommes de terre, car ils en sèment plus d'un quart par acre, et tout le labour qu'ils donnent pour cette culture, est de herser une fois.

Tout ce système est détestable, et je n'en veux pour preuve que l'extrême modicité de leurs récoltes. Dix-sept bushels de froment, dix-huit d'orge, quinze d'avoine et quinze de féves et de pois. Le calcul suivant va faire voir que le bénéfice d'une semblable culture doit nécessairement se réduire à fort peu de chose. Je tiens d'eux-mêmes les particularités et les diverses évaluations de ce calcul.

1. Froment après Jachère.

	l.	*s.*	*d.*
Trois labours à 10 *s.*	1	10	»
Semence, deux bushels à 6 *s.*	»	12	»
Pour semer.	»	»	6
Sciage.	»	5	»
Moisson	»	2	»
Battage de dix-sept bushels, à 3 *d.*	»	4	3
Frais de transport, 1 mille et demi	»	2	1 $\frac{1}{2}$
Rente. . . . . 9 *s.* » *d.* Dixmes et taxes 2 6	»	11	6
Idem, pour l'année de jachère.	»	11	6
Engrais, supposé	1	10	»
	5	8	10 $\frac{1}{2}$
Produit: Dix-sept bushels, à 6 *s.*	5	2	»
Paille.	»	10	»
	5	12	»
Dépenses.	5	8	10 $\frac{1}{2}$
Profit par acre	»	3	1 $\frac{1}{2}$

2. Orge.

	l.	s.	d.
Deux labours	1	»	»
Herser	»	5	»
Semence, trois bushels, à 3 *s.*	»	9	»
Frais de semailles	»	»	3
Fauchage	»	1	6
Moisson	»	3	»
Battage de dix-huit bushels, à 1 *d.* et demi	»	2	3
Frais de transport, 1 *d.* par bushel	»	1	6
Rente, &c.	»	11	6
	2	14	»
Produit : Dix-huit bushels, à 3 *s.*	2	14	»
Produit : Paille	»	10	»
	3	4	»
Dépenses	2	14	»
Profit	»	10	»

3. Avoine.

	l.	s.	d.
Un labour	»	10	»
Herser	»	3	6
Semence, trois bushels et demi, à 2 *s.* 3 *d.*	»	7	10
Frais de semailles	»	»	3
Fauchage	»	1	6
Moisson	»	3	»
Battage de quinze bushels, à 1 *d.* et demi	»	1	10½
Frais de transport, à 1 *d.* par bushel	»	1	3
Rente, &c.	»	11	6
	2	»	8½
Produit : Quinze bushels, à 2 *s.* 3 *d.*	1	13	9
Produit : Paille	»	7	6
	1	1	3
Dépenses	2	»	8½
Profit	»	»	6½

Viennent ensuite le ray-grass et le trèfle pendant cinq ans, et comme ils sont semés avec la troisième récolte de blé, il est aisé d'imaginer

qu'ils ne doivent être qu'un fort misérable pâturage. Supposer qu'ils paient la rente et les frais, c'est les évaluer au plus haut ; car il faut encore porter en ligne de compte ce qu'il en coûte pour couper et brûler, ce qui monte au moins à 20 *s.* par acre. Aussi les récoltes ci-dessus détaillées, forment à elles seules tout le cours de culture.

		l.	*s.*	*d.*
Profit	Sur le froment.	»	3	$1\frac{1}{2}$
	Sur l'orge.	»	10	»
	Sur l'avoine.	»	»	$6\frac{1}{2}$
		»	13	8
Medium pour chacune des quatre années		»	3	5

Si l'on considère que nous comptons ici pour quelque chose la paille, qui, quoique utile à un fermier pour son bétail, ne lui rapporte cependant aucun argent, il faudroit alors diminuer d'autant la somme des profits. Il est encore quelques dépenses que nous n'avons point comptées, telles que l'entretien et la réparation des haies et fossés ; d'autres que nous évaluons fort bas, telles que l'engrais ; car tout leur travail étant fait par des bœufs de trait, le transport seul du fumier doit monter à près de 30 *s.* Je crois qu'il n'est besoin, ni d'autres argumens, ni d'autres preuves, pour leur montrer que ce système ne peut rapporter que de très-minces profits.

Supposons maintenant que les fermiers veuillent changer leur cours de récoltes en celui-ci :

1. Turneps ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment.

Supposons qu'ils adoptent l'usage de labourer avec une paire de chevaux ou de bœufs. Suppo-

sons encore que la rente soit de 15 *s.* par acre, ce qui est la vraie valeur de cette terre, au lieu de 9 *s.*, on trouvera des résultats bien différens, sans porter les articles plus haut que dans plusieurs autres parties du royaume où le sol n'est pas meilleur.

1. TURNEPS:

	l.	*s.*	*d.*
Quatre labours, à 5 *s.*	1	»	»
Herser.	»	2	6
Semence et frais pour semer.	»	1	5
Biner.	»	12	»
Engrais	1	10	»
Rente	»	15	»
Dixme, &c.	»	2	6
	4	3	3
Produit : Valeur de la récolte.	2	»	»
Nota. A présent, elle vaudroit le double; mais je suppose le même système admis par toute la contrée.			
Perte par acre.	2	3	3

2. ORGE:

	l.	*s.*	*d.*
Trois labours,	»	15	»
Herser.	»	2	»
Semence et frais pour semer.	»	12	3
Fauchage et moisson.	»	4	6
Battage de quatre quarters, à 1 *s.*	»	4	»
Transport, à 8 *d.*	»	2	8
Rente, &c.	»	17	6
	2	17	11
Produit : Quatre quarters, à 24 *s.*	4	16	»
Paille.	»	15	»
	5	11	»
Dépenses.	2	17	11
Profit	2	13	1

3. Trèfle :

	l.	*s.*	*d.*
Semence et frais pour semer.	»	5	5
Le faucher, moissonner, charrier, et l'entasser deux fois, à 7 *s.*	»	15	»
Rente, dixme, &c.	»	17	6
	1	17	9
Produit : Trois charges de trèfle, à 30 *s.*	4	10	»
Dépenses.	1	17	9
Profit	2	12	3

4. Froment :

	l.	*s.*	*d.*
Un labour	»	5	»
Herser.	»	1	»
Semence.	»	12	»
Frais pour semer.	»	»	6
Sciage	»	5	»
Moisson	»	2	»
Battage, trois quarters, à 2 *s.*	»	6	»
Transport, à 1 *s.*	»	3	»
Rente, &c.	»	17	6
	2	12	»
Produit : Trois quarters, à 48 *s.*	7	4	»
Paille.	»	10	»
	7	14	»
Dépense.	2	12	»
Profit	5	2	»

	l.	*s.*	*d.*
Profit : Sur l'orge	2	15	»
Sur le trèfle.	2	12	3
Sur le froment.	5	2	»
	10	7	4
Perte sur les turneps	2	3	3
Profit en quatre ans pas acre	8	4	1
Ce qui fait par année	2	1	»
Leur labourage actuel rapporte	»	3	5
Supériorité.	1	17	7

Digitized by Google

Rien n'est ici exagéré, et cependant le profit du fermier est douze fois plus grand qu'il ne peut être dans le système des fermiers de Lanvachers, et le propriétaire retire 15 *s.* au lieu de 9 *s.* Si ce calcul n'est pas suffisant pour leur faire sentir combien il est important pour eux, combien il est nécessaire de changer au plutôt leur système d'agriculture, je ne connois rien qui soit capable de les convaincre.

Leurs fermes sont petites en général, depuis 40 jusqu'à 200 *l.*; mais la majeure partie est de 40 à 100 *l.* Les rentes sont, pour les terres labourables, de 7 *s.* 6 *d.* à 10 *s.*, et les pâturages, de 12 à 14 *s.* La plupart des fermiers dans ce voisinage, sont convaincus de la supériorité, en fait de profit, des herbages sur les terres à labour, et ils ont conséquemment beaucoup moins de ces dernières. La chaux est ici leur principal engrais : ils pensent qu'on ne peut rien faire sans elle; aussi toutes les fermes ont-elles des fours pour cuire des pierres calcaires, dont on trouve des carrières par tout le pays. La quantité qu'ils en étendent sur chaque acre de terre, est de trois, quatre et cinq douzaines de bushels. On m'a dit à Herfordshire, que les fermiers vont quelquefois la chercher à vingt milles, et qu'ils la payent 3 *s.* la douzaine de bushels. On a, dans cette contrée, pour 1 *s.* 3 *d.*, deux quintaux de charbon de terre rendus chez soi, et pour 3 *s.*, la quantité que six chevaux ou bœufs en peuvent tirer de la carrière. Les instrumens aratoires y sont extrêmement à bon marché : on a pour 8 ou 10 *l.*, un waggon neuf et complet,

ayant à ses roues une ferrure d'un pouce d'épaisseur. [*V.* le tableau 2, art. *Lanvachers.*]

J'ai oublié de remarquer que, quoiqu'ils élèvent ici beaucoup de cochons, ils ne connoissent point l'excellente méthode de les nourrir entièrement avec du trèfle; ils ne leur donnent que du lait caillé : c'est à leurs vaches qu'ils réservent principalement leur herbe, pour faire du laitage; cependant ils engraissent aussi des bestiaux. La grande route continue d'être étroite, raboteuse, impraticable.—Quelque affaire que vous ayez dans ce pays, attendez qu'il y ait de meilleurs chemins, alors vous aurez du plaisir à y voyager; car ces coteaux, cultivés jusqu'au sommet, et qui, dans des pays plus unis, pourroient s'appeler des montagnes, offrent à chaque pas les plus agréables perspectives. Je dois dire cependant que la route est fort bonne, les seize derniers milles avant d'arriver à Cowbridge; elle est pavée, les pierres sont bien rapprochées, et l'on n'y voit point d'ornières.

Autour de Newport, l'agriculture diffère peu, tant dans ses procédés que dans ses produits. Ils ne binent jamais.

Leur manière de cultiver les turneps, est ridicule. Ils ne labourent jamais qu'une fois, et ensemencent avec des *trains* (31) *de bœufs*, qui laissent tomber la semence en terre à mesure qu'ils avancent. Les fermes sont de 15 *l.* à 150 *l.* par an. [Pour les dét. gén., *V.* les tableaux art. *autour de Newport.*]

(31) Espèce de semoir en usage pour les turneps ou traîneau, qui répand la semence à mesure que les bœufs tirent, et qui est ensuite recouverte à la herse.

Autour de Cowbridge et de Bridgend, en Glamorgan-shire, l'agriculture est la plus imparfaite que j'aye jamais rencontrée, et contraire à toutes les idées reçues dans les pays où l'agriculture est mieux connue. Quelques traits suffiront pour vous démontrer leur ignorance : quelques fermiers ont deux, trois et quatre cents moutons ; cependant ils ne les parquent jamais, ce qui est une extravagance vraiment choquante. Autour de Bridgend, spécialement près de Cantillon, la plupart des fermes consistent en terres sablonneuses et légères ; cependant on n'y sème point de turneps. Dans cette dernière paroisse, un fermier venant d'un autre comté, en sema deux acres, prit beaucoup de peine à les faire biner et à les tenir propres : ses voisins se moquèrent de lui ; mais ils furent fort surpris de voir quelle récolte il en retira. Elle fut fort considérable ; il la vendit au sac dans le voisinage, et la vendit à bon prix : il a continué depuis à en semer et en vendre ; mais, le croira-t-on ? Personne ne l'a imité.

J'ai parcouru, près de Bridgend, le long du canal de Bristol, plusieurs étendues de terrain, admirablement propres à produire des carottes et des pommes de terre. Les paysans en font de superbes récoltes dans leurs jardins : eh bien ! ils n'en plantent point dans leurs champs, dont le sol est absolument le même. Si ces terres m'appartenoient, j'y voudrois faire d'aussi belles récoltes de ces deux racines, qu'il s'en fasse dans le monde entier.

D'après les renseignemens que j'ai pris, et d'après mes propres observations, voici quel est leur sys-

tème de culture : ils laissent en jachère, et amendent avec de la chaux ; ce qu'ils font à fort bon marché. La quantité qu'ils en mettent sur un acre ordinaire, de dix-huit pieds au rood, est de quatre cent cinquante bushels, qu'ils laissent s'éteindre sur leurs terres. Cet engrais dure pendant quatre ans. Leur cours de récoltes est donc : 1. froment ; 2. orge ; 3. avoine ; 4. avoine ; 5. jachère. D'autres suivent celui-ci : 1. froment ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment ; mais c'est le plus petit nombre. [Pour les dét. gén., *V.* les tableaux art. *Bridgend.*]

Ici les fermes sont petites en général, de 30 à 100 *l.* par an ; et la terre auprès de Cowbridge, se loue, l'herbage 20 *s.*, et la terre à labour 10 *s.* ; mais autour de Bridgend, où le sol est beaucoup plus sablonneux, il s'en trouve une grande quantité qui n'est louée que 5 *s.* Ils emploient principalement des bœufs pour leurs charrois et leur labourage, dans une ferme de 50 *l.* par an : vous en trouverez généralement huit et deux chevaux. Ils en attèlent quatre à une charrue, quelquefois six, et labourent communément un acre par jour ; mais si c'est une jachère, ils ne labourent pas plus d'un demi-acre. Les fermiers, dont la rente ne s'élève pas au-dessus de 50 *l.* par an, n'ont que quatre bœufs. Leurs fermes contiennent, en général, plus de terre labourable que de pâturage.

J'ai oublié de vous dire que la méthode de couper et brûler est connue ici et pratiquée par quelques fermiers, mais point assez généralement pour qu'on puisse en établir le prix par acre.

Ils ne paient ce travail qu'à la journée ; ils emploient, pour la plupart de leurs travaux de trait, des traîneaux attelés d'un seul cheval. [*V.* la planche en tête de ce volume, *fig. 1*, et la note ci-dessous (*).] La machine est légère, et les animaux souffrent beaucoup moins à la traîner, qu'à porter sur le dos les sacs ou les bottes de foin.

C'est une chose véritablement déplorable devoir que les hommes instruits du Clamorgan-shire ne pratiquent pas sur leurs terres un meilleur système de culture, et qu'ils n'offrent pas aux fermiers de nombreux exemples qui les engageroient infailliblement à changer de méthode. Je n'ai point vu de sol qui fût plus susceptible d'amélioration que le leur, sur-tout leurs terres légères. Les principaux points qu'il faudroit leur apprendre, sont ceux-ci : 1°. à ne tenir sur leurs fermes que le nombre d'animaux de trait qui leur est nécessaire ; et s'ils veulent en tenir un plus grand nombre, à les employer plus utilement pour l'amélioration de leur terre ; 2°. à parquer leurs moutons, ce qu'ils ne font jamais, quoique plusieurs d'entre eux en aient de grands troupeaux ; 3°. à cultiver des turneps et des carottes, culture à laquelle leur terre est très-propre, et à les biner lorsqu'elles seront sorties de terre ; 4°. à semer du sainfoin, qui doit réussir au-delà de toute attente dans leurs

(*) *a*, *a*. Les brancards, semblables à ceux d'un chariot ou d'une charrette, glissant sur la terre par leurs extrémités *b*, *b*. — *c* est un anneau demi-circulaire, traversant d'un brancard à l'autre pour soutenir les sacs, ou les bottes de foin, ou les fagots placés sur les traverses *d*, *d*. *Y*.

terres calcaires, ce qu'ils ignorent ; 5°. à adopter un meilleur cours de récolte, et à renoncer au ridicule usage de semer une récolte de blé et deux récoltes d'avoine après une de froment, sur la confiance que leur inspire une jachère avec un engrais de chaux. Il n'est point de sol plus propre à recevoir les cours de culture suivans : 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment ; 5. carottes ; 6. avoine ; ou simplement celui-ci : 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment : mais le premier est préférable, en semant du sainfoin avec l'avoine.

Peu de comtés sont aussi avantageusement situés que le Glamorgan-shire ; il borde le lac de Bristol, sur lequel il a plusieurs petits ports, ce qui lui ouvre un canal de communication facile avec cette ville ; et sur le côté ouest, autour de Neath et de Swansea, il a ses grandes fabriques de cuivre, de plomb et d'étain, auxquelles sont employés plus de cinq cents ouvriers, ce qui occasionne nécessairement une grande consommation. Ces fabriques furent établies en cet endroit, à raison de la modicité des prix du charbon et du travail, car le cuivre et l'étain y sont apportés de Cornouailles.

Cowbridge est une jolie petite ville, fort propre, bien bâtie et bien pavée, beaucoup plus jolie que Chestow, Newport, Cardiff et Bridgend.

La dernière de ces villes sera le point le plus ouest de mon voyage. Persfield, maison renommée de M. Morris, située sur les bords de la Severne, et remarquable par la beauté de ses points de vue, est sur la route de Chestow à Montmouth. Cet

endroit mérite bien quelques lignes de description.

Si vous venez de Chestow, dans l'intention de voir Persfield, par la route de Montmouth, à moins que vous ne veniez par eau, ce qui doit être un voyage agréable, vous arrivez directement au château de Persfield. On nous y montra une espèce de labyrinthe attenant au jardin, dont il fait partie. Après avoir parcouru diverses allées obliques et tournantes, bordées avec beaucoup de goût, d'arbres et d'arbrisseaux, nous arrivâmes à un petit endroit isolé, ombragé par un beau rosier de Jérusalem, et d'où l'on découvre une magnifique perspective. Le petit endroit, que couvre le rosier, est pratiqué et aplani dans le vaste rocher qui forme, d'un côté, le bord de la rivière Why, tout le long des possessions de M. Morris. Ce rocher, quoiqu'il soit couvert d'arbrisseaux, est presque perpendiculaire avec le cours de la rivière, à l'endroit où est située la balustrade qui ferme le parc. On voit, immédiatement au-dessous, une vallée extrêmement agréable, mais à une telle profondeur que tous les objets sont diminués à l'œil, et ne paroissent qu'en miniature. Cette vallée consiste en une ferme complète, composée d'environ quarante enclos, tant en herbages qu'en terres à blé, tous séparés par des haies et quantité de grands arbres. Cette ferme est une péninsule formée par les détours merveilleux que fait en cet endroit la rivière, et ce qui rend le tableau complet, elle est entourée de tous côtés par d'immenses rochers et des précipices couverts d'un épais fourré qui descend jusqu'au bord de l'eau : le tout est un amphithéâtre

qui paroît suspendu aux nuages, et dont rien n'altère la beauté parfaite.

De-là, nous tournâmes sur la gauche, et prîmes un chemin tortueux taillé dans le rocher, mais assez garni de bois du côté de la rivière, pour sauver aux promeneurs l'effroi et l'horreur que leur causeroit infailliblement la vue du précipice. Après avoir traversé une prairie, qui fait contraste avec les vues précédentes, nous entrâmes de nouveau dans des bois, et arrivâmes à un banc entouré de balustrades chinoises, et taillé dans le roc. Ce banc domine sur la même vallée et sur la rivière, bordée de bois en forme de festons. Presqu'en face sont quelques grands rochers, au pied desquels on découvre la Severne, et au-delà, une vue qui n'a point de bornes.

Un peu plus loin, nous trouvâmes un autre banc entouré de barreaux de fer. Celui-ci est situé sur la pointe même du rocher, qui est en cet endroit véritablement suspendu au-dessus de la rivière, et offre une situation à la fois sublime et terrible: c'est ce qu'on appelle *une belle horreur*. Au-dessous, vous apercevez un grand bassin formé par la cîme des arbres, et environné de tous ces précipices verts, qui produisent de tous les points de vue de Persfield un si bel effet. Dans le milieu, on aperçoit un édifice petit, mais fort propre; c'est une maison de bain, qui, de cette énorme hauteur, quoiqu'elle soit d'une grandeur ordinaire, n'a l'air que d'une tache blanche au milieu d'un vaste tapis de verdure. Sur la droite, on voit les sinuosités de la rivière.

De

De cet endroit, qui paroît être un prolongement du rocher, ainsi conformé par la main hardie de quelque génie créateur et habitant de cette montagne vous allez au temple. C'est un petit édifice presqu'également élevé, d'où vous découvrez en plein la Severne. Vous jureriez que cette rivière baigne le pied de quelques rochers que vous apercevez au-dessous de vous; elle en est éloignée, en réalité, de quatre ou cinq milles. Cette illusion est une des plus agréables que j'aye vues.

Le chemin tournant, qui descend aux bains froids, est solitaire, frais et agréable. L'édifice est fort propre et ingénieusement imaginé; la source qui fournit de l'eau aux bains est abondante et transparente. En partant de là, la route va en tournoyant le long du rocher; mais je trouve ici, qu'il me soit permis de le dire, qu'il manque quelque chose à la collection des beautés que l'on voit à Persfield. Le chemin par lequel on vient des bains froids est sombre, peu varié, et même triste. Le petit filet d'eau que nous venions de quitter me fit songer à une cascade, ce qui seroit certainement ici une beauté de plus : on n'en voit aucune dans les promenades de Persfield.

En suivant ce chemin, vous rencontrez deux échappées de vue sur la vallée, et vous arrivez à une caverne creusée dans le roc, et extrêmement pittoresque. A l'entrée sont quelques pierriers, dont l'explosion, quand on les tire, se répète en écho de rocher en rocher, de la manière la plus surprenante. Vous ne passerez point ici sans y observer une chose assez remarquable; c'est un

grand chêne fort vieux, qui s'est élevé d'une fente de rocher, où l'on n'aperçoit point du tout de terre. L'on voit encore à Persfield un grand nombre d'autres curiosités, telles qu'une grotte en cailloutage, une vieille abbaye, &c.: ce que nous avons rapporté suffira pour en donner une idée.

De Chestow, je traversai la Severne pour me rendre à Bristol. Le passage est quelquefois difficile; cependant nous eûmes le bonheur, quoiqu'il soit de la longueur de deux milles, de n'être que quinze minutes dans le bateau. Sur la route de Bristol, je n'ai vu que des pâturages fort riches.

Les fonderies de cuivre de M. Champion, à trois milles environ de Bristol, méritent d'être visitées. On y voit tout le procédé mis à exécution, depuis la fonte de la mine, jusqu'à sa formation en épingles, en casserolles, &c. En observant le minéral fondu sortir de la fournaise, et couler dans des moules d'argile, je crus voir une petite éruption du Vésuve. Après qu'il a été plusieurs fois fondu, il est versé dans un moule plat, fait en pierre, dans lequel il prend la forme de plateaux minces d'environ quatre pieds de long et trois de large. Ces plateaux sont coupés en dix-sept lames, et celles-ci, par le moyen de diverses machines, sont encore coupées en plusieurs autres morceaux fort minces, et laminées jusqu'à la longueur de dix-sept pieds. Ces lames sont ensuite réduites en fils, et roulées en paquets de la valeur de 40 *s.* chaque. On fait ici environ cent de ces paquets par semaine, et chaque paquet fait cent mille épingles. Un grand nombre de filles sont employées à couper les fils,

et à les compléter. Au moyen de machines qu'elles font mouvoir avec leurs pieds, elles affilent les pointes, et font les têtes avec beaucoup de célérité : elles en peuvent faire chacune une livre et demie par jour. Les têtes sont filées par les femmes avec un rouet à-peu-près semblable au rouet à filer; ensuite un homme les sépare l'une de l'autre, avec un autre machine semblable à une paire de gros ciseaux. Ils ont un grand nombre de pierres à aiguiser pour préparer le cuivre dont ils font une quantité de plats et de bassins, pour les nègres de la côte de Guinée. Toutes les roues et autres machines sont mises en mouvement par le moyen de l'eau; et pour l'élever, on y voit une grande pompe à feu, qui en fait monter, dit-on, trois milles barriques [hogsheads] par minute.

De l'autre côté de Bristol, le sol perd beaucoup de sa richesse. A moitié chemin, à-peu-près entre Bristol et Bath, la terre labourable ne se loue que depuis 5 et 6 jusqu'à 12 *s.* l'acre, et le bon pâturage, que 20 *s.* Leur cours de recolte en général est : 1. jachère; 2. froment; 3. orge; 4. trèfle. On trouveroit autour de Bristol des montagnes de charbon de terre; mais il paroît que peu de fermiers prennent la peine de les exploiter. [Pour les prix, *V.* le tableau 2, art. *entre Bristol et Bath.*]

Non loin de Bristol, j'eus la satisfaction de voir une pièce de trois acres de luzerne, plantée par rangées; ce qui attira mon attention, chose incroyable, beaucoup plus particulièrement qu'un grand amas d'édifices qui se trouvoient devant mes yeux. J'ai pris toutes les informations nécessaires sur l'histoire de

cette luzerne. M. Reeves, qui en étoit le propriétaire, m'apprit qu'il avoit essayé précédemment d'en planter quatre acres, mais sans succès, parce que le sol apparemment n'étoit pas propre à la luzerne. Celle-ci avoit été fauchée l'année dernière pour fourrage sec, et pour être mêlée avec du foin; mais elle ne l'avoit point encore été cette année, ce qui me surprit; car au commencement de juillet il est déjà tard pour la coupe de la luzerne, et j'eus lieu de croire que le sol n'étoit pas propre à cette plante, à moins que ce retard ne provînt d'un manque de culture. Les espaces entre les rangées étoient remplis de mauvaises herbes, quoique M. Reeves m'ait assuré qu'il les avoit soigneusement binés et sarclés...

Mon séjour à Bath fut fort court; j'y passai quelques heures avec mon excellent ami, M. Harte, chanoine de Windsor, homme expérimenté en agriculture, rempli de connoissances et de la plus admirable philantropie. Une heure passée avec lui me parut préférable à la vue de tous les beaux édifices de Bath, que vous trouveriez cependant fort dignes de votre admiration. La ville de Bath est, croyez-moi, fort au-dessus de Londres, pour la régularité de ses édifices, et, proportion gardée, je la regarde comme une beaucoup plus jolie ville. L'homme, même le plus prévenu, sera forcé d'avouer que le cirque est véritablement beau, et qu'il est orné dans cette juste proportion qui tient le milieu entre la profusion et la simplicité.

De Bath, je pris la route qui conduit à Devises. Le sol est en général fort bon, sur-tout les pâturages,

qu'on y voit en grand nombre. Ceux-ci se louent de 20 à 30 *s.* l'acre; et autour de Melksham, les herbages et la terre labourable se louent, l'un dans l'autre, 20 *s.*, ce qui est fort cher. Ils y sèment toutes sortes de grains; mais je regrettai de voir qu'ici l'on ne fait plus usage de bœufs; à peine en rencontre-t-on quelques attelages. Tous les paysans auxquels je parlois de bœufs secouoient la tête, et donnoient la préférence aux chevaux. [Pour les prix, *V.* le tableau, N° 2, art. *Melksham*.]

L'affreux pays qu'on trouve entre Devizes et Salisbury, offre peu de remarques à faire en agriculture; cependant je ne dois pas le passer sous silence. Heureusement je rencontrai un propriétaire fort intelligent, dont la ferme est de près de 500 *l.* par an, qui me donna l'état de l'agriculture de cette vaste contrée; état qui s'accorda entièrement avec mes autres informations.

Les fermes sont, en général, fort grandes; ils regardent comme de petites fermes celles de 200 ou 300 *l.* Les plus communes sont depuis 300 jusqu'à 1,000 *l.* La rente de la terre me paroît être fort raisonnable : ils payent, le plus ordinairement, 7 ou 8 *s.* par acre, pour leur terre labourable; quant à la terre en friche, on la leur donne par-dessus le marché. Plusieurs ont six, sept ou huit cents acres de terre labourable, et quelques-uns en ensemencent jusqu'à cinq cents acres. Les troupeaux, qu'ils ont dans les pacages, sont très-nombreux, de trois cents, quatre cents, jusqu'à mille moutons. Ils les parquent toute l'année, et chaque nuit dans un endroit différent. Ils se servent de chevaux, et point de bœufs.

Les particularités d'une ferme de 500 *l.* sont: dix-huit ou vingt chevaux; et vingt, tant valets que garçons, toute l'année. Leur cours de récolte est: 1. jachère; 2. froment; 3. orge; alors ils recommencent par jachère, à moins qu'ils ne sèment du houblon, du trèfle, du ray-grass ou du sainfoin. Ils binent trois fois leurs féves; ils binent aussi les pois, s'ils sont plantés par rangées. Ils sèment une grande quantité de turneps, pour lesquels ils labourent trois fois, binent deux fois, et s'en servent pour nourrir leurs moutons. Ils nourrissent leurs cochons avec du lait écrèmé, des grains, et point de trèfle. [Pour les autres dét. gén., *V.* les tableaux 1 et 2, art. entre *Devises et Salisbury.*]

J'ai oublié de vous dire que quelquefois ils coupent et brûlent; le prix de ce travail est de 15 *s.* par acre. Si mon attention s'étoit tournée du côté des curiosités d'histoire naturelle, je remplirois plusieurs pages du récit de ce qu'on voit à Stone-Henge, situé un peu hors du chemin qui conduit de Devises à Salisbury. Les pierres qu'on tire des carrières de cet endroit sont d'une énorme grosseur, et l'on ne peut guères s'imaginer combien il est difficile de les mouvoir et de les lever.

Avant d'arriver à Salisbury, je pris un peu sur la droite pour voir Wilton, endroit renommé pour sa manufacture de tapis, et le lieu de résidence du comte de Pembroke. Les ouvriers de cette manufacture gagnent de 10 à 12 *s.* par semaine, et leur nombre est d'environ soixante ou quatre-vingts.

Près du grand chemin, venant vers Salisbury, je trouvai un champ de luzerne, semée par ran-

gées à un pied de distance. Elle avoit trois ans; on l'avoit coupée quatre ou cinq fois les deux années précédentes. Elle étoit épaisse, et paroissoit en pleine vigueur; on s'en servoit, en vert, pour nourrir les chevaux, et on la regardoit comme un grand moyen d'amélioration. Je fus charmé de recevoir cette petite information, relativement à cette espèce de fourrage, dont je fais un cas particulier.

Avant de quitter cette vaste plaine, je veux vous faire remarquer deux particularités : 1°. c'est que, pendant l'espace de plusieurs milles, entre Devises et Salisbury, il croît, parmi le gazon, une grande quantité de pimprenelle sauvage, qui ressemble exactement à la pimprenelle cultivée, mais d'une fort petite espèce; 2°. je n'ai jamais vu de terres en pacage aussi bonnes que dans cette contrée; la verdure en est belle, et l'herbe très-bonne. Je ne doute pas que la culture de ces terrains ne fût pour le pays un surcroît de richesse, et j'ajouterai de population. Il y a de grandes améliorations à faire dans la plaine de Salisbury. Dans l'espace de vingt milles, j'y rencontrai une seule habitation, encore étoit-ce une chaumière. Avec un peu de réflexion, vous sentirez qu'une si grande étendue de terre inculte est un malheur public. Cette plaine est aussi large qu'elle est longue; de plus, elle s'étend en diverses ramifications parmi les terres cultivées de son voisinage. En évaluant sa surface à vingt-deux milles en carré, je suis persuadé que nous approcherons beaucoup de la vérité. Eh bien! l'on a estimé que tout le blé exporté annuellement d'Angleterre,

croîtroit sur un carré de cette étendue. N'est-ce pas là un motif suffisant pour en encourager la culture? L'exportation d'une semblable quantité de blé est le sujet de longs raisonnemens et de clameurs sans nombre; eh bien! la culture d'une seule plaine nous rendroit l'équivalent, ou peu s'en faut. Si l'on suppose qu'à cause des déductions que nécessiteroient les années de jachère, les terres en pâturages, &c., cette plaine n'en produisît que la moitié, ce seroit encore, à mon avis, un des meilleurs moyens de remédier aux maux imaginaires résultant de l'exportation des grains. Je ne crois pas que cette vaste étendue de terrain contienne un seul acre qui soit véritablement stérile; car le sol est par-tout, autant que je l'ai pu remarquer, un *loam* (*) léger et végétal. Le produit de la laine est ce qu'on allègue communément en faveur des terres en pâture; mais

(*) *Loam.* Nous prenons le parti de conserver ce mot, n'ayant, ni en françois, ni en latin, aucun terme qui lui corresponde. Les Anglois ont une autre manière que nous de différencier les terrains; ils disent tel sol est marne, sable, gravier, argile, *loam*, selon que ces diverses substances y dominent. *Loam* signifie un mélange d'argile avec du sablon quartzeux ou de la terre calcaire, comme la marne est un mélange d'argile avec de la terre calcaire ou de la craie. La marne, exposée à l'air, fuse, tombe en poussière et devient meuble, c'est-à-dire propre au labourage; les racines des plantes peuvent facilement s'y étendre, elle retient l'humidité. Le loam ne fuse point, il demeure toujours gras, compact, difficile à travailler; les racines ne peuvent que difficilement s'y étendre. Le loam pesant est celui dans lequel l'argile domine; le loam léger, celui dans lequel il y a le moins d'argile. *Lehm* ou *leim*, en allemand, signifie la même chose que le mot anglois *loam*.

Trad.

tous les calculs qu'on pourra faire ne prouveront que la prodigieuse supériorité des fermes en labour, contenant une portion convenable de pâturages ; et jamais la laine, dans quelque pays que ce soit, quels que soient les manufacturiers qui l'emploient, ne fournira la centième partie de la population que produit la charrue.

Salisbury est une des plus jolies villes de l'Angleterre. La place du marché est entourée de beaux édifices ; un ruisseau de belle eau, et quelquefois deux, qui coulent dans toutes les rues, contribuent beaucoup à leur extrême propreté.

Le pays entre Salisbury et Romsey est par-tout divisé par des enclos, et bien cultivé. L'agriculture est à-peu-près la même en venant de Bruehalk à White-Parish, jusqu'à Romsey. Leur cours de récolte est, avec quelques variations : 1. jachère ; 2. froment ; 3. orge ; 4. avoine, pois, féves ou vesce ; — ou celui-ci : 1. jachère ; 2. froment ; 3. orge ; 4. houblon, trèfle ou ray-grass pour deux années. [Pour les détails, *V.* les tableaux 1 et 2, art. *de Salisbury à Romsey.*]

Autour de Salisbury et de Bruehalk, leurs troupeaux sont de cinq cents à trois mille moutons. M. Cush de Winterbridge en a plus de trois mille. Ils les parquent toutes les nuits. Ils bonifient quelques-unes de leurs mauvaises terres avec une sorte de craie riche, grasse et savonneuse ; ils en mettent environ vingt charges d'un waggon par acre : l'amélioration dure vingt ans. Dans tout ce pays ils ne sont point dans l'usage de mettre leurs

cochons dans le trèfle, et ne se servent point de bœufs.

Autour de Romsey, les fermes sont petites. Les plus grandes sont de 200 *l.* par an; il y en a beaucoup de 20 à 60 *l.*; il y en a même de 10 *l.* Les rentes vont de 15 à 20 *s.* l'acre. Autour de Bruchalk, les fermes sont plus grandes; il s'en trouve un petit nombre de 40 à 60 *l.*; mais la plupart sont de 7 à 800 *l.*

J'observai à Salisbury de grands amas de cendres de charbon et de décombres de maisons; m'étant informé si les fermiers ne les enlevoient pas, on me dit qu'ils fournissoient de paille les auberges, qui, en échange, leur laissoient prendre le fumier, mais qu'ils n'enlevoient aucun autre engrais à moins qu'on ne leur payât, pour s'en charger, 3 ou 4 *d.* par charretée: c'est de leur part une bien étrange négligence.

Il y a à Salisbury des manufactures de flanelles et de *linseys* (*), auxquelles les ouvriers gagnent de 7 à 8 *s.* par semaine, toute l'année. Une fille de seize ou dix-huit ans y gagne 1 *s.* par jour, à tisser; mais dans les villages voisins, elles ne peuvent gagner à filer que la moitié de cette somme. Les enfans sont employés fort jeunes à faire des bobines.

La route est excellente de Salisbury à Romsey; et pendant les quatre premiers milles, en venant

(*) Étoffes de laine et de fil. *Trad.*

de là à Winchester, je m'informai particulièrement comment ils l'avoient faite, et comment ils la réparoient. Le voici : ils mettent premièrement une couche de larges pierres, qu'ils nivellent avec de plus petites; ils mettent ensuite une couche de craie sur ce gravier; et enfin une autre de gravier passé au crible, et dans certains endroits approchant du sable. Ce chemin est, pendant plusieurs milles, aussi uni et aussi ferme qu'une allée de jardin. Cependant il y passe journellement un grand nombre de chariots; à peine y voit-on l'impression d'une roue, et je crois réellement qu'on n'y trouveroit pas une seule pierre détachée qui pût offrir à un cheval l'occasion de faire un faux pas.

Entre Romsey et Winchester, la culture est la même, à quelques particularités près. Ils font manger sur place leurs turneps par leurs moutons, lorsqu'ils veulent y semer de l'orge, mais non pas pour le froment. Cependant ils sèment quelquefois l'un ou l'autre après de la vesce, qu'ils font paître aussi par leurs moutons, ou qu'ils fauchent verte pour leurs chevaux; rarement ils la laissent mûrir pour graine ou pour fourrage sec. Ils ne labourent qu'une fois pour la vesce, et sèment trois bushels. Cette métode est excellente; car une récolte abondante de vesce divise le sol presqu'autant que plusieurs labours. Les fermes sont petites. Celles de 200 *l.* sont les grandes, et les terres s'y louent, pâturages et terre à labour, de 7 à 20 *s.* l'acre, l'une dans l'autre, mais plus généralement 10 *s.* Ayant la plupart droit de pâture dans des communes, ils ont un plus grand nombre de moutons que n'en comporteroit leur

ferme : un fermier dont le bail est de 50 *l.*, par exemple, a trois cents moutons. Quelques-uns des fermiers près de Winchester, fournissent les auberges de paille, et en enlèvent le fumier ; ils enlèvent aussi des cendres de charbon et quelques cendres de tourbe, pour lesquelles ils paient 2 *s.* 6 *d.* par charge de waggon, ce qui est à fort bon marché. Ils ne se servent point de bœufs, mettent quatre chevaux à une charrue ; leur mesure est de dix-huit pieds à la perche. [Pour le prix des denrées, *V.* le tableau, N° 2, art. *entre Romsey et Winchester.*]

De Winchester, je me détournai de ma route pour voir Crux-Easton et la campagne voisine. Mon intention étoit de m'éclaircir sur quelques particularités que M. de Lisle, dans ses *Observations sur l'agriculture*, laisse dans le doute. Je désirois sur-tout de savoir s'il étoit vrai que le sol exigeât pour le labourage huit ou dix bœufs ; mais je fus véritablement trompé dans mon attente, en apprenant qu'on ne se servoit point de bœufs à plusieurs milles à la ronde, et fort peu dans tout le pays. La terre blanche, dont il parle si souvent, est une terre à blé fort sèche et peu profonde, car on trouve la craie pure à quelques pouces de profondeur.

La campagne, autour de Winchester et d'Aylesford, est en général pauvre, la terre s'y loue de 5 à 10 *s.* l'acre, et le pâturage beaucoup plus cher. Leurs troupeaux sont de plus de mille moutons, et ils connoissent l'utilité du parcage.

En me rappelant une lettre insérée dans le *Musæum rusticum*, qui parle d'une expérience

sur la pimprenelle, ordonnée par le comte de Northington, je pris la résolution de la voir, quoiqu'il y eût à faire six milles de chemin hors de ma route. La pièce ensemencée étoit d'environ un acre. Le sol en étoit léger ; mais on m'apprit qu'il étoit assez riche pour produire du froment et toute autre espèce de grain commun. La pimprenelle avoit deux ans, elle avoit été semée par le comte lui-même, convenablement sarclée, et fauchée une fois la première année, et deux fois la seconde, dont une fois pour graine et une fois pour fourrage vert. Les chevaux, les cochons et les moutons, en mangent avidement. Il s'agit seulement de ne pas la leur donner trop vieille et trop forte en paille. Celle-ci n'a point été coupée cette année. On la laisse mûrir pour faire encore une autre récolte de graine. Elle est véritablement fort belle, épaisse et forte, et l'on y voit très-peu de mauvaises herbes.

Le pays, entre Aylesford et Alton, est fort agréable et bien cultivé ; le sol n'en est pas riche. La terre est, en général, légère et sèche, mais saine ; elle produit, moyennant un bon labourage et un bon engrais, du froment et des turneps, deux végétaux qui se plaisent dans des terrains d'une nature tout-à-fait opposée ; mais quand un seul terrain est propre à ces deux cultures, on peut en conclure qu'il est ce que les fermiers appellent un sol très-favorable. La rente, par-tout ce pays, est de 7 ou 8 *s.* par acre, pris ensemble le pâturage et la terre labourable.

Les fermes sont petites en général. Celles de

200 *l.* sont les grandes. Les plus ordinaires vont depuis 30 ou 40, jusqu'à 150 *l.* Il ne peut y en avoir d'aussi petites que dans d'autres comtés, parce qu'il ne s'y fait aucun labour, à moins de quatre chevaux, et une ferme de 15 ou 20 *l.* ne pourroit les entretenir. Leur cours de récolte est : 1. jachère ; 2. froment ; 3. orge ; 4. trèfle et ray-grass pendant deux ans. Alors ils recommencent. Autrement, 1. turneps ; 2. orge ; 3. prairie artificielle pendant deux ans ; 4. jachère ; 5. froment ; 6. orge : ils ne sèment jamais de vesce, si ce n'est pour la faire paître par leurs brebis, ou pour la couper en vert pour leurs chevaux. Ils ne labourent qu'une fois pour la vesce, et sèment deux bushels. Toutes les fois qu'ils sèment de l'avoine, pois ou vesce, c'est toujours à la place de l'orge. Pour les turneps, ils labourent trois ou quatre fois, les binent une fois, et les font paître en totalité par leurs moutons. Ils se servent de charrues à roues. [Pour les autres détails, *V.* les tableaux, art. d'*Aylesford à Alton.*]

L'esquisse suivante d'une ferme de 160 *l.* par an, située à Ripply, vous donnera une idée de l'économie générale de toutes les autres. Le fermier qui l'occupe a environ quatre cents acres de terre, dont une grande partie en herbages ; il entretient dix ou douze chevaux et environ onze *scores* (32) de brebis. Il emploie continuellement cinq valets, un berger, un garçon et trois laboureurs. J'ai oublié de vous dire que la plupart d'entre eux ont toujours

(32) Le *score* est communément de vingt.

soin d'avoir une pièce de trèfle pour leurs cochons, ce que je n'avois pas rencontré depuis long-temps.

Le prix du travail dans ce pays n'est nullement proportionné à celui des denrées, et l'usage dans lequel ils sont d'entretenir plus de chevaux qu'ils n'en ont besoin, est pernicieux dans ses conséquences.

Entre Alton et Farnham le sol est beaucoup plus riche que celui que nous venons de parcourir. La terre se loue, l'une dans l'autre, de 15 à 20 *s.* l'acre. Leurs principales récoltes sont froment, pois et féves; ils donnent une jachère pour le froment, le sèment ensuite, et après lui des mars; d'autres donnent un labour à la bèche pour des pois, sèment ensuite du froment, ensuite des mars; alors ils laissent reposer avec du trèfle et du ray-grass pendant deux ans.

Quand ils labourent à la bèche pour des pois, ils ne labourent point une seconde fois; pour les turneps, ils labourent trois fois, et les font paître en totalité par leurs moutons, ils ne se servent que de charrues à roues. Ils comptent que quatre-vingts acres de terre labourable demandent cinq chevaux, si elle est légère. Un fermier qui tient deux cents cinquante acres de terre labourable légère, entretient neuf chevaux, cent vingt moutons; trois valets, trois garçons et quatre ou cinq journaliers toute l'année. [Pour les dét. gén., *V.* les tableaux, art. *entre Alton et Farnham.*]

Mais la culture la plus remarquable près de Farnham est celle du houblon, cultivé ici en grande quantité, et qui produit de grands bénéfices; car les terres à houblon s'y louent de 5 à 9 *l.*

l'aere. Ce dernier prix est presque effrayant. Ils estiment à la somme annuelle de 3 *l.* 10 *s.* par acre le travail que ces terrains exigent. Les perches coûtent, selon leur longueur, de 12 à 22 *s.* le cent; elles durent quatre ou cinq ans, et il en faut deux mille six cents par aere. Ils comptent pour une moyenne récolte douze quintaux, dont ils retirent, prix moyen, 6 ou 7 *l.* par quintal. Ces particularités montrent l'avantage de cette culture.

Bently-Green, village entre Alton et Farnham, est digne de votre attention, si vous voyagez sur cette route. L'endroit est joli, gai et bien bâti. Les maisons y sont séparées, ayant toutes un petit jardin propre et bien planté. Je vous prie de faire sur-tout attention aux haies qui bordent le chemin de chaque côté, l'espace de dix milles; je n'ai rien vu, dans ce genre, que l'on puisse leur comparer. Les haies d'épine blanche sont en pleine vigueur. Un grand nombre sont régulièrement taillées. Les haies mortes sont faites d'une manière solide; elles sont hautes de trois pieds ou de trois pieds six pouces; de gros pieux sont enfoncés en terre pour les soutenir, et le tout est bien entrelacé: par-tout où vous voyez de jeunes plants pousser, vous voyez aussi des tuteurs de chaque côté pour les protéger. Autour des plantes d'épine blanche, le terrain est soigneusement sarclé. Ce n'est pas seulement du côté de la route que vous apercevez, dans ces enclos, la louable attention du cultivateur, elle s'étend de tous côtés dans les champs, aussi-loin que peut porter la vue. Le pays est fort agréable, ni trop plat, ni trop montagneux.

Les

Les petites éminences donnent de la variété à la perspective, et le nombre, et sur-tout la propreté des maisons isolées et des villages qu'on y aperçoit, la rendent extraordinairement vivante (*). Mais il est temps de vous donner un peu de répit, et je vais clorre ma lettre, en vous assurant, &c.

Farnham, 13 juillet 1767.

LETTRE VII.

Le peu que j'ai vu de Surry, ne me donne pas une haute opinion de sa fertilité. Il y a beaucoup de mauvaises terres auprès de Guilford, et j'ai observé, en venant de Farnham ici, que les terres élevées y sont pauvres. Ils sèment beaucoup de sainfoin, ce qui est pour eux une récolte avantageuse, car il leur fournit deux tuns ou deux tuns et demi de fourrage sec par acre. Cependant le pays est agréable, et, quelques milles avant d'arriver à Guilford, on trouve de fort belles perspectives.

Entre cet endroit et Ripley, le sol est beaucoup meilleur; il se loue de 10 à 15 *s.*, et leurs récoltes sont très-bonnes; leur cours de culture est : 1. jachère; 2. froment; 3. blé de mars;

(*) *Prix divers.* Toute l'année, 1 *s.* et de la bière; moisson, pendant un mois, 40 *s.*, la table et de la bière; scier, 3 *s.*, 4 *s.*, et 4 *s.* 6 *d.* par acre; faucher les Mars, 1 *s.*; faucher l'herbe, 1 *s.*; biner les turneps, 3 *s.*, 4 *s.* et 5 *s.*; labourage, 7 et 8 *s.* *Y.*

4. trèfle ; 5. froment ; 6. pois, féves ou avoine. Ce cours a lieu lorsque le sol est en bon état ; autrement, ils en établissent un qui lui soit plus favorable. Il faut avouer que semer du froment sur un défrichis de trèfle, qui a succédé à deux récoltes de blé, c'est trop se confier aux hasards des événemens, et trop présumer de la force et de la fertilité du sol. Pour les féves, ils labourent une fois, et plantent au dibble (33), trois bushels par acre. Ils les binent toujours une fois, et deux s'ils ont une médiocre apparence. Pour les pois, ils les sèment ordinairement par rangées de quatorze ou quinze pouces de distance, avec une petite charrue faite exprès : ils les binent toujours une ou deux fois. Ils sèment beaucoup de turneps, pour lesquels ils labourent deux ou trois fois, binent deux fois, et les font, pour la plupart, paître par leurs moutons ; quelquefois ils en nourrissent de jeunes bœufs à la réserve. Dans ce cas, ils comptent que le produit d'un bon acre engraisse deux moyens élèves.

Pour le labour, ils emploient également les chevaux et les bœufs. Ils attèlent quatre chevaux à une charrue, quelquefois davantage ; lorsqu'ils labourent à six ou huit bœufs, ils font un acre et demi dans les terres légères, et un seul dans celles qui sont fortes, par jour. On a assez de jugement dans ce pays pour préférer les bœufs pour la

(33) C'est notre méthode jardinière de planter, qui consiste à ouvrir un petit sillon avec une houe ou un binoir, en suivant un cordeau fixé par les deux bouts à des piquets plantés en terre.

culture. Il y a aussi beaucoup de vaches, dont le produit annuel est évalué à 4 *l.* (*). [Pour les dét. gén., *V.* les tableaux, art. *Ripley*.]

A Cobham, le parc très-orné de Painshill, appartenant à M. Hamilton, mérite votre attention. J'eus beaucoup de plaisir à le voir, et je vous demande la permission de m'arrêter quelques instans sur les particularités qui excitèrent ma curiosité.

En sortant de la maison, après avoir traversé quelques sentiers tournans en charmilles, qu'un grillage sépare du parc, et au milieu desquels est la salle verte, on nous conduisit, à travers le parc, à une autre plantation enclose ; nous trouvâmes, en cet endroit, une promenade fort agréable, qui domine une jolie vallée, à travers une rangée tortueuse de différens arbres. Au sommet de cette colline est un vignoble qui a produit, l'année dernière, trois tuns de raisins. Cette promenade conduit au temple gothique. C'est un édifice placé à découvert, et qui domine immédiatement une grande pièce d'eau sur un des bras de laquelle on a construit un joli pont. La situation du temple sur une éminence, d'où la vue plonge dans l'eau, ajoute à la beauté de la perspective. Il est peu de bâtimens qui surpassent celui-ci en légéreté. De là nous nous rendîmes, par quelques chemins tour-

(*) Les particularités d'une de ces fermes, sont comme il suit : Rente, 200 *l.* ; trois cents acres, dont deux cent quarante de terres labourables ; douze chevaux, huit bœufs, trois cents moutons [droit de pâture], trente vaches, neuf bêtes à l'engrais ; quatre valets, deux garçons, dix laboureurs. [Ce nombre de bras est excessif.] *V.*

nans, à une promenade fraîche qui se trouve sur un des côtés du lac, et traversâmes un pont qui nous parut formé de rocailles et de fossiles. En descendant à droite, nous vîmes que ce pont, en même temps qu'il couvroit l'eau, formoit aussi le toit immédiat d'une fort belle grotte en fossiles incrustées, et en cristallisations qui pendoient du haut du cintre, en forme de glaçons. Sur chaque côté du pont est un petit sentier séparé de l'eau par une couche de fossiles marins. De cette grotte, le chemin conduit, le long du bord de l'eau, à une arcade en ruine. Le pavé en marquetterie, la mosaïque du cintre, et les hauts et bas-reliefs des murs ont l'air d'avoir tous été rongés par la vétusté, et l'imitation est parfaite. Des herbes croissent dans les interstices. On voit à travers l'arcade, dans une perspective triste et sombre, serpenter la rivière autour d'une prairie agreste et sauvage ; mais, en se retournant, on aperçoit, en face de la ruine, un paysage extraordinairement riant, de belles eaux, des rivages obliques et presqu'au niveau de l'eau, avec une petite île dans le milieu. Le contraste est frappant ; il produit un effet fort agréable.

On trouve ensuite la cascade, qui me parut fort jolie, quoique peu abondante. L'eau sort du rocher en cinq ou six ruisseaux, au milieu d'un pareil nombre de touffes d'herbes ; elle est, en cet endroit, couverte par le tronc d'un vieux chêne qui traverse d'un côté à l'autre ; un bouquet d'arbres fort élevés couronne heureusement la perspective. Cette cascade est en jeu par une

roue qui élève l'eau de la rivière ; elle va former, après la chute, le lac dont j'ai parlé. De là nous traversâmes une partie de terrain agreste, couvert de ronces et de fougères, par un chemin creux, bordé de grands arbres. Dans ce terrain se trouve la tour, autre édifice d'ornement. Après quelques promenades encore plus ombragées, on trouve l'hermitage. Nous entrâmes dans une petite salle presque totalement obscure ; mais en ouvrant une porte, on y aperçoit tout-à-coup le grand jour et une fort belle perspective ; on voit au-dessous la rivière qui serpente autour de quelques champs cultivés, et bornée d'une manière assez satisfaisante. Ce paysage est à-peu-près du même genre que ceux de Persfield ; mais je dois avouer qu'il ne soutient pas la comparaison. La colline n'est ni aussi profonde, ni aussi rapide que celles de M. Morris. La rivière est moins large, et on ne la voit pas aussi distinctement ; elle est presque totalement cachée par les bois qui croissent sur ses bords, et par les sommets qui se trouvent au-dessous de la fenêtre de l'hermitage. Les champs sont aussi moins beaux et moins distincts que ceux de la vallée de Persfield ; mais en mettant de côté toute comparaison, cette vue paroîtra fort belle à ceux qui n'ont jamais vu Persfield, et encore agréable à ceux qui l'ont vu. La surprise qu'on éprouve en ouvrant la porte du salon de l'hermite, est fort bien combinée.

Du haut de la tour on découvre, entre autres objets, la cathédrale de S. Paul et le château de Windsor ; mais un autre édifice, qui surpasse de

beaucoup la tour en beauté, est le temple de Bacchus. C'est une jolie salle dont les murs sont en stuc. Un portique de colonnes corynthiennes en forme l'entrée. Le bâtiment est léger et d'un aspect agréable. On voit sous le portique, dans des niches, quatre copies de statues célèbres, telles que la Vénus de Médicis et la Vénus Callipige. Autour de la salle sont des statues romaines et antiques sur des piédestaux, et au milieu une statue colossale de Bacchus. De là une autre allée tournante nous conduisit hors du parc.

Au total, si Persfield est plus étonnant par la grandeur et la magnificence naturelle des objets qu'il présente, Cobham n'en est pas moins un fort joli endroit. Dans plusieurs points il est supérieur à Persfield par le nombre et la beauté de ses édifices, par exemple, et par la limpidité de ses eaux.

De Cobham, jusqu'au pont de Westminster, le sol est presque par-tout sablonneux et naturellement pauvre; mais en approchant de Londres, on s'aperçoit qu'il est fort enrichi par l'engrais; j'ai cependant observé, autour d'Esher et de Kinston, de belles moissons dans ces fonds sablonneux, ce que les fermiers attribuoient à l'humidité de la saison, et je crois qu'ils avoient raison. Je n'ai trouvé dans leur agriculture rien de remarquable (*). [Pour le prix des denrées, *V.* le tableau 2, art. *Autour de Kinston.*]

(*) *Prix du travail.*—En hiver, 1 *s.* 2 *d.* par jour; au printemps, 1 *s.* 4 *d.*; à la moisson, 2 *s.* et 2 *s.* 6 *d.*; scier le froment, de 5 à 9 *s.* par

A Clapham, j'eus la satisfaction de voir les expériences d'agriculture de M. Baldwin. J'avois lu sa lettre au docteur Templeman, dans laquelle il décrivoit son champ de pimprenelle, et je désirai de le voir; mais, ô malheur! le champ avoit été labouré la semaine précédente. Je fus d'autant plus surpris de cet événement, que M. Baldwin en avoit parlé comme d'une excellente plante; mais le fait est qu'il n'avoit fait labourer son champ que parce qu'il n'entroit pas dans ses arrangemens d'entretenir un assez grand nombre de moutons pour le paître.

En revanche, j'ai vu chez lui trois acres de luzerne; dans deux, elle étoit semée par rangées, à deux pieds de distance; et dans le troisième, transplantée, et à la même distance. La luzerne avoit deux ans; elle étoit haute de deux pieds deux pouces, épaisse et belle. Elle n'avoit été coupée qu'une fois l'année précédente; il la donnoit en vert à ses chevaux et à ses vaches. Le sol est une terre noire, riche et sablonneuse. Elle me parut admirablement propre aux turneps, et si elle est assez profonde, aux carottes. Elle produit de bonne orge, ce qu'il est aisé de voir dans un champ voisin. La luzerne transplantée égaloit celle par rangées; cependant il est à propos de rappeler ici que le rév. M. Harte, le directeur célèbre de la méthode de transplanter, veut que les plantes

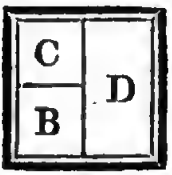
acre; faucher les Mars, de 1 *s.* 2 *d.* à 1 *s.* 6 *d.*; faucher l'herbe, 2 *s.* et 2 *s.* 6 *d.*; biner les turneps, 5 *s.*; la seconde fois, 4 *s.*; — les féves, 3 et 4 *s.*; les pois par rangées, 3 et 4 *s.*; un garçon de six à douze ans, de 4 à 6 *d.* par jour. Labourage, par acre, 5 et 6 *s.* F.

soient à la distance de trois pieds quatre pouces, afin qu'on puisse avoir plus de facilité pour faire entre les rangées les opérations nécessaires.

M. Baldwin à de plus quelques expériences en petit sur le timothy-grass, le bird-grass, (*) &c. Le premier est une plante grossière, maigre et sans valeur. Son bird-grass est fort épais et fort beau; son *silverhair-grass* (**) est de même, mais moins délicat; de même aussi est un autre gramen que je crois être le *fine-bent* (***).

Après mon voyage fini, j'ai reçu de cet estimable cultivateur, M. Baldwin, deux lettres contenant des détails sur les expériences ci-dessus, avec la permission d'en publier ce qui peut être utile à l'agriculture.

« Le champ de luzerne, dit-il dans la première, qui a obtenu votre approbation, contient, si vous vous le rappelez, environ quatre acres et demi dans cette forme:



« La partie marquée D contient deux acres de luzerne transplantée en septembre 1764. La partie B, contenant un acre, fut plantée par rangées, le 2 mai 1755; ainsi l'une et l'autre

(*) Millet.

(**) *Silverhair-gras*, sorte de graminée dont l'herbe est très-fine, telle qu'est celle des gazons des jardins modernes.

(***) *Finebent*, autre espèce de graminée.

sont dans leur troisième année. Dans la partie C, est de l'orge.

« La luzerne transplantée fut binée pour la première fois, en novembre 1764, ce qui coûta 6 *s.* par acre. C'est le prix que nous payons ici pour un binage de turneps. Elle fut binée une seconde fois en avril suivant, et coûta 10 *s.* par acre. Le sarclage à la main de l'acre semé par rangées, comme il a été dit ci-dessus, a coûté, vers le milieu de juin suivant, 12 *s.* par acre. Le produit de ces deux pièces, en 1765, fut fort peu de chose. Je dois aussi vous rappeler que cet été fut fort sec. En 1766, le 28 avril, je commençai à couper la luzerne, et j'en nourris mes chevaux et mes vaches pendant six semaines, c'est-à-dire, jusqu'au 7 juin. Le 7 de juillet suivant, je coupai de nouveau la totalité des trois acres pour fourrage; j'en retirai environ trois charges, et trois autres charges au 15 août. La quatrième récolte fut encore passablement bonne. Je la fis paître par mes vaches et quelques moutons. Cette année, j'ai commencé à la couper le 11 de mai; j'en ai nourri cinq chevaux, et quelquefois quatre vaches jusqu'au 20 juin, c'est-à-dire, six semaines. Alors j'ai fauché le reste, qui consistoit environ en un acre, et j'en ai retiré une charge et demie de fourrage sec. Comme les estimations faites à vue d'œil sont toujours fort incertaines, j'ai pesé ma luzerne à différentes époques, et j'ai trouvé, au 30 mai, qu'un rood de la luzerne semée par rangées, pesoit quatre-vingt-quinze livres. Au 9 juin, un rood de la luzerne transplantée pesoit quatre-vingts livres; et au

2 juin dudit mois, un rood de la même luzerne pesoit cent vingt livres. Le même jour j'engageai un de mes voisins à peser un rood de luzerne semée à la volée, dont le poids se trouva être de cent trente-huit livres ; il est vrai que quelques mauvaises herbes s'y trouvoient mêlées (34).

« Mais pour nous approcher encore plus du point que vous êtes, comme je le fus, principalement curieux de connoître, je veux dire, le produit réel d'un acre de luzerne, j'ai l'honneur de vous informer aujourd'hui que quelques voituriers et autres personnes de mon voisinage, désirant de mettre leurs chevaux au vert, il a été sans difficulté convenu entre nous qu'ils me paieroient le prix qu'ils payent ordinairement pour de la vesce, c'est-à-dire, 7 *d.* par botte de soixante livres, ou 6 *s.* par semaine pour un cheval; ce qui m'a donné lieu de découvrir qu'à la seconde récolte chaque rood de terre me rapportoit, l'une dans l'autre, de soixante à soixante-quatre livres pesant; qu'un fort cheval de carrosse en pouvoit manger environ quatre-vingt-dix livres en vingt-quatre heures, et qu'un acre pouvoit nourrir cinq chevaux pendant vingt-un jours. Ceci répond à votre question : « quel nombre de semaines peut durer, et

(34) Ce résultat prouve que la méthode de semer la luzerne à la volée, est plus avantageuse, que de la cultiver par rangées. 1°. la récolte en est plus abondante; 2°. il y a moins de frais de culture. Quant aux mauvaises herbes, qu'on se rappelle ce qui a été dit dans les premières notes. — Si elle réussit bien, elle étouffe bientôt les plantes parasites, et pour qu'elle prospère, il faut des engrais.

quel nombre de chevaux peut nourrir un acre de luzerne ?» Vous y voyez aussi que ma méthode de culture est supérieure à la vôtre, puisque cinq chevaux, dites-vous, peuvent manger un acre de votre luzerne en neuf jours. Je suis, je vous l'avoue, dans la persuasion que la distance de trois pieds quatre pouces que vous mettez entre vos rangées, malgré les autorités sur lesquelles vous fondez votre opinion, n'est ni nécessaire à la plante, ni utile pour le cultivateur.

« J'ai trouvé qu'il étoit trop dispendieux de nettoyer la luzerne par rangées par le moyen du binage à la main, et je n'ai conséquemment point été content que je n'eusse inventé un instrument qui fît aussi bien, ou mieux, à moins de frais; c'est à quoi j'ai eu le bonheur de réussir en octobre dernier. J'appelle mon instrument *horse-hoe* (*). [*V.* la gravure en tête de ce volume, *fig.* 2.] Avec lui j'ai parfaitement nettoyé mon champ, à la fin d'octobre dernier; un homme, un cheval et un garçon ont suffi pour le conduire. Ainsi j'ai réduit cette dépense exorbitante à 1 *s.* 6 *d.* et 2 *s.* par acre. Bientôt après avoir nettoyé mon champ, je songeai que ce seroit une grande acquisition, si je pouvois inventer un instrument propre à labourer à fond l'étroit espace de terrain qui se trouve entre les rangées, et qui produisît l'effet de la charrue. Je recommençai à travailler, et j'eus le bonheur de réussir. Avec cet autre instrument, que

(*) Houe tirée par un cheval, comme on l'a vu ci-devant. *Trad.*

je nomme *hoe-plough*, je labourai mes trois acres de luzerne à cinq ou six pouces de profondeur; après cette opération, et celle de mon horse-hoe, je hersai le champ, en croisant avec une herse commune, et j'en enlevai près de huit charges de mauvaises herbes. Le champ est resté dans cet état jusqu'au 11 mai dernier, que j'ai commencé à le couper; après quoi je lui ai fait donner un labour avec le horse-hoe une fois par semaine. J'ai répété cette opération après la seconde coupe; la troisième récolte est aujourd'hui parfaitement nette, et la luzerne est haute de dix pouces. Ainsi j'ai amené, par degrés, j'ose le croire, la culture de la luzerne à une méthode sûre et profitable, et j'en ai réduit considérablement les frais.

« Pour tracer les rangées, semer à la main et recouvrir, ce que j'ai fait faire par deux jeunes garçons pour 3 *d.* par jour, et par deux hommes à 20 *d.*; l'ensemencement d'un acre de luzerne, m'a coûté environ 10 *s.*; pour arracher le jeune plan, labourer et planter, il m'en a couté 50 *s.* par acre.

« En réponse aux observations que vous me faites, sur ce que j'avois semé trop tard mon orge de la partie C, j'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai continué l'expérience. Ayant observé que la luzerne rendoit fort peu de chose la première année, je voulus remédier à cet inconvénient, et je fis ensemencer cette pièce, contenant environ un acre et demi, de trois boisseaux d'orge, le 30 mars dernier; et les 8, 9 et 10 d'avril, elle fut semée en rangées avec de la luzerne; les lignes

de la partie C n'étoient que la continuation de la partie B. Voulant mettre tout le champ en luzerne, (vous vous rappelez que cette partie C formoit anciennement un champ séparé) je fis abattre, l'année dernière, le bord du fossé, pour ne faire du tout qu'un seul champ. Si je réussis, vous profiterez pour vous-même de ma méthode.

« Quant à la quantité de semence qu'il est le plus à propos d'employer sur un acre, il y a beaucoup à dire, quoiqu'on ait deja beaucoup dit, sur cette question. Si j'avois eu le plaisir de vous voir, je vous aurois montré un champ d'avoine de quatre acres, attenant à la luzerne, que la plupart des fermiers croient devoir produire cinq, et quelques-uns six quarters, et qui n'a cependant été ensemencé que de dix bushels de grain.

« Le fumier est fort cher dans mon voisinage : j'amendai mon champ avec de la chaux, ce qui divertit beaucoup les fermiers voisins auxquels cet engrais étoit inconnu; mais à présent ils voient que j'avois raison. J'avois ici semé l'avoine en petite quantité, parce que je comptois y semer après de la luzerne; mais la grande abondance de la récolte d'avoine me fait craindre pour le succès. J'ai un champ d'avoine de treize acres, sur lequel j'ai fait diverses expériences qui vous feroient plaisir, mais dont il seroit trop long de vous rapporter les détails. — Quant aux gramens naturels, je commence à croire que nos aïeux ont été fort heureux de découvrir le ray-grass. Le timothy est fort grossier, et le bird-grass n'est rien.

« Si vos affaires ou votre plaisir vous amènent de ce côté, j'espère que vous m'honorerez de votre visite ».

Votre, &c.

BALDWIN.

Commune de Clapham, 30 juillet 1767.

Dans sa seconde lettre, cet excellent cultivateur s'exprime ainsi :

« Vous désirez que je vous donne quelques informations sur les progrès de ma luzerne ; j'ai l'honneur de vous annoncer qu'elle est toujours dans un état florissant, et que je n'emploie point d'autre instrument pour la nettoyer, que mon horse-hoe, et mon hoe-plough. La saison n'a pas été favorable pour la luzerne en général ; mais je crois que les pluies fréquentes ont été très-favorables à la mienne, sur mon sol graveleux, quoique les vents frais l'aient un peu endommagée. Cependant, le 3 du mois dernier, un rood de ma luzerne en rangées, a pesé cent huit liv., et le 8, un rood de ma luzerne transplantée a pesé cent deux liv. ; hier, un rood de la première, coupée pour la seconde fois, a pesé soixante-quatre liv.

« Mes chevaux, qui travaillent sans relâche, n'ont point eu d'autre nourriture ; ils sont bien portans et pleins de courage.

« Si vous croyez que ce que je vous ai écrit dans cette lettre ou dans ma première, puisse être de quelque utilité au public, vous êtes le maître de l'insérer, comme vous le désirerez, dans votre *Voyage de six semaines*. Rien ne peut être plus agréable

pour moi, que de servir mon pays, en concourant au progrès de l'agriculture.

« Je viens de semer quelques turneps, et je laboure pour en semer une plus grande quantité. Pour empêcher que mes turneps ne soient endommagés par la piqûre des mouches, je joins à chaque quart de graine de turneps une pinte de graine de raves. Cette méthode m'a été indiquée par un ami qui la dit excellente; c'est par hasard que ce secret a été découvert. Les raves viennent plutôt que les turneps, et la mouche, dit-il, ne touche point à ceux-ci, tant qu'il reste une rave. Je pense que ce petit avis vous fera plaisir.

« J'espère que, quand vos affaires vous amèneront en ce pays, vous voudrez bien passer un jour avec moi à la commune de Clapham ».

Votre, &c.

BALDWIN.

Du 15 juillet 1768.

La première chose qu'on remarquera en lisant ces lettres, c'est le zèle patriotique de cet estimable cultivateur. On remarquera de plus, que M. Baldwin a porté la culture de la luzerne à un grand degré de perfection. Si un acre lui dure trois semaines, avec cinq chevaux, c'est comme s'il en nourrissoit deux et demi pendant six semaines, ce qui, à 6 *s.* par semaine pour chaque cheval, monte à 4 *l.* 10 *s.* pour chaque coupe; et si nous supposons que le 11 mai soit l'époque moyenne de la première coupe, il y aura eu à la fin de septembre quatre coupes, ce qui fera 18 *l.*

par acre. Il faut à la vérité déduire un quart de cette somme pour les frais du charroi de la luzerne aux écuries de ceux auxquels appartiennent les chevaux, et quelques autres dépenses de même nature; alors il reste 13 *l.* 10 *s.* : si nous déduisons encore de cette somme, les frais de culture, &c. le reste sera le produit net (*).

Les détails ci-dessus n'indiquent pas laquelle des deux méthodes employées par M. Baldwin est préférable. Il paroît cependant que la luzerne transplantée surpasse l'autre, ce qui n'est point étonnant, vû que les plantes ont, pour se déployer, plus d'espace et plus d'air. Il est aussi plus aisé de les nettoyer. La supériorité de poids d'une coupe de luzerne semée à la volée, ne doit pas être regardée comme une preuve de supériorité générale; car il est probable qu'elle ne sera pas coupée aussi souvent que celle qui aura été transplantée ou semée par rangées. Je suis cependant un peu surpris que le produit de la dernière année n'ait point été égal aux précédentes; car la luzerne va généralement en

(*) Calculons la rente à 1 *l.* 10 *s.*; le sarclage, à chaque coupe, à 2 *s.*, ce qui fait 8 *s.*; quatre coupes, à 2 *s.* 6 *d.* ou 10 *s.*; un sarclage à la main tous les ans, ce que ne peut effectuer ni un horse-hoe, ni un hoe-plough, cela doit monter au moins à 10 *s.*, et la totalité de ces frais à 2 *l.* 18 *s.* Cette somme étant déduite de 13 *l.* 10 *s.*, il reste de profit clair 10 *l.* 12 *s.* Ce calcul peut n'être pas parfaitement exact; mais j'ai lieu de croire, d'après le contenu des lettres précédentes, qu'il n'est pas fort éloigné de la vérité. Au surplus, il est suffisamment prouvé par ces détails, que la luzerne ainsi cultivée, est un article fort important. Quant aux endroits où il en coûte moins de 6 *s.* par semaine pour mettre les chevaux au vert, chacun peut aisément faire le calcul proportionnel. *Y.*

s'améliorant

s'améliorant pendant l'espace de cinq ans ; mais tout cultivateur qui pourra être tenté d'essayer de la méthode de M. Baldwin, observera que les frais doivent monter plus haut, si l'on ne se sert pas des instrumens de son invention. Le travail manuel feroit dans les bénéfices une grande différence (*).

En revenant joindre la grande route d'Essex, j'allai voir Wanstead, maison de campagne du comte de Tilney. C'est un palais magnifique ; il est construit en pierres de Portland. On voit au centre un grand portique, soutenu par de hautes colonnes corinthiennes. Ce palais contient quatre superbes appartemens complets, et la salle de bal est au-dessus de celles qu'on voit à Houghton, Holkam, Blenheim ou Wilton. Mais chacune de ces maisons est, à bien des égards, supérieure à Wandstead ; et pour faire un palais complet, il faudroit prendre quelque chose de toutes. Pour l'élégance de l'architecture, Vandstead suit immédiatement Holkam. Quel édifice seroit Wanstead, si, conformément au premier plan, on ajoutoit les aîles au corps du bâtiment actuel !

De Wanstead, je pris la route directe d'Ilford, qui me procura plus de plaisir que tous les palais du monde ne peuvent m'en procurer : j'y vis l'agriculture la plus parfaite [c'est-à-dire la plus productive] que j'aye jamais rencontrée. Je vais vous

(*) *Prix divers.* — En hiver, 1 *s.* 6 *d.* par jour ; en été, de 20 *d.* à 2 *s.*, sans bière. Scier le froment, de 6 à 7 *s.* par acre ; faucher les Mars, 1 *s.* 6 *d.* et 2 *s.* ; faucher l'herbe, 3 *s.* *Y.*

en rapporter les particularités, qui sont dignes de votre attention.

Les fermes ne sont ni trop grandes ni trop petites. On regarde comme grandes celles dont la rente est de 200 *l.* La terre se loue, prix moyen, 1 *l.* 10 *s.* l'acre. Le cours de récolte le plus commun est : 1. jachère ; 2 froment ; 3. avoine ; 4. turneps ; 5. orge ; 6. trèfle et ray-grass ; 7. pommes de terre. Leur manière de cultiver les pommes de terre est admirable. Vers le mois de février, ils fouissent dans le trèfle [ou dans le gazon naturel, si c'est un pâturage qu'ils veulent labourer], et aussitôt après, ils plantent les pommes de terre par rangées, à quatre pouces de profondeur, et à la distance de huit à dix pouces en carré. Avant que les pommes de terre lèvent, ils binent et nettoyent parfaitement le terrain ; ils le binent encore deux fois, lorsquelles sont sorties de terre : ils se servent pour les arracher, d'une fourche à trois pointes, ce qu'ils font la plupart du temps, avant que les pommes de terre aient atteint la moitié de leur croissance. J'ai vu enlever ainsi plusieurs récoltes. La raison de ce grand empressement, est le haut prix des pommes de terre dans le printemps (35) ; le bénéfice en est

(35) Nos cultivateurs aux environs de la capitale, imitent cet exemple pour les pommes de terre, excités par le même motif, qui est l'intérêt mal entendu ; ils se privent de la moitié de leur récolte en arrachant ainsi ce tubercule avant sa maturité. Il seroit à désirer que les consommateurs fussent convaincus que la pomme de terre qui n'est pas à son degré de maturité, est difficile à digérer, cause des maux d'estomac et des nausées, quand on en mange trop à cette époque, parce qu'elle n'est pas débarrassée de cette humidité végétative qui la rend indigeste : alors les cultivateurs ne seroient pas tentés d'en faire la récolte avant le terme fixé par la nature.

excessivement grand : l'aubergiste du Lion-Rouge, à Ilford, en a vendu trois roods sur pied, lorsque j'y étois, le 13 juillet, pour la somme de 9 *l.*, l'acquéreur demeurant chargé de tous les frais de l'enlèvement. Quelques Irlandois, qui avoient loué environ deux acres de terre en jachère de M. Johnston, en enlevèrent quarante sacs par acre, ce qui fait par acre plus de 20 *l.* J'ai vu cette récolte ; elle étoit plantée à la houe, pêle-mêle. Ces Irlandois louoient la terre 4 *l.* l'acre. Autrefois les terrains à pommes de terre étoient assez généralement dans les mains d'Irlandois ; mais depuis peu les fermiers ont fait d'assez grands progrès dans cette culture. M. Johnston, lorsqu'il loua un terrain à pommes de terre à quelques laboureurs Irlandois, leur offrit au même prix un terrain couvert d'une grande quantité de limon, qu'il avoit tiré d'un canal de son jardin ; mais ils le refusèrent : alors il les chargea de planter ce terrain pour son propre compte ; et à leur grand étonnement, ce fut celui-là qui fournit la meilleure récolte. Ils comptent deux tuns pour une moyenne récolte de printemps ; quelquefois ils ne font que labourer pour les pommes de terre, et plantent à la houe, par rangées distantes de deux pieds ou dix-huit pouces, en laissant neuf pouces ou un pied entre chaque plante. Ils préparent les terres labourables ordinaires par plusieurs façons, après un engrais ordinaire de fumier. Mais revenons à la culture générale des environs d'Ilford.

Pour les turneps, ils labourent quatre fois, sèment avant le milieu de l'été, et les font paître par

leurs vaches et leurs moutons. Ils binent toujours deux fois, quelquefois trois (*) [Pour les dét. gén. *V.* les tableaux, art. *Ilford.*]

J'ai oublié de vous dire qu'il a été offert, cette année, à l'aubergiste du Lion-Rouge, 7 *l.* pour un acre de jardin, semé de pois par rangées, à trois pieds de distance, avec la condition qu'ils seroient enlevés pour la saison où l'on sème les turneps, et qu'il a refusé le marché.

Mes recherches sur l'agriculture du voisinage, me donnèrent occasion de connoître les améliorations de M. Johnston, dont j'ai déjà parlé. Elles consistent en expériences sur la luzerne et la pimprenelle. Il y a eu quatre ans au printemps dernier, qu'il consacra à cet objet trois acres de terre. Le sol est un gravier sec, assez profond, comme on peut le voir par une large fosse de gravier qui se trouve à peu de distance. Dans un acre, il sema de la luzerne à la volée, dans un autre, de la luzerne sur de l'orge, de même à la volée; il divisa le troisième en trois parties, et les disposa en rangées, à deux pieds, deux pieds six pouces, et trois pieds de distance. Sur l'acre à blé, il sema cinq pecks,

(*) Quant à l'économie générale de leurs fermes, l'esquisse suivante en donnera une idée : Rente, 200 *l.*; deux cents acres, dont presque tout en terres labourables. Ils entretiennent dix chevaux, deux cents agneaux; deux valets, deux garçons et six journaliers toute l'année. Ils nourrissent en été leurs cochons avec du trèfle.

Prix divers. En hiver, 1 *s.* 4 *d.* par jour, et de la petite bière; à la fenaison, 1 *s.* 6 *d.* et de la bière; scier le froment, 5 *s.* l'acre. Faucher les Mars, de 1 *s.* 6 *d.* à 2 *s.* Biner les turneps, 5 *s.* pour deux fois. Fouir la terre pour les pommes de terre, 2 *d.* et demi, 3 *d.*, 3 *d.* et demi par rood. *V.*

qui lui rendirent quarante-cinq bushels : ce produit est surprenant : M. Johnston m'a assuré l'exactitude du fait, et que le blé avoit été mesuré sous ses yeux.

Jusqu'à présent, le résultat de cette expérience est que la luzerne semée par rangées est toujours plus avancée que celle semée à la volée, mais point assez pour fournir dans l'année une coupe de plus. Quant à la quantité, il n'y a pas de comparaison. La luzerne semée à la volée, fournit presque le double de ce qu'en fournit l'autre; conséquemment il lui donne la préférence. Il ne peut encore déterminer quelle sera leur durée respective. Il lui a coûté près de deux guinées pour faire nettoyer l'acre semé sans blé ; mais après la première année, il a nettoyé toute la pièce semée en plein avec une herse de son invention. [*V.* la gravure au commencement de ce volume, *fig. 3*, et la note ci-dessous (*)].

L'inventeur a encore trouvé cet instrument extraordinairement utile pour un autre objet, c'est-à-dire, pour arracher le chiendent sur une jachère.

M. Johnston n'avoit employé, la première année, que le binoir à la main pour nettoyer son acre de luzerne semée par rangée ; mais depuis, il s'est servi d'un horse-hoe, également de son invention, et dont il paroît que l'idée lui a été fournie par l'instrument appelé le *double cultivateur*, de

(*) Les dents de cette herse, enfoncées dans la terre à un certain degré de profondeur, par le moyen des manches, coupent à fond et déchirent sur la surface toutes les mauvaises herbes. Les pièces dont elle est composée sont solides et pesantes. T.

M. de Châteauvieux. [*V.* la gravure en tête de ce volume, *fig. 4*, et la note (*).]

La luzerne en rangées à deux pieds de distance, a produit un peu plus que les autres. Dans la pièce semée en plein, la luzerne étoit, quand je la vis, haute de douze, seize et dix-huit pouces, et elle avoit été coupée deux fois; celle en rangées venoit d'être coupée pour la troisième fois. Les trois acres ensemble nourrirent, l'année dernière, huit chevaux, depuis le 2 mai jusqu'à la fin de septembre. Ils mangèrent, en outre, le produit d'un acre de vesce; mais comme une partie de la luzerne avoit été conservée pour fourrage, on pouvoit compter, au dire de M. Johnston, que le produit des trois acres avoit nourri seul les huit chevaux.

Ses expériences sur la pimprenelle consistent en un rood, planté en rangées, à deux pieds de distance, et semé, il y eut un an, en avril dernier, et en un acre semé en rangées, à trois pieds de distance, en août de cette année. Ces deux récoltes sont réservées pour graine; elles n'ont point été coupées : toutes les deux sont fort belles, mais sur-tout la dernière. Il a nourri, l'année précédente, avec le produit du rood, ses vaches et ses chevaux, qui l'ont mangée tous deux, sans difficulté, et même avidement.

Mais l'effet de la culture de ces plantes, auquel on doit ici faire principalement attention, c'est l'étonnante amélioration qu'elle a produite sur

(*) Cet instrument paroît brisé, parce qu'il fait en cet endroit partie du train de la charrue à laquelle il est adapté. *V.*

cette terre sèche et graveleuse, qui cependant contient encore assez de principes de richesse, pour valoir 30 *s.* l'acre.

La terre continue d'être bonne, depuis Ilford jusqu'à Chelmsford. Aux environs de Burnwood, qui est à dix-huit milles de Londres, elle se loue en général 20 *s.* l'acre; mais à trois ou quatre milles d'Ilford, en venant de ce côté, la culture des pommes de terre est totalement abandonnée, quoique le terrain soit favorable à ce végétal, et quoique Londres soit plus près, et conséquemment qu'il soit plus facile d'en tirer des engrais. Il est étonnant qu'on ne s'attache pas davantage à la culture de cette racine, dont le produit est si lucratif. Entre Ingateston et Chelmsford, la valeur de la terre va en déclinant; dans ce canton tout le prix en est fort modique, eu égard à la proximité de Londres: elle se loue de 7 *s.* à 1 *l.* l'acre. Les fermes ne sont pas excessivement grandes, depuis 20 et 30 *l.* jusqu'à 200 et 300 *l.*

Leur cours de récolte le plus commun, est: 1. jachère; 2. froment; 3. avoine ou pois. Si c'est avoine, ils sèment alors: 4. du trèfle, ou du ray-grass; si c'est pois, ils recommencent par jachère, ou sèment des turneps (*) [Pour les

(*) *Prix divers.* — 1 *s.* 2 *d.* par jour; à la fenaison, 1 *s.* 4 *d.* et de la bière, et 1 *s.* 6 *d.*; à la moisson, 1 *s.* 6 *d.*, la table et de la bière. Scier le froment, 5 *s.* l'acre. Faucher les Mars, 1 *s.* et 1 *s.* 2 *d.*; — l'herbe, 2 *s.* et 2 *s.* 6 *d.*, et de la bière. Biner les turneps, la première fois, 4 *s.*; la seconde, 2 *s.* Biner les fèves et les pois, 7 *s.* pour deux fois. Labourage, par acre, 4 *s.* Y.

dét. gén., *V.* les tableaux, art. *entre Ingateston et Chelmsford.*]

Je demandai à un petit fermier quelle étoit l'occupation des femmes et des enfans des paysans de ce canton; il me répondit : *Boire le thé.* J'avois en effet remarqué que cet usage est ici presque universellement établi.

Dans une excursion que je fis à Bury, je remarquai que la route de Chelmsford à Hedingham est excessivement mauvaise, et encore plus mauvaise en avançant vers Bury. Leur manière de la réparer est ridicule. Sur les neuf dixièmes de cette route, les côtés sont plus élevés que le milieu, et le gravier qu'ils y apportent n'est autre chose qu'une terre jaune avec quelques cailloux, dans laquelle les roues de la chaise la plus légère enfoncent comme dans le sable. Je ne connois que les défilés du pays de Galles qui soient pires que cette route.

J'arrive en ce moment à Chelmsford. Ici, monsieur, finit mon petit voyage; ici doit aussi finir ma lettre : dans ma prochaine, je ferai quelques remarques générales sur le contenu des différentes minutes que je vous ai adressées, et je tâcherai d'en tirer quelques conséquences pratiques dont l'utilité reconnue me dédommagera, j'ose l'espérer, de mes peines.

Je suis, &c.

A Chelmsford, le 17 juillet 1767.

LETTRE VIII.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Je vais, Monsieur, essayer, comme je vous l'ai promis, de tirer de toutes les particularités que j'ai pu recueillir dans le cours de mon voyage, quelques conclusions, qui, j'ose l'espérer, ne seront pas inutiles aux progrès de l'agriculture. Je vais, sans autre introduction, commencer par les récoltes, qui, dans quelques cantons, sont si supérieures à celles des autres, et examiner quelles peuvent être les raisons de cette disproportion.

Produit et Rente.

Dans la récapitulation générale des différentes notes recueillies dans le cours de ce Voyage, la première remarque qui se présente, c'est qu'il n'existe aucune proportion fixe entre la rente et le produit du sol, et que tout est ici réglé par le hasard. [*V.* ci-après l'art. intitulé : *Récapitulations*, N° 1 ; *et le tableau des Cultures*, N° 1.]

Une autre particularité remarquable, c'est que la quantité moyenne de froment sur les plus riches sols, et avec la meilleure agriculture, n'excède pas six quarters et demi par acre, et cela même dans le voisinage de la capitale. Si mon voyage se fût étendu sur tout le royaume, je doute

fort que j'y eusse trouvé en quelqu'endroit un produit plus considérable. Cela ne me surprendroit point, si je ne savois pas que la culture en plein (36) est susceptible de produire de plus grandes récoltes; mais il est de fait qu'un seul acre de terre, cultivé à la manière ordinaire, c'est-à-dire, ensemencé à la volée, a produit treize quarters de froment. L'immense infériorité des récoltes, en général, doit donc être attribuée, et il y a de fortes raisons de le croire, à ce que les fermiers ensemencent trop souvent en grains, ou à ce qu'ils ne labourent pas, ou n'engraissent pas assez. Il est à remarquer que le meilleur de tous les produits a été celui d'une terre, tout au plus médiocre, du comté de Kent, mais améliorée par de copieux engrais. Après celui-ci, viennent immédiatement les produits en froment des fermes améliorées de Suffolk, dont le sol étoit naturellement mauvais pour ce grain, mais qu'on a su fertiliser au point qu'il rend aujourd'hui plus que beaucoup d'autres terrains qui sont loués le double. Viennent ensuite les environs d'Ilford et d'Essex, et les terres améliorées de Norfolk, où le sol n'est point naturellement propre à ce grain. Somme toute, j'ai trouvé universellement que les terrains qui sont naturellement les pires, étant améliorés par des engrais, et habilement cultivés, sont ceux qui produisent

(36) C'est-a-dire, la manière de cultiver sans suivre ces inventions modernes, qui réduisent la culture des champs à celle des jardins, en semant par rangées, en cultivant les plantes pendant leur végétation, et autres minuties semblables, qui font perdre du terrain, et l'épuisent à force de labours.

les plus grandes récoltes. Peut-on désirer une plus forte preuve de cette assertion, que la récolte de quatre quarters de froment sur les pacages de Norfolk (37)?

Ces faits doivent faire sentir à tous les cultivateurs combien il est important pour eux de donner à leurs terres un nombre suffisant de labours, une quantité d'engrais convenable, et de ne point chercher à en tirer un trop grand nombre de récoltes, puisque c'est par de semblables moyens que l'on obtient d'aussi considérables produits sur des terrains réputés stériles.

La fertilité naturelle n'est que le résultat d'un long repos (38). Les terres naturellement fertiles se louent à haut prix. Les fermiers de ces terres croient ne pouvoir jamais payer leurs rentes, si on n'y fait pas chaque année des récoltes. Ce

---

(37) Preuve irréfragable de la nécessité indispensable des engrais, des pâturages et du bétail pour améliorer l'agriculture. Il y a peu de cantons, en Angleterre, où l'on élève plus de bétail, où il y ait de plus belles laiteries que dans le comté de Norfolk, où le terrain n'est pas des plus favorables à l'agriculture. On en jugera encore mieux par un mémoire de l'auteur, sur le comté de Norfolk, où il a voyagé exprès pour connoître les laiteries : il se trouve dans les *Annales agricoles*. J'en ai été si satisfait, que je n'ai pu me défendre d'en faire un extrait qui est inséré dans la *Feuille du Cultivateur*.

(38) Ce principe ne peut pas se concilier avec ceux que professe le docteur Fabroni dans ses *Essais agricoles*. Il prétend, au contraire, que la terre n'est jamais plus fertile que quand elle est couverte de végétaux ; et, pour le prouver, il cite les forêts et les prairies où la terre fournit continuellement à une végétation immense sans se reposer, et prétend que, loin de s'épuiser, elle reçoit au contraire de nouveaux principes de fertilité.

n'est pas cependant que ces rentes par elles-mêmes soient réellement à haut prix; elles ne sont telles que par la comparaison que font ces fermiers avec celles de leurs voisins qui payent moins. Ceux-ci, au contraire, sachant que d'autres terres sont louées beaucoup plus cher que les leurs, et pleins de l'idée que leur rente est un objet peu considérable, ne sont excités par aucun motif à presser leur culture, et ne font pas difficulté de donner à leurs terres les années convenables de jachère ou de repos par le moyen des prairies artificielles. Le même contraste a lieu par rapport aux engrais. Ceux qui ne payent qu'une légère somme, croient pouvoir, par cette raison, engraisser plus copieusement; ceux dont la rente est cinq fois plus forte, croient ne pouvoir autant dépenser pour cet objet. Il en résulte que les premiers, sur une terre peu fertile, sont plus en état de payer un grand prix pour un mauvais sol, que les derniers ne sont en état de payer une petite rente pour un bon. Il est moins important, en général, pour le cultivateur, et conséquemment pour la nation entière, d'avoir un sol naturellement riche, que de savoir le cultiver avec discernement.

SEMENCE.

Dans les divers pays que j'ai parcourus, on emploie des quantités diverses de semences. Ces quantités sont, pour le froment, de 2 à 3 bushels et 1 peck par acre; pour l'orge, de 3 à 4 *b.*; pour l'avoine, de 2 *b.* 2 *p.* à 5 *b.* 2 *p.*; pour les féves, de 2 à 4 *b.*; pour les pois, de 2 à 4 *b.*; et le

medium (*) de ces diverses quantités est comme il suit :

	b.	*p.*
Froment	2	2
Orge	3	2
Avoine	4	»
Fèves	2	2
Pois	2	3

[*V.* ci-après, le tableau, N° 1.]

Ces approximations sont aussi exactes qu'il est possible de les obtenir, et elles ne contiennent rien d'incompatible avec les règles d'une bonne agriculture. Si j'avois à désigner les quantités de semence qu'il peut être le plus généralement utile d'employer, j'indiquerois celles ci-dessus, et je croirois ne pas induire en erreur les cultivateurs, attendu que la plupart des endroits que j'ai parcourus sont des sols fort riches ; mais il ne sera pas inutile de comparer ici la quantité de semence avec le produit, pour découvrir s'il n'existe pas quelques rapports remarquables entre certaines portions de l'une et certaines portions de l'autre.

(*) Ces résumés des medium, ou moyens termes, sont les résultats du rapprochement des divors articles dont est composée chaque colonne des tableaux généraux ci-joints. Ces résultats s'obtiennent par une opération arithmétique fort simple ; la répéter à chaque article, avec la nomenclature des lieux que l'auteur a parcourus, ce seroit grossir inutilement ces volumes ; mais, pour ne laisser sur ce point rien à désirer à nos lecteurs, nous insérerons ici deux de ces calculs pour modèles. [*V.* ci-après, l'art. *Récapitulations*, N°s 2 et 3.] Ainsi chaque lecteur, trouvant dans le texte l'énoncé des articles, et toutes les données fondamentales dans les tableaux généraux, pourra aisément, en prenant la plume, faire lui-même ces calculs, ou vérifier ceux de l'auteur anglois, ou enfin tirer, des tableaux généraux et des récapitulations, tels autres résultats qu'il pourroit désirer de connoître. *Trad.*

Les quantités de semence, comparées aux produits, varient comme on peut le voir dans le résumé suivant :

FROMENT.

		q.	*b.*	*p.*
Produit moyen	de deux bushels de semence. . .	2	7	2
	de deux bushels à trois.	2	6	»
	de trois bushels	2	6	»
	au-dessus de trois bushels . . .	3	»	»

[*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 2, et le tableau général, N° 1.]

Ces contradictions sont assez difficiles à expliquer; car si plus de trois bushels de semence fournissent la plus grande récolte, trois bushels devroient produire plus que deux. Au lieu de cela, nous voyons qu'ici deux bushels produisent plus que trois; mais on peut présumer, d'après ces faits, qu'il y a des sols sur lesquels trois bushels peuvent être plus avantageux que deux : c'est une remarque qui, dans certains cas, peut avoir son utilité (39).

(39) En France, nous ne sommes pas encore d'accord sur la quantité de semence relativement à la qualité du sol; cependant nos meilleurs agronomes, d'après les résultats de leurs propres expériences, conviennent qu'il faut moins de semence sur un terrain riche que sur un médiocre. La raison en est, que dans le premier il est très-probable que tous les grains germeront, pourvu qu'ils soient couverts; dans le second, au contraire, sur-tout s'il est sablonneux ou graveleux, une partie sera perdue. Or, si dans un terrain de bonne qualité et très-fertile, les plantes sont trop rapprochées, elles poussent beaucoup en herbe, et cette végétation abondante est aux dépens de la tige qui doit porter l'épi. Le trop de semence a été aussi calculé sur les dégâts du gibier, des pigeons, qui ont souvent dévasté des terres qu'on venoit d'ensemencer. Cette observation n'a rien de commun avec l'épargne de semence qu'on faisoit avec le semoir; c'est une vieille erreur dont il ne faut plus parler pour l'honneur de l'agriculture françoise.

ORGE.

		q.	b.	p.
Produit moyen	de quatre bushels	3	7	»
	de trois à quatre bushels.	3	6	»
	de trois bushels	3	»	2

[*V.* le tableau, N° 1.]

Les résultats de cette table sont fort réguliers. Il y a lieu de croire que cette régularité est l'effet de la grande quantité de semence généralement employée; au moins elle fournit une remarque qui mérite attention, et demande des recherches ultérieures. Dans les endroits où l'on emploie quatre bushels, il y a de grandes variations tant dans le sol que dans la rente; ainsi nous ne pouvons attribuer cette régularité qu'à la cause que nous venons d'indiquer. Il est heureux que la plus avantageuse quantité de semence soit celle qui est d'un usage plus général.

AVOINE.

		q.	b.	p.
Produit moyen	de cinq bushels et au-dessus	4	6	»
	de quatre bushels	4	2	2
	de quatre à cinq bushels.	3	6	»
	de trois bushels et demi	2	2	»
	de deux bushels et demi.	2	»	»

[*V.* le tableau, N° 1.]

Je ne hasarderai point de décider laquelle de ces différentes quantités est la plus productive; mais je crois que, d'après l'ensemble de ce résumé, on peut bien rejeter les recommandations vagues de plusieurs auteurs qui prétendent qu'on ne doit employer que de très-petites quantités de semence. On a assuré positivement que deux, et même qu'un

seul bushel de semence, étoit suffisant pour un acre de terre; et que les fermiers, pour ne savoir pas employer assez peu de semence, faisoient en avoine des récoltes de la moitié moindres qu'elles ne devroient être. Si c'étoit un si grand avantage que de savoir semer juste la quantité nécessaire, celui qui sème de modiques quantités, devroit faire les plus grandes récoltes : or, ce résumé prouve directement le contraire; quatre bushels sont la quantité la plus ordinaire. Si l'opinion de ces messieurs étoit fondée sur une masse de faits, les fermiers qui emploient plus que la quantité commune de quatre bushels, devroient faire des récoltes beaucoup moindres que leurs voisins; au contraire, ils en font de beaucoup plus considérables.

J'ai dit sur *une masse* de faits, car je sais bien qu'il est possible qu'on sème avec succès de petites quantités sur une terre excessivement riche. Un fermier aisé peut cultiver un ou deux de ses champs comme un jardin, et trouver alors qu'un ou deux bushels d'avoine par acre sont suffisans; mais il ne doit pas, pour cela, condamner la méthode de ses voisins, qui ne peuvent cultiver aussi minutieusement les leurs, et qui sèment conséquemment davantage. La quantité de semence doit donc être proportionnée à la qualité du sol. Dans les terres riches, le blé tasse assez pour couvrir tout le champ; dans les terrains pauvres, il ne tasse pas autant; les grains doivent conséquemment y être plus nombreux et plus rapprochés. Quoi qu'il en soit, que cette différence dans les quantités de semence soit ou ne soit pas explicative des variations du produit

produit que l'on remarque dans le résumé ci-dessus, on en inférera du moins, avec certitude, qu'on peut employer avec succès des quantités de semence d'avoine beaucoup plus grandes que celles qui sont recommandées par nos modernes agronomes.

FÉVES.

		q.	b.	p.
Produit moyen	de deux bush. et de deux bush. et demi.	3	4	»
	de quatre bushels.	2	»	»

[*V.* le tableau, N° 1.]

Nous trouvons ici qu'en doublant la quantité de semence on a manqué à récolter un quarter quatre bushels, ce qui est directement le contraire du cas précédent. Cette différence provient de ce que les féves, lorsqu'elles sont semées clair, sont binées, et qu'on ne bine point l'avoine ni les autres grains blancs. Le binage détruit les mauvaises herbes, et fait que la plante peut tirer de la terre sa pleine nourriture ; ajoutez à cela que l'on choisit toujours le sol le plus riche pour y semer les féves. Ces diverses particularités expliquent suffisamment pourquoi nous voyons réussir ici les féves semées en petites quantités ; mais si vous semez ainsi de l'avoine, elle n'aura pas toute la nourriture que peut fournir la terre ; elle sera partagée avec les mauvaises herbes qui ne seront point détruites par la houe. On ne peut biner avantageusement les féves, si l'on en a semé plus de deux bushels. Il est vrai que la manière la plus avantageuse de les cultiver est de les planter par rangées, et d'employer, pour les sarcler la houe à la main, ou le horse-hoe. Ceci fait

voir assez clairement que deux bushels de féves sont suffisans pour un acre, d'après les mêmes principes qui en exigent quatre au moins pour l'avoine.

Pois.

		q.	*b.*	*p.*
Produit	d'au-dessous de trois bushels	3	5	»
	de trois bushels	3	2	»
	de trois bushels et demi	2	6	»
	de quatre bushels	2	4	»

[*V.* le tableau, N° 1.]

On peut appliquer aux pois les mêmes observations, à-peu-près, que nous avons faites sur les féves. Les petites quantités de semence sont toujours avantageuses avec le binage, dont l'usage est presque généralement introduit dans les parties les mieux cultivées de l'Angleterre; il est vrai qu'on sème, dans quelques endroits, des pois en grandes quantités, sans les biner et même sans les disposer par rangées; mais c'est qu'alors c'est moins une récolte qu'on a en vue, que la culture et l'amélioration de la terre.

Si l'on sème des pois sans avoir l'intention de les biner, alors je conseillerois d'en semer de grandes quantités, pour le moins quatre bushels par acre, de gros pois à cochons; car un des plus grands avantages de cette culture est de nettoyer le sol des mauvaises herbes, et d'en diviser la surface, ce qui ne peut s'obtenir qu'autant que la terre est couverte par un épais ombrage. Si les pois sont clair-semés, les mauvaises herbes étoufferont la récolte. Il est absolument nécessaire de faire ces distinctions; car il seroit

absurde de donner la même quantité de semence à une terre qui doit être binée, et à celle qui ne doit pas l'être.

Quant aux plantes ou racines d'une espèce extraordinaire, ou au moins qui ne sont pas généralement cultivées, le bénéfice en paroît beaucoup plus considérable que celui du blé ou des pâturages. Telle est la culture du houblon aux environs de Hedingham et de Farnham. Dans le premier endroit, une moyenne récolte monte à 35 *l.* par acre ; et dans le second, à plus du double de cette somme. Ce dernier produit est, à la vérité, exorbitant; mais en supposant même qu'il s'y trouve un peu d'exagération, et qu'il y ait à faire de grandes déductions, il doit rester encore de grands bénéfices. D'ailleurs, la rente est ici beaucoup plus haute que dans toute autre partie du royaume ; elle s'élève à 9, quelquefois même à 15 *l.* par acre. Rien n'égale dans l'agriculture ordinaire les bénéfices résultans de la culture du houblon, et les dépenses qu'elle nécessite ne sont jamais assez considérables pour la rapprocher du niveau commun. A Hedingham, ces dépenses montent rarement à 20 *l.* par acre, et à Farnham, elles ne montent jamais au-dessus de 30 *l.*; mais c'est toujours beaucoup trop pour les fermiers ordinaires, qui sont peu tentés d'entreprendre à si grands frais cette espèce de culture jardinière (40).

(40) Ne vaudroit-il pas mieux, dans nos pays du nord, s'adonner à la culture du houblon qu'à celle de la vigne? Une bonne bière n'est-elle pas préférable à un mauvais vin? Le paysan anglois est-il moins robuste que le françois, parce qu'il ne boit que de la bière?

J'ai observé dans beaucoup d'endroits, des champs qui seroient aussi propres à produire du houblon, que ceux de Hedingham, et qui se louent un prix ordinaire; mais les fermiers, et même les propriétaires en général, n'étudient guères les qualités de leur sol et le meilleur moyen d'en tirer parti : on peut dire même qu'ils ne s'en doutent pas.

Après le houblon, la meilleure des récoltes que j'aye rencontrée, est celle des pommes de terre (41). La culture en est très-lucrative dans le comté d'Essex. Cueillies en juillet, lorsqu'elles ne sont pas encore au-dessus du quart de leur croissance, elles fournissent quarante sacs par acre, l'un dans l'autre, et en argent, de 25 à 35 *l.*, et quelquefois plus. Les frais de cette culture ne sont pas très-considérables, et elle est particulièrement utile, en ce qu'elle adoucit et améliore le sol : la pomme de terre le couvre, et par son ombrage le rend humide et friable : c'est la meilleure de toutes les préparations pour l'ensemencement de toute espèce de grain.

Il est étonnant que cette culture ne soit pas plus commune; car les plus misérables sols sont encore suffisamment riches pour les pommes de terre, et s'ils sont bien fumés, ils produiront de fort belles récoltes. Si l'on m'allègue que la partie du comté d'Essex, où les pommes de terre sont les plus communes, est fort près de Londres,

(41) L'Anglois se sert du mot *patate* pour désigner les pommes de terre.

et que cette proximité lui fournit des moyens d'engrais et de débit que l'on ne trouve point ailleurs, cette raison ne prouve rien contre la possibilité de multiplier utilement cette culture ; car il y a d'autres endroits, également près de Londres, où l'on n'en plante point ; il y a de vastes étendues de terrain qui, situées au bord des rivières, offrent aux fermiers toutes les facilités pour faire voiturer par eau leurs récoltes à la capitale, et à beaucoup moins de frais, quoiqu'ils en soient cinq fois plus éloignés ; car ceux d'Essex voiturent tout par terre. La luzerne et la pimprenelle ne sont encore cultivées que partiellement ; elles ne sont, en aucun endroit que j'aye vu, regardées comme récoltes communes : je me propose d'en parler ailleurs, lorsque j'en serai à l'examen de ce que j'appelle *Agriculture expérimentale*.

J'ai trouvé également de grandes variations dans les cours de culture, relativement à l'usage des récoltes améliorantes, et au système des jachères. Cependant il y en a moins dans ce dernier système que dans tout autre. Dans les terres prodigieusement améliorées de Norfolk, on ne connoît point l'usage des jachères, et l'on n'en fait pas moins de très-belles récoltes (*).

(*) On ne le connoît pas plus dans les fermes améliorées de Tostock, près de Bury. Entre cet endroit et Lavenham, ils laissent en jachère pour le froment, quelquefois pour l'orge. Entre Braintree et Chelmsford, ils laissent en jachère pour le froment et pour l'orge. Aux environs de Datford et de Shooters-Hill, dans le comté de Kent, et autour de Wycomb en Buckingham-Shire, point de jachère. De Tesford à Oxford, Witney, et depuis, entre Frog-Mill et Crickly-Hill, jachère pour l'orge. Entre Newnham et Cherstow, jusqu'à

Entre les récoltes susceptibles d'améliorer le sol, et que nous appelons autrement *récoltes-jachères*, les pois et les féves [j'ai déjà parlé des pommes de terre pour le même effet] méritent une attention particulière. Je n'ai trouvé dans aucun autre article de plus grands contrastes. [*V.* le tableau, N° 1.] Mais il est à remarquer que dans ces variations, la rente n'a rien de commun avec la qualité du sol, si l'on peut en juger d'après la rente. C'est moins à la richesse du sol qu'à diverses autres circonstances, qu'on doit attribuer la bonté des récoltes en féves. Les pires que j'aye vues dans le cours de mon Voyage, sont celles qui se font dans le Montmouth-Shire, le Clamorgan-Shire, et partie du Wilt-Shire et du Hamp-Shire, où les rentes sont fort hautes. Mais si vous jetez les yeux sur les pages précédentes, vous y trouverez que ce sont les seuls endroits où l'on ne bine point. Le medium de ces récoltes dans les pays où l'on bine, est environ quatre quarters et demi; d'où il résulte clairement que les fermiers paresseux,

---

Bridgend, et en traversant la Severne, par toute l'étendue de pays qui environne Bristol et Bath jusqu'à Devises, depuis la plaine de Salisbury jusqu'à cette ville, et de là, traversant Winchester et Guildford, jusqu'à Londres et Chelmsford, par toute cette ligne de pays, formant un espace d'environ deux cent quarante milles, on laisse en jachère, pour le froment: mais je dois remarquer que la cause générale de cette uniformité n'est point dans la nature du sol; au contraire, cette culture est, dans plusieurs endroits, inférieure à la qualité de la terre, car ils la laissent en jachère, comme je l'ai précédemment observé, lorsqu'elle seroit parfaitement propre aux turneps et au trèfle; et dans ce cas ils pourroient aisément ne point faire de jachère, en semant de l'orge après les turneps, et du froment après le trèfle. *Y.*

qui omettent cette opération nécessaire, perdent au moins l'équivalent de leur récolte. J'ai fait sur cela des représentations à plusieurs d'entre eux : ils m'ont répondu qu'ils n'avoient jamais entendu parler de pareille chose ; que cela étoit impossible : et ce fut là toute leur réponse.

Nombre de Labours.

Le nombre de labours donnés pour chaque récolte, est, en agriculture, un objet à considérer. Il est bon de réunir en un seul point de vue toutes les circonstances qui peuvent concourir à l'utilité des produits, pour pouvoir découvrir quelles sont les causes particulières qui doivent, selon toute probabilité, produire de grandes récoltes dans un endroit, et de mauvaises dans un autre. Les variations proviennent du sol, de la semence, du labourage, de l'engrais, &c. On doit tenir compte de toutes ces particularités, si l'on veut être sûr, autant qu'il est possible, d'attribuer toujours les effets à leurs véritables causes.

Dans les contrées dont l'examen fait le sujet de ce Voyage, le nombre des labours varie de la manière suivante : Pour le froment, de trois à quatre, excepté lorsqu'il est semé sur le trèfle ; pour l'orge, de un à cinq ; pour l'avoine, de un à trois ; pour les féves, de un à deux ; pour les pois, de un à trois ; pour les turneps, de un à six. [*V.* le tableau, N° 1.]

Si, en prenant chacun de ces articles séparément, on compare le nombre de labours à d'autres particularités, telles que la quantité de semence, la

récolte et la rente, on obtiendra des résultats dignes d'attention.

FROMENT.

	SEMENCE.	RÉCOLTE.	RENTE.
	q. b. p.	*q. b. p.*	*l. s. d.*
Un labour sur trèfle	» 2 »	3 4 »	» 11 8
Trois et demi et quatre labours .	» 2¼ »	3 » »	» 14 7
Trois labours	» 2¼ »	2 5 »	» 11 11

[*V.* le tableau, N° 1.]

Plusieurs personnes ne donnent, pour le froment, qu'un seul labour à leur terre; mais il faut observer que c'est uniquement lorsqu'ils labourent sur trèfle; car s'ils labourent sur jachère, ils donnent, comme les autres, trois ou quatre façons. Nous observerons encore à cette occasion, que labourer une seule fois sur trèfle, n'est point une erreur en agriculture : c'en seroit une, au contraire, que de donner alors plus d'un labour; car il n'est point de meilleure préparation pour le froment, que le trèfle; il n'en est point, je crois, dans le royaume, qui procure d'aussi abondantes récoltes. On voit encore ici que ce sont les terres affermées au plus bas prix, qui produisent les plus grandes récoltes, ce qui doit être attribué à la supériorité du trèfle sur toute autre préparation. Il n'est point d'argument plus fort que celui-ci en faveur de cet ordre de culture; cependant il est encore ignoré dans une grande partie du royaume. Aucun autre objet dans l'agriculture britannique n'est plus digne d'attention, puisque le trèfle, convenablement cultivé, a la double propriété de nettoyer et d'enrichir le sol, et il produira presque

immanquablement ces effets, toutes les fois que vous le semerez avec la première récolte de blé qui suit la jachère ou les turneps ; c'est à-peu-près le seul soin qu'exige cette culture : mais si vous donnez une jachère pour le froment, et qu'alors vous semiez le trèfle avec l'orge, la récolte ne sera pas à beaucoup près aussi nette, ni la terre aussi végétale. Je crois que si l'on s'est plaint fréquemment que le trèfle usoit quelques terres, qu'il en aigrissoit quelques autres, et que dans d'autres il produisoit de mauvais froment, il faut uniquement l'attribuer à ce qu'on l'avoit semé avec la seconde récolte de grain, au lieu de le semer avec la première.

Nous trouvons aussi que trois labours et demi et quatre labours produisent trois bushels par acre de plus que ne produisent trois labours. Cette différence n'est pas, à la vérité, décisive, parce que, d'un autre côté, la rente est plus haute. Cependant les fermiers doivent faire une attention particulière à ce point de labourage. Un fait incontestable, c'est qu'il est indispensablement nécessaire de donner au moins quatre labours sur une jachère. Si l'on en donne moins, le sol ne peut être suffisamment divisé, et les mauvaises herbes ne seront point détruites. Si la terre contient des graines en grande quantité, la jachère doit être ouverte au commencement de juin, afin que tout puisse végéter, et être détruit par un labourage. Il est presqu'impossible que cela s'effectue à moins de quatre labours, et le premier doit conséquemment être donné dès la Saint-Michel.

Cinq ou six produiroient encore un beaucoup meilleur effet, et le fermier en retrouveroit, et au-delà, les déboursés dans sa récolte. Quant à l'usage de ne donner que trois labours, il est impossible qu'un si petit nombre prépare suffisamment la terre, et c'est à quoi les fermiers devroient songer.

ORGE.

	SEMENCE.			RÉCOLTE.			RENTE.		
	q.	*b.*	*p.*	*q.*	*b.*	*p.*	*l.*	*s.*	*d.*
(42) Un labour et demi	»	4	»	4	2	»	»	10	9
Trois labours	»	3	3	4	1	1	»	10	4
Plus de trois labours	»	3	1	4	1	1	»	17	4
Deux labours et demi	»	»	»	3	4	2	»	13	9
Deux labours	»	3	2	2	7	»	»	13	4

[*V.* le tableau, N° 1.]

Il y a dans ce résumé tant de contradictions, qu'il paroît difficile d'en tirer quelques conséquences. Si c'est le moindre nombre de labours qui donne les plus grandes récoltes, deux labours devroient produire plus que trois; cependant nous voyons qu'ici un et demi produisent plus que trois, et trois plus que deux; et ce n'est pas la rente qui dérange ainsi l'ordre, car l'article le plus *haut* en produit, diffère d'environ 6 *d.* par acre de l'article le plus *bas* en rente. En un mot, le nombre de labours semble avoir ici fort peu d'effet. Ceci posé, examinons ce point sous un autre rapport, et voyons s'il ne nous seroit point possible d'expliquer cette contradiction apparente.

---

(42) C'est-à-dire, le premier à une bonne profondeur, et le second plus léger. Ce demi-labour est principalement pour détruire les mauvaises herbes, ou pour rafraîchir la terre.

Digitized by Google

Dans le nombre des divers lieux que j'ai parcourus, il y en a un seul, qui est Sampford, où les fermiers donnent une jachère complète pour l'orge; mais en mettant ceci de côté, il faut chercher quelle est la manière la plus convenable pour ce grain, de labourer une terre à turneps, ou un chaume.

Un des points les plus importans pour la culture de l'orge, est de semer de bonne heure. Si l'on peut donner trois labours, et que la semence soit cependant en terre en mars, au plus tard, certainement la préparation n'en sera que meilleure; mais s'il faut, pour cela, différer les semailles de trois semaines ou un mois, j'aimerois beaucoup mieux qu'alors on se contentât d'un seul labour.

La terre à turneps doit être labourée une fois, ou trois. Dans le dernier cas, le premier labour se fera aussitôt que le bétail aura consommé la récolte sur place (43); le second la retournera encore, et après le troisième enfin l'on sèmera; mais chacun sait que c'est au printemps, en février et mars, par exemple, que les turneps sont particulièrement utiles. Quel temps reste-t-il alors pour donner trois labours? il est évident que la semence ne pourroit être en terre qu'à la fin d'avril, ou au commencement de mai.

(43) Lorsque le fermier n'a d'autre but que d'améliorer son terrain, en y semant des turneps, il n'en fait point la récolte; mais il y met les bêtes à laine qui la consomment sur place. Elles broutent tant qu'elles peuvent, sans pouvoir manger qu'une petite partie de la racine; le reste pourrit en terre, et l'améliore, ainsi que le fumier que le bétail y laisse. L'on conçoit qu'après cette sorte d'amendement, le sol est très-propre à produire des grains.

C'est d'après cela que les meilleurs fermiers, et les plus attentifs à leurs affaires, ont trouvé qu'il étoit avantageux d'épier, quelle que fût la saison, le moment favorable pour labourer leur terre à turneps, en sorte qu'ils pussent la réduire en un terreau fin; ce qui ne peut manquer d'arriver, si l'on saisit le moment juste. Un labour suffit alors pour la rendre friable; la herse la pulvérise et l'aplanit comme celle d'un jardin; et la semence peut être mise en terre de bonne heure.

Mais au contraire, si le fermier, négligeant d'avoir égard aux saisons et de semer de bonne heure, donne à sa terre à turneps trois labours, il sera forcé d'épier trois instans favorables; sa culture sera alors totalement dépendante de la pluie et du beau temps. Car de quelle valeur pourroit jamais être une récolte d'orge, si l'on eût labouré dans un moment où la terre ne seroit nullement disposée pour le labour? Les terrains argileux, qui ne sont pas absolument secs, demandent à être réduits en poussière; et, pour cela, ils ne doivent être remués que lorsque la saison est absolument sèche (44).

C'est, je crois, à ces raisons qu'il faut attribuer la disproportion que nous remarquons ici entre les produits de l'orge et le nombre de labours. Ce nombre doit toujours être déterminé par l'état de la terre; mais, dans tous les cas, le fermier

(44) Cette méthode est excellente dans les pays du nord, et elle seroit impraticable dans ceux du midi. Quel est le soc qui pourroit entrer et ne pas se briser dans un sol argileux brûlé par le soleil?

ne doit jamais, pour l'avantage apparent de donner à sa terre un labour de plus, se mettre dans le cas de semer trop tard.

AVOINE.

	SEMENCE.			RÉCOLTE.			RENTE.		
	q.	*b.*	*p.*	*q.*	*b.*	*p.*	*l.*	*s.*	*d.*
Trois labours	»	3	3	4	6	2	3	16	8
Un labour et demi.	»	4	»	4	»	»	»	14	»
Un labour.	»	4	»	3	5	»	»	11	5

[*V.* le tableau, N° 1.]

Ici la gradation de la rente cadre exactement avec celle du labour; nous ne pouvons conséquemment savoir à quoi l'on doit attribuer la variation dans les produits; mais nous pouvons conjecturer avec une sorte de certitude, que l'avantage de donner trois labours agit ici comme cause principale.

Quant aux turneps, il y a une grande différence entre l'excellente manière de les cultiver, usitée dans les comtés de Norfolk, Suffolk et Essex, et celle pratiquée au pays de Galles, autour de Burchalke et de Salisbury. De toutes les plantations, il n'en est aucune qui demande plus impérieusement à être binée. Sans cette opération, la récolte des turneps est presque sans valeur. Ce n'est que dans les trois premiers comtés qu'on connoît tous les usages de ce végétal. Deux ou trois endroits exceptés, on ne sait point ailleurs en engraisser le bétail; on sait uniquement faire paître le champ par des brebis maigres.

Une mauvaise récolte est une année perdue; c'est donc une perte universelle qui résulte chaque

année de la mauvaise culture des féves et des turneps. Il n'est point, pour le blé, de meilleure préparation que ces végétaux, lorsqu'ils sont maintenus en bon état; mais il n'en est point de pire, si on les cultive négligemment. Nous voyons que, dans les endroits où l'on a soin de labourer et de biner complétement, les meilleures récoltes sont celles qui suivent des récoltes-jachères (45).

J'ai trouvé par-tout le trèfle cultivé depuis le nord de Norfolk jusqu'à l'extrémité du Glamorgan. J'ai trouvé aussi quelques variations dans sa culture, mais point aussi frappantes que dans l'article des turneps. La pire espèce est le trèfle à houblon (46) que l'on trouve dans les comtés de Wilts et de Hamp, et qui n'est point comparable au trèfle commun semé à la volée. On sème aussi presque universellement du ray-grass. J'en ai vu fréquemment dans des sols beaucoup trop bons pour ce végétal. Le trèfle commun est préférable, excepté lorsque la terre est extrêmement légère.

---

(45) Cette expression est relative à la récolte de quelqu'espèce de grain, laquelle étant supprimée, la terre est considérée comme en jachère.

(46) *Buck-bean*, ou *trèfle aquatique*, nommé en Angleterre *trèfle-houblon*, parce que ses feuilles sont propres à remplacer le houblon dans la brasserie : elles donnent à la bière une amertume agréable. On peut les conserver sèches pendant trois ou quatre ans ; mais elles ne sont jamais aussi bonnes que la première année. Les tiges n'ont point la même propriété que les feuilles ; c'est pour cette raison qu'il faut les en séparer exactement par la fanaison. Ce trèfle-houblon croît spontanément en Angleterre, dans les marais, dans les terres humides, et dans quelques tourbières. Sa tige est spongieuse et sèche ; on peut la réduire en farine, dont Linnæus dit que le peuple des pays septentrionaux fait du pain dans les disettes du blé.

Cours de récolte.

Les variations dans les cours de récolte sont assez considérables [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 5.]; mais c'est un des articles de l'agriculture des pays que j'ai parcourus, sur lequel il y a le moins à reprendre; car on y trouve presque partout introduite la méthode de placer une récolte de légumes, de racines ou d'herbes artificielles entre deux récoltes de blé, et cette méthode est excellente. Si l'on en excepte quelques cours pratiqués au pays de Galles, et qui sont très-mauvais, et un ou deux autres pratiqués ailleurs, par-tout on trouve une récolte et une jachère, ou une récolte qui supplée à la jachère. Dans les cours composés d'un grand nombre de diverses récoltes, il paroît que les fermiers sont convaincus de la nécessité d'y introduire des récoltes de légumes et de racines, pour qui veut avoir de belles moissons de blé.

Rien n'est plus important en agriculture que de savoir régler judicieusement son cours de récolte. Comment est-il possible qu'une terre, quels que soient le nombre de labours et la quantité d'engrais qu'on lui donne, soutienne quatre récoltes de blé successives, d'après la force que peut lui donner une seule jachère? Il est impossible qu'une semblable agriculture fournisse de bonnes récoltes. Les deux dernières doivent nécessairement être étouffées sous les herbes folles dont on ne peut alors se débarrasser.

Quand la terre est assez sèche et assez saine

pour produire de bons turneps, et pour admettre qu'on les enlève, ou qu'on les fasse manger sur place par le bétail ; quand elle est en même temps assez riche pour produire du froment, ait nt de particularités qui, réunies, sont, à mon avis, la plus forte preuve de la bonté d'une terre, il n'est point de cours de culture qui puisse surpasser celui-ci : 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment. Cependant on a fait, contre ce cours-là même, plusieurs objections. Dans les pays à turneps et à trèfle, quelques fermiers sont persuadés que ces deux végétaux épuisent leurs terres, au point qu'après une longue répétition de ce cours on n'obtient qu'à force de fumier quelques turneps sur le même champ qui antérieurement en produisoit abondamment sans engrais. De même, leur trèfle est peu nourri, et meurt dans l'hiver. Le remède à ce mal, s'il existe, est de substituer d'autres récoltes jachères à celles-ci. Dans les sols légers, il n'en est point de comparables aux carottes et aux pommes de terre. J'observerai, en outre, que ces deux racines réussissent, dans les terres plus fortes, beaucoup mieux qu'on ne l'imagine communément. J'en ai cultivé moi-même, en quantités peu considérables à la vérité, dans une bonne terre à froment, et elles ont complétement réussi. Les choux, convenablement cultivés, réussissent aussi parfaitement dans les terres fortes. Ces récoltes pourroient servir à varier le cours à la place des turneps, et le terrain pourroit supporter trois récoltes de carottes ou de pommes de terre beaucoup mieux qu'une seule des autres.

A la

A la place du trèfle, on pourroit introduire le sainfoin et la luzerne, qui dureroient pendant cinq années en pleine vigueur, et produiroient, avec le temps, une surface herbée, qu'on pourroit alors labourer, avec la certitude d'en obtenir une excellente récolte de blé. Notez que mon intention n'est pas de recommander ici de faire usage de ces plantes à l'exclusion du trèfle, dont je connois l'inappréciable valeur; mais seulement de les introduire successivement dans le cours, si l'on voyoit que le trèfle fatigât le sol.

Relativement aux engrais, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails, et de récapituler ce que l'on a vu dans le cours du Voyage.

Fumier.

Il est à observer que les fermiers ne donnent aucune raison plausible de la quantité de fumier qu'ils emploient. Ici c'est douze charges; là, c'est trente. [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 4.] Si vous demandez le *pourquoi* de cette différence, ils n'ont à vous alléguer que l'usage. Cependant c'est une partie de l'agriculture qui devroit être fixée sur des bases plus certaines. Il seroit à propos de connoître, par exemple, quelle quantité peut être la plus profitable; car il n'est point du tout clair que cinquante, quatre-vingts ou cent charges puissent rapporter plus de profit net au fermier sur un acre que sur trois ou quatre; mais pour s'en assurer, il faudroit semer une récolte du genre de celles

qui sont assujetties au binage et non pas une récolte de blé de mars (*).

MARNE.

La marne et la craie doivent être rangées dans la même classe, car elles sont la même chose sous différens noms; toutes les fois qu'on peut se procurer ces sortes d'engrais, on doit les regarder

(*) Pour obtenir sur ce point des notions sûres, il seroit à propos d'examiner l'effet des variations suivantes:

CHARGES de FUMIER.	CHARGES de TERRE.	CHARGES de FUMIER.	CHARGES de TERRE.
20	—	50	40
20	5	50	50
20	10	60	—
20	15	60	50
20	20	60	60
30	—	70	—
30	10	70	70
30	20	80	—
30	30	80	80
40	—	100	—
40	30	100	80
40	40	100	100

Le fumier étant tout fait avec la même quantité de paille, par le même nombre de bétail, et la terre étant de la même qualité, on pourroit former et compléter par degrés une semblable échelle d'expériences, les plus petites quantités pour les féves ou pois, et les plus grandes, pour les turneps, carottes, pommes de terre, &c. Le résultat de cette expérience seroit curieux, et extrêmement utile aux cultivateurs qui ignorent la plupart quelle quantité de fumier il est le plus à propos de mettre sur un acre. *Y.*

comme des trésors ; car ils ont deux avantages que n'ont point tous les autres : c'est d'être à bon marché, et de durer long-temps. Dans tout le cours de ce Voyage, tous ceux qui les avoient employés, en faisoient les plus grands éloges. [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 5.]

Argile.

En divers endroits j'ai trouvé l'argile employée comme la marne l'est ailleurs, et dans les mêmes vues, et les fermiers supposent qu'elle agit de la même manière. [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 6.] Le plus remarquable de ces exemples, est celui de M. Lord, qui répand avec le plus grand succès de l'argile sur un sol argileux ; j'ai entendu parler de quelques autres exemples semblables ; ce qui fait voir combien il est à propos de rafraîchir la terre par l'addition d'un corps qui n'ait point encore fourni des sucs à la végétation ; car ce doit être là, dans le cas présent, la seule distinction. C'est en cela seulement qu'il peut être utile de répandre de l'argile sur un fonds argileux, à moins qu'il n'y ait entre les espèces quelque différence essentielle, ce qui seroit très-possible, malgré les apparences (47).

Chaux.

A Lanvachers et à Cowbridge, la chaux est en si grande estime, que les habitans de ces endroits

(47) Il n'y a point de bon agriculteur qui ignore que le transport et le mélange des terres, quoique de même nature, sont un amendement excellent : qui n'en connoit pas la cause ?

n'imaginent pas qu'on puisse rien faire sans elle. [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 7.] Chaque fermier a son four à chaux auquel il a souvent recours. Il y a tout lieu de craindre qu'un usage immodéré de cet engrais ne soit à la fin pernicieux ; dans quelques comtés, il a presque totalement ruiné le sol ; mais c'est à quoi on ne songe nullement. Quelle est dans ces cantons la nature du sol ? quelle est celle de la chaux ? voilà deux questions essentielles à résoudre. Ces deux points bien connus, il seroit aisé d'éclaircir ces espèces de mystères. Ces découvertes exigeroient du temps, et encore plus d'argent ; elles sont conséquemment au-dessus de mon pouvoir ; mais j'invite à s'en occuper ceux qui en ont les moyens.

Engrais de Ville.

Il n'y a point de ville un peu considérable dans le royaume, qui ne fournisse une quantité considérable d'engrais, cendres de bois et de charbon, suie, fumier de cheval, les immondices des rues, des privés, des poulaillers, des boucheries, &c. Dans la plupart, on peut se les procurer à très-bas prix ; dans quelques-unes, elles ne coûtent que la peine de les ramasser. Il doit être alors très-avantageux pour les fermiers de les enlever, et ceux qui ne le font pas, sont grandement répréhensibles. Mais il y a quelques endroits où les frais d'acquisition sont beaucoup plus considérables : alors il faut considérer mûrement quel en sera le produit, à quel prix on peut les acheter, et à combien de milles de distance on peut les aller

chercher. Tous ces points sont importans, et il seroit à désirer qu'ils fussent constatés par quelques expériences. [*V.* l'art. *Récapitulations*, N°s 8 et 9.]

Couper et brûler.

C'est dans le comté de Gloucester que j'ai vu pratiquée, pour la première fois, la méthode d'amender en brûlant la surface de la terre (48). Ils s'en louent beaucoup, lorsqu'elle n'est pas pratiquée trop souvent. Ce brûlement nettoie parfaitement le sol, et l'enrichit. Les turneps en particulier réussissent infailliblement dans un champ ainsi coupé et brûlé, et les frais de cette opération sont très-modiques, de 14 à 20 *s.* par acre. Il seroit à désirer que cette méthode fût adoptée, particulièrement dans les comtés orientaux; mais ils n'en ont point l'idée, excepté dans l'île d'Ely, où ils brûlent les chaumes et les plantes marécageuses qui forment un gazon. C'est, sans contredit, la meilleure manière de rompre la surface des vieilles terres en pacages, et de les rendre propres au labourage. C'est un préjugé ridicule de croire cette méthode uniquement applicable aux terrains humides. Dans les parties de Gloucester et du pays de Galles que j'ai parcourues, je l'ai vue très-heureusement pratiquée dans les terrains les plus secs.

---

(48) Dans les *Annales d'Agriculture*, on verra à ce sujet un mémoire très-intéressant du général Murray, et le jugement qu'il porte de cette pratique, dont l'usage modéré est excellent.

Labour d'une journée.

J'ai encore trouvé de grandes variations dans la manière de labourer, et dans le nombre d'animaux employés à cette opération. [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 10.]

On voit ici, d'un seul coup-d'œil, combien on emploie au labour de forces superflues dans les neuf dixièmes des contrées que j'ai parcourues. Il est à remarquer que, dans plusieurs endroits où l'on laboure, avec deux chevaux, un acre par jour, particulièrement en Suffolk et en Essex, le sol est pour le moins aussi compacte que dans les autres comtés, où ils emploient six et huit bœufs. J'ai vu six chevaux à une charrue sur une terre à turneps, déjà tournée et fort unie (49). Lorsque l'on a à labourer une colline un peu rapide, un cheval, ou une paire de bœufs, c'est tout ce qu'on peut raisonnablement ajouter à l'attelage ordinaire; mais dans ces cantons, les fermiers attèlent le même nombre pour un fonds de sable uni et léger, que pour une terre forte et montagneuse; ce qui est aussi étrange que le peu de travail qu'ils font en un jour.

Si ces attelages, si énormement nombreux, n'étoient composés que de bœufs, le détriment général seroit moindre; mais de songer que des fermiers soient obligés d'entretenir un si grand nombre de chevaux

(49) Voilà un fait très-étonnant; car un terrain où l'on a recueilli des turneps est assez ameubli par cette culture, sans qu'il soit nécessaire de le labourer avec six chevaux.

par pure complaisance pour la stupide obstination de leurs valets, [car ce sont les valets de charrue qui sont les grands défenseurs de cet usage] c'est véritablement un malheur public. C'est un spectacle affligeant de voir que, sur de vastes étendues de pays, on emploie inutilement tant d'animaux, et que ces terres-là soient encore plus mal cultivées que toutes les autres. Il est du devoir de tout ce qu'il y a de gens puissans et éclairés, d'employer tout l'ascendant qu'ils peuvent avoir sur leurs tenanciers, pour les engager à renoncer à une aussi barbare coutume.

Leur manière de labourer les collines est généralement absurde, comme je l'ai précédemment observé, et nécessite un emploi excessif de forces. En un mot, j'ose assurer que, sur la totalité des pays que j'ai parcourus, on pourroit au moins retrancher, en medium, une grande moitié des animaux de trait; et vous sentez quel bénéfice public seroit le résultat de cette suppression. Si toutes les clameurs sur le haut prix des denrées ne sont pas dénuées de fondement, ce motif-là même ne devroit-il pas engager ces paysans obstinés, qui veulent toujours labourer avec cinq ou six chevaux, parce que tel a été l'usage de leurs pères, et qui laboureroient de même avec quinze, si cela s'étoit ainsi pratiqué avant eux, à diminuer de moitié leur attelage, et à employer à la culture du froment le terrain qu'ils consacrent à l'avoine de leurs chevaux, et les herbages à l'engrais des animaux dont l'homme se nourrit, plutôt qu'à l'engrais de ceux qui, après leur mort, vont à la

voierie? — J'ai trouvé, dans le cours de mon Voyage, que l'usage des bœufs tombe en désuétude, dans les pays mêmes qui en produisent le plus.

Trèfle.

Ces remarques me font songer à la manière usitée de nourrir et d'engraisser les cochons. L'éducation de ces animaux est d'une grande importance pour la nation entière; et s'il arrivoit jamais qu'elle fût menacée d'une pénurie de vivres, rien ne seroit plus propre à y remédier promptement que d'augmenter le fonds des cochons, ce qui seroit beaucoup plus aisé que d'augmenter celui des moutons ou du gros bétail. Il est à remarquer que la méthode d'engraisser les cochons avec du trèfle, n'est passablement connue que dans le comté de Suffolk et une partie d'Essex; Par-tout ailleurs, les fermiers n'en élèvent pas plus que n'en peut nourrir leur laiterie; et lorsque la laiterie est peu considérable, ils n'ont à leur donner que leurs grains germés (5o) et leur blé de rebut. Entre Wood-Stock et Witney, pays de trèfle, j'ai vu qu'ils nourrissoient leurs cochons, en été, avec des féves, tandis qu'en Suffolk, il n'est pas rare de voir un fermier enfermer un troupeau de cochons, lorsqu'ils sont au quart et à la moitié de leur croissance, dans un champ de

(5o) A proprement parler, ces grains germés sont la drèche, ou marc de bière. Les fermiers anglois font la bière nécessaire à leur consommation, chez eux.

trèfle, à la fin de mai, et ne les en retirer, s'il y a un étang, qu'à la Saint-Michel; et ce troupeau vient à merveille avec cette seule nourriture. Ils gardent pour les truies et pour les petits cochons, trop jeunes pour être mis au trèfle, le petit lait, le lait écrémé et les grains : il n'est aucun moyen de tirer un meilleur parti de ce pâturage. D'heureuses combinaisons dans la manière de le semer peuvent en augmenter considérablement le produit ; mais, soit qu'on en fasse du (*) foin, soit qu'on en nourrisse d'autre bétail, le produit résultant de l'éducation des cochons est supérieur à tous les autres. Il est donc à désirer que cette excellente méthode soit connue et plus universellement pratiquée. Je la crois non-seulement utile aux fermiers, mais encore utile à la propagation des cochons, qui, chez nous, sont beaucoup trop rares. Tous les fermiers à qui j'en ai parlé, m'ont paru ajouter peu de foi à ce que je leur disois. Ils ont, relativement au trèfle, une vieille notion; c'est qu'il y a vingt contre un à parier, que, si vous y laissez aller le bétail, le trèfle le fait enfler et le tue. Il est possible qu'une vache ou un taureau affamés, qu'on laisse à discrétion dans le trèfle tandis qu'il est humide de rosée, contractent quelquefois une maladie qui les fasse enfler; mais je n'ai jamais rien vu dans ma ferme,

(*) Les Anglois appellent également foin [hay] l'herbe sèche et les gramens secs. C'est ce dont il faut se souvenir dans le cours de ces écrits ; autrement on seroit embarrassé de concevoir comment des fermiers qui, quelquefois, n'ont point de prairies naturelles, donnent tant de foin à leurs animaux. *Trad.*

et je n'ai rien appris d'ailleurs qui indique que le trèfle puisse affecter ainsi les cochons.

[Pour l'état de la culture du trèfle dans les pays que j'ai parcourus, *V.* l'art. *Récapitulations*, N° 11.]

Turneps.

Les turneps sont un autre article qui mérite attention. J'ai déjà parlé de la nécessité de biner cette racine ; mais il est à-propos de minuter ici ce que j'ai pu apprendre relativement à son emploi et à la valeur de la récolte. [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 12.]

Il est toujours nécessaire, lorsqu'on évalue une récolte de turneps, de déterminer quel en est l'emploi. On voit par la récapitulation, N° 12, à laquelle nous venons de renvoyer, qu'une de ces récoltes rend 2 *l.* 10 *s.* par acre, à nourrir des bestiaux à la réserve. Cela me paroît très-modique, en comparaison de 1 *l.* 10 *s.* et 2 *l.* 2 *s.*, prix de la vente ; car 20 *s.* par acre, dans un cas, et 8 *s.* dans l'autre, ce qui forme 14 *s.* l'un dans l'autre, ne me paroissent pas une somme suffisante pour subvenir aux frais de charrois, d'êtetage des turneps, de nettoiement des étables, &c. Quant au bénéfice qui en peut résulter pour la ferme, il est à-peu-près égal des deux côtés ; car si l'on vend les turneps, ils sont mangés sur place par les moutons ; si on en nourrit des bestiaux à la réserve, le fumier en reste à la cour de ferme : dans ce cas, comme dans plusieurs autres, c'est à l'expérience à décider ce dont la raison seule ne peut rendre compte. J'offre aux amateurs d'agriculture expé-

Digitized by Google

rimentale, la question suivante à résoudre: Quelle est la valeur d'une quantité donnée ou d'un poids donné de turneps, mangée sur place, et quelle est celle de la même quantité mangée par des bestiaux à la réserve ?

Desséchemens.

C'est un article d'agriculture que j'ai trouvé par-tout extrêmement négligé, excepté dans les comtés de Suffolk et d'Essex. [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 13.]

Les frais de cette opération sont par-tout fort peu considérables ; mais il n'en est point de plus utile, dans l'opinion des fermiers même qui la pratiquent. Les terres argileuses, plates, humides et froides, sont les pires qu'on puisse avoir à exploiter. Par le moyen des saignées, elles changent totalement de nature; elles deviennent sèches et friables, et sont labourables dans la saison où, sans cela, on ne hasarderoit pas d'y mettre un cheval. Elles produisent des récoltes meilleures de beaucoup; et l'engrais, qui autrement seroit à-peu-près perdu, produit son plein effet sur une terre ainsi desséchée. L'opération est extrêmement aisée, et les matériaux nécessaires se trouvent partout ; il est donc véritablement étonnant qu'elle ne soit pas plus généralement pratiquée. Les fermiers d'Essex assurent que le produit d'une seule récolte paye fort souvent tous les frais de l'opération.

Rentes.

Vous avez vu que, dans tout le cours de mon

Voyage, j'ai été fort attentif à spécifier la rente de chaque terre. J'ai été curieux de pouvoir découvrir quelle est la valeur moyenne des terres de cette partie du royaume, et quelles portions étoient restées incultes. Ce Voyage, il est vrai, ne comprend pas une grande étendue, si on la compare à celle de tout le royaume, et je ne puis fonder sur son résultat, qu'un petit nombre de calculs généraux; mais le défaut de perfection n'est pas une raison qui doive nous empêcher de rechercher la vérité, et de faire usage de tout ce qui peut nous en approcher. Quelques personnes plus intelligentes, plus capables que moi d'aplanir les difficultés, compléteront le tour du royaume sur ce plan, ou sur un autre à-peu-près semblable; les arithméticiens politiques auront alors, pour asseoir leurs calculs, des bases plus sûres que ne peuvent l'être de simples aperçus ou des conjectures. Rappelez-vous toujours que je ne vous donne point ces minutes comme une chose parfaite, mais seulement comme un léger échantillon de ce que je désirerois pouvoir compléter. S'il m'eût été possible d'étendre ce petit Voyage à toute l'Angleterre, peut-être serois-je à portée de vous donner des notions plus positives.

Il résulte de tous mes calculs, que le medium général des rentes de tous les pays que j'ai parcourus, est 12 *s.* 7 *d.* par acre. [*V.* le tableau N° 1, et l'art. *Récapitulations*, N° 14.]

J'ai lieu de croire que ces esquisses sont le plus près possible de la vérité.

Fermes.

Les particularités relatives à la composition des diverses fermes, que j'ai rapportées, ne sont pas assez nombreuses pour qu'il soit possible d'en tirer d'importantes conclusions : cependant ce n'est pas une raison pour les négliger totalement ; et le peu que j'en ai pu recueillir, offre même des résultats qui, peut-être, vous paroîtront curieux. [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 15.]

Routes.

C'est principalement sur les grands chemins que j'ai voyagé. De tous ceux que j'ai vus, celui qui conduit de Salisbury jusqu'à quatre milles de l'autre côté de Romsey, vers Winchester, est sans exception, le plus beau. Ceux auxquels est confié le soin d'entretenir cette route, méritent tous les éloges de la part des voyageurs ; car c'est sans doute à ce soin qu'ils sont redevables de la beauté du chemin, quelle que soit la bonté des matériaux dont il est formé. J'ai vu, dans d'autres comtés, d'aussi bons matériaux, mais je n'ai pas vu de route aussi fortement unie et cimentée, où l'on trouvât aussi peu de pierres détachées et d'ornières, et qui fût constamment aussi sèche ; et j'observerai ici que cette sécheresse n'est point l'effet de cette méthode barbare, qui consiste à y creuser des rigoles, dans lesquelles les voyageurs sont sans cesse en danger de se casser jambes et bras ; elle est l'effet de la fermeté de

sa surface, sur laquelle les roues des voitures ne font point de trous où l'eau puisse séjourner, et de la pente légère, au moyen de laquelle l'eau s'écoule des deux côtés. Cette route enfin est assez spacieuse, pour que trois voitures y puissent passer de front dans tous ses points. Elle est bien alignée, et des bords unis de gazon lui donnent l'air d'une allée de gravier, plutôt que d'une grande route.

Après celle-ci, je parlerai de celle qui conduit vers le nord à Barnet, ensuite de celle de Kent, et des autres qui conduisent à Chelmsford et Uxbridge; ensuite, les dix-huit milles de route finie, depuis Cowbridge en Glamorgan, jusqu'à la distance de six mille de Gardiff. Quant à tout le reste, c'est une prostitution de langage que d'appeler ces routes des *turnpikes* (51). Je les range toutes à-peu-près dans la même cathégorie que les défilés obscurs qui conduisent de Billericay au fort Tilbury.— La plus exécrable de toutes, est celle qui conduit de Bury à Sudbury, en Suffolk. C'est là que l'on trouve de larges trous remplis de boue liquide, et des amas de pierres extrêmement dangereux pour les chevaux; c'est encore là qu'on voit des rigoles creusées en travers du chemin, sous prétexte de faire couler l'eau; ce qui n'a d'autre effet, au moins pendant ces douze ou seize milles, que de rendre ce chemin affreux et impraticable. La route de Chelmsfort à Hedingham, est à-peu-près du même genre: quant à Norfolk, et à ses

(51) Nom que les Anglois donnent aux grandes routes

grandes routes dont les habitans tirent vanité, en leur donnant le nom de Charles II, tout ce que je puis dire, c'est que je n'ai pas trouvé un seul mille d'excellente route dans tout le comté. Un demi-mille du Turnpike de Salisbury, dont je viens de parler, vaut tout ce que l'art et la nature ont fait en faveur des voyageurs dans le comté de Norfolk. Cependant toutes mauvaises que peuvent être ces routes, elles sont la plupart préférables au turnpike de Suffolk.

Arbres de Construction.

Depuis Gravesend en Kent, traversant le royaume, et descendant jusqu'à Bridgend en Glamorgan, et revenant à Londres et Chelmsfort, j'ai vu partout les arbres de haute-futaie, sauf quelques exceptions dans le Hampshire, dépouillés comme des gaules du mois de mai, auxquelles on n'a laissé qu'une petite touffe au sommet; ils n'ont point d'autre apparence, lorsqu'ils sont nouvellement émondés. Cette coutume barbare détruit la beauté du paysage, et ruine le bois de construction. Norfolk, Suffolk, et une partie d'Essex, sont exempts de ce reproche.

Outils de Labourage.

Le prix des outils de labourage ne doit pas être oublié dans cette revue générale; car ils forment une partie considérable des dépenses du fermier. Il seroit à désirer, pour des raisons qu'il seroit trop long d'expliquer ici, qu'on pût se procurer

un état exact du prix de ces instrumens par tout le royaume.

Ces prix, dans les pays que j'ai parcourus, sont, en medium, pour les waggons, [grands chariots] 19 *l.* 11 *s.*; charrettes, 9 *l.* 1 *s.*; charrues, 1 *l.* 2 *s.* 6 *d.*; herses, 1 *l.* 2 *s.* 10 *d.* [*V.* le tableau général, N° 2.] Ces prix varient d'après ceux du bois de construction, du fer, de la main-d'œuvre. On auroit la clef de mille connoissances essentielles, si l'on pouvoit déterminer, en medium, quels sont les frais d'agriculture de toute la nation, et par quelles récoltes ces dépenses sont occasionnées; c'est-à-dire, quelles sont celles qu'on doit attribuer à la culture des pâturages, et celles qu'exigent les terres à labour. La connoissance de ces particularités peut seule nous mettre à portée de décider quel doit être le prix des productions, en sorte que le cultivateur puisse avoir un honnête bénéfice, et le consommateur n'être pas pressuré.

Prix des denrées et du travail.

Vous me permettrez maintenant d'examiner ces deux articles, que j'ai toujours eu soin de minuter, sans vous expliquer les raisons de cette scrupuleuse exactitude : je commencerai par le pain.

Dans le comté de Kent, à douze milles de Londres; en Middlesex, à douze milles; en Surry, à dix milles; en Hertfordshire, à seize milles; en Essex, à six : à toutes ces distances, le pain vaut 2 *d.* la liv., excepté en Essex, où j'ai trouvé qu'il se vendoit 1 *d.* trois quarts. A Londres, il se vend 2 *d.*

2 *d.* Au total, on peut dire qu'il se vend 2 *d.* partout, sauf quelques légères fractions.

Je n'ai pas été étonné de trouver ainsi cet article sur un niveau général; car le froment étant une denrée qui peut aisément se transporter, il est tout simple qu'on mange à Londres le pain à aussi bon marché qu'aux extrémités du royaume. Je ne sais, à la vérité, comment concilier les récits que l'on trouve dans les papiers-nouvelles, qui portent le prix du blé dans les marchés de l'ouest, beaucoup plus haut que dans ceux de l'est, et dans des endroits où la mesure n'est que de neuf gallons; car j'ai souvent observé 10, 15 et 20 *s.* de différence par quarter, entre les prix du blé de Norfolk et ceux de l'ouest de l'Angleterre, tandis que le prix du pain est par-tout le même: quelques particularités que nous ne connoissons pas, doivent occasionner cette variation.

Beurre.

Le blé, comme je l'ai observé ci-dessus, est une denrée portative; mais il n'en est pas de même du beurre. On ne voit point, dans la consommation du premier, l'influence de la capitale; mais dans celle du second, on la voit d'une manière frappante. J'ai trouvé que le beurre se vend fort régulièrement, prix moyen, comme il suit: à Londres, et à vingt milles autour, 8 *d.*; de vingt milles à soixante, 6 *d.* trois quarts; de soixante milles à cent dix, 6 *d.*; de cent dix milles à cent soixante-dix, 5 *d.* et demi. [*V.* le tableau général, N° 2.]

Je dois cependant remarquer qu'à Newnham en Gloucester, à cent vingt-cinq milles de Londres, j'ai trouvé qu'il se vendoit 6 *d.* et demi, et à Chepstow et Newport, 6 *d.*; variations que j'attribue à la proximité du marché de Bristol, où l'on achète, pour embarquer, toutes sortes de provisions. J'ai donc trouvé que par-tout le prix du beurre varie en proportion de la distance de Londres. Mon retour par une autre route, m'a encore confirmé dans cette opinion; [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 10.] et ces proportions sont trop régulièrement uniformes pour pouvoir être l'effet de la diversité des qualités du sol, ou de quelqu'autre cause accidentelle; si la bonne qualité du sol, ou l'abondance des pâturages, pouvoient opérer si puissamment, il en devroit résulter une baisse dans les prix de Londres. La différence entre cette ville et les endroits du royaume où le beurre se vend à meilleur marché, est de 3 *d.* par liv., ce qui est beaucoup plus considérable que je ne l'aurois imaginé. Le medium général est de 6 *d.* et demi; mais il seroit beaucoup plus haut, si l'on avoit égard au nombre des personnes qui en mangent. Si j'entre dans ces détails minutieux relativement au beurre, je vous prie d'observer que cette denrée étant la seule qui ne puisse être apportée de loin à la capitale, la proportion entre ces prix divers est plus propre, que ceux de toute autre denrée, à montrer l'influence proportionnelle de la capitale. Je dois remarquer encore que le beurre est beaucoup plus cher, même dans les comtés les plus éloignés, si quelques autres articles y sont communé-

ment envoyés à Londres ; car la quantité diminuée d'une denrée quelconque, fait ordinairement hausser de quelque chose le prix de toutes les autres.

Le medium général du fromage dans tout le cours de ce Voyage, est de 3 *d.* et demi la livre.

VIANDE.

Quant à la viande de boucherie, il se trouve aussi quelque différence entre les prix de la capitale et ceux des parties lointaines du royaume ; différence qui doit être occasionnée principalement par les frais qu'exige la conduite des bestiaux à Londres. Cependant cet article n'éprouve pas une variation aussi forte que le beurre, si l'on en excepte le veau ; ce qui est un effet de la même cause. On ne peut conduire des veaux à Londres des parties éloignées du royaume. Quant au bœuf et au mouton, la différence entre la capitale et les comtés environnans, jusqu'à la distance d'à-peu-près deux cent milles, est fort peu considérable. [*V.* le tableau gén., N° 2.] Mes calculs sur cet article donnent, pour résultats, les medium généraux suivans :

VEAU.

	d.
A Londres, et à vingt milles autour	4 $\frac{3}{4}$
De vingt à soixante milles.	4 $\frac{1}{5}$
De soixante à cent dix	3 $\frac{4}{5}$
De cent dix à cent soixante-dix	3 $\frac{2}{3}$

Mouton et Bœuf.

	d.
Londres, et vingt milles autour	4 ¾
De vingt à soixante	4 ⅝
De soixante à cent dix.	4 ½
De cent dix à cent soixante-dix.	3 ¾

On voit par là que la différence dans le prix de la viande en général, entre Londres et les parties du royaume où elle se vend au meilleur marché, est de 1 *d.* un quart, et dans le prix du mouton et du bœuf, de 1 *d.* seulement. Si nous considérons les frais de conduite, et sur-tout la déperdition qui se fait le long de la route, nous serons peu étonnés de cette différence.

Le medium général des trois espèces de viande, est 4 *d.*, celui du mouton et du bœuf seulement, 4 *d.* et demi.

S'il arrivoit que l'on fût dans le cas d'étendre, par supposition, ces prix à tout le royaume, je dois remarquer, relativement à l'influence des grandes villes, que je n'ai voyagé en aucun endroit où l'effet de cette influence fût nul. Londres influe sur les prix de la viande dans tous les coins du royaume; et quoique le veau et le beurre soient à fort bon marché dans le pays de Galles, ces prix ne sont pourtant point ceux que pourroit déterminer la seule consommation intérieure du pays. C'est ce que j'ai pu voir clairement par la grande quantité de denrées qui sont enlevées dans tous les petits ports de la Severne, par les canots du marché de Bristol.

En sortant de Cardiff, je rencontrai un grand nombre de bouchers conduisant des veaux ; leur ayant demandé si cette petite ville en pouvoit consommer une aussi grande quantité [c'étoit jour de marché], ils me répondirent que les canots étoient dans la rivière prêts à les acheter pour Bristol : il en est apparemment de même pour le beurre, &c. Si mes affaires particulières m'avoient permis de pénétrer dans les parties du pays de Galles, où ces canots ne peuvent aller, et dans celles où il n'y a point de grandes routes, j'aurois probablement trouvé de grandes différences en toutes choses. Tous les gens sensés de cette contrée attribuent la cherté des denrées qu'on y éprouve, à l'existence des grandes routes, et la raison est en cela d'accord avec leur opinion. Il est possible d'imaginer telle étendue de pays, et il en existe certainement dans le royaume, où les denrées doivent être, dans tous les temps, à bon marché.

Il n'appartient point à l'objet de ce Voyage de discuter la question de savoir s'il vaut mieux que les denrées se vendent à haut ou à bas prix ; tout ce que je puis dire sur ce sujet, c'est qu'il vaut mieux que le prix soit, même excessivement haut, que variable et incertain : si l'un est une infortune, elle est moindre que l'autre. Quelles que fussent les tentatives qu'on pourroit faire pour faire baisser les prix actuels, elles doivent être faites par degrés et avec régularité ; autrement, il vaudroit beaucoup mieux laisser les choses prendre le cours qui leur est naturel.

Au total, le medium du prix de toutes ces

denrées, est comme il suit : pain 2 *d.* la liv. ; beurre, 6 *d.* et demi ; fromage, 3 *d.* et demi ; viande, 4 *d.*

Quant aux autres articles qui font partie essentielle du ménage d'un homme peu opulent, je me propose d'être à l'avenir plus exact observateur; cependant je puis vous dire que le prix de la chandelle ne varie, dans les pays que j'ai parcourus, que depuis 6 jusqu'à 7 *d.* et demi par livre, et celui du charbon de terre, de 3 *d.* à 1 *s.* par bushel.

Prix du Travail.

Cet objet est encore de la plus grande importance ; mais comme ce prix varie en été, en hiver, &c., le seul moyen de parvenir à la découverte d'une proportion régulière, est de prendre le medium des prix d'hiver, du printemps et de la moisson, qui sont tous spécifiés dans le cours de ce voyage, et qui nous donneront une approximation juste du montant réel du travail de toute l'année (*).

(*) Comme on donne dans quelques endroits, des vivres, de la boisson, et même la table, il est à propos de fixer sur cela quelque estimation. Il est à ma connoissance que, dans plusieurs endroits, la bière et petite bière sont régulièremnt évaluées à 2 *d.* Cependant, dans les cantons où le cidre est la boisson ordinaire, je n'estime cet article qu'à 1 *d.*, ainsi que la petite bière ; j'évalue par-tout un dîner, à 6 *d.*, et la table, pour tout le jour, à 10 *d.*, non compris la boisson. Je suis persuadé que 6 *d.* pour un dîner est, en quelques endroits, une évaluation trop forte ; mais je sais aussi que, dans plusienrs autres, 1 *s.* 6 *d.* par tête ne payeroient pas les dîners de la maison : ainsi, en prenant 6 *d.* pour medium général, je ne puis être loin de la vérité. Je ne fais point régulièrement mention du prix des ouvrages qui se font à la pièce,

Relativement à la distance de la capitale, ces prix sont, en medium, comme il suit :

	s.	d.
A vingt milles autour de Londres	10	9
De vingt à soixante.	7	8
De soixante à cent dix.	6	4
De cent dix à cent soixante-dix	6	3

Le medium général est 7 *s.* 9 *d.* par semaine.

Mais je dois ici remarquer que, dans le cours de l'année, les journaliers gagnent beaucoup plus que ne l'indiquent les sommes ci-dessus, par la faculté qu'ils ont de travailler à la pièce. Il est à-présent bien connu qu'ils gagnent beaucoup plus de cette manière qu'en travaillant à gages fixes; cette différence de gain est au moins d'un quart, ce dont je me suis convaincu par ma propre expérience et par toutes les informations que j'ai prises. Les prix à la pièce sont beaucoup plus hauts, et ce n'est pas seulement dans quelques comtés, c'est universellement, que cette différence a lieu. Il n'est point de journalier qui voulût entreprendre du travail à la pièce, sans la certitude de gagner plus que la paye ordinaire, en se donnant pour lui-même plus de peine qu'il ne s'en don-

excepté dans les endroits où il se fait peu d'ouvrages à la journée.

Je compte les prix d'hiver, d'après les observations générales que j'ai faites depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars inclusivement; les prix de printemps, depuis avril jusqu'à la troisième semaine d'août inclusivement; et les prix de la moisson, depuis la troisième semaine d'août, jusqu'à la fin de septembre : le temps de commencer et de finir la moisson peut varier; mais elle dure toujours, en medium, l'espace de cinq semaines. L'hiver est donc de vingt-six semaines, le printems de vingt-une, et la moisson de cinq. *Y.*

neroit pour son maître. D'après cette particularité, je pense que le medium général peut être porté à 7 *s.* 9 *d.* ou 8 *s.* par semaine.

Vous voyez, monsieur, combien est grande l'influence de la capitale sur les prix du travail. La différence entre les extrémités n'est pas moins que de 4 *s.* 6 *d.*, c'est-à-dire, près des trois-quarts du prix des mêmes travaux dans les contrées les plus éloignées, et l'on ne peut donner sur cela aucune raison. Le pain se mange à Londres à aussi bon marché que par-tout ailleurs, et la viande ne se vend que 1 *d.* par livre de plus que dans les endroits où elle est la moins chère. Le prix des vivres n'a donc rien de commun avec le travail. L'énorme population de Londres et de ses environs devroit au contraire faire baisser le prix des travaux, et tel en seroit l'effet, sans doute, si la vie dissipée de ses habitans ne les rendoit pas plus paresseux que dans la campagne. Les principes sur lesquels est fondée l'existence des habitans des grandes villes, sont les plus puissans ennemis de la commune industrie.

Mais ce n'est pas seulement d'après une vue générale que l'on trouve un défaut de proportion entre le travail et les vivres, cette disproportion existe dans les différens lieux, pris chacun en particulier. Dans ceux où les denrées sont moins chères, on ne trouve pas que le travail soit pour cela à meilleur marché.

En comparant les prix de ces deux choses, on les trouve si divers, qu'on est tenté de croire que le hasard seul les détermine. Cependant ces

étranges disparates n'ont rien de commun avec la hausse des prix que l'on observe à mesure que l'on approche de Londres : cette hausse suit un progrès régulier, et elle a une cause évidente.

Les écrivains politiques s'accordent tous à dire qu'il est de la plus grande importance pour tout État commerçant, que les travaux y soient à bas prix; on me permettra de dire que, d'après ce principe, il est étonnant que la législature laisse la capitale s'accroître aussi prodigieusement qu'elle s'accroît tous les jours. Si Londres contient, comme on le prétend, d'après le résultat des calculs, un sixième de la nation, il s'ensuit qu'une sixième partie du travail de la nation est portée à près des *trois-quarts* au-dessus de sa valeur naturelle. Il en résulte encore une hausse considérable, qui s'étend à la distance de près de cent milles à la ronde, et cette hausse monte au tiers. Tout ceci est fondé sur la supposition que l'influence de la capitale ne s'étend pas au-delà de cent soixante-quinze milles, supposition dont rien ne prouve la réalité. Ce point est le plus éloigné des pays que j'ai parcourus, c'est pour cela que je l'ai supposé exempt de toute influence; si j'avois été encore plus loin, cette influence de la capitale auroit pu être encore plus frappante. Si le bas prix du travail est un *bien*, on peut dire avec certitude que l'énorme accroissement de la capitale est un *mal*. Je voudrois que ces remarques fussent étendues jusqu'aux montagnes de l'Écosse et aux îles de l'ouest; ce Voyage jetteroit sur toutes ces questions une grande lumière. — Je

vais passer aux manufacturiers, et vous offrir sur ce sujet quelques réflexions.

Le medium du salaire des manufacturiers est comme il suit :

	s.	d.
Gains des manufacturiers, par semaine, dans l'est de Lavenham à Braintree, en medium	6	6
— Dans l'ouest, à Witney et Gloucester	11	»
— Dans le sud, à Wilton, Salisbury et Rumsey	9	4
Medium général	8	5
[*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 17.]		
Le medium des salaires des journaliers, dans l'est, autour des villes manufacturières, est	8	»
— Autour des mêmes villes, dans l'ouest	5	10
— Autour des mêmes villes, dans le sud	6	»
Medium général des manufacturiers	8	5
— des journaliers-laboureurs	7	9
Supériorité en faveur des premiers	»	8

Vous observerez que j'ai placé ici en contraste les gains des laboureurs et des manufacturiers dans l'est, l'ouest et le sud de l'Angleterre ; et voici quel est sur cela ma raison :

Dans l'ouest de l'Angleterre, les dernières révoltes populaires, à l'occasion du prix des denrées, ont été plus chaudes et plus violentes que dans toute autre partie du royaume. Comme je traversois cette contrée, je fis des recherches sur l'état des révoltés, et je trouvai qu'ils étoient, pour la plupart, des ouvriers des manufactures ; que les laboureurs qui se trouvoient parmi eux, n'y étoient qu'à l'instigation des autres ; et que non-seulement les manufacturiers y étoient en beaucoup plus grand nombre que les laboureurs, mais que les premiers étoient ceux qui avoient commencé.

Je ne fus point surpris du résultat de cette information, que je crois, quant à moi, juste et confirmée par une expérience générale. Dans le sud de l'Angleterre, il s'est également élevé beaucoup de révoltes autour des villes manufacturières, et les révoltés étoient aussi, pour la plupart, des ouvriers; il s'y est peu trouvé de laboureurs. Dans l'est, il y a eu une révolte, et nommément à Long-Melford, entre Salisbury et Lavenham; mais celle-ci, au contraire, étoit principalement composée de laboureurs. Leur bande se grossissoit, disent les relations, comme la boule de neige, dans presque toutes les fermes par où ils passoient.

Remarquez à présent, monsieur, les comparaisons que j'ai faites ci-dessus entre la paye des manufacturiers et celle des laboureurs : — vous y trouverez que, dans l'est et dans les sud de l'Angleterre, les manufacturiers gagnent 9 et 11 *s.*; les laboureurs 5 et 6 *s.* : les premiers furent ceux qui se mirent en révolte.

Dans l'est, les manufacturiers gagnent 6 *s.* 6 *d.*; les laboureurs, 8 *s.* : les derniers furent ceux qui se révoltèrent.

Il est bien loin de ma pensée d'assurer, ou même d'insinuer, que la partie pauvre du peuple soit trop bien payée; je suis bien convaincu que plusieurs de ces hommes endurent une misère qui doit être soulagée; mais je dois en même temps assurer que les révoltes et les troubles publics ne sont pas des règles sûres d'après lesquelles on puisse juger de la situation réelle du peuple. Ce fait est prouvé, ce me semble, par l'esquisse ci-

dessus, que j'ai tracée de bonne foi, et d'après les meilleures informations que j'ai pu me procurer.

Mon opinion a toujours été, et l'expérience l'a confirmée, que ce n'est jamais l'ouvrier sage et industrieux qui se révolte. Dans tous les genres d'occupation, il se trouve des paresseux, des ivrognes, des gens sans ordre et sans conduite. Quelques-uns de ces hommes, se trouvant rassemblés, et parlant ensemble de la cherté des vivres, [car c'est aujourd'hui le grand sujet de leurs conversations] s'enflamment mutuellement ; ils savent qu'une révolte sera pour eux une partie de plaisir. Quoi de plus amusant en effet, pour des hommes de cette trempe, que de se répandre par bandes dans le pays, de manger et boire aux dépens d'autrui, et de n'avoir autre chose à faire que de mal faire ? Une révolte n'a pas plutôt éclaté, qu'elle devient le signal et l'occasion de plusieurs autres ; mais quels sont les résultats de tout ce désordre ? — Le prix des denrées est devenu le sujet banal de toutes les émeutes d'un bout du royaume à l'autre, ce qui est toujours accompagné des plus belles fleurs de rhétorique, et de complaintes sur la détresse des pauvres révoltés, complaintes si touchantes, qu'on finit toujours par croire à la réalité de leur misère, et qu'ils inspirent plus de pitié, à proportion que leurs pillages et leurs incendies ont été plus désastreux ; et nos hommes d'état sont comblés d'éloges ! .... Mais évitons de pénétrer, ne fût-ce qu'un instant, dans les régions de la politique ; je ne veux qu'exposer des faits : heureux, lorsque je peux les découvrir

purs, et totalement dégagés de l'alliage des préjugés !

Quelle que soit votre opinion relativement au prix des denrées, je vous invite à ne donner aucune créance aux plaintes et aux réclamations communes des artisans de troubles et de révoltes. Vous pouvez avoir une opinion sur la question en elle-même; mais ne souffrez pas qu'elle soit jamais influencée par les représentations justificatives de ces brigands, qui ne sont autre chose que l'écume la plus impure de la nation. Plus ces hommes-là gagneront, plus ils auront de temps et d'argent à dépenser dans les cabarets, et de moyens de nuire au public.

Le prix du travail est certainement trop bas dans quelques parties du royaume : dans l'ouest de l'Angleterre, par exemple, où, dans beaucoup d'endroits, il ne s'élève pas au-dessus de 5 ou 6 *s.* toute l'année, il n'y a aucune proportion entre ce prix et ceux des denrées de première nécessité. Si quelque chose pouvoit justifier une révolte, ce seroit l'extrême modicité des salaires de ces laboureurs, qui gagnent la moitié moins que les manufacturiers. Je ne suis pas juge compétent pour décider quel doit être en général le prix du travail; mais il est évident pour moi, que s'il est trop bas dans l'ouest de l'Angleterre, il est, dans la même proportion, trop haut autour de la capitale.

Il est à remarquer que le medium général des manufacturiers est de 8 *d.* plus haut que celui des laboureurs, sans compter les gains extraordinaires des cardeurs de laine.

Nous jetterons maintenant un coup-d'œil sur la culture de ces divers végétaux que j'ai appelés précédemment *récoltes améliorantes*, ou *récoltes-jachères*, et entre lesquelles il s'en trouve qui sont peu usitées parmi les fermiers, et qui leur seroient cependant extraordinairement utiles.

Luzerne.

D'après toutes les expériences que j'ai recueillies sur la luzerne, [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 18.] on peut décider avec certitude que, dans quelques sols et dans quelques circonstances qu'on la cultive, le bénéfice en sera toujours immense. Supposez, par exemple, le produit du docteur Tanner, avec la situation de M. Baldwin, qui lui rend 6 *s.* par semaine : quatre acres nourrissent quatorze animaux, tant vaches que chevaux, à 6 *s.* par tête ; le produit est 4 *l.* 4 *s.* par semaine, et si la luzerne dure vingt-quatre semaines, c'est 96 *l.* 16 *s.* les quatre acres, ou 24 *l.* 4 *s.* par acre ; mais dans la situation même du docteur Tanner, le bénéfice qu'il tire de cette récolte est très-considérable, vu la modicité de ses frais. La culture de la luzerne en plein champ, est beaucoup supérieure à la culture par rangées, ou par transplantation. Il est à remarquer, dans la culture de M. Davy, que la luzerne n'eut point à souffrir d'une extrême sécheresse.

Pimprenelle.

Il paroît prouvé d'après mes minutes [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 18.] que c'est sans raison que

quelques cultivateurs ont prétendu que les animaux n'aiment point la pimprenelle : l'essai fait à Stoak est pleinement satisfaisant, sur-tout en ce que cette plantation fournit du fourrage vert pour les moutons et les chevaux, dès janvier et février : on sait que tous les autres pâturages sont beaucoup plus tardifs.

Carottes.

Cette racine est un des meilleurs articles que puisse admettre un agriculteur, dont le sol n'est point une argile forte, ni trop près du tuf. Sept cents bushels par acre recueillis par M. Ray, [*V.* l'art. *Récapitulations*, N° 18.] à 1 *s.*, font la somme de 35 *l.*; seulement à 6 *d.*, celle de 17 *l.* 10 *s.*, ce qui laisse encore 10 *l.* de bénéfice par acre.

Pommes de terre.

Le succès de ces différens végétaux, pommes de terre, carottes, luzerne, &c. demande une attention spéciale de la part des personnes éclairées qui voudront, par un système complet d'agriculture, faire sur une petite quantité de terre des récoltes aussi utiles et aussi abondantes, qu'en feront les autres sur de vastes étendues de terrain en suivant les méthodes communes; et il n'est aucun système qui puisse fournir les moyens d'entretenir un aussi grand nombre d'animaux de toute espèce. Prenons pour exemple les carottes et la luzerne. Nous venons de voir que la luzerne du docteur Tanner, fournit, sur quatre acres, une nourriture suffisante à quatorze animaux; c'est

pour la nourriture d'été, sept animaux sur deux acres. Pour l'hiver, les carottes de M. Ray montent à sept cents bushels par acre. Supposons que nous en donnions à quatre animaux dix bushels par semaine, il en faudra pour sept, dans cette proportion, durant vingt-six semaines, quatre cent cinquante-cinq bushels, ce qui est la récolte de cent cinq roods quarrés. Ainsi, deux acres de luzerne et un acre et demi de carottes, peuvent nourrir sept bêtes à cornes toute l'année; mais portons cela à deux acres trois quarts, alors la proportion sera quatorze bêtes à cornes sur cinq acres et demi de terre.

Les pommes de terre, en plusieurs endroits, se vendent 2 *s.*, 2 *s.* 6 *d.*, et 3 *s.* le bushel. Six cents bushels à 2 *s.* 6 *d.* font 75 *l.*

Un autre objet qui mérite attention, et ce sera le sujet des dernières réflexions que me fourniront les minutes de mon Voyage, c'est la comparaison des bénéfices résultans des diverses cultures de certains sols. J'ai donné les détails de l'agriculture pratiquée dans divers endroits, où le fermier doit faire de grands profits; mais je n'ai point examiné quel sol ou quelles circonstances données sont les plus avantageuses; ou en d'autres mots, en quel lieu, cité dans le cours de ce Voyage, devroit se fixer, de préférence à tout autre, un homme qui se proposeroit de retirer tout l'usufruit possible de l'agriculture. La solution de ce problême offre un objet de la plus grande utilité

utilité. Je vais prendre pour objets de comparaison les lieux sur lesquels j'ai pu rassembler un plus grand nombre de détails.

Dans les parties améliorées de Norfolk, une ferme de onze cents acres, dont j'ai donné ci-dessus les particularités, produit 1,263 *l.* de bénéfice annuel, ou 1 *l.* 3 *s.* par acre. Dans ce pays les fermes sont pour l'ordinaire de mille à trois mille acres. Si un de ces fermiers dépense pour l'entretien de sa famille les 3 *s.* par acre, et met de côté les livres, sur une ferme de mille acres, il sera dans vingt ans riche de 20,000 *l.* Cet aperçu est suffisant pour expliquer les grandes fortunes faites par les fermiers de Norfolk.

La ferme de M. Orbel-Ray à Tostock, peut servir de base à mon premier calcul. Son cours de récolte est : 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment. Voici le détail de ses frais et de ses produits :

TURNEPS.

DÉPENSES.	PAR ACRE. *l.*	*s.*	*d.*
Cinq labours, à 4 *s.*	1	»	»
Herser trois fois, à 4 *d.*	»	1	»
Semence et frais pour semer	»	1	3
Biner deux fois	»	6	6
Arracher les turneps et les porter aux étables	»	15	»
Seize charges de fumier de cour	1	4	»
Cent charges, par acre, de terreau et d'argile, qui durent vingt ans ; la dépense est donc, par an	»	3	»
Rente, &c.	1	»	»
	4	10	9
PRODUIT :			
Valeur des turneps	2	10	»
Perte	2	»	9

ORGE.

DÉPENSES.	PAR ACRE. l.	s.	d.
Trois labours	»	12	»
Herser trois fois	»	1	»
Quatre bushels de semence, à 2 *s.* 6 *d.*	»	10	»
Frais du semeur	»	»	3
Faucher et moissonner	»	5	»
Battage de six quarters	»	6	»
Transport au marché, &c.	»	3	»
Pour l'engrais d'argile	»	3	»
Rente	1	»	»
	3	»	3
PRODUIT:			
Six quarters à 20 *s.*	6	»	»
Chaume et paille	1	»	»
	7	»	»
Dépenses	3	»	3
Profit	3	19	9

TRÈFLE.

DÉPENSES.	l.	s.	d.
Semence	»	5	»
Frais pour semer	»	»	3
Pour le faucher, le botteler et l'entasser deux fois	»	12	»
Argile	»	3	»
Rente	1	»	»
	2	»	3
PRODUIT:			
Valeur du fourrage	2	10	»
Dépenses	2	»	3
Profit	»	9	9

FROMENT.

DÉPENSES.	l.	s.	d.
Un labour	»	4	»
Semence, deux bushels, à 5 *s.*	»	10	»
Un semeur	»	»	3
	»	14	3

	l.	s.	d.
Ci-contre	»	14	3
Herser	»	1	»
Rigoles pour faire écouler l'eau	»	»	6
Sciage	»	5	»
Moisson	»	1	6
Battage de trente-huit bushels, à 3 *d.*	»	9	6
Transport au marché	»	4	6
Argile	»	3	»
Rente	1	»	»
	2	19	3

PRODUIT.

Trente-huit bushels, à 5 *s.*	9	10	»
Paille, &c.	1	»	»
	10	10	»
Dépenses	2	19	3
Profit	7	10	9

RÉCAPITULATION.

	l.	s.	d.
Profit sur l'orge	3	19	9
— sur le trèfle	»	9	9
— sur le froment	7	10	9
	11	19	6
Perte sur les turneps	2	»	9
Profit net	9	18	9
Ce qui fait par acre, en medium, pour chaque année	2	9	8
Pour cent acres	248	6	8
Pour mille acres	2483	6	8

On voit, d'après ce système d'agriculture, comment un fermier peut donner à sa terre, dans l'espace de quatre années deux récoltes-jachères, l'une desquelles lui produit de la perte, et l'autre fort peu de profit, et cependant tirer de sa terre d'immenses bénéfices. C'est une des plus grandes leçons qu'on puisse donner aux agriculteurs.

Non-seulement l'effet des turneps et du trèfle est de nettoyer le champ ; ces deux récoltes sont encore particulièrement utiles, en ce que, mangées par le bétail, elles fournissent, et à très-bon marché, des quantités prodigieuses de fumier. Une manière plus avantageuse encore d'en tirer parti, pour le même objet, c'est de faucher le trèfle pour fourrage, et de le faire manger avec les turneps par des bœufs engraissés à la réserve. Tel est l'emploi qu'en fait M. Ray, et je ne doute pas que, considérée sous le rapport des engrais, cette méthode ne soit beaucoup plus avantageuse que celle qui consiste à faire manger les turneps sur-le-champ même par les moutons, méthode d'après laquelle il est difficile que les turneps produisent une valeur de 2 *l.* 10 *s.* par acre. Par le moyen de cet emploi du trèfle et des turneps, judicieusement entre-mêlés avec les récoltes de blé, la terre est toujours entretenue parfaitement nette de mauvaises herbes, et en pleine vigueur.

Mais il est à propos de diversifier ici le cours de culture, en y supposant les carottes introduites à la place des turneps, à la manière du même M. Ray, et conformément aux détails qu'il m'en a fournis. [*V.* l'appendice ci-après.]

DÉPENSES.

	l.	*s.*	*d.*
M. Ray les porte à.	7	17	6
Pour l'argile	»	3	»
Pour étêter, nettoyer, enlever les carottes, &c. . .	1	10	6
	9	19	»

PRODUIT:

Sept cents bushels, supposés à 6 *d.*	17	10	»
Dépenses.	9	10	6

	l.	*s.*	*d.*
Profit sur les carottes	7	19	6
— sur l'orge	3	19	9
— sur le trèfle	»	9	9
— sur le froment	7	10	9
	19	9	9
Medium pour chacune des quatre années, par acre.	4	17	5
Pour cent acres	487	1	8
Pour mille acres	4870	16	6

Nous trouvons ici le bénéfice du cours doublé par l'introduction des carottes à la place des turneps, en évaluant les premières seulement, à 6 *d.* le bushel; nous y trouvons aussi les mêmes avantages conservés, mais à un plus haut degré. L'engrais, le sarclage, tout est ici supérieur à la culture des turneps; ce qui prouve la haute importance des carottes, et la nécessité de s'occuper spécialement de cette culture. Tous les sols sont également propres aux carottes, excepté les argiles humides et dures, ou les fonds secs et arides, au-dessous desquels seroit le roc à une petite profondeur.

Un autre cours qui mérite examen, est celui que pratique, dans le même comté, M. Lord, sur son sol argileux. Sa première opération a été de dessécher et d'améliorer avec de l'argile nouvelle. Son cours de récolte est: 1. jachère; 2. orge; 3. trèfle, pendant deux ans; 4. froment.

JACHÈRE.

DÉPENSES.

	l.	*s.*	*d.*
Cinq labours	1	»	»
Herser	»	1	6
Rigoles pour faire écouler l'eau	»	1	»
Desséchement, 3 *l.*; argile, 6 *l.*: en tout 9 *l.*, dont le vingtième, par année, sera de	»	9	»
Rente	»	17	»
	2	8	6

ORGE.

DÉPENSES.

	l.	*s.*	*d.*
Trois labours	»	12	»
Herser	»	1	»
Semence et frais du semeur	»	10	3
Faucher et moissonner	»	5	»
Battage de sept quarters	»	7	»
Transport au marché	»	3	6
Desséchement et argile	»	9	»
Rente	»	17	»
	3	4	9

PRODUIT:

Sept quarters, à 20 *s.*					7	»	»
Paille, &c.					1	»	»
					8	»	»
Dépenses: { pour la jachère	2 *l.*	8 *s.*	6 *d.*	}	5	13	3
Dépenses: { pour l'orge	3	4	9	}			
Profit					2	6	9

TRÈFLE.

DÉPENSES.

	l.	*s.*	*d.*
Semence et frais pour semer	»	5	3
Desséchement et argile	»	9	»
Rente, &c.	»	17	»
	1	11	3

PRODUIT:

M. Lord le fait paître par son bétail. Le prix ordinaire d'un acre de trèfle dans le voisinage est 2 *l.* 2 *s.* Je le porte à	2	10	»
Dépenses	1	11	3
Profit	»	18	9

TRÈFLE, 2e année.

DÉPENSES.

	l.	s.	d.
Desséchement et argile	»	9	»
Rente	»	17	»
	1	6	»

PRODUIT:

La valeur de la récolte, proportionnée à celle de la première année, doit être	2	»	»
Dépenses	1	6	»
Profit	»	14	»

FROMENT.

DÉPENSES.

	l.	s.	d.
Un labour	»	4	»
Herser	»	1	»
Engrais	1	10	»
Semence	»	10	»
Frais du semeur	»	»	3
Rigoles	»	1	»
Sciage	»	5	»
Moisson	»	1	6
Battage de cinq quarters	»	10	»
Transport au marché	»	5	»
Desséchement et argile	»	9	»
Rente, &c.	»	17	»
	4	15	9

PRODUIT:

Cinq quarters, à 5 *s.*	10	»	»
Paille	1	»	»
	11	»	»
Dépenses	4	13	9
Profit	6	6	3

RÉCAPITULATION.

	l.	s.	d.
Profit sur l'orge	2	6	9
— sur le trèfle, première année	»	18	9
— sur *id.*, deuxième année	»	14	»
— sur le froment	6	6	3
	10	5	9
Medium par acre, pour chaque année	2	1	2
Pour cent acres	205	16	8
Pour mille acres	2058	6	8

Le sol de M. Lord étoit naturellement pauvre, froid et humide; on l'auroit loué fort cher à 10 *s.* par acre : cependant nous voyons que, grâce aux peines qu'il a prises, et grâce à son intelligence en agriculture, il sait en retirer de grands bénéfices, quoiqu'il ait dans son cours de cinq ans, une jachère et deux années de trèfle. Ce n'est qu'en semant rarement du blé, qu'on en fait d'aussi grandes récoltes (52).

Une culture digne encore d'observation, est celle de Bexley, dans le comté de Kent. Le sol y est un loam bon et fertile sur un fond de craie, à 20 *s.* l'acre. Le cours de récolte est : 1. pois, et ensuite turneps; 2. orge; 3. trèfle; 4. froment.

Pois et Turneps.

Dépenses.

	l.	*s.*	*d.*
Trois labours, à 8 *s.*	1	4	»
Herser	»	2	»
Planter les pois en drills	»	2	6
Semence	»	12	»
Engrais	2	»	»
Deux labours	»	16	»
Semence et frais pour semer les turneps	»	1	3
	4	17	9

(52) Une vérité dont le cultivateur devroit se pénétrer, est que les plantes céréales fatiguent le sol par leur végétation, qu'elles l'occupent long-temps, que leurs débris sont nuls pour l'amélioration, et pour réparer la déperdition du terreau. D'après des faits aussi certains, doit-on espérer des récoltes abondantes en blé, lorsqu'elles se succèdent, ou qu'elles sont trop rapprochées ? Il est donc important de cultiver d'autres végétaux, afin que le sol puisse réparer ses pertes.

	l.	*s.*	*d.*
Ci-contre	4	17	9
Binage	»	6	6
Rente, dixme, &c.	1	6	»
	6	10	3

PRODUIT:

Pois, vendus sur la place	4	»	»
Turneps mangés par le bétail	2	»	»
	6	»	»
Dépenses	6	10	3
Perte	»	10	3

ORGE.

DÉPENSES.

	l.	*s.*	*d.*
Trois labours	1	4	»
Herser	»	1	6
Semence, quatre bushels	»	10	»
Frais des semailles	»	»	3
Faucher et moissonner	»	8	»
Battage de six quarters et demi	»	9	9
Port au marché	»	3	3
Rente, &c.	1	6	»
	4	2	9

PRODUIT:

Six quarters et demi	6	10	»
Paille	1	10	»
	8	»	»
Dépenses	4	2	9
Profit	2	17	3

TRÈFLE.

DÉPENSES.

	l.	*s.*	*d.*
Semence &c.	»	5	»
Faucher et botteler deux fois	1	»	»
Rente	1	6	»
	2	11	»

PRODUIT:

Trois charges, à 40 *s.*	6	»	»
Dépenses	2	11	»
Profit	3	9	»

FROMENT.

DÉPENSES.

	l.	s.	d.
Un labour	»	8	»
Herser	»	2	»
Semence, &c.	»	10	3
Rigoles pour l'eau	»	»	6
Sciage et moisson	»	10	»
Battage [Supposons de cinq quarters, au lieu de six et demi portés dans mes minutes.]	1	»	»
Port au marché	»	10	»
Reute, &c.	1	6	»
	4	6	9

PRODUIT:

Cinq quarters	10	»	»
Paille	1	10	»
	11	10	»
Dépenses	4	6	9
Profit	7	3	5

RÉCAPITULATION.

	l.	s.	d.
Profit sur l'orge	3	17	3
— sur le trèfle	3	9	»
— sur le froment	7	3	3
	14	9	5
Perte sur les pois et turneps	»	10	3
Profit net	13	19	3
Par acre, pour chaque année	3	9	9
Pour cent acres	348	15	»
Pour mille acres	3487	10	»

On voit, d'après cette estimation, que les bénéfices résultans de la culture de ces terrains riches sont très-considérables, malgré les hauts prix de la rente et du travail. Les récoltes qu'on y pratique sont régulières, et ces bénéfices seroient encore extraordinairement augmentés, si les carottes

étoient substituées aux pois et aux turneps, quoique cette culture augmentât encore la dépense. C'est ce que fera voir le calcul suivant :

CAROTTES.

DÉPENSES.

	l.	*s.*	*d.*
Trois labours	1	4	»
Herser	»	2	6
Engrais	2	»	»
Semence	»	6	»
Frais des semailles	»	1	6
Biner trois fois	3	3	»
Les arracher	1	10	»
Les étêter, nettoyer, &c	2	»	»
Rente	1	6	»
	11	13	»

PRODUIT :

Un sol de cette nature étant beaucoup plus riche que celui de M. Ray, quoique la dépense y soit beaucoup plus forte, ne devroit pas être estimé à une moindre valeur ; cependant je n'estimerai ici le produit qu'à cinq cents bushels, à 1 *s.*	25	»	»
Dépenses	11	13	»
Profit sur les carottes	13	7	»
— sur l'orge	3	17	3
— sur le trèfle	3	9	»
— sur le froment	7	3	3
	27	16	6
Ce qui fait par acre, pour chaque année	6	19	1
Pour cent acres	695	8	4
Pour mille acres	6954	3	4

Tous ces exemples prouvent assez clairement la nécessité de substituer aux turneps quelqu'autre récolte-jachère, pour quiconque voudra tirer de sa terre tout le parti possible. Les turneps sont une racine extrêmement utile, comme jachère

générale, dans une grande ferme, et comme nourriture du bétail, dans les endroits où les carottes ne pourroient croître; mais on voit, d'après l'expérience de la plus grande partie du royaume, que la récolte de ce végétal dédommage difficilement des frais de sa culture, et qu'il ne les couvre jamais, si l'on n'engraisse pas convenablement la terre. Il en est autrement des carottes : une jachère de la sorte équivaut à une des meilleures récoltes du cours qu'on suit. Elles préparent mieux la terre pour le blé, que les turneps; ce que l'on concevra aisément, d'après le triple binage qu'elles exigent. On peut les employer à tous les usages auxquels on emploie les turneps, et à beaucoup d'autres encore. Bexley n'est qu'à dix mille de Londres, où les carottes se vendent de 2 *s.* 6 *d.* à 4 *s.* le bushel. Les frais de transport à Londres ne s'éleveroient pas à plus de trois *d.*; et cependant je les ai estimés à 1 *s.* Quelle source de profit pour les cultivateurs des environs ! Les pommes de terre sont une autre récolte, qui, introduite dans le cours, d'après les mêmes principes, produiroit également des bénéfices extraordinaires.

RÉCAPITULATION.

	l.	*s.*	*d.*
Profit, par acre, pour chaque année, en suivant la méthode de M. Ray	2	9	8
— *Id.* en substituant les carottes aux turneps . .	4	17	5
— D'après la méthode de M. Lord	2	1	2
— Agriculture de Bexley	3	9	9
— *Id.* avec des carottes à la place des pois et turneps	6	19	1

Je ne puis terminer cette lettre, et le récit de mon Voyage de six semaines, sans répéter ce que j'ai déjà dit plus d'une fois, que le petit nombre de faits que j'ai recueillis dans ce court espace de temps, ne peut être une autorité équivalente à celle qui résulteroit d'une vue générale de l'île entière. Mais si les informations que j'ai pu prendre ne sont pas d'une grande étendue, je me flatte du moins qu'elles ne seront pas dénuées d'utilité.

S'il arrivoit que quelqu'un voulût suivre mon exemple, et entreprît de donner les particularités d'un semblable Voyage, il pourroit aujourd'hui profiter de mes omissions et de mes erreurs, comme j'en profiterois moi-même, si j'avois quelque jour occasion d'en entreprendre un autre. Il feroit bien sur-tout d'être encore plus méthodique dans ses recherches, principalement au commencement du Voyage; mais de quelque ardeur qu'il soit animé, quel que soit son courage, il doit s'attendre à de fréquentes occasions de l'exercer pleinement; il trouvera, si j'en puis juger par ma propre expérience, que ce n'est ni sans fatigues, ni sans dépenses, que l'on parvient à se procurer de tels renseignemens.

Un de mes plus ardens desirs est de voir recueilli et publié, pour l'utilité générale, un état exact et détaillé de l'économie rurale, et de la situation des manufactures de tout le royaume: je ne doute pas qu'en cela votre vœu ne se réu-

nisse au mien ; mais, hélas ! nous avons peu d'espoir de le voir rempli.

Les principales maisons de campagne que j'ai visitées, sont, Holkam, Houghton, Blenheim, Wilton, Persfield, Vanstead.

Je suis, Monsieur, &c.

* * * *

APPENDICE.

Depuis que l'article de M. Ray a été imprimé, il m'a fait l'honneur de m'adresser les détails suivans, concernant les frais de culture de ses carottes et de ses pommes de terre.

Pommes de terre.

	l.	*s.*	*d.*
Cent soixante roods de *trenching* (53), à 8 d. le rood.	5	6	8
Quinze charges de fumier	»	15	»
Quinze bushels de pommes de terre, à 18 *d.* . .	»	18	»
Douze journées de travail	»	16	»
Dix-huit journées de deux hommes employés au binage.	2	8	»
Enlever la récolte de six cents bushels, à 1 *d.* l'un. .	2	10	»
Rente, dixmes, haies, &c.	1	»	»
	13	13	8

M. Ray m'écrit qu'il n'a pas tiré un bon parti de la vente de ses pommes de terre; que deux fois on lui en a offert 9 *d.* par bushel, ce qu'il

(53) *Trenching*, plantation avec des fosses ou des trous, c'est-à-dire, qu'après le labour préparatoire, on ouvre des petits fossés pour y déposer les pommes de terre. C'est la culture irlandoise, une des meilleures, sur-tout quand on recouvre la pomme de terre avec un peu de terreau, ou des terres gazonnées, ce qui facilite merveilleusement sa végétation.

a refusé, imaginant qu'elles valoient 1 *s.* : cependant il en a vendu trois cent cinquante à ce dernier prix ; mais, quelle que soit la valeur de ce végétal dans d'autres contrées, il en a peu pour les paysans pauvres de son voisinage. Ayant donné le surplus à ses cochons, il a remarqué qu'ils en faisoient assez peu de cas, lorsqu'elles étoient nouvellement cueillies, mais qu'ils les dévoroient fort avidement, lorsqu'elles étoient restées quelque temps en tas, et qu'elles commençoient à germer. Ayant été obligé de laisser en terre une immense quantité de petites pommes de terre, il se fia sur cette semence pour une récolte prochaine ; mais il eut lieu de s'en repentir : la récolte fut fort peu considérable, et accompagnée d'un grand nombre de mauvaises herbes. — A la Saint-Michel, en 1769, il disposa sa terre en billons, et sans y mettre de nouvel engrais, il y sema, en mars 1770, des carottes au semoir ; les rangées étoient espacées de 14 pouces. La peine extrême qu'il eut à sarcler ces carottes, lui fit craindre que la récolte ne payât pas la dépense ; cependant il en récolta, à la Saint-Michel, six cents bushels, dont on lui offrit 7 *d.* par bushel. Il mit aux carottes dix cochons déjà forts, et leur en donna cent cinquante bushels : ils les eurent bientôt mangées ; mais cette nourriture ne les engraissa point. Ses chevaux de selle et de chariot mangèrent le reste. A la Saint-Michel 1770, il laboura la terre comme l'année précédente, et y fit porter, durant la gelée, vingt charges de fumier ; il y sema de nouveau des carottes, et la récolte monta, au

au compte de son jardinier, à sept cents bushels. Voici l'état de ses dépenses :

	l.	*s.*	*d.*
Un labour à la Saint-Michel	»	3	»
Un labour de printemps et un hersage	»	3	6
Vingt charges de fumier	1	10	»
Semence	»	15	»
Les journées d'un ouvrier pour semer, et d'un jeune homme, pendant une semaine	»	10	»
Premier binage	1	11	6
Deuxième binage	»	16	»
Pour les enlever	1	»	»
Rente, &c.	1	»	»
	7	17	6

Je demande la permission de faire ici deux observations :

1°. Une particularité très-remarquable, et qui mérite bien d'être plus attentivement examinée, c'est que les cochons préfèrent les pommes de terre, après qu'on les a gardées quelque temps, et lorsqu'elles commencent à germer : peut-être qu'en vieillissant ces racines acquièrent une qualité acide.

2°. Je remarquerai, relativement à M. Ray, qui prétend que ses cochons ne se sont point engraissés en mangeant des carottes, que ce fait est encore indécis. Il est à regretter que des cultivateurs instruits ne veuillent pas se donner la peine de faire eux-mêmes, et avec soin, quelques expériences sur un fait aussi important. J'ai rapporté dans mes autres écrits, plusieurs faits qui détruisent l'assertion de M. Ray, d'autres qui la confirment.

Le seul moyen de découvrir la vérité, c'est de faire des essais comparatifs. Il est essentiel de

peser les cochons vivans, au moment qu'on les met à l'engrais, et de les peser encore avant de les tuer, afin de s'assurer exactement de la quantité de chair qu'aura produit l'engrais. On ne peut en cela s'en rapporter au témoignage de ses yeux, ni calculer d'après le prix de la vente (54). Mettez deux cochons aux carottes crues ;

Deux autres aux carottes bouillies ;

Deux autres aux carottes bouillies, mais mixtionnées avec une portion de farine d'orge ou de pois, à la quantité, je suppose, d'un tiers ou d'un quart, et leur donnez ce mélange froid ;

Deux autres, enfin, aux carottes vieilles et déjà acides :

Si quelqu'un de ces cochons s'engraisse bien, on peut le tuer quand il sera à son point ; mais autrement il faut le maintenir à la même nourriture pendant trois mois.

Quelques cochons augmentent considérablement du moment qu'on les a mis à l'engrais ; c'est ce qui peut tromper et l'œil et le jugement : mais en le pesant, comme je l'indique, la croissance et l'engrais seront également portés en compte.

Il seroit à propos de ne pas borner ces essais aux cochons : les bœufs, dit-on, profitent aussi merveilleusement avec les carottes, et il est indubitable que l'animal qui s'engraisse avec des turneps, doit s'engraisser également, et mieux encore, avec

(54) On trouvera dans les *Annales d'agriculture* un Mémoire de l'auteur, très-détaillé à ce sujet : il a fait exactement ce qu'il conseille ici.

l'autre racine; mais pour faire l'essai d'une manière satisfaisante, il faudroit aussi les peser vivans, ce qui n'est point aisé; il faudroit avoir exprès une balance. Quant aux moutons, l'essai peut être fait sans difficulté. Le grand objet est de connoître combien un tun de carottes donnera, d'après le calcul fait du poids de l'animal, de livres de porc, de mouton ou de bœuf.

Qu'on achète quelques-uns de ces animaux, qu'on les engraisse de carottes, et qu'on les vende ensuite; si l'on prend pour valeur des carottes la différence entre le prix de l'achat et celui de la vente, cette évaluation ne sera jamais satisfaisante. Tantôt le bénéfice paroîtra fort considérable, tantôt excessivement modique, selon que les animaux auront été achetés cher ou à bon marché. Les prix de la vente sont aussi fort variables : le poids seul de la viande peut donner un résultat sûr. — Croiroit-on que depuis cinquante ans au moins que les fermiers ordinaires engraissent leurs bestiaux avec des turneps, si vous demandiez aux plus habiles d'entre eux combien un tun de turneps donne, l'un dans l'autre, de livres de bœuf, vous les trouveriez aussi pleinement ignoraus sur cet article, que sur celui des exploits de Magon, général Carthaginois.

Ceux qui se déclarent les partisans et les défenseurs de la *bonne vieille routine*, et font profession de tourner en ridicule ce qu'ils appellent *agriculture de livres*, diront à cela que les fermiers savent fort bien distinguer les bons turneps d'avec les mauvais; que cette autre connoissance, quand

ils l'auront acquise, ne fera pas que leurs bœufs s'engraissent plus vîte, et qu'elle est conséquemment inutile. J'ai prouvé ci-dessus non-seulement combien elle est utile, mais combien elle est indispensablement nécessaire à ceux d'entre eux qui seroient tentés de doubler leur revenu, en substituant une récolte extraordinairement avantageuse, à une qui ne rend pas ses frais de culture.

VUES

SUR le projet d'AMÉLIORER la plaine inculte de Salisbury, et de la convertir en ferme.

UN carré de vingt-deux milles en tout sens contient quatre cent quatre-vingt-quatre milles carrés, et chaque carré étant de six cent quarante acres, leur réunion forme en total le nombre de trois cent neuf mille sept cent soixante acres. Supposons le tout divisé en fermes, chacune d'un mille carré, ou de six cent quarante acres; en mettant pour les routes quatorze milles carrés, il en restera quatre cent soixante-dix pour l'amélioration. Je vais calculer une de ces fermes.

	l.	*s.*	*d.*
Bâtimens, c'est-à-dire, une maison, grange, écurie, étable, loges à cochons, et murs de clôture	500	»	»
Haies qui séparent les terres en champs de quarante acres, avec des fossés, les bords plantés d'épines blanches, défendues par des haies mortes; portes avec palissades aux extrémités, arches, &c.: le tout bien conditionné, d'après la manière indiquée dans mon Cours d'Agriculture expérimentale, en y comprenant les réparations	899	4	6
Plantation de cent quarante acres, à 40 *s.* par acre. .	280	»	»
Couper et brûler cinq cents acres, à 25 *s.* Le prix ordinaire du pays est 15 *s.*	625	»	»
	2,304	4	6

CHAPTAL DE LA FERME.

	l.	s.	d.
Vingt-quatre chevaux, à 20 *l.*	480	»	»
Un waggon à larges roues	70	»	»
Cinq à roues étroites, à 25 *l.*	125	»	»
Cinq charrettes, à 12 *l.*	60	»	»
Douze charrues	50	»	»
Douze herses	30	»	»
Cinq rouleaux	15	»	»
Harnois	50	»	»
Instrumens divers	40	»	»
Ameublement, &c.	100	»	»
	1,020	»	»
Premiers frais d'amélioration	2,504	4	6
	3,524	4	6
Intérêt de cette somme, à 4 pour $\frac{0}{0}$	133	»	»
Un intendant	67	»	»
Dépenses annuelles et fixes	200	»	»

1ere année, TURNEPS.

	l.	s.	d.
Un labour, à 5 *s.* par acre; pour cinq cents acres	125	»	»
Herser, à 2 *s.* 6 *d.* par acre	62	10	»
Semence, à 1 *s.*	25	»	»
Frais de semaille, à 3 *d.*	6	5	»
Binage, à 10 *s.*	250	»	»
Un troupeau de moutons	50	»	»
Rente, &c., à 2 *s.* 6 *d.* 62 *l.* 10 *s.* / *Id.* pour la plantation de cent quarante acres 17 10	80	»	»
Dépenses fixes	200	»	»
	798	15	»

2e année, TURNEPS et ORGE.

	l.	s.	d.
Cent acres de turneps, trois labours, à 5 *s.*	75	»	»
Herser, à 2 *s.* 6 *d.*	12	10	»
Semence et frais de semaille, à 1 *s.* 3 *d.*	6	5	»
Binage, à 12 *s.*	50	»	»
	143	15	»

	l.	s.	d.
Ci-contre	143	15	»
Moutons	10	»	»
Quatre cents acres orge et avoine : trois labours, à 5 *s.*	300	»	»
Hersage, à 2 *s.* 6 *d.*	50	»	»
Semence, à 12 *s.*, et frais pour semer, à 3 *d.*	245	»	»
Semence de sainfoin pour deux cents acres, à 15 *s.* par acre	150	»	»
Frais de semaille, à 3 *d.*	2	10	»
Fauchage, moisson et charroi	100	»	»
Battage de quatre quarters par acre ; seize cents quarters, à 1 *s.* 4 *d.*	106	13	»
Port au marché, à 6 *d.*	40	»	»
Rente, &c., comme ci-devant. . . . . 80 *l.* / Dépenses fixes 200	280	»	»
Semailles de trèfle sur cent acres, à 5 *s.* 3 *d.*	26	5	»
Cent têtes de jeune bétail pour consommer la paille et faire du fumier	300	»	»
	1,754	3	»

3e année, Turneps, Orge, Trèfle et Sainfoin.

	l.	s.	d.
Dépenses sur cent acres de turneps, comme l'année précédente, à 30 *s.* 9 *d.* par acre	153	15	»
Engrais tiré de la ferme, autant qu'il peut y en avoir ; supposons-en mille charges, à 6 *d.*, pour le travail qu'il exige	25	»	»
Faucher, botteler, charrier deux fois le produit en trèfle de cent acres, à 12 *s.*	60	»	»
Id. Frais d'exploitation de deux cents acres de sainfoin, à 6 *s.*	60	»	»
Trois labours de cent acres d'orge, à 5 *s.*	75	»	»
Hersage, à 2 *s.* 6 *d.*	12	10	»
Semence, à 12 *s.*	60	»	»
Semailles, à 3 *d.*	1	5	»
Faucher, &c., à 5 *s.*	25	»	»
Battage de quatre quarters par acre ; quatre cents quarters, à 1 *s.* 4 *d.*	26	13	»
Port au marché	10	»	»
Rentes et charges fixes	280	»	»
En tout	789	3	»

Nota. Il n'y a point, pour cette troisième année, de bétail à acheter.

Dépenses.

	l.	*s.*	*d.*
Première année	798	15	»
Deuxième année	1,751	5	»
Troisième année	789	5	»
	3,312	1	»

Produit.

Turneps vendus pour être consommés sur place par des moutons, à 30 *s.*	750	»	»
Nota. Il seroit aisé de les vendre dans ce pays, où il y a beaucoup de moutons, cinq fois autant.			
Deuxième année : Cent acres de turneps, à 30 *s.*	150	»	»
— Orge, seize cents quarters, à 22 *s.*	1,760	»	»
— Cent têtes de jeune bétail, qui ont augmenté en valeur en pâturant sur quatre cents acres, à 5 *s.* par acre	400	»	»
Troisième année : Cent acres de turneps, à 30 *s.*	150	»	»
— Cent acres de trèfle, fournissant chacun deux charges ; deux cents charges, à 50 *s.*	300	»	»
— Deux cents acres de sainfoin, produisant cent charges de fourrage, à 30 *s.* l'une	150	»	»
— Quatre cents quarters d'orge, à 22 *s.*	440	»	»
	4,100	»	»
Dépenses	3,242	1	»
Profit	757	19	»
Première amélioration	2,304	4	6
Le bénéfice ci-dessus	757	19	»
Dépense totale de l'amélioration, avec 1000 *l.* de fonds mis sur la ferme, lesquels subsistent toujours	1,646	5	6
La ferme pourroit alors être louée au moins 12 *s.* l'acre, d'après le calcul le plus modéré ; ce qui fait, par année, pour cinq cents acres	300	»	»
Déduite l'ancienne rente, à 1 *s.* 6 *d.*, pour six cent quarante	48	»	»
Reste en amélioration	252	»	»
Ce qui fait au taux de trente années de la rente	7,560	»	»
Déduction de la dépense	1,646	5	6
	5,913	14	6

Outre les cent quarante acres de plantation en bois, qui deviendront une des parties les plus importantes de la totalité.

Le produit moyen, par acre, de trois plantations de M. Mitford, [*V.* ci-après, *Voyage du Fermier*, &c.] la coupe faite après une végétation de quarante-huit, quarante-cinq et quarante ans, donne la somme de 762 *l.* A ce degré de croissance, elles fournissent une coupe annuelle de trois acres, dans une plantation de cent quarante, ce qui fait une somme de 2286 *l.* L'espèce de bois est sapin et pin. Les cinq premières années, la plantation ne produit que du fagot. Les cinq années suivantes, la plantation est d'un meilleur débit. De dix à vingt, les produits peuvent être estimés à 20 *s.* par acre; de vingt à trente ans, à 30 *s.*; de trente à quarante-quatre, à 40 *s.* : alors vient la coupe annuelle de trois acres, après quoi je suppose que les produits payeront seulement les dépenses des nouvelles plantations. Le compte de chaque année sera donc comme il suit :

	l.	*s.*	*d.*
Augmentation de la rente.	252	»	»
Déduction de l'intérêt de 1,646 *l.*	66	»	»
Profit annuel pendant dix ans.	186	»	»
Produit de cent quarante acres	140	»	»
Profit annuel les dix premières années.	326	»	»
	186	»	»
Produit de cent quarante acres	210	»	»
Profit annuel les dix années suivantes	396	»	»
	186	»	»
Produit.	280	»	»
Profit annuel les quatorze années suivantes.	466	»	»
	186	»	»
Trois acres, à 762 *l.*	2,286	»	»
Profit annuel et continuel	2,472	»	»

Tel est le résultat du calcul d'un mille carré, formant une ferme de six cent quarante acres. Si nous faisons maintenant le calcul de quatre cent soixante-dix fermes semblables, nous retrouverons les résultats suivans :

	l.
Augmentation de la rente	144,000
Déduction de l'ancienne rente, à 1 *s.* 6 *d.*	22,560
Bénéfice net de l'amélioration	121,440
Ce qui fait, au taux de trente années de la rente	3,643,200
Déduite la dépense de 1,646 *l.* par chaque mille carré	773,620
Reste de profit net	2,869,580

De plus, soixante-cinq mille huit cents acres plantés en bois.

	l.
Amélioration de la rente	121,440
Déduit l'intérêt de 773,620 *l.*	30,944
Profit annuel pendant dix ans	90,496
	90,496
Produit de soixante-cinq mille huit cents acres plantés en bois, à 20 *s.*	65,800
Profit annuel les dix premières années	156,296
	90,496
Produit, à 30 *s.*	98,700
Profit annuel les dix années suivantes	189,196
	90,496
Produit, à 40 *s.*	131,600
Profit annuel les quatorze années suivantes	222,096
	90,496
Coupe de quatorze cent dix acres, à 762 *l.*	1,074,420
Profit annuel et fixe	1,164,916

Et pour montrer clairement de combien d'immenses bénéfices cette amélioration seroit la source,

et combien encore elle seroit favorable aux progrès de la population, je vais multiplier, par nombre total de 470, quelques-unes des autres particularités de la ferme susdite.

		l.
Bâtimens, clôture, couper et brûler, plantation. . . .		1,082,880
Chaptal de la ferme		479,400
Dépenses des turneps :	Première année.	575,607
	Seconde année	824,380
	Troisième année	570,830
		1,570,817
Amélioration.		1,082,880
Chaptal de la ferme		479,400
Trois années		1,570,817
		3,133,097
Produit de trois années		1,927,000

	Personnes.
Supposons que dans chaque ferme soit un fermier, sa femme et trois enfans; en tout	5
Valets.	4
Filles	2
Garçons	2
Journaliers.	15
A chaque Journalier une femme et trois enfans.	60
	88
Dans quatre cent soixante-dix fermes.	41,360

Nous voyons ici, d'après ces calculs, que cette amélioration produiroit aux propriétaires un revenu clair de plus de 1,100,000 *l.* par an; qu'il formeroit une rente nouvelle de plus de 90,000 *l.* par an, et conséquemment un revenu égal pour les tenanciers, qui en alimenteroient un grand nombre de familles; on voit encore qu'il en résulteroit un surcroît de population de plus de 40,000 individus,

Tel est le résultat du calcul d'un mille carré, formant une ferme de six cent quarante acres. Si nous faisons maintenant le calcul de quatre cent soixante-dix fermes semblables, nous retrouverons les résultats suivans :

	l.
Augmentation de la rente	144,000
Déduction de l'ancienne rente, à 1 *s.* 6 *d.*	22,560
Bénéfice net de l'amélioration	121,440
Ce qui fait, au taux de trente années de la rente . .	3,643,200
Déduite la dépense de 1,646 *l.* par chaque mille carré. . .	773,620
Reste de profit net	2,869,580

De plus, soixante-cinq mille huit cents acres plantés en bois.

	l.
Amélioration de la rente	121,440
Déduit l'intérêt de 773,620 *l.*	30,944
Profit annuel pendant dix ans	90,496
	90,496
Produit de soixante-cinq mille huit cents acres plantés en bois, à 20 *s.*	65,800
Profit annuel les dix premières années.	156,296
	90,496
Produit, à 50 *s.*	98,700
Profit annuel les dix années suivantes.	189,196
	90,496
Produit, à 40 *s.*	131,600
Profit annuel les quatorze années suivantes	222,096
	90,496
Coupe de quatorze cent dix acres, à 762 *l.*	1,074,420
Profit annuel et fixe.	1,164,916

Et pour montrer clairement de combien d'immenses bénéfices cette amélioration seroit la source,

et combien encore elle seroit favorable aux progrès de la population, je vais multiplier, par nombre total de 470, quelques-unes des autres particularités de la ferme susdite.

		l.
Bâtimens, clôture, couper et brûler, plantation. . . .		1,082,880
Chaptal de la ferme		479,400
Dépenses des turneps :	Première année.	575,607
	Seconde année	824,380
	Troisième année	570,830
		1,570,817
Amélioration.		1,082,880
Chaptal de la ferme		479,400
Trois années		1,570,817
		3,133,097
Produit de trois années		1,927,000

	Personnes.
Supposons que dans chaque ferme soit un fermier, sa femme et trois enfans; en tout	5
Valets.	4
Filles	2
Garçons	2
Journaliers.	15
A chaque Journalier une femme et trois enfans. . . .	60
	88
Dans quatre cent soixante-dix fermes.	41,360

Nous voyons ici, d'après ces calculs, que cette amélioration produiroit aux propriétaires un revenu clair de plus de 1,100,000 *l.* par an; qu'il formeroit une rente nouvelle de plus de 90,000 *l.* par an, et conséquemment un revenu égal pour les tenanciers, qui en alimenteroient un grand nombre de familles; on voit encore qu'il en résulteroit un surcroît de population de plus de 40,000 individus,

qui devroient leur existence à l'amélioration seule; sans parler d'une multitude immense d'autres individus, qui devroient la leur à l'aisance de ces nouveaux propriétaires, fermiers, laboureurs, &c. De toutes ces particularités réunies, se compose un système d'amélioration nationale, d'une grandeur et d'une importance que ne conçoivent pas, au premier instant, les voyageurs insoucians et frivoles qui vont faire des cavalcades sur ce vaste désert.

Le produit des trois premières années, même auparavant qu'on eût pu établir sur ces terres un ordre de culture plus convenable et plus productif, monteroit à près de 700,000 *l.* par an. Si l'on y comprend les plantations en bois, c'est les calculer à un taux fort modéré, que d'en évaluer le revenu annuel à un million sterling. Il ne faut, pour la réussite de cette entreprise, que la ferme résolution de surmonter les difficultés. Elle pourroit être exécutée par le gouvernement, comme entreprise nationale, ou par une compagnie de particuliers, au moyen d'une souscription. On pourroit louer ces immenses terrains de ceux qui les possèdent, pour l'espace de 99 ans, à un prix un peu au-dessus de sa rente actuelle, ce qui seroit, pour les propriétaires, un grand avantage, en ce que, à l'expiration des baux, ils rentreroient en possession de terres cultivées et en pleine valeur. Je ne propose ce moyen que dans la supposition qu'eux-mêmes ne voudroient pas tenter l'exécution de ce projet.

Supposons que les fermiers vissent leur avantage,

ce qui arriveroit indubitablement, à maintenir en sainfoin deux cents acres sur les cinq cents ; ils pourroient établir sur les trois cents acres le cours de culture suivant : 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment, en donnant à chacune de ces récoltes soixante-quinze acres. La partie en froment produiroit, à deux quarters et demi par acre, cent quatre-vingt sept quarters, et celle en orge, à quatre quarters par acre, trois cents quarters. La totalité des trois cent soixante-dix fermes produiroit :

	q.
En froment	87,890
En orge.	141,000

Les soixante-quinze acres de trèfle, et les vingt-cinq de sainfoin, seroient mangés par des vaches ; ils en nourriroient cinquante pendant l'été : ce nombre de vaches exigeroit près de vingt-cinq charges, ou vingt-cinq acres de sainfoin en fourrage sec ; les soixante-quinze acres de turneps serviroient à nourrir, à la réserve, cent cinquante bœufs, chacun desquels mangeroit une charge de sainfoin sec. Il en resteroit encore assez pour nourrir l'attelage. Ainsi chaque récolte se trouveroit exactement proportionnée avec l'autre.

	l.
Le produit des vaches, en beurre, fromage et veaux, en ne l'évaluant qu'à 5 *l.* par tête, seroit de 250 *l.* par chaque ferme, et pour la totalité, de	117,500
Celui des bœufs, à 12 *l.*, seroit de 1,800 *l.* par chaque ferme, et pour la totalité, de	846,000

Sans compter les autres différens articles de produit.

Quand un pays possède d'aussi grandes ressources

dans son sol, n'est-ce pas une absurdité de la part de ceux qui l'habitent, que de crier famine, et de la craindre. Quelques écrivains, qui n'ont point assez réfléchi sur la quantité de nourriture nécessaire à l'homme, que produit un espace donné de terrain, déclament avec violence contre l'exportation du blé et contre la clôture des biens communaux, comme si c'étoit à ces causes que l'on dût attribuer la cherté des denrées : n'est-il pas évident que le seul moyen de nous procurer l'abondance, est de cultiver toutes les parties de notre sol qui sont susceptibles de culture, et d'accroître d'autant notre population.

Plusieurs personnes regarderont probablement ces calculs comme des visions chimériques. « Il est aisé à un voyageur, diront-ils, de s'écrier : Quelle pitié de voir qu'une si vaste plaine reste inculte ; et à un écrivain, de donner, sur cet article, carrière à son imagination ! S'il devoit résulter un si grand profit de la culture de ces déserts, pourquoi nos pères ne l'ont-ils pas entreprise ? Parler ainsi de froment en abondance, d'orge et de bœufs gras, rien de plus facile ; mais les produire, c'est autre chose ».

En se livrant paisiblement à ces sentimens d'une fausse prudence, on oublie totalement des considérations réelles et décisives.

Quels sont les hommes qui ont originairement posé les bornes entre les terres destinées à rester en friche, et celles qu'il est à propos de cultiver ? Pourquoi voyons-nous ces déserts si irrégulièrement circonscrits ? N'y-a-t-il que les bonnes terres de

cultivées ? Ne voyons-nous que les mauvaises en pacage ? N'allons pas au-delà de ce fait : le hasard seul a tracé ces lignes de démarcation. Les meilleures récoltes en blé que j'aye vues dans ce pays, sont dans des champs qui bordent immédiatement la plaine : le sol est absolument le même ; il doit donc nécessairement, étant cultivé de la même manière, produire les mêmes récoltes.

Mais si chacun, dans cette circonstance, vouloit parler avec franchise, au lieu de nier à-la-fois l'utilité et la possibilité d'une semblable entreprise, le propriétaire diroit : « Je n'ai point d'argent ; ce que vous me proposez est, je le crois, conforme à la vérité ; mais je dépense mon revenu, et fût-il beaucoup plus considérable, je saurois encore comment l'employer. Qu'ai-je besoin de me mêler de labourage et de charrois » ?

Voilà précisément pourquoi nous voyons s'exécuter si peu d'améliorations importantes. Qu'on ne condamne donc pas un projet comme impraticable, par cela seul qu'il n'a pas été tenté. Il est possible du moins que ce qu'on vient de lire, excite, par la force de la conviction, quelques ames patriotiques à se réunir, pour exécuter de concert cette grande et honorable entreprise.

FIN.

RÉCAPITULATIONS.

N° 1.

PRODUIT ET RENTE.

Norfolk, Froment, 4 *q.* Orge, 5 *q.* — Rente, 5 *s.*

Sur une terre améliorée à Tostock, près de Bury en Suffolk : Froment, 4 *q.* $\frac{1}{2}$. Orge, 5 *q.* $\frac{1}{2}$. — Rente, 14 *s.*

Dans une antre : Orge et avoine, 8 *q.* $\frac{1}{2}$. Froment, 4 *q.* $\frac{1}{2}$. — Rente, 16 *s.*

Aux environs de Bury : Froment, 2 *q.* $\frac{1}{2}$. Orge, 3 *q.* $\frac{1}{2}$. Avoine, 4 *q.* — Rente, 12 *s.*

Autour de Hedingham : Froment, 3 *q.* $\frac{1}{2}$. Orge, 4 *q.* $\frac{1}{2}$. Avoine, 5 *q.* — Rente, 12 *s.* 6 *d.*

Entre Hedingham et Braintree, à Samford : Froment, 3 *q.* Orge, 5 *q.* $\frac{1}{2}$. Avoine, 4 *q.* — Rente, 14 *s.*

A Saling, même canton : Orge, 7 *q.* — Rente, 20 *s.*

De Braintree à Chelmsford : Froment, 3 *q.* Orge, 3 *q.* Avoine, 3 *q.*

Entre Dartford et Shoters-Hill : Froment, 6 *q.* $\frac{1}{2}$. Orge, 6 *q.* $\frac{1}{2}$. — Rente, 20 *s.*

Aux environs de Stoken-Church, comté d'Oxford : Orge, 5 *q.* — Rente, 10 *s.*

A Tourville : Froment, 2 *q.* $\frac{1}{2}$. Orge, 4 *q.* Avoine, 2 *q.* — Rente, 9 *s.*

Autour de Colswould-Hills : froment, 3 *q.* Orge, 3 *q.* $\frac{1}{2}$. — Rente, 5 *s.* 6 *d.*

Autour de Lanvachers : Froment, 2 *q.* $\frac{1}{2}$. Orge, 2 *q.* $\frac{1}{2}$. Avoine, 2 *q.* $\frac{1}{2}$.

Aux environs de Bridgend : Froment, 3 *q.* $\frac{1}{2}$. Orge, 3 *q.* $\frac{1}{2}$. fèves, 2 *q.*

Plaine de Salisbury : Froment, 2 *q.* Orge, 3 *q.* $\frac{1}{2}$. Avoine, 4 *q.*

De Salisbury à Romsey : Froment, 3 *q.* Orge, 3 *q.* $\frac{1}{2}$. Avoine, 3 *q.* $\frac{1}{2}$.

D'Alresford à Alton : Froment, 2 *q.* Orge, 2 *q.* $\frac{1}{2}$. Avoine. 3 *q.*

D'Alton à Farnham : Froment, 3 *q.* Orge, 4 *q.* Avoine, 4 *q.*

Entre

Entre Guilford et Ripley : Froment, 3 *q.* Orge, 4 *q.* Avoine, 4. $\frac{1}{2}$. — Rente, 12 *s.* 6 *d.*

Autour d'Ilford en Essex : Avoine, 6 *q.* Froment, 4 *q.* Orge, 5 *q.* — Rente, 30 *s.*

D'Ingatestone à Chelmsford : Froment, 2 *q.* $\frac{1}{2}$. Avoine, 3 *q.*

Autour de Newport : Froment, 2 *q.* Orge, 2 *q.* Avoine, 2 *q.*

N° 2.

SEMENCES ET RÉCOLTES.

FROMENT :

	SEMENCE.			RÉCOLTE.		
	q.	*b.*	*p.*	*q.*	*b.*	*p.*
Près de Bury	»	2	»	2	4	»
Hedingham	»	2	»	3	4	»
Sampford	»	2	»	3	»	»
De Braintree à Chelmsford	»	3	2	3	»	»
Tourville	»	2	1	2	4	»
Lanvachers	»	2	»	2	2	»
Bridgend	»	3	»	3	4	»
Plaine de Salisbury	»	3	»	2	4	»
De Salisbury à Romsey	»	3	1	3	»	»
D'Alresford à Alton	»	3	»	2	»	»
D'Alton à Farnham	»	3	»	3	»	»
Ripley	»	2	2	3	»	»
Ilford	»	2	»	4	»	»
D'Ingatestone à Chelmsford	»	2	»	2	4	»

Deux bushels ; la quantité de semence :

Près de Bury	»	2	»	2	4	»
Hedingham	»	2	»	3	4	»
Sampford	»	2	»	3	»	»
Lanvachers	»	2	»	2	2	»
Ilford	»	2	»	4	»	»
Ingatestone	»	2	»	2	4	»
	1	4	»	17	6	»
Medium	»	2	»	2	7	2

De deux bushels à trois :

Tourville	»	2	1	2	4	»
Ripley	»	2	2	3	»	»
	»	4	3	5	4	»
Medium	»	2	1 $\frac{1}{2}$	2	6	»

Trois bushels.

	q.	b.	p.	q.	b.	p.
Bridgend.	»	3	»	3	4	»
Plaine de Salisbury.	»	3	»	2	4	»
D'Alresford à Alton	»	3	»	2	»	»
D'Alton à Farnham.	»	3	»	3	»	»
	1	4	»	11	»	»
Medium	»	3	»	2	6	»

Au-dessus de trois bushels :

De Braintree à Chelmsford	»	5	2	5	»	»
De Salisbury à Romsey	»	3	1	5	»	»
	»	6	3	6	»	»
Medium.	»	3	1½	3	»	»

Résumé :

Produit :	De deux *b*.	2	7	2
	De trois *b*.	2	6	»
	De deux à trois *b*. . .	2	6	»
	Au-dessus de trois *b*. .	3	»	»

N° 3.

COURS DE CULTURE.

Dans les parties marnées de Norfolk : 1. froment ; 2. turneps ; 3. orge ; 4. trèfle et ray-grass.

Dans la ferme améliorée, près de Bury en Suffolk : 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment.

M. Lord : 1. jachère ; 2. orge ou avoine ; 3. trèfle, une année ou deux ; 4. froment.

Près de Bury : 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment ; 5. orge. Et celui-ci : 1. jachère ; 2. froment ; 3. avoine ou orge.

Autour de Hedingham, en Essex : 1. jachère ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment ; 5. turneps ; 6. orge ; 7. trèfle.

Sampford : 1. jachère ; 2. orge ; 3 avoine ; — ou : 1. jachère ; 2. froment ; 3. avoine ; — ou : 1. jachère ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment ; — ou enfin, 1. jachère ; 2. orge ; 3. pois.

Si l'on a eu soin de bien fumer pour la troisième ou la quatrième récolte de ce cours, elle peut être fort bonne dans les terrains riches.

Entre Braintree et Chelmsford : 1. jachère ; 2. orge ; 3. trèfle ; 4. froment.

Ces cours de culture sont excellens dans les terres trop fortes pour les turneps ; quelquefois ils varient, et suivent le cours suivant, qui ne vaut pas l'autre, à beaucoup près :

1. jachère ; 2. froment ; 3. orge ; 4. froment.

Il n'est point d'engrais qui puisse faire que la dernière récolte soit bonne. Le cours pratiqué entre Dartford et Shooter's-Hill, est excellent pour les terres riches :

1. pois ; 2. turneps ; 3. orge ; 4. trèfle ; 5. froment.

Aux environs de Tourville : 1. jachère ; 2. froment ; 3. orge ; 4. avoine ; — et, 1. jachère ; 2. froment ; 3. avoine ou pois ; — et, 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle, 4. froment ; 5. orge ; — et, 1. turneps ; 2. orge ; 3. avoine ; 4. trèfle ; 5. froment ; 6 orge. — Tous ces cours sont mauvais.

Autour de Stocken-Church, dans le comté de Gloucester : 1. jachère ; 2. froment ; 3. blés de mars ; 4. trèfle.

Entre Tetsford et Oxford : 1. froment ; 2. féves ; 3. orge ; 4. jachère ; 5. orge ; 6. trèfle.

Ce cours de récolte est fort étrange pour toute espèce de sols. Il est le même entre Woodstock et Witney.

Autour de Sherborn et Cotswould-Hills, comté de Gloucester : 1. jachère ; 2. froment ; 3. pois ; 4. avoine ; 5. turneps ; 6. orge ; 7. trèfle ; 8. froment. — Ce cours est fort bon.

Entre Chepstow et Newport : 1. jachère ; 2. froment ; 3. orge ; 4. avoine ; 5. ray-grass et trèfle.

Je vous prie de remarquer le suivant, qui se pratique autour de Cowbridge en Glamorgan :

1. Froment ; 2. orge ; 3. avoine ; 4. avoine ; 5. jachère.

Entre Devises et Salisbury : 1. jachère ; 2. froment ; 3. orge ; 4. trèfle à houblon.

Autour de Salisbury : 1. jachère ; 2. froment ; 3. orge ; 4. avoin pois ou féves.

Entre Alresford et Alton, en Hamp-Shire, le cours est fort extraordinaire : 1. turneps ; 2. orge ; 3. prairies artificielles, pendant deux ans ; 4. jachère ; 5 froment ; 6. orge.

Entre Guildford et Ripley, en Surry : 1. jachère ; 2. froment ; 3. blé de mars ; 4. trèfle ; 5. froment ; 6. féves.

Autour d'Ilford, en Essex : 1. jachère ; 2. froment ; 3. avoine ; 4. turneps ; 5. orge ; 6. trèfle ; 7. pommes de terre.

N° 4.

FUMIER.

Norfolk. Quantité par acre, douze charges.

M. Ray, à Tostock. Méthode : charrie dans sa cour de la terre sur laquelle il fait manger son bétail ; quantité par acre, de douze à vingt charges.

Près de Bury. Quantité par acre : vingt charges, de trente-six bushels chaque.

Sampford. Quantité par acre : de vingt à trente charges, mêlées avec de la terre de fossé.

N° 5.

MARNE.

A Norfolk. Quantité, cent charges ; qualité, grasse et savonneuse ; coût, 2 *l.* 15 *s.* ; durée, vingt années.

Chez M. Wright, à Tetsford. Qualité, dure et crétacée ; bénéfice, fort grand.

A Billericay. Qualité, craie. Frais : achetée 5 *d.* ½ ou 6 *d.* le bushel ; on en met quelquefois pour 10 *l.* sur un acre. Usage : mêlée avec de la terre ou du fumier.

A Bruchalk. Qualité, craie grasse et savonneuse. Quantité : vingt charges de waggon. Durée : vingt années.

N° 6.

ARGILE.

M. Wright, à Tetsford. Usage : on l'étend sur un pacage sec et sablonneux. Bénéfice net : fort grand.

M. Ray, à Tostock. Quantité : quatre-vingts à cent charges. Usage : sur tous ses champs labourables. Bénéfice : fort grand.

M. Lord, à Welnetham. Usage : charrie de l'argile de fossé en grande quantité sur un sol argileux. Bénéfice : fort grand. Récolte : cinq quarters de froment par acre.

N° 7.

CHAUX.

A Lanvachers. Quantité : quarante-huit bushels par acre.

A Cowbridge. Quantité : quatre cent cinquante bushels par acre de dix-huit pieds à la perche, à 1 *s.* 9 *d.* pour neuf bushels.

N° 8.

ENGRAIS DE VILLE.

A Lynn. Personne n'en fait usage ; on le jette dans la mer.

A Bury. On en fait usage par-tout aux environs ; il coûte en général de 2 *s.* 6 *d.* à 3 *s.* la charge de 8 bushels.

A Bristol. On ne fait point usage de cendres.

A Salisbury. Les fermiers payent les cendres de charbon et les décombres de mortier, 3 et 4 *d.* la charge.

A Winchester. Tout le monde en fait usage ; les cendres de tourbe coûtent 2 *s.* 6 *d.* la charge.

N° 9.

EXPÉRIENCE

PROPOSÉE SUR L'ENGRAIS DE VILLE.

L'examen que nous proposons ne doit pas porter sur la faculté que peut avoir, ou ne pas avoir un fermier, d'envoyer de temps en temps un waggon à la ville, dans les instans où il ne se trouve rien à faire à la ferme. La question est de savoir s'il résulteroit, ou non, du bénéfice d'entretenir toute l'année un attelage et un waggon, qui ne feroient que cela.

On a vu, par les minutes ci-dessus, qu'à Bury, ils font quatre ou cinq milles pour aller chercher toute espèce de fumier de ville, et qu'ils le payent 2 *s.* 6 *d.* et 3 *s.* la charge d'un waggon de quatre-vingts bushels. Ils évaluent toute la dépense à 10 ou 12 *s.* la charge, rendue sur leur champ. Faisons un calcul de ces frais pendant une année entière :

	l.	*s.*	*d.*
Coût d'un waggon	25	»	»
— de quatre chevaux	80	»	»
— des harnois	12	»	»
	117	»	»
Intérêts de cette somme	5	17	»
Entretien, ferrure de quatre chevaux, et diminution de leur valeur, à 15 *l.* chaque	60	»	»
Entretien du waggon	2	»	»
Un homme	25	»	»
Achat de trois cents charges, à 3 *s.*	45	»	»
Dépenses diverses	7	10	»
	145	7	»

On voit d'après ce calcul, que l'évaluation qu'ils font de 10 ou 12 *s.* par charge, est trop forte; elle ne doit pas être au-dessus de 9 *s.* 6 *d.* Maintenant il faut remarquer que les charges ordinaires ne sont que de trente-six bushels; conséquemment les trois cents charges de quatre-vingts font six cent soixante-six charges ordinaires, qui coûtent environ 4 *s.* 5 *d.* chaque, ce qui est à fort bon marché. Ainsi, l'on voit qu'un fermier intelligent pourroit gagner beaucoup d'argent avec un seul attelage qui ne feroit que voiturer du fumier de la ville : cependant il faudroit qu'il fût riche assez pour faire les avances des quantités de fumier qui excéderoient ses propres besoins; il doit avoir au moins deux fois, et même trois fois, la somme de 117 *l.*

C'est ainsi qne doit calculer un fermier, dans quelque situation qu'il se trouve; et quand il connoîtra à-la-fois quelle somme il doit avoir pour exécuter une idée, et combien lui coûtera la charretée d'engrais, il ne peut manquer d'apercevoir clairement si l'entreprise lui sera à charge ou non.

Tout autour de Londres, ils connoissent l'avantage d'en tirer toute sorte d'engrais; mais à dix, douze et dix-huit milles, ils n'en tirent pas la vingtième partie de ce qu'ils en devroient tirer, vu la modicité du prix auquel ils pourroient se le procurer.

N° 10.

QUALITÉ DES TERRES,

ET NOMBRE D'ANIMAUX EMPLOYÉS AU LABOUR.

Dans les parties améliorées de Norfolk : Terre légère à turneps; deux chevaux; deux acres (48).

Autour de Suffolk et de Braintree en Essex : Terre légère, riche, et quelques terres fortes, à féves. Deux chevaux; un acre.

Chez lord Clare, en Essex : Terre trop forte pour les turneps. Deux bœufs; un acre.

Entre Braintree et Chelmsford : Sols mêlés, les uns légers, les autres forts; terres à féves et terres à turneps. Trois chevaux, quelquefois quatre; un acre.

Entre Alton et Uxbridge, Middlesex : De même, terres à féves et terres à turneps. Quatre chevaux attelés en longueur; un acre.

Autour de Wycomb, comté de Buckingham : Sol léger, produisant de bons turneps. Cinq chevaux, souvent six; d'un demi-acre à un acre.

Autour de Stoken-Church, en Oxford : Sol de craie. Six chevaux; un acre.

---

(48) C'est-à-dire que leur journée est de deux acres.

A Tourville : Sol pierreux. Quatre chevaux ; un acre.

Près de Sherborn, à Cotswould-Hills, comté de Gloucester : sol léger, mais crayeux et pauvre. Quatre chevaux ; un acre.

De North-Leach, à travers les comtés de Gloucester, de Montmouth, et de Glamorgan : Terre à turneps, légère et médiocre. Huit bœufs, jamais moins de six, ou quatre bœufs et deux chevaux ; d'un demi-acre à un acre.

Entre Devises et Salisbury : Terre légère et médiocre, produisant quantité de turneps. Quatre chevaux, jamais moins de trois ; à peine un acre.

Dans le voisinage de Salisbury : Sols divers, mais en général, légers. Trois et cinq chevaux ; un acre.

Dans le comté de Hamp-Shire : sol léger et sec en général. Quatre chevaux ; un acre.

Entre Guilford et Cobham, en Surry : Beaucoup de sable, et terre légère. Quatre chevaux, et souvent plus, quatre, six et huit bœufs ; un acre et demi dans les terres légères ; — un acre dans les terres plus fortes.

Autour d'Ilford en Essex : Gravier. Deux chevaux ; un acre.

N° 11.

TRÈFLE.

M. Ray, à Tostock : Usage ; on le fauche deux fois pour fourrage sec. Valeur, 2 *l.* 10 *s.* par acre.

Près de Bury : Usage ; on le fait manger par des cochons ; on en garde pour graine : les récoltes s'élèvent à 10 ou 12 *l.* par acre.

Hedingham : Usage ; on le fait manger par des cochons et par des vaches, &c.

De Braintree à Chelmsford : Usage ; on n'en nourrit point de cochons ; on le croit dangereux.

Lanvachers : Usage ; ils ne l'emploient guères qu'à nourrir leurs cochons.

D'Alresford à Alton : Usage ; ils le sèment dans l'intention expresse d'en nourrir des cochons.

N° 12.

TURNEPS.

M. Ray, à Tostock, en engraisse des animaux à la réserve, et en retire ainsi par acre 2 *l.* 10 *s.*

Près de Bury : Valeur : se vendent 1 *l.* 10 *s.*

A Tourville : Valeur : se vendent de 40 *s.* à 3 *l.* ; medium, 2 *l.* 2 *s.*

Le sommaire suivant nous facilitera la découverte d'un medium général.

	Milles.	*l.*	*s.*	*d.*
De Norfolk à Bury en Suffolk.	70	»	5	»
Suffolk et Essex	70	»	13	6
Cercle autour de Londres.	40	1	10	»
Buckingham-Shire.	27	»	10	»
Oxford-Shire.	40	»	11	»
Gloucester-Shire	50	»	10	6
Montmouth et Glamorgan.	50	»	12	6
Sommerset-Shire, et partie de Wilt-Shire. .	40	»	19	»
Wilt-Shire.	22	»	5	»
Hamp-Shire	50	»	12	»

On voit qu'en prenant pour medium général 12 *s.* 7 *d.* par acre, l'on doit se croire à-peu-près sûr d'approcher le plus qu'il est possible de la vérité.

N° 15.

COMPOSITION DES FERMES.

NUMÉROS.	ACRES.	RENTE.	TERRE LABOURABLE.	HERBAGE.	FROMENT.	MARS.	TURNEPS.	BŒUFS.	VACHES.	MOUTONS.	GROS BÉTAIL A L'ENGRAIS.	CHARRUES.	CHEVAUX.	VALETS.	LABOUREURS.
1	1100	275 *l.*	600	500	100	300	200		20	900		5	30	6	6
2	2000								24	900			45	9	
3	250	12 *s.* p. acre.	170	80					25	60			10	4	5
4	90	60 *l.*	90							30			5	2	3
5	130	100							50	120			12	3	1
6	5000	2500											102		
7	100	8 *s.* p. acre	100					12					5	5	5
8		30 *l.*						4							
9		50						8					2		
10	1500	500											20	20	
11	400	160								220			12	7	3
12	250	15 *s.* p. acre.	250							120			9	6	5
13	300	200 *l.*	240	60				8	50	300	9		12	6	10
14	200	200	200							200			10	4	6
15	250	10	230	20					20	60			8	6	3
	11570		1880						149	2910			282	78	47

Deux cent quatre-vingts chevaux entretenus sur onze mille cinq cent soixante-dix acres, font quarante-un acres pour chaque cheval.

Quatre-vingt-neuf chevaux entretenus sur dix-huit cents acres de terre labourable, font vingt-un acres pour chaque cheval.

Deux mille neuf cent dix moutons entretenus sur quatre mille neuf cent soixante-dix acres de terre, c'est plus d'un acre et demi pour chaque mouton.

Cent quarante-neuf vaches entretenues sur quatre mille trente acres, font vingt-sept par chaque vache; cependant plus de trois mille de ces acres sont des terres légères.

Cent cinq vaches entretenues sur neuf cent trente acres, dans les riches sols, font neuf acres par vache.

Soixante-dix-huit valets entretenus sur six mille cinq cent soixante acres, c'est quatre-vingt-quatre acres par tête.

Trente-cinq *idem*, sur quarante-six acres de terre légère en trois fermes, c'est cent trente-un acre par tête.

Quarante-trois *idem*, sur mil neuf cent soixante-dix acres, c'est quarante-six acres par tête.

Quarante-sept laboureurs, entretenus sur trois mille soixante-dix acres, c'est soixante-cinq par tête.

Six *idem*, sur onze cents acres en une seule ferme, c'est cent quatre-vingt-trois acres par tête.

Quarante-un *idem*, sur mille neuf cent soixante-dix acres, c'est quarante-huit par tête.

Quatre-vingt-seize valets et laboureurs, entretenus sur trois mille soixante-dix acres, c'est trente-deux par tête.

Soixante-neuf serviteurs entretenus sur des fermes dont la rente monte à 1973 *l.*, c'est 28 *l.* par tête.

Dix-sept laboureurs entretenus sur des fermes dont la rente monte à 1473 *l.*, c'est 31 *l.* par tête.

Quatre-vingt-seize valets ou laboureurs, entretenus sur des fermes dont la rente est de 1473 *l.*, c'est 15 *l.* par tête.

Cent quatre-vingt-seize hommes, dont quarante-neuf valets et quarante-sept laboureurs, sont entretenus sur dix fermes. Etablissons, par conjecture, la population totale de ces fermes.

Valets non mariés	49
Laboureurs	47
Supposons que les trois quarts de ces derniers sont mariés, et ont chacun une femme et trois enfans vivans, le nombre à ajouter sera :	132
Les Fermiers.	10
Supposons les trois quarts de ceux-ci mariés, et ayant, comme ci-dessus, une ferme et des enfans :	28
Supposons que pour chaque ferme, il y ait deux servantes :	20
TOTAL.	286

Ce nombre, divisé entre trois mille soixante-dix acres, fait dix acres par tête; divisé entre 1473 *l.*, montant de la rente, c'est 5 *l.* par tête.

Il se fait, par des journaliers, beaucoup de travail, tant pour la récolte des foins que pour celle des blés, &c. Aucun de ces articles n'est ici porté en ligne de compte, et n'est susceptible de calcul.

Je m'abstiens d'étendre ces proportions à tout le royaume, parce que ce Voyage ne contient pas une assez grande variété de sols et d'autres circonstances, pour qu'on puisse asseoir sur ces données des maximes générales.

N° 16.

VARIATIONS DANS LE PRIX DU BEURRE.

	DIST. DE LONDRES.	PRIX.
	m.	*d.*
Autour de Bath, de Bristol et de Melksam, en medium.	110	5 ½
Wilt-Shire, entre Devises et Salisbury.	86	7 ½
Nota. Cette variation est certainement l'effet du vaste espace de terrain resté en pacage.		
Salisbury.	83	6 ½
Hamp-Shire, environ	70	6 ½
Surry, près de Farnham.	40	7 ½
Essex, entre Ingatestone et Chelmsford	25	8 ½

N° 17.

PRIX DU TRAVAIL DES MANUFACTURES.

	s.	*d.*
A Lavenham, ouvriers en saies et en calemande. Ils gagnent par semaine, en medium, toute l'année . .	5	9
— Sudbury : Crêpes de deuil, &c.	7	6
— Hedingham : Baies et saies	7	»
— Braintree : Saies et droguets	6	»
— Witney : peaux d'ours et blankets	11	»
— Gloucester : Epingles.	11	»
— Wilton : Tapis	11	»
— Salisbury : Flanelles et Linseys	8	»
— Romsey : Ratines	9	»
Cardeurs de laine, par-tout, l'un dans l'autre	15	»
Medium des gains dans l'est de l'Angleterre, de Lavenham à Braintree inclusivement	6	6
Dans l'ouest, à Witney et Gloucester	11	»
Dans le sud, à Wilton, Salisbury et Romsey.	9	4
Medium général.	8	5

Nota. Les manufacturiers de Woodstock gagnent beaucoup plus que tous les autres ; mais je les laisse de côté, parce que le nombre en est fort petit, et qu'ils ne travaillent qu'à des objets de luxe.

N° 18.

LUZERNE.

M. Ray : Sol graveleux, bonne terre à turneps. Culture, par rangées également distantes de deux pieds ; binées, à la main et avec le horse-hoe. Produit : nourrit deux vaches par acre tout le printems.

M. Davy : Sol, bon et riche, terre à turneps et à froment. Culture, par rangées également distantes de deux pieds. Usage : lorsqu'en 1765 l'herbe naturelle et le trèfle furent brûlés, sa luzerne lui fut extraordinairement utile.

Le docteur Tanner : Sol, terre à turneps et à blé, bonne, sèche, graveleuse. Culture, en plein champ et hersée. Produit, quatre acres nourrissent dix chevaux et quatre vaches.

M. Newcomb : Sol, terre sablonneuse. Culture, transplantée par rangées de trois pieds quatre pouces de distance, la rangée portant un pied. Produit : coupée une fois plus souvent que celle du docteur Tanner, mais fournissant beaucoup moins de fourrage.

Entre Shorn et Gravesend : Sol, beau, sec, léger, riche. Culture : en plein champ. Usage : rafraîchir les chevaux.

M. Hunt : Sol, terre de brique. Culture : rangées, également distantes d'un pied. Usage : coupée quatre ou cinq fois par an, employée à rafraîchir les chevaux. Récolte : amélioraute.

M. Baldwin : Sol, pierreux, sec, mais riche. Culture : au semoir, et transplantée ; rangées de deux pieds de distance, nettoyée avec le horse-hoe et la herse. Produit : Un acre nourrit, en vert, cinq chevaux pendant vingt-un jour, à 6 *s.* par cheval chaque semaine, ce qui fait 18 *l.* par acre, en quatre coupes, en comptant les coupes à six semaines de distance.

	l.	*s.*	*d.*
A 3 *s.* pour chaque cheval, par semaine.	9	»	»
A 2 *s.*	6	»	»
Comptant les coupes à cinq semaines, cinq coupes à 6 *s.* pour chaque cheval, par semaine. . . .	22	10	»
A 3 *s.* pour *idem*	11	5	»
A 2 *s.* pour *idem.*	7	10	»

Frais calculés :

	l.	*s.*	*d.*
Porter la luzerne aux étables	4	10	»
Rente.	1	10	»
Sarclage	»	8	»
Quatre coupes	»	10	»
Un sarclage à la main.	»	10	»
	7	8	»

Profit. Il est évident, d'après cela, qu'il faut qu'une récolte, pour être profitable, rende beaucoup plus, lorsque, pour nourrir des chevaux au vert, on paye moins de 4, 5 ou 6 *s.* par semaine pour chaque cheval, ce qui n'a lieu que dans les environs de Londres.

M. Johnston : Sol : gravier sec, mais bon. Culture : à la volée et par rangées à deux pieds six pouces de distance. Comparaison : la luzerne en rangées vient plus vîte que celle semée à la volée, mais point assez pour fournir une coupe de plus dans une année. Cette dernière fournit en quantité le double de l'autre. Produit : trois acres nourrissent huit chevaux, depuis le 2 mai jusqu'à la fin de septembre, vingt-deux semaines, ce qui, à 3 *s.*, monte à 26 *l.* 8 *s.*

PIMPRENELLE.

A Stoak : Un acre. Sol : bonne terre. Culture : en plein champ. Produit : fournit à plusieurs chevaux une nourriture abondante, jusqu'en février : les chevaux en mangent la paille. En janvier 1768, les moutons en ont mangé une abondante récolte.

Le comte de Nortington : Sol : léger, mais riche. Culture : en plein. Produit : les chevaux, les cochons et les moutons le mangent.

M. Johnston : Sol : gravier sec. Culture : par rangées. Usage : les vaches et les chevaux le mangent avidement.

CAROTTES.

M. Edwards les cultive dans un sable si léger, que le vent en fait des pyramides, en soufflant à travers les barres d'une porte.

M. Ray : Sol : bonne terre graveleuse. Culture : par rangées à quatorze pouces de distance ; les nettoie par le binage. Produit : sept cents bushels par acre. Frais, 7 *l.* 17 *s.* 6 *d.*

POMMES DE TERRE.

M. Ray : Sol : le même que pour les carottes. Culture : les plante. Produit : six cents bushels par acre. Frais : 14 *l.* 2 *s.* par acre.

A Ilford : Sol : gravier riche , et Loam sablonneux. Culture : plantées à la houe , et par rangées à deux pieds de distance. Produit : deux tuns , moyenne récolte, si elles sont enlevées dans le printemps.

Fin de l'article Récapitulations.

TABLEAU, N° 1. *CULTURES.*

NOMS DES LIEUX.	NOMBRE D'ANIMAUX employés A UNE CHARRUE.		QUANTITÉ D'ACRES LABOURÉS en UN JOUR.
	CHEVAUX	BŒUFS.	
			Acres.
1. Norfolk.	2		2
2. Suffolk ; environs de Bury . . .	2		1
3. Entre Sud-Bury et Bures. . . .			
4. Essex, Hedingham.			
5. Sampford			
6. De Braintree à Chelmsford . . .	4		1
7. Tourville.	4		1
8. Lanvachers.			
9. Autour de Newport.		6	1
10. Bridgend.			
11. Entre Devises et Salisbury. . . .	4		1
12. De Salisbury à Romsey.	5		1
13. D'Arlesford à Alton	4		1
14. D'Alton à Farnham.	4		1
15. Ripley	4	6	1
16. Ilford	2		1
17. D'Ingatestone à Chelmsford . . .	2		2

PROFONDEUR

	PROFONDEUR DU LABOUR.	FROMENT.				OR G E.			
		NOMBRE DE LABOURS.	QUANTITÉ de SEMENCE par ACRE.		RÉCOLTE par ACRE.	NOMBRE DE LABOURS.	QUANTITÉ de SEMENCE par ACRE.		RÉCOLTE par ACRE.
	Pouces.		*q. b. p.*		*q. b. p.*		*q. b. p.*		*q. b. p.*
1.		1			4 6 »	3			5 4 »
2.		1	» 2 »		2 4 »	3	» 3 2		3 4 »
3.		1	» 3 »		2 4 »	3	» 4 »		4 4 »
4.		3 ½	» 2 »		3 4 »	1 ½	» 4 »		4 4 »
5.		4	» 2 »		3 » »	5	» 4 »		5 4 »
6.		3	» 3½ »		3 » »	2	» 3 »		3 » »
7.	4	3 ½	» 2½ »		2 4 »	1 ½	» 4 »		4 4 »
8.		3	» 2 »		2 2 »		» 3 »		2 2 »
9.		4			2 » »	3 ½	» 3 »		2 » »
10.		3	» 3 »		3 4 »	2 ½			3 1 »
11		3	» 3 »		2 4 »	3	» 4 »		3 » »
12.		3 ½	» 3½ »		3 » »	2	» 4 »		3 6 »
13.		3	» 3 »		2 » »	2	» 4 »		2 4 »
14.		3	» 3 »		3 » »	2 ½	» 4 »		4 » »
15.		3 ½	» 2 2		3 » »	1 ½	» 3 3		4 » »
16.		4	» 2 »		4 » »	3 ½	» 3 »		5 » »
17.		3	» 2 »		2 4 »				

Suite du Tableau N° 1. CULTURES.

NOMS DES LIEUX.	AVOINE. NOMBRE DE LABOURS.	QUANTITÉ de SEMENCE par ACRE.	RÉCOLTE par ACRE.
		q. b. p.	*q. b. p.*
1. Norfolk	4		
2. Suffolk, environs de Bury . . .	Av. bl. 3 Av. n. 1	» 4 »	4 » »
3. Entre Sud-Bury et Bures	*Id.*	» 4 »	4 » »
4. Essex, Hedingham	*Id.*	» 4 »	5 » »
5. Sampford	1 ½	» 4 »	4 4 »
6. De Braintree à Chelmsford . . .	3	» 5 »	3 » »
7. Tourville	1	» 4 »	4 » »
8. Lanvachers		» 3 2	2 2 »
9. Autour de Newport	1	» 2 2	2 » »
10. Bridgend	1		
11. Entre Devises et Salisbury . . .	1	» 5 »	5 » »
12. De Salisbury à Romsey.	1	» 5 2	4 4 »
13. D'Arlesford à Alton	1	» 4 3	3 » »
14. D'Alton à Farnham.	1	» 4 »	4 » »
15. Ripley	1	» 4 2	4 4 »
16. Ilford.	3	» 4 »	6 » »
17. D'Ingatestone à Chelmsford . .	1	» 4 »	3 » »

	FÉVES.				POIS.				TURNEPS.	MONTANT de LA RENTE par ACRE.
	N. DE LABOURS.	QUANTITÉ de SEMENCE par ACRE.	RÉCOLTE par ACRE.		N. DE LABOURS.	QUANTITÉ de SEMENCE par ACRE.	RÉCOLTE par ACRE.		NOMBRE de LABOURS.	
		q. b. p.	q. b. p.			q. b. p.	q. b. p.			l. s. d.
1.									5	» 14 »
2.	2	» 2 »	4 » »		1	» 2 »	2 4 »		4	» 12 »
3.					1	» 2 »	2 4 »			
4.					1	» 2 »	4 » »		4	» 12 6
5.	1 ½	» 2 »	4 » »							» 14 »
6.	1	» 2½ »	3 4 »		2	» 2½ »	5 » »		2	» 15 »
7.									3 ½	» 9 »
8.		» 4 »	2 » »						1	» 15 »
9.	1									» 8 »
10.			2 » »		2				3	» 10 »
11.	1	» 2 »	3 » »		1	» 4 »	2 4 »			» 5 »
12.		» 4 »	2 » »			» 5 »	2 4 »		4 ½	» 16 »
13.					1	» 3½ »	2 4 »		3 ½	» 7 6
14.					2	» 3½ »	3 » »		3	» 17 6
15.					1	» 3 »	4 » »		2 ½	» 12 »
16.									4	1 10 »
17.	1	» 2 »	3 » »		2 ½	» 2 »	3 » »		4	» 13 6

Tableau, N° 2. Prix divers.

NOMS DES LIEUX.	DISTANCE DE LONDRES.	PRIX DES COMESTIBLES, LA LIVRE.				
		PAIN.	MOUTON.	BŒUF.	VEAU.	BEURRE.
	milles.	*d.*	*d.*	*d.*	*d.*	*d.*
1. Norfolk.	de 100 à 120	2	4	4	3 ½	6
2. Suffolk, environs de Bury.	70	2	4	5 ½	4	6
3. Entre Bury et Bures . . .		1 ½	4	3 ½	4	6
4. Essex, Hedingham	55	2	4 ½	4	4	6 ½
5. Sampford.		2	5	5 ½	4	
6. De Braintree à Chelmsford.	40	1 ¾	4	4	4 ½	6
7. Billericay.	20		5	4 ½	5	8
8. Kent, Bexley.	12	2	5	4 ½	5	8
9. Middlesex, Barnet.	10					
10. Buckingham, High-Wycomb	30	2	4 ½	4	4 ½	7
11. Tetsford	45	2	4 ½	4		7
12. Witney.	60		4 ¼	3 ½		6
13. Gloucester, Sherborn. . .	78		4	4		7 ½
14. Shipton.	85					
15. Crickley-Hill	98	2	4	5 ½	5	5 ½
16. De Gloucester à Newnham.	115	2	4	4		6
17. Entre Newnham et Chepstow	135		4	3 ½	3	6
18. Lanvachers	135		4	3 ½	2 ½	6
19. Autour de Newport. . . .	151	2	3 ½	4	2	5
20. Bridgend.	175	1 ¾	3 ¾	4	3	6
21. Entre Bristol et Bath. . .	112	2	4	4	3 ½	6
22. Metksham en Wiltshire . .	96	2	4	3	4	5
23. Entre Devises et Salisbury.	85	2	4	4		7 ½
24. De Salisbury à Romsey . .	80	1 ½	4 ½	3	2 ½	6 ½
25. Entre Romsey et Winchester	75	2 ½	4	4	3 ½	6 ½
26. D'Arlesford à Alton . . .	50	1 ½	4 ½	4	4	6 ½
27. D'Alton à Farnham. . . .	45	1 ½	4 ½	4	4	6 ½
28. Ripley.	26	2	4 ½	4	5	7
29. Autour de Kinston. . . .	12	2	4 ½	4		7 ½
30. Ilford	6	1 ½	4 ½	4	5	7 ½
31. D'ingatestons à Chelmsford.	26	1 ½	4 ½	4	4 ½	8 ½

	PRIX DU TRAVAIL AGRAIRE, PAR SEMAINE.									PRIX DES OUTILS DE LABOURAGE.												
	HIVER.			PRINTEMS.			MOISSON.			un WAGGON.			une CHARRETTE			une CHARRUE.			une HERSE.		
	l.	s.	d.	l.	s.	d.	l.	s.	d.	l.	s.	d.	l.	s.	d.	l.	s.	d.	l.	s	d.
1.	»	6	»	»	7	»	»	17	10												
2.	»	6	6	»	8	»	»	11	6	25	»	»	12	»	»	2	10	»	2	»	»
3.	»	7	4	»	9	»	»	11	6	25	»	»	12	»		1	15	»	1	15	»
4.	»	6	6	»	8	6	»	14	»												
5.																					
6.	»	7	»	»	8	6	»	14	»	20	»	»	6	6	»	1	10	»			
7.																					
8.	»	10	6	»	10	6	»	19	»												
9.	»	10	6	»	11	6	»	17	6												
10.	»	6	»	»	9	»	»	17	3												
11.	»	6	»	»	7	6	»	12	»												
12.	»	6	»	»	6	6	»	9	»												
13.	»	4	6	»	7	»	»	10	»												
14.	«	6	»	»	»	3	»	10	»												
15.	»	4	6	»	5	»	»	10	»	18	»	»				»	12	»			
16.	»	5	6	»	6	6	»	11	6												
17.	»	6	»	»	7	»	»	12	»												
18.	»	5	»	»	6	»	»	8	»	9	»	»	4	»	»	»	9	»			
19.	»	5	»	»	5	»	»	8	»												
20.	»	6	»	»	6	»	»	6	»												
21.	»	6	»	»	7	»	»	8	6												
22.	»	5	»	»	7	3	»	8	6												
23.	»	5	»	»	5	»	»	10	»	20	»	»	10	»	»	»	18	»	»	7	6
24.	»	5	6	»	6	9	»	10	6	20	»	»	10	»	»	»	18	»	»	7	6
25.	»	6	»	»	6	6	»	10	»												
26.	»	7	»	»	7	»	»	8	»												
27.	»	6	»	»	6	»	»	16	»												
28.	«	7	»	»	8	»	»	13	6												
29.	»	8	»	»	12	»	»	18	»												
30.	»	8	6	»	10	»	»	17	6												
31.	»	7	»	»	8	»	»	15	6	25	»	»	12	»	»	1	10	»	1	5	»

VOYAGES

PARTICULIERS

DANS D'AUTRES PROVINCES

DU MIDI ET DE L'OUEST.

VOYAGE

A SHROPSHIRE (*).

Le 26 mai 1776, de Hertford je passai par Londres, et pris la route de Norfolk. Ayant déjà parlé de l'agriculture d'une partie de l'Essex, j'ajouterai seulement qu'aux environs d'Epping, les prairies sont affermées 40 *s.* par acre, et 20 à quelques milles plus loin. Le cours des récoltes est :

1. Jachère.	1. Turneps.
2. Blé.	2. Orge.
3. Avoine.	3. Trèfle blanc. Il sert de pâture, au printemps, et est jachère d'été; après laquelle on sème du blé.

Il y a beaucoup de terres où l'on a fait des saignées pour l'écoulement des eaux; mais on s'aperçoit que, dans quelques terrains argileux,

(*) Petite province de l'ouest de l'Angleterre, arrosée par la Saverne, qu'on appelle aussi Shrewsbury, du nom de sa capitale. Elle a douze lieues de long sur huit de large, et contient environ huit cent quatre-vingt-dix mille acres. Elle est à l'ouest, dans la principauté de Galles.

beaucoup de profit s'il étoit cultivé. Les terres sont affermées à bas prix, de 1 à 3 *s.* 6 *d.*; il y en a même au-dessous de 1 *s.* J'emportai quelque peu de ces pauvres terres et de cette espèce de tuf blanc, qu'on nomme, à Norfolk et ici, *cork*, qui se trouve sous la couche terreuse. Je crois que c'est de la marne, du moins si je m'en rapporte à l'expérience que j'en ai faite, car elle fit effervescence mêlée avec les acides. Le sol sablonneux est très-maigre, et ses molécules n'ont aucune adhésion entre elles; mais la marne seroit très-propre à l'améliorer, à le rendre propre à produire des herbes fourrageuses, et, par la suite, des grains et des turneps. — Aux environs de Weating, je vis des champs très-étendus, nouvellement enclos; de sorte que ce pays, dont le sol n'est pas meilleur de beaucoup que celui dont je viens de parler, deviendra bientôt plus fertile, et d'un bon rapport.

Après cette petite tournée, je revins à Lynn, et je pris la route de Downham, le 7 juin. Ce pays est bien différent; près de Wallington, commencent ces belles et vastes plaines élevées, qui occupent une étendue de pays très-considérable, et se terminent à Northampton et à Buckingham. Avant d'arriver à Downham, je vis quelques terrains, dont les fossés avoient de l'eau à la hauteur de douze pouces. Il faut ici que le cultivateur s'occupe, avec la plus grande attention à dessécher ses terres, autrement de trois acres il en perd un, relativement au produit. Si l'on a soin que l'eau des fossés s'écoule

bien, c'est le meilleur moyen de dessécher les terres.

De l'autre côté de Downham, aux environs de Denver, je remarquai quelques terrains argileux, de très-bonne qualité, qui sont affermés 20 *s.* par acre. Le cours des récoltes est : 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle blanc, qu'on laisse subsister un, deux ou trois ans ; 4. blé.

A Helgey, on commence à voir des terrains marécageux, ce qui donne un air triste à tout ce pays, dont le sol est un des meilleurs qu'il y ait, mais qui rend fort peu, parce qu'il est toujours couvert d'eau.

Dans mon *Voyage du Fermier*, j'ai fait mention de M. Canham, propriétaire dans ce canton, dont la méthode est de semer alternativement du blé et des féves. Je fus de nouveau visiter sa ferme, pour m'assurer s'il suivoit toujours le même cours de récoltes ; je trouvai qu'il n'avoit pas changé, et qu'il avoit une étendue de terrain très-considérable, en blé et en féves, qui étoient, en général, peu binées. Toutes les féves que j'ai vues ont été semées à la volée. Je ne vanterai pas la netteté de cette récolte ; cependant ses féves lui rendent communément quatre ou cinq quarters par acre, et le blé autant : mais son terrain est d'une qualité admirable ; c'est une argile douce, friable, fertile, sur une couche de craie, qui rend environ 17 *s.* par acre.

Que diront les partisans des jachères d'été à ce fait que je viens de citer, et après des expériences faites pendant plusieurs années sur des terrains

d'une grande étendue? Que le terrain se remplit de mauvaises herbes, lorsqu'on ne bine pas les féves qui y sont semées : qu'il faut nécessairement qu'elles y abondent, qu'elles épuisent indubitablement la terre, et que leur quantité est toujours proportionnée à sa richesse. Une jachère d'été est si peu utile, que, même après la récolte du blé, qu'on fait tous les deux ans, elle est jugée inutile (*).

Tout le pays est disposé de manière, que les terres cultivées sont élevées et ont beaucoup de largeur (**). M. Canham sème quatre bushels de féves par acre. Il a quelques centaines d'acres de terres marécageuses, qu'il afferme 4 ou 5 *s.* par acre; une partie est en terre labourable, qui produit de deux et demi à trois quarters de blé par acre, et cinq ou six en avoine : mais une grande partie est destinée pour le pâturage du jeune bétail.

A Southrey, je vis peu de chanvre semé : après qu'il est récolté on sème du blé. On nourrit le bétail, en hiver, avec le foin fauché dans les marais et de la paille. Ce foin est évalué 10 *s.* la charge. On se chauffe avec la tourbe, c'est le seul combustible qu'on ait. La manière la plus ordinaire de cultiver ces terres marécageuses, est de les labourer et de les brûler, dans le mois de

(*) Par jachère, l'auteur entend ici le repos absolu de la terre, et les labours pour la purger des mauvaises herbes.

(**) C'est-à-dire, qu'elles sont cultivées par billons très-larges et élevés.

juin (*), ensuite on les sème, 1. en colsa pour servir de fourrage; 2. en blé; 3. de même; 4. de l'orge; 5. de même; 6. en ray-grass, &c. Trois ou quatre ans après, on recommence à brûler ces terres.

On sème du blé de printemps, M. Jones d'Ely en a cette année quatre cens acres qui promettent beaucoup. Ces terres rendent de deux à deux et demi quarters par acre, en blé, et en avoine, de trois à cinq.

A Littleport, finissent les terrains marécageux; et l'on arrive sur des terres hautes et graveleuses: tout est en état de culture jusqu'à Ely: avant d'y arriver, on trouve la commune de cette ville. Le cours des récoltes: est, 1. jachère; 2. blé; il produit de quatre à cinq quarters par acre; 3. orge; 4. le même; 5. fèves, qui rendent de quatre à cinq quarters par acre: on les sème à la volée, et elles sont pleines de mauvaises herbes.

Un acre de ces terres marécageuses coûte 1 *s.* par acre, pour procurer l'écoulement des eaux par des saignées, et il est affermé de 3 à 6 *s.* ce qui fait pour le fermier, en tout, environ 7 *s.*

Ely est remarquable par ses jardins et ses briqueteries. Les briques valent 22 *s.* le millier. La richesse de son sol, et sa fertilité extraordi-

(*) Dans les *Annales d'Agriculture*, on verra de quelle manière avantageuse le général Murray a pratiqué l'écobuage, et l'on regrettera qu'il ne soit pas entré dans assez de détails sur sa méthode.

naire, encouragent le jardinage ; de sorte qu'un acre de terre est affermé 3 *l.* pour cette espèce de culture.

Le 8 de juin je partis d'Ely, et je pris la route de Cambridge. A deux ou trois milles au sud d'Ely, les pâturages sont superbes, et sont affermés de 20 à 35 *s.* par acre : les terres labourables et sans clôture, de 12 à 20. Le cours des récoltes, est : 1. jachère ; 2. blé ; il rend quatre quarters par acre ; 3. féves ; de quatre à cinq quarters par acre ; 4. orge ; il rend de trois à quatre et demi quarters. Ce même cours de récoltes a lieu jusqu'à quatre ou cinq milles d'Ely. Le produit en blé est de trois quarters, en féves de deux et demi à quatre ; en orge, de trois et demi à quatre. Les champs ne sont point enclos : un acre est affermé 10 *s.* J'observai un champ d'une très-grande étendue, tout semé en féves et rempli de mauvaises herbes. Dans tout le pays, il est très-rare qu'on les bine : toutes les terres sont élevées, et divisées en grandes portions.

A Stretham, les terres sont de même qualité. Dans le fond de quelques fossés, pratiqués pour l'écoulement des eaux, on en voit un second plus petit : ils sont bordés d'un gazon d'un pied de large. Cet endroit est un village rempli de fermiers, entourés de leurs possessions sans clôture, comme le sont les villages en France.

Après avoir passé le pont de Stretham, la route continue au travers d'une vaste étendue de marais, qu'on nomme *water beach level.* Une grande partie de ce terrain fut autrefois desséchée par

des saignées et des tranchées, et mis en état de culture réglée ; mais depuis que ces réparations ont été dégradées, et qu'on a négligé de rétablir les fossés, la terre est couverte d'eau, presque à la hauteur de trois pieds. Ce terrain a près de quatre milles de longueur. De l'autre côté de la route, les marais de Cottenham, sont dans le même état ; tout ce terrain est couvert de joncs et de roseaux, que l'on fauche, pour en faire du foin, lorsqu'il est assez sec pour qu'on puisse y entrer ; ce qui n'arrive pas toujours ; les habitans prétendent que cette espèce de foin est excellente pour le bétail. Le sol est une espèce de gazon noir, ou de tourbe de trois pieds d'épaisseur. Ce terrain, est en quelque sorte une commune qui appartient à Waterbeach et à Stretham. Voici trois ans qu'il n'a pas été assez sec, pour qu'on pût faucher l'herbe. La partie qui est plus haute que le reste, est cultivée comme les marais ordinaires, c'est-à-dire qu'on laboure et qu'on brûle la terre sortie des fossés, pour semer du colsa, qui sert de pâturage, après lequel on sème de l'avoine, qui rend à-peu-près vingt-un combs par acre. On en sème pendant deux ou trois ans au plus, ce qui donne en tout six ou sept quarters par acre. Le terrain est remis en pâturage pendant trois ou quatre ans, et alors on laboure de nouveau, on brûle, pour semer, comme je viens de le dire.

Le prix des journées est, en hiver, de 5 à 6 *s.* par semaine ; pour la fenaison, de 9 par semaine ; pour la moisson, de 2 *l.* 2 *s.*, et la nourriture pour cinq à six semaines.

En

En quittant ce pays marécageux, la route conduit sur des terres communes et ouvertes, qui sont d'une qualité d'argile bonne et rougeâtre, sur un bon fond de gravier. J'y vis des troupeaux nombreux de vaches et de moutons. Toutes les terres labourables sont élevées, sans clôture, et divisées par grandes pièces. Elles sont affermées de 8 à 10 *s.* par acre. A Milton, le sol est une bonne argile sur une couche de gravier; il est de même jusqu'à Cambridge. On laboure avec quatre chevaux attelés à la file les uns des autres. A Cambridge, on n'en met que trois.

Je remarquai à Trumpington, qu'on labouroit généralement avec quatre chevaux attelés de front par paire. Le sol est une argile légère. Le cours des récoltes est : 1. jachère; 2. blé; 3. orge. Tout le terrain est un peu élevé, et dans quelques fossés il y a des bordures de joncs. Les terres sont à 8 ou 10 *s.* par acre. Le blé rend de cinq à huit combs, l'orge moins. Une partie d'un champ, au lieu d'être en jachère pour du blé, est semée en turneps, auxquels on fait succéder l'orge. Les fermes en général sont de 100 à 250 *l.* par an.

Un berger intelligent m'apprit que dix-huit *scores* (*) de bêtes à laine, en y comprenant les agneaux, pouvoient parquer sur un acre pendant quatre nuits; mais il n'évalue pas ce parcage à 30 *s.* Le profit de leurs troupeaux consiste dans la vente des agneaux et de la laine. Les agneaux se vendent de 6 à 9 *s.*; une toison de 2 à 2 *s.*

(*) Le score est de vingt bêtes.

6 *d.*; en général les bêtes à laine, l'une comportant l'autre, sont vendues 10 *s.* 6 *d.* On les fait parquer jusqu'à Noël, ensuite on les met dans les champs de turneps. Le maître de ce berger en sème ordinairement vingt-quatre acres pour dix-huit scores de moutons. Après Noël, on les fait un peu pâturer les seigles : ce régime continue jusqu'à la fin de mars, qu'on les remet dans les champs.

Près de Hauxton-Mills, on commence à voir des terres craïeuses, qui, de-là, continuent et traversent le royaume ; jusqu'à Royston, tous les champs sont ouverts ; on ne voit quelques clôtures, et un peu de bois, qu'autour des villages, qui consistent en quelques maisons, une église ; ils sont entourés de communes.

Aux environs de Melbourne, le terrain est absolument de craie ; on la voit à la surface, brisée par morceaux de différentes formes et grosseurs. Tous les champs sont sans clôture, et les terres sont affermées de 3 à 5 ou 6 *s.* par acre. Le cours est : 1. jachère labourée trois fois ; 2. blé ou orge ; 3. féves, avoine ou pois. Le blé produit de un à un quarter et demi ; l'orge deux, et l'avoine de deux à trois.

Je fus agréablement surpris de voir aux environs de Royston plusieurs charrues attelées de deux chevaux de front, sans guide ou conducteur, ce qui est fort extraordinaire dans le Hertford (*). Aux

(*) Quoiqu'il n'y ait que deux chevaux à une charrue, l'usage est, qu'indépendamment du laboureur, un homme conduise les chevaux, soit pour les faire tourner au bout du sillon, soit pour leur faire accélérer leur marche.

environs de cette ville, les terres sans clôture sont affermées de 7 *s.* 6 *d.* à 10 *s.* 6 *d.* par acre ; le sol est une craie très-fertile. Le blé rend de deux et demi à quatre quarters par acre ; l'orge jusqu'à cinq. Les fermiers sont instruits et intelligens ; ils connoissent les avantages de la culture des turneps, qu'ils sèment au lieu de laisser leurs terres en jachère ; et ceux de la culture du sainfoin, pour servir de pâturage aux moutons, dans le printemps. Il réussit très-bien ; on évalue la coupe à 7 *l.* ; on le fume avec la cendre ou le marc des brasseries : ils font aussi usage des tourteaux de graines huileuses, qu'ils répandent sur les terres. Ils en mettent environ mille tourteaux, qui valent 10 *l.* dans le pays, sur trois acres.

Je pris la route de Stevenage ; le pays continue à être ouvert ; tout le sol est de craie, et produit de très belles récoltes. Je vis enfouir des vesces d'hiver pour améliorer la terre. On sème beaucoup de trèfle blanc et rouge ; ces deux végétaux réussissent fort bien, et il paroît que la nature du terrain leur est très-favorable. La même nature de terre continue jusqu'à Baldock, ainsi que les champs sans clôture. A Stevenage, j'appris la mort d'un fermier, homme respectable et instruit dans son état. J'ai donné un précis de sa manière de cultiver, dans mon *Voyage de six mois*. Sa veuve continue à gérer la ferme.

J'arrivai dans ma ferme de Northmims ; j'y passai le samedi 9, et le lendemain je me rendis à Saint-Albans. Dans le canton de Dunstable, le terrain est d'une qualité excellente, et affermé

en général 20 *s.* l'acre. Le cours ordinaire des récoltes est un des meilleurs. 1. turneps ; ils servent à engraisser les moutons de Leicester, &c., et sont évalués de 40 à 50 *s.* par acre ; 2. orge ; il rend de cinq à 6 quarters par acre ; 3. trèfle blanc, fauché pour fourrage, ou enfoui pour améliorer la terre ; 4. blé, le produit ordinaire est de trois quarters.

Je passai à Gorhambury, domicile de lord Grimston. Tout le pays est boisé d'une manière fort agréable. Je vis des fermes entières à 15 *s.* par acre. Le blé rapporte vingt-cinq bushels ; l'orge, cinq quarters. On sème beaucoup de blé dans des terrains où il y a eu des turneps, et qu'on a fait consommer à bonne heure. Les terres où il y a du trèfle blanc, sont préparées à être ensemencées en blé, avant la Saint-Michel, autant qu'il est possible. On fait venir de Londres beaucoup de suie et de cendres : au mois de mars on répand sur les blés de vingt à quarante bushels de suie, par acre, à un pouce d'épaisseur. La cendre est destinée pour le trèfle. A six milles aux environs de Dunstable, les terres sont au même taux, et le cours des récoltes est de même, c'est-à-dire, 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle blanc ; 4. blé. J'ai vu ici des hêtres, dans des rochers escarpés et noirâtres. Je m'attendois aussi à voir du sainfoin, mais je fus trompé dans mon espérance.

Je traversai une contrée infiniment agréable, qui avoit le village de Floyds à sa gauche. Je vis quelques haies bordées d'arbres, qui dans leur ensemble formoient une tapisserie charmante. Après

avoir dîné à Dunstable, je pris la route de Brickhill, et après deux milles de marche, j'arrivai à Tilworth, qui est un pays nouvellement enclos, dont les terres autrefois affermées 8 *s.* par acre, le sont maintenant de 15 à 20. Cette contrée n'est pas encore entièrement close de haies. Le cours des récoltes est : 1. jachère ; 2. blé ; il produit de seize à vingt bushels, et en orge, quatre quarters ; 3. féves ; elles rendent de vingt-cinq à trente bushels : on y met les moutons pour qu'ils paissent les mauvaises herbes. Je passai à Hockley ; c'est un village très-long, dont le tiers des maisons est en auberges. La route est continuellement couverte de waggons, dont les jantes des roues sont très-larges. Le sol est riche. Les prairies sont affermées de 20 à 40 *s.* par acre ; les terres labourables, de 16 à 20 ; celles qui sont médiocres et sans clôtures, 7 *s.* 6 *d.* Le cours des récoltes est : 1. jachère ; 2. blé, qui rend de vingt à trente bushels ; 3. féves : l'orge produit de quatre à cinq quarters.

Ici les laiteries sont fort considérables ; il y en a qui ont jusqu'à trente vaches, et l'on estime le produit de chacune, en été, à 6 *s.* par semaine. J'ai observé que les terrains élevés, inégaux, divisés en grandes pièces qui commencent à Downham, continuent dans le Norfolk, tout le long de la route, finissent précisément quand on trouve les terres craïeuses, aux environs de Hockley, où je revins une seconde fois.

Aux environs de Fenny, Stratford, le sol est riche. Les prairies sont de 20 à 30 *s.* par acre ;

les terres labourables, à 20, communément, parce qu'elles sont, en partie, bordées de haies. Le cours des récoltes est : 1. jachère ; 2. blé ; il rend de vingt à trente bushels ; 3. orge ; il rend quatre quarters ; 4. féves ou avoine, dont le produit est de vingt-cinq bushels. Un autre cours est : 1. turneps binés exactement ; 2. orge ; 3. blé ; 4. féves, où l'on met les moutons pour manger la mauvaise herbe.

Tout le monde ici ne connoît que la route de Norfolk pour le transport des denrées. Avant que les champs fussent enclos, l'acre étoit affermé de 6 à 10 *s.* ; maintenant il est de 16 à 18. Les pois produisent de vingt à trente bushels ; l'avoine, de cinq à six quarters par acre. Le trèfle blanc est fauché deux fois, et la seconde coupe est encore de quatre charges par acre ; il vaut de 1 *s.* 6 *d.* à 3 *s.* 6 *d.* par quintal. On le rompt avec quatre ou cinq chevaux attelés à la charrue, à la file les uns des autres : ils font un acre par jour.

Les laiteries sont très-considérables. A Newport ; à Pagnel, il y en a qui ont quarante à cinquante vaches, dont le lait est destiné à faire du beurre, qu'on envoie régulièrement à Londres. On y engraisse aussi des vaches ; on les achète, à la fin de mars, depuis 4 jusqu'à 8 *l.*, et à la fin de septembre, elles valent le double. Une vache qui aura coûté 6 *l.*, en vaut bientôt 9, et presque le double. Les terres sont à 30 *s.* par acre. Dans ces laiteries on n'élève pas de cochons ; on se contente de les engraisser. On les

achète maigres, et dans six semaines ils sont gras, ceux qu'on élève, sont presque tous des cochons d'été : on ne connoît pas l'usage de les nourrir avec du trèfle. On fait parquer les moutons dans les champs ouverts ; les troupeaux de ceux qu'on fait parquer dans les champs clos, sont trop peu nombreux. On a dans ce pays un usage fort singulier. Il arrive des troupeaux de moutons de Rambury, qui est à trente milles ; les fermiers les louent pour les faire parquer sur leurs jachères, pendant l'été : le berger ne quitte point son troupeau pendant toute cette saison. Le profit des bêtes à laine consiste :

	l.	*s.*	*d.*
En agneaux, évalués.	»	11	»
En laine, dont la toison vaut.	»	1	3
	»	12	3

Prix des denrées :

	d.
Neuf livres de pain excellent	10
La livre de beurre	8
— De cochon	4 ½
— De mouton	4 ½
— De bœuf	4 ½

Les pommes de terre valent de 6 *d.* à 1 *s.* le peck.

Prix des journées.

Pour la moisson, 36 *s.*, et la nourriture ; pour faucher et faner le foin, 5 *s.* par semaine : les journées d'hiver sont à 8 *s.* par semaine.

Dans tous ces pays on fait beaucoup de dentelles. La taxe pour les pauvres est toujours, comme elle a été, de 2 *s.* 6 *d.* par *l.*

Je passai le reste de ma journée à Stoneystrat-

plaignent, et prétendent que depuis les clôtures ils recueillent moins de grains, et ont moins de moutons; mais leurs laiteries leur rendent beaucoup, et les dédommagent amplement. Il y a maintenant beaucoup plus de clôtures qu'autrefois; de sorte que le haut prix du grain est cause qu'à Daventry on a rompu des terres en pâturages pour semer des grains, et l'on attribue en partie leur bas prix à cette opération. Le blé ne vaut à présent que 4 *s* 6 ou 9 *d.* le bushel, l'orge 17 *s.* le quarter.

Prix des denrées.

Pain, 10 *d.* les neuf livres.
Beurre, 7 à 7 *d.* la livre.
Charbon, 30 *s.* le tun.
Les dernières années, la taxe pour les pauvres s'est élevée de 2 à 2 *s.* 6 *d.* par livre.

Prix du travail.

Pour faire la moisson, 36 *s.*, et la nourriture; pour les foins, 8 *s.* par semaine : les journées d'hiver sont à 6 *s.* par semaine.

Je tiens tous ces détails du Landlord de Jaracen'shead, qui est un hôte aussi honnête qu'intelligent en économie rurale.

Tout le pays de Daventry est riche et fertile; les terres sont à 20 *s.*, exemptes de dixme, parce qu'elles sont presque toutes comprises dans les nouvelles clôtures. Sur la route, Pattishall paroît un village agréablement situé dans les bois qui sont derrière lui : la culture qu'on y pratique est : 1. des turneps destinés à nourrir les moutons; 2. de l'orge, dont le produit est de cinq à huit quarters par acre; 3. du trèfle blanc et rouge, et du ray-grass. Ce pâturage dure trois ans; on le fauche,

et il produit de deux à trois tuns par coupe; 4. avoine, dont le produit est de cinq à huit quarters, et quelquefois du blé. Depuis quatre ans tout le terrain a été enclos, et les fermages sont de 18 à 20 *s.* par acre, tandis qu'ils n'étoient que de 8 à 10. On peut dire qu'en général, dans ce pays, les clôtures ont doublé le prix des fermages. Quelques terrains humides ont été convertis en pâturages.

De Pattishall la route traverse un coteau, qui de toutes parts domine le pays le plus agréable, et offre des points de vue charmans. Tout le pays est coupé par des collines riantes, dont la direction est très-variée, et par des clôtures qui offrent une étendue considérable de terrain en labour et en pâturages. Sur toute la route, depuis Stoney-Stratford jusqu'ici, la plus grande partie des arbres est dégradée par les mai qu'on a coupés. A mesure qu'on avance, tout le pays continue à paroître très-beau et riant. Aux environs de Datford, rien n'est plus pittoresque que des champs alignés, où l'on voit au sommet des collines, des bordures d'arbres de construction, qui forment un coup-d'œil agréable, et dont la dépouille enrichit le sol. Toute la ligne, depuis Towcester, jusqu'à Daventry, ville fort jolie, est le plus beau pays que j'aye vu depuis Northampton. Il n'y manque qu'une rivière.

Bramstone est à trois milles de Daventry : il n'y a qu'un an qu'on a clos les champs ; je me ressouviens que le recteur s'y opposa fortement (*);

(*) Son opposition étoit dictée par la crainte qu'il avoit que la dixme ne diminuât. Cette ignorance est elle pardonnable dans un pays où l'on connoît les grands avantages des clôtures?

cependant cette opération a doublé le revenu de son bénéfice. Avant cette époque, les terres étoient de 6 à 10 *s.* par acre; et depuis les clôtures, elles sont de 20 à 30. Ici la route traverse le canal d'Oxford, lequel se joint à celui de Coventry. Je logeai à Dunchurch, à l'auberge de la vache-rousse, où je fus traité avec toute sorte d'égards.

Le 12 juin, je pris la route de Coventry, je passai dans une longue avenue de sapins et d'ormes qui ornent les chemins: dans ce climat, les plantations d'arbres sont inutiles sur les routes pour garantir les voyageurs des ardeurs du soleil. Tous les terrains clos sont riches et fertiles, et affermés 20 *s.* par acre. Le cours des récoltes est: 1. turneps; 2. orge; il produit de cinq à six quarters par acre; 3. trèfle blanc et ray-grass, qui subsistent pendant quatre ans (*); 4. avoine, dont le produit est de six quarters; 5. blé; il rend de trois à quatre quarters: semé sur un chaume d'avoine, après que la terre a été en prairie artificielle pendant trois ans, je crois qu'il doit être mêlé de beaucoup de mauvaises herbes. Les terres les plus légères sont labourées à cinq chevaux attelés à la file les uns des autres.

A cinq milles de Dunchurch, les fermages sont au même taux; le cours des récoltes est aussi le même, et l'on sème peu de blé sur jachère. L'usage le plus ordinaire est de fumer les terres où l'on veut semer des turneps, avec la chaux; on en met dix-sept

(*) La forte végétation du trèfle est dans sa seconde année; après cette époque, ses racines deviennent trop ligneuses, et se décomposent plus difficilement pour former l'engrais, qui est, dans bien des circonstances, l'objet de cette culture.

quarters par acre, à 2 *s.* 6 *d.* Les fermes sont très-bien bâties, ainsi que leurs dépendances, ce qui donne à ce pays une apparence de richesse qu'il ne dément pas.

En traversant la rivière, j'observai, des deux côtés, de très-belles prairies, affermées 30 *s.* par acre.

Je déjeûnai à Coventry, où je pris des informations sur les manufactures. On y fait des rubans et des étoffes, dont le commerce va fort bien. Ceux qui fabriquent les étoffes ou les rubans, gagnent de 7 à 8 *s.* par semaine, et les femmes, qui y travaillent, en plus grand nombre que les hommes, n'en gagnent que 5. De Birmingham à Allesley le sol est extrêmement fertile; c'est une couche profonde de bonne argile, sur un roc sablonneux. Il y a beaucoup de pâturages pour l'usage des laiteries; et pas autant de terres labourables dont l'exploitation consiste : 1. en turneps; 2. orge, dont le produit est de cinq quarters; 3. trèfle blanc et ray-grass, dont la durée est de trois ans; 4. de l'avoine, des féves, quelquefois des pois, qui sont mangés par une espèce d'insecte nommé *grub*, dès qu'ils ont trois pouces de hauteur. Il n'attaque jamais les féves ni l'avoine (*); 5. blé; il rend trois quarters. La fertilité de ce sol continue jusqu'à Banbury : sur toute la route on ne voit que de bons terrains, dont une grande partie est en pâturages pour l'engrais des bœufs : ici, ce sont les

(*) L'avoine est mangée par un petit ver rouge : ils ne connoissent pas cet insecte.

vaches qu'on engraisse principalement ; il y a vingt ou trente laiteries. Aux environs de Coventry, il y a quelques fermiers en réputation pour faire des des élèves, soit vaches, ou bêtes à laine. On vend une vache de 10 à 15 *l.*, elles sont bonnes en général. Quand elles sont engraissées, on les vend 20 *l.* ; ils ont une belle et forte race de bêtes à laine ; ils engraissent les moutons, qu'on tue de deux à cinq ans : ils valent de 30 à 40 *l.* le score (*).

A Bicknel, le cours des récoltes est : 1. turneps ; ils sont récoltés pour la nourriture du bétail ; 2. orge ; il rend quatre quarters ; 3. blé ; même produit ; 4. avoine ; de même ; 5. trèfle blanc et ray-grass, dont la durée est de quatre à cinq ans ; on le rompt pour semer de nouveau des turneps. M. Swinburn, qui passe pour un fermier intelligent, exploite de cette manière : 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle blanc et ray-grass pendant trois ans.

Les laiteries ont communément vingt vaches. On élève des veaux ; l'on garde ceux qui naissent en février ou mars ; ils sont nourris avec du lait jusqu'en juin, mais sans teter la mère (**) ; à cette

(*) Troupeau de vingt bêtes.

(**) Dans le Galloway, on laisse aller les veaux avec leurs mères dans les pâturages. On les empêche de teter, par le moyen d'un morceau de cuir auquel sont fixées des petites pointes de fer bien aiguës, sur la partie extérieure. Cette pièce de cuir est attachée sur le museau du veau ; de sorte que, lorsqu'il s'approche de la mère pour la teter, elle s'en éloigne, ses mamelles étant piquées par les pointes attachées au morceau de cuir placé au museau de son veau. Lorsque la vachère vient traire les vaches, elle ôte au veau sa muselière, et il tète d'un côté, tandis qu'elle trait de l'autre. L'opération finie, elle remet la muselière, de façon qu'elle n'empêche pas le veau de paître.

époque, on les met dans les pâturages. Quelques fois une vache en conduit deux dans les pâtures, pendant tout l'été. Un agneau destiné à être bélier, est vendu plus de 20 *s.* ; trois ou quatre moutons fournissent à la tonte un *tod* de laine [vingt-huit livres.] Elle est longue et vendue pour l'île de Jersey. On ne fait point parquer. Les vaches, si estimées à cause de leur race, et par la facilité de les engraisser, sont comme toutes les vaches des pays, où l'on est jaloux d'une belle race ; elles ne sont pas bonnes laitières, et deux ne fournisent que trois *gallons* de lait. Elles ne rendent pas au-dessus de 5 *l.* par an, en y comprenant le prix du veau.

Prix des denrées.

Pain, 6 *d.* les quatre livres et demie.
Beurre, 8 *d.* la livre.
Pommes de terres, 1 *s.* 6 *d.*, ou 2 *s.* 6 *d.* le bushel.
Mouton, 4 *d.* la livre.
Bœuf, de 5 *d.* et demi a 3 *d.* trois quarts la livre.
Le veau, 5 et 5 *d.* et demi la livre.
Le cochon, de 5 *d.* et demi à 4 *d.* la livre.

Prix du travail.

Pendant toute l'année, environ 15 *s.* 6 *d.* par jour.

Wednesbury est une ville où il y a des manufactures comme à Birmingham ; tout le pays est dans une atmosphère mêlée de l'odeur du charbon de terre et de la fumée des forges et des fourneaux, &c. Les villes sont très-près les unes des autres, et il y en a de grandes. A Darliston, on fabrique des platines de fusil. Bilston est considérable. De Wolverhampton à Birmingham, je

ne vis pas une ferme ; enfin rien qui puisse être considéré comme une simple habitation de fermier. Dans tout le canton de Westbury, toute l'agriculture est un agrément (*), de sorte que les terres sont affermées de 40 *s.* à 4 *l.* les meilleures ; les inférieures, de 35 à 45 *s.*

Je déjeûnai à Wolverhampton ; les manufactures ici sont semblables à celles de Birmingham ; leur commerce est aussi actif qu'il est peu connu ; excepté celui de la clouterie et de la taillanderie, auquel la guerre a nui, parce qu'on le faisoit en grande partie avec l'Amérique.

A Tibuel, à un mille et demi environ de Wolverhampton, la route traverse le canal de Kidderminster sur la Severne, à Trent, qui est l'endroit le plus élevé de tout ce sol calcaire dont il découle de l'eau de chaque côté.

Près de sir John de Wrottesley, les fermages varient beaucoup, relativement à la qualité des terres. Ils sont de 16 à 20 *s.* par acre ; il y en a quelques-uns à 40 ; ce sont, en grande partie, des prairies. L'exploitation est : 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle, pendant trois ou quatre ans ; 4. avoine. Tout ce canton diffère, d'une manière étonnante de Wolverhampton. De Birmingham à cette dernière ville, on ne voit que des villages et villes, dont les manufactures font subsister les habitans ;

(*) Tout terrain qui ne produit pas des grains ou des pâturages, est nommé, par l'agriculteur anglois, terre d'agrément. Il n'est point question ici de parcs ni de jardins anglois, mais de jardins potagers et à fruits : voilà pourquoi les terres sont si chères.

mais, à dire vrai, tout le pays est aussi triste et aussi solitaire que Ohio. On ne voit pas sur la route une seule manufacture, et à peine trouve-t-on quelques maisons. En quittant l'habitation de sir John, la route conduit au sommet d'une colline qui domine une belle plaine, fort étendue et très-fertile, bornée à gauche par les coteaux de Clec, et ayant Wreekin en face. Dans les vallées, je pris, suivant ma coutume, des renseignemens sur la culture, et l'on me dit que le système agricole étoit: 1. turneps, pour lesquels on mettoit une charge de chaux par acre, qu'on les faisoit paître au bétail sur place : quelques fermiers les arrachent et les jettent sur le gazon où le bétail va les manger; 2. orge; son produit est de vingt à trente bushels; 3. blé, pour lequel on fume : il rend de vingt à trente bushels; 4. orge; 5. trèfle seul ou mêlé avec le ray-grass; 6. blé. Quel cours de récoltes, diroit un fermier de Norfolk (*) ? les fermages sont de 7 à 15 *s.* par acre.

Prix du travail.

Pendant la moisson, 5 *s.* par semaine, avec la nourriture; même prix pour la fenaison : le reste de l'année, 4 *s.* par semaine, et la nourriture.

Prix des denrées.

Pain de ménage, 1 *d.* la livre.
Beurre, de 6 à 7 *d.* la livre.
Fromage, 3 *d.* et demi la livre.
Le mouton, 3 *d.* et demi la livre.
Le veau, de 3 à 3 *d.* et demi la livre.
Le bœuf, 3 *d.* et demi la livre.
Les pommes de terre, 1 *s.* le bushel.

(*) Six récoltes sans jachère ! voilà de quoi étonner les fermiers qui en sont partisans.

Dans

Dans presque tous les villages, l'habitant a une pièce de terre qu'il ensemence en chanvre, pour s'entretenir de linge (*) ; méthode excellente qu'on ne peut trop louer et recommander au paysan. Le parc de lord Pigot, les coteaux couverts de bois, qu'on aperçoit sur la gauche de la route, forment un aspect très-agréable. Sur toute la route, depuis Wolverhampton, j'ai observé un sol sablonneux sur des carrières. On voit de fort belles vaches ; les laiteries sont peu considérables, mais on élève beaucoup de cochons. Le produit d'une vache est évalué de 6 à 8 *l.* par an.

La route traverse des carrières, et en les quittant on arrive tout de suite à un endroit solitaire, frais, et qui offre un joli aspect ; on voit un pont construit sur une petite rivière, qui est ombragé par deux tilleuls, avec un beau plateau planté en chênes. On arrive ensuite dans un pays dont la culture est tout-à-fait différente de celle qu'on a vue auparavant. Trois milles avant d'arriver à Shiffuell, le sol est sablonneux et fertile. L'exploitation consiste : 1. en turneps fumés avec la chaux ; on les bine rarement ; 2. orge, dont le produit est de cinq à six quarters ; 3. en trèfle, qu'on fauche, et qui est ensuite laissé en pâturage ; 4. blé, pour lequel on fume la terre ; il rend de

(*) L'avantage de cette culture, sur-tout pour le paysan, est si évident, qu'il est étonnant qu'il la néglige. Après une bonne récolte de chanvre, on peut semer du blé avec succès. Il n'y a pas de végétaux plus propres à détruire les mauvaises herbes. On n'en voit pas dans un terrain où il y a eu du chanvre.

vingt à trente bushels par acre. On sème peu de ray-grass. Les fermages sont de 15. *s.* par acre.

J'oubliois d'observer que c'est cinq milles avant d'arriver à Bermingham, que j'ai vu pour la première fois la charrue qui laboure et sème en même temps; elle est très-commune, et passe pour le meilleur semoir. Elle coûte, avec tout l'attirail, 5 *l.* 5 *s.*; je la vis encore à Shiffuell.

Je dînai dans ce dernier endroit, parce que j'étois recommandé à M. Harries de Cruckton, si renommé dans tout le canton de Colebrooke-Dale, pour ses forges. Je passai la Severn au bac Lincoln-hill: quand on est au milieu de cette rivière, on entend le bruit des cailloux énormes, détachés des rochers, qu'elle roule au fond de ses eaux. Le rivage opposé est une immense étendue de pays escarpé couvert de bois, dont l'aspect est des plus agréables. En traversant ces bois, je vis beaucoup de chaumières très-rapprochées, dont les habitans sont employés continuellement à transporter, dans les endroits circonvoisins, le fer sorti des forges. Je remarquerai, avec beaucoup de satisfaction, qu'il n'y a pas une chaumière qui ne nourrisse un beau cochon pour sa consommation: à la porte de l'étable où il est renfermé, est placée une auge en pierre, dans laquelle on met ce qu'on lui donne à manger. Les enfans, sur le seuil de la porte, assistent à ses repas, en jouant et folâtrant avec lui. Voilà une preuve non-équivoque, que la gaieté doit présider aux repas frugals du pauvre, mais habitant heureux des endroits solitaires et romanesques.

J'arrivai chez M. Serjeant-Roden, intendant principal de M. Harries, qui me donna les détails suivans sur la culture de Benthal. Les fermes sont, en général, de cent à deux cents acres. Le sol est une argile, ou une craie, sur un fond de gravier; il est affermé de 10 à 15 *s.* par acre. le cours des récoltes est : 1. jachère; 2. blé; 3. orge ou avoine; 4. trèfle, dont la durée est d'un ou deux ans; 5. blé, avoine ou pois : ou cet autre : 1. turneps; 2. orge; 3. trèfle; 4. blé; 5. orge; 6. pois. On ne sème pas tout-à-fait deux bushels de blé par acre, et quand il en rend vingt, la récolte est estimée bonne (*). On laboure deux ou trois fois pour l'orge, dont on sème trois bushels et un quart, qui en produit de vingt à vingt-sept. On ne laboure qu'une fois pour l'avoine; la quantité qu'on en sème dépend de sa qualité. On sème trois bushels et demi de la noire, trois de la rouge, quatre de la blanche. La première est estimée la meilleure, on évalue le produit à vingt-cinq bushels. Quant aux pois, on préfère un terrain où il y a eu du trèfle, à tout autre, s'il est sec; ils ont raison, car ils ne réussissent nulle part aussi bien. Pour les semer, on ne laboure qu'une fois; la quantité ordinaire est trois bushels, qui en rendent vingt-deux. On commence dans ce pays à s'accoutumer à la culture des turneps, pour lesquels on laboure quatre fois;

(*) Nous avons bien des pays en France, dont le sol, quoique très-bon, ne rend pas dix pour un. Pourquoi donc ne pas imiter une méthode de culture qui procure cet avantage? Le sol de l'Angleterre ne vaut pas le nôtre, et il produit beaucoup plus.

ils sont fumés avec une ou deux charges de chaux par acre : l'usage de les biner n'est pas encore parfaitement établi. Leur destination est de servir de nourriture à toute espèce de bétail. Au printemps, on fait paître le trèfle, et en été on le fauche pour le faner. Presque tous les fermiers et les paysans sèment du chanvre pour leur usage particulier ; ils le peignent, le filent, et la toile est faite dans le pays. Il n'y a pas d'habitant qui ne plante beaucoup de pommes de terre, qu'on bine et sarcle exactement : le produit est de deux et demi à trois bushels par perche.

Il y a beaucoup de bois taillis ; les propriétaires s'en réservent l'exploitation. On le coupe à vingt-un ans, et il vaut de 15 à 16 *l.* par acre. On écorce les jeunes chênes, dont l'écorce est vendue 20 *s.* de plus que celle des vieux. Lorsqu'ils sont écorcés, on les vend pour servir dans les mines de charbon, à soutenir la terre, à mesure qu'on travaille.

On ne fait point parquer, mais on fait beaucoup usage de la chaux, pour engrais, peu de la suie, pour les blés, sur lesquels on la répand en avril ; elle vaut 6 *d.* le bushel. Ceux qui nourrissent des vaches laitières, pensent qu'un acre de terre ne suffit pas à la nourriture d'une vache pendant l'été. Elles donnent un gallon et demi ou deux de lait chaque fois qu'on les trait, c'est-à-dire le matin et le soir. Sur dix vaches, on a deux truies pour élever de jeunes cochons (*). Le mois de

(*) Tous les rebuts d'une laiterie sont excellens pour élever des jeunes cochons. Dans tous les calculs qu'on fait de leurs produits, les cochons qu'on élève sont comptés.

Digitized by Google

février est la meilleure époque pour le sevrage des veaux. Ils ne connoissent pas l'usage de les sevrer sans lait, mais bien la manière de l'économiser et de le conserver. Par exemple, dans un seau d'eau ils mettent une pinte de graine de lin, qu'ils font bouillir de façon à en faire une espèce de gelée ; ils la mêlent par portions égales avec du lait écrémé, font chauffer ce breuvage, et le donnent tiède aux veaux sevrés. Ils commencent à les mettre à ce régime, quand ils ont quinze jours, et le continuent jusqu'à l'herbe nouvelle. Ils ont encore une autre méthode, qui est de mêler de la farine de pois dans une quantité égale de lait et d'eau (*).

Les cochons qu'on engraisse dans ce pays, pèsent de seize à vingt scores ; on en a vu qui en pesoient trente-sept. Il y a peu de bêtes à laine ; sur une ferme de trois cents acres, il y a un troupeau de cent bêtes, environ. On se sert de bœufs pour labourer, sur-tout quand on a plus d'un attelage. Sur une ferme de trois cents acres, on a communément huit bœufs et six chevaux de labour. On attèle six bœufs ou quatre chevaux à une charrue, et cet attelage fait un acre par jour. Le bœuf ne travaille qu'à trois ans, et cesse à cinq. On a l'habitude de hacher la paille pour la donner au bétail.

On calcule que, pour pour une ferme qui rend

(*) Dans les *Annales d'Agriculture*, il y a plusieurs mémoires intéressans sur l'éducation des veaux. Tout ce qui a rapport à l'éducation du bétail, n'est pas négligé en Angleterre.

100 *l.* par an, il lui faut pour 400 *l.* de bétail. Les terres sont vendues au prix de la rente de trente ans. La taxe des terres, de 4 *s.* dans le principe, est à 1, et la dixme, 1 *s.* à la liv. (*). La taxe pour les pauvres ne s'élève pas de 2 à 4 *s.* Le thé est la boisson ordinaire du pauvre. Presque tous les propriétaires font valoir leurs possessions.

Prix du travail.

Pour la moisson, 6 *s.* par semaine, et la nourriture. Pendant la fenaison, 4 *s.* par semaine, et la nourriture; sans nourriture, 1 *s.* 4 *d.* par jour. Gages du premier valet, de 7 à 8 *l.*; ceux du second, 3 *l.* 10 *s.*; la vachère, 40 *s.*; la femme de laiterie, 5 *l.* Pendant toute l'année, les femmes de journée gagnent 6 *d.* par jour, et de la bière.

Dans l'espace de dix ans, le prix des journées s'est élevé de 1 *s.* à 1 et 4 *d.* (**)

Prix des denrées.

Fromage, 5 *d.* la livre.
Beurre, 6 *d.*
Bœuf, 3 *d.* $\frac{1}{2}$.
Mouton, 4 *d.*
Veau, 3 *d.* $\frac{1}{2}$.
Cochon, 4 *d.*
Lard, 6 à 7 *d.*

Lait, $\frac{1}{2}$ *d.* la pinte.
Pommes de terre, 4 à 6 *d.* le peck.
Chandelle, 6 *d.* $\frac{1}{2}$ la livre.
Savon, 6 *d.* $\frac{1}{2}$.
Charbon de terre, 3 *d.* le cent.
Les maisons de paysans sont louées de 20 à 25 *s.*

Prix des matériaux pour bâtir.

Le millier de briques se vend, à Kiln, 11 *s.* 6 *d.*
Les tuiles, 11 *s.*
Le bois de chêne, de 40 à 50 *s.* le tun.
Les cendres, 42 *s.* le tun.

(*) Voilà une preuve certaine des améliorations faites en agriculture: elles ont triplé le produit des terres, puisqu'au lieu de payer 4 *s.* par livre, on n'en paye plus qu'un. L'impôt n'a pas diminué; mais la terre qui le paye a augmenté de valeur par ses produits.

(**) Les journées sont, dans tous les pays, en proportion avec le produit des terres; ainsi les journées ont nécessairement dû augmenter par les améliorations qu'on a faites.

Un charpentier gagne de 20 *d.* à 2 *s.* par jour.
Le maçon, 20 *d.*
Le couvreur, 1 *s.*, et nourri.

Exploitation d'une ferme.

Deux cent vingt acres.
Cent soixante en terre labourable.
Cent soixante en prairies artificielles.
Cent quatre-vingts livres de rente.
Huit chevaux.
Six bœufs.
Quatorze vaches.
Vingt-quatre jeunes bœufs.
Quatre-vingt moutons.
Tente-cinq acres en blé.
Trente-cinq en orge.
Quarante en avoine.
Vingt en pois.
Dix en turneps.
Vingt en trèfle.
Dix en jachère.
Quatre domestiques.
Deux garçons.
Un laboureur.
Deux femmes ou servantes.

Tout ce canton est extraordinairement rempli de manufactures, dont les principales sont des poteries de toute sorte, des charbonniers, des forges, des manufactures de pipes. Dans les poteries, les hommes gagnent de 8 à 10 *s.* par semaine; un apprenti, de 3 à 9 *d.* par jour; les jeunes filles, 3 ou 4 *d.* Dans les manufactures de pipes, les hommes gagnent 10 *s.* 6 *d.* par semaine; les femmes, 3; les jeunes garçons, 2 ou 3. Elles emploient environ trois ou quatre cents personnes; elles sont très-florissantes. On y fait beaucoup de tuiles ou briques bleues, qu'on envoie par-tout, par la Severne, lorsqu'elles sont cuites.

En passant par Benthalhall, je traversai un coteau escarpé qui domine une rivière qu'on nomme *Benthal-edge*. Il est très-bien boisé, et au bas du côté opposé coule la Severne, dont la rive est de même escarpée jusqu'au sommet du coteau: de là on observe une pente très-étendue, au bout de

laquelle est un vallon tournant de deux milles, coupé par de belles haies de clôture et des bouquets de bois : le sommet de ce coteau escarpé fait des circuits comme la vallée, et par cette variété, il offre divers points de vue agréables et des bois de toutes parts. Dans un endroit qu'on appelle *Tickwood* [bois épais], le coteau est parfaitement arrondi, et très-garni de bois. On a devant soi Wreckin, qui est à trois milles, dont le coteau est coupé par des clôtures qui forment un triple amphithéâtre, et dans le vallon coule une rivière, qui, après plusieurs circuits, arrive à Shewsbury. Plus loin est un endroit nommé la *Fontaine d'Agar* [*Agar's spont*] ; c'est un point de vue romanesque, au bas d'une colline dont le penchant est couvert de bois, où la Severn a sa source. Cette rivière est déjà assez forte ; elle fait divers circuits qui semblent la ramener à sa source, et arrive, après bien des détours, à Shrewsbury.

Je passai le bac à l'endroit où M. Darby a entrepris de construire un pont en fer, d'une seule arche de cent vingt pieds d'ouverture, ce projet est exécuté ; et je vis ses forges au-dessus de Colebrookdale. Le chemin à voitures qui conduit au bas de la rivière, au lieu d'être traversé par des madriers en bois, ils sont en fer, à cause des fortes charrettes qui amènent les pierres à chaux de dessus ces coteaux escarpés ; ces chemins sont faits de manière, que les charrettes chargées ont une route différente de celles qui sont vides, de sorte qu'au moyen de cordages, le poids de la première aide la seconde à monter, en même temps

que celle-ci ralentit sa marche dans une descente fort rapide. Je vis aussi sa nouvelle scie à eau, qui n'est pas encore achevée, dont la roue en fer, de vingt pieds de diamètre est vraiment étonnante. J'examinai les forges, les fourneaux, &c.; l'espèce de mugissement, occasionné par le mouvement des rouages, fait illusion à l'imagination, au point qu'on croît être dans les forges effrayantes des Cyclopes. Nous n'avons pas, en Angleterre, de forges considérables. Tout le travail consiste ici à forer les cylindres, ou conduits de fer, et les canons, &c. Tout le fer employé dans les forges, est tiré des mines qui sont dans les montagnes voisines, de même que le charbon de terre; on le purifie ici: cette invention est d'une très-grande conséquence, depuis que le bois à brûler est devenu rare dans le royaume. M. Darby emploie près de mille personnes, en y comprenant les charbonniers. A Dale, il y a cinq fourneaux, dont deux lui appartiennent. Après lui, le plus grand propriétaire de manufactures de ce genre, est M. Wilkinson, dont la machine pour forer les canons, d'une construction très-solide et très-ingénieuse, est à Posenail.

Les charbonniers gagnent 20 *d.* par jour, ceux qui fouillent pour trouver les pierres à chaux, 1 *s.* 4 *d.*; les fondeurs, de 8 à 10 *s.* 6 *d.* par semaine. Un jeune homme de quatorze ans gagne 1 *s.* par jour, à monter les baquets de charbon de terre des mines. Elles ont depuis vingt jusqu'à cent vingt verges de profondeur, et la direction de la mine est généralement du sud à l'est. A mesure qu'on

creuse, on trouve communément les couches, comme il suit :

1°. Craie à brique. La couche est de trois pieds
2°. Terre à poterie, la couche est de quinze pieds.
3°. Matière charbonneuse, imparfaite. La couche d'un pied.
4°. Une glaise, solide et bleue. La couche est de trois à quatre pieds.
5°. Roc sablonneux. La couche est de sept à huit pieds.
6°. Charbon de terre fait. Couche, de quatre pieds.
7°. Argile blanche à poterie, de trois pieds.
8°. Bonne veine de charbon de terre. La couche est de trois pieds.
9°. Autre craie à briques, de dix-huit pieds.
10°. Charbon en morceaux séparés, de deux pieds et demi.
11°. Craie, de douze pieds.
12°. Charbon en caillou, de quatre pieds.
13°. Mine de fer, de trois pieds.

A Benthal, sur les bords de la rivière, il y a environ mille acres de terrain en mines de charbon de terre ; et à Dale, deux mille. Toutes les forges sont dans l'état le plus florissant.

Le paysage de Colebrookdale, est véritablement tel que ceux dont on voit la description dans les romans. C'est une vallée oblique, faisant des circuits entre deux collines fort élevées, couvertes d'un bois épais, dont les formes très-variées, offrent l'ensemble d'une perspective agréable. Tout cela est trop beau, et constraste singulièrement avec toutes ces forges effrayantes par le bruit, la fumée des fourneaux, que l'art a placées dans le milieu du vallon. Le bruit des forges, des rouages qui donnent le mouvement à différentes machines, les flammes épaisses qui sortent des fourneaux, la fumée du charbon de terre qu'on y brûle, celle des fours à chaux, forment un spectacle frappant,

auquel il ne manque que la vue des rocs escarpés et nus de Saint-Vincent de Bristol.

Je retournai à Shiffuell, pour prendre la route de Shrewsbury, qui traverse Ketley : j'y appris que les fermages étoient, en général, de 10 à 20 *s.* par acre. Pendant toute la route je vis plusieurs exploitations de mines de charbon de terre, et des forges. Aux environs de Watlingstreet, toutes les fermes sont à 20 *s.* par acre; quelques-unes à 40. De la route on a la vue agréable de Wreckin, qui élève sa tête vénérable et nue entre deux hautes montagnes bien boisées. A deux ou trois milles de Shrewsbury, les fermes sont de 15 à 20 *s.* par acre, les prairies à 30. Le sol est sec et graveleux; on y sème des turneps, qu'on fume avec de la chaux, et qu'on ne bine jamais; les bêtes à laine les consomment sur place, &c. Le cours des récoltes est : 1. turneps; 2. orge; 3. blé; son produit est de dix-huit à vingt-cinq bushels par acre; 4. orge; 5. trèfle, dont la durée est de trois ans; 6. pois; les fermes rendent de 50 à 150 *l.* La chaux qu'on met pour engrais, est répandue d'un pouce d'épaisseur. Dans tous ces cantons, le colonnel Hill a eu beaucoup de peine à introduire l'usage de biner; tous les ans il tâche de persuader la bonté de cette méthode.

Après avoir dîné à Shrewsbury, je me promenai aux environs de la ville; elle est grande, bien située. Le pont de pierres a été bâti, par le produit d'une souscription libre, qui monta à plus de 10,000 *l.*; il est également utile à la ville et à tout le pays. On en a construit un autre, aussi en

pierre, aux frais des habitans, à trois milles avant d'arriver à Shrewsbury, sur la route de Londres.

J'arrivai à Cruckton, le domicile de M. Harries, auquel je dois tous les renseignemens suivans sur l'agriculture de tout son voisinage. Le nom de sa paroisse est Pontesbury. En général, les fermes sont petites, et rendent de 30 à 100 *l.* : il y en a peu de 200. La terre est forte et fertile : c'est une argile graveleuse, point humide et bonne. Les fermages sont de 14 à 15 *s.* par acre. Dans tout le canton, ils sont à environ 14 *s.*, excepté ceux des terrains en vaine pâture ou parcours, qui sont les coteaux de Stiperstone, Longment, les coteaux de Clec, Titerstone, Brown-Clec, Wreekin, Hanton, Highneath. Ces terrains immenses sont à 2 *s.* par acre.

Le cours des récoltes est : 1. jachère, dont l'usage constant est de la fumer avec de la chaux ou avec le fumier du bétail. Sur deux acres on met deux voitures de chaux, qu'on va chercher à quatre ou six milles, et qui coûte sur les lieux 11 *s.* 3. *d.* la voiture; 2. blé [l'espèce nommée *monker*] c'est-à-dire méteil; on en sème deux et demi à trois bushels par acre, et le produit est de vingt; [neuf et demi gallons] on le vend au strike, dont le poids est soixante-quinze livres; 3. orge, quatre bushels par acre, qui en produisent vingt-huit; 4. avoine, on en sème quatre strikes et demi qui en rendent trente; 5. du trèfle, qui sert communément de pâture aux bêtes à laine, aux cochons, aux chevaux, pendant deux ans; 6. pois, trois strikes en rendent vingt-deux; 7. blé, pour

lequel on fume, ensuite de l'orge, après laquelle il y a des pâturages, &c. La jachère est peu connue, et n'a pas un cours régulier.

Un autre cours est : 1. trèfle, pendant deux ans; 2. blé, pour lequel on fume; 3. orge ou avoine, remplacés par du trèfle, dont la durée est de deux ans, et fait le quatrième cours; 5. pois; 6. blé; 7. orge ou avoine, encore remplacés par des herbes fourrageuses.

Il y a quelques fermiers qui sèment des vesces d'hiver, pour en récolter les légumes au lieu de pois; on ne les sème jamais pour en faire du fourrage ou pour amender le sol. On ne connoît pas le sainfoin. Beaucoup de fermiers et des simples paysans, ont leur chenevière : ils peignent le chanvre; les femmes le filent; ils en font ensuite une toile grossière pour leur propre usage. Tout le monde plante des pommes de terre; elles sont consommées dans le pays. Ces dernières années cette culture a fait beaucoup de progrès.

Les propriétaires se réservent la coupe des bois taillis, qu'on fait à vingt-deux ou vingt-quatre ans. Aux environs de Ludlow, on le vend pour bois de corde à seize ou dix-sept ans; quand il en a vingt-quatre, il vaut 18 *l.* par acre. On en paie la dixme, et elle est au compte de l'acquéreur. Le bois de construction est coupé à cinquante ans; on le vend avec celui des taillis, dont on fait des lattes, des claies, &c.

On a ici des vaches de la race de Shropshire, situé entre leur propre pays et Lancashire. Il faut un acre et demi pour nourrir une vache pendant

l'été. Dans le meilleur temps de la saison, elles fournissent huit livres de beurre par semaine, produit qu'on regarde comme considérable, et deux ou trois gallons de lait le matin, et autant le soir; ce qui n'est pas beaucoup pour des vaches de cette grosseur. Celles de M. Harries lui donnent, à chaque fois, seize quartes. Une vache donne du lait pour faire de deux à trois quintaux de fromage par an, qu'on vend de 26 à 30 *s.* le quintal, indépendamment du beurre. Le produit moyen est le suivant :

	l.	*s.*	*d.*
Deux quintaux et demi de fromage, à 28 *s*	3	10	»
Beurre.	»	10	»
Veau.	1	10	»
Cochon.	1	10	»
En tout	7	»	»

Produit des huit vaches de M. Harries.

Cinq fromages par semaine.	1	5	»
Vingt livres de beurre.	»	12	»
En tout.	1	15	»
Ce qui fait, pour vingt semaines.	35	»	»
Huit veaux.	8	»	»
Trois truies, donnant dix-huit cochons en trois portées, à 7 *s.*	16	16	»
En tout	59	»	»
Ce qui fait, par vache	7	9	»

Pendant l'hiver on les nourrit avec des fourrages secs, jusqu'au moment qu'elles vêlent, et si le temps est beau, on les laisse aller dans les champs.

Digitized by Google

Celles de M. Harries ne sortent pas des cours de sa ferme. A un mois, on sèvre les veaux : on les élève, en leur donnant un mélange d'eau et de lait, dans lequel on met de la farine d'avoine. On élève quelques bœufs, qu'on vend maigres. La peau d'une vache grasse vaut 3 *d.* et demi la livre, et si elle est bonne, elle en pèse quatre-vingts. Il y a vingt ans qu'elles étoient à meilleur marché. Les cochons pèsent communément seize scores; on les vend à Shrewsbury au pois, et, pesés en vie, 4 *d.* la livre; s'ils sont maigres, et qu'on en achète un troupeau, ils reviennent de 50 *s.* à 3 *l.* l'un.

Il y a peu de bêtes à laine. On achète des brebis en octobre. Elles agnèlent en février. On les met sur des pâturages de trèfle : on engraisse les agneaux, et on les vend de même que les mères. Si elles avoient coûté 10 *s.*, elles sont vendues 13, et les agneaux 7 *s.* 6 *d.*

Les terres sont labourées avec quatre ou cinq chevaux attelés à la file. Ils font un acre par jour. Pour une exploitation de cent acres, on a huit chevaux. Les frais de leur nourriture sont évalués à 10 *l.* pour chacun. On est dans l'usage de hacher le paille pour la donner au bétail. Il y a quelques années qu'il y avoit quelques bœufs de labour; aujourd'hui, à peine en voit-on un. On rompt les chaumes pour semer du blé. La charrue à tourne-oreille est en usage, et les coutres sont fixés au soc. Un attelage de cinq chevaux, la charrette et le conducteur, coûtent 12 *s.* par jour.

Pour une ferme dont le bail est de 100 *l.* par an, il faut :

	l.	*s.*	*d.*
Cinq chevaux à 15 *l.*	75	»	»
Douze vaches, à 7 *l.*	84	»	»
Huit veaux élevés, à 3 *l.*	24	»	»
Soixante moutons, à 10 *s.*	30	»	»
Deux truies, à 50 *s.*	5	»	»
Une charrette	25	»	»
Deux tombereaux, à 10 *l.*	20	»	»
Charrette de moisson.	7	»	»
Deux charrues	5	»	»
Deux herses	3	»	»
Un rouleau.	1	»	»
Harnois	5	»	»
Objets divers.	15	»	»
Mobilier de la ferme	50	»	»
Dixme.	12	»	»
Taxes, &c.	5	»	»
Entretien du ménage	25	»	»
Deux valets, une servante	19	»	»
Deux laitières	6	»	»
Un laboureur	18	»	»
Pour frais de semence de soixante acres	56	»	»
En tout	468	»	»

Les terres se vendent au prix du produit de trente ans. Dans l'espace de dix, il s'est beaucoup élevé ; il se soutient au taux où il est actuellement. La taxe sur les terres, autrefois de 4 *s.*, n'est plus qu'à 1 dans tout le pays. Il y a peu de dixme payée en nature ; elle est de 2 à 3 *s.* par livre. La taxe des pauvres, de 1 à 1 *s.* 6 *d.*, a doublé dans l'espace de dix ans. Les baux sont sur le pied de 7, de 14 ou 21 *s.* par acre, suivant qu'ils approchent du terme. Le thé est une boisson commune.

Prix

Prix du travail.

Pendant la moisson, 1 *s.* 4 *d.*, ou 6 *d.* et nourri; pour la fenaison, 1 *s.* 2 ou 4 *d.*, et de la bière. Gages d'un valet, 8 *l.*; d'une servante, 3 *l.*; d'une laitière, 3 *l.* à 3 *l.* 10 *s.* Journée de femmes pendant la fenaison, 6 *d.* et de la bière. Dans l'espace de quinze ans, le prix du travail a augmenté de ¼ de *d.* par journée.

Prix des denrées.

Fromage, 3 *d.* la livre.
Beurre, de 6 à 9 *d.*
Bœuf, 4 *d.*
Lard, de 6 à 7 *d.*
Mouton, 4 *d.* la livre.
Veau, 4 *d.*
Porc, 4 *d.*
Pommes de terre, 1 *s.* 6 *d.*, ou 2 *s.* le strike.

Les maisons de journaliers sont louées 40 *s.* Le charbon de terre vaut rarement plus de 10 *s.* Les outils d'un journalier lui coûtent environ 5 *s.*

Prix des matériaux pour bâtir.

Briques, 9 *s.* le millier: elles sont montées à 13.
Tuiles, 20 *s.* le millier.
Chêne, 40 *s.* le tun: le prix a peu augmenté.
Cendres, 40 *s.* le tun.
Peuplier, 30 *s.* le tun.
Journée du charpentier, de 1 *s.* 6 *d.* à 1 *s.* 8 *d.*
Pour le maçon, *id.*
La construction d'une chaumière revient à 25 *l.*

Pour une ferme de trois cents acres,
Cent vingt-quatre en prairies artificielles,
Cent soixante-seize en terre labourable,
Trente-trois en blé.
Cinquante en orge.
Huit en avoine.
Dix en prés.
Huit en jachère.
Huit chevaux.
Seize vaches.
Quatre bêtes à cornes à l'engrais.
Trente élèves.
Cent bêtes à laine.
Trois valets.
Deux laitières.
Deux laboureurs.

L'usage n'est pas d'arracher les chaumes. A la seconde année du trèfle, on met ordinairement, en été, une certaine quantité de chaux, et en octobre, on y sème du blé, après un seul labour.

Quelquefois on répand de la chaux sur des pois, quand ils ont trois ou quatre pouces de hauteur, pour les garantir des insectes : on fait de même pour le blé, avec plus de raison. En général, les fermiers font beaucoup de cas de la chaux, comme engrais.

Tous les cultivateurs arrosent leurs prairies, autant qu'il leur est possible. Ils sont convaincus que l'arrosement est d'une grande utilité pour la quantité et la qualité des fourrages (*), surtout dans les terrains secs, chauds et graveleux. On fait quelques fouilles pour trouver la marne, dont il résulte de grands avantages.

M. H. commence à arroser en novembre, et continue jusqu'au milieu de mars. Depuis qu'il suit cet usage, un acre lui produit deux tuns de fourrage au lieu d'un. Il a observé que les arrosages de mars faisoient croître le jonc dans les prairies dont le sol est craïeux. En avril, il y met le bétail; ensuite il fait arroser convenablement, et faucher vers le 10 de juillet. Dans ce pays, l'eau est bonne, et contribue infiniment à la fertilité du sol. Dans les terrains élevés, on arrose depuis le milieu de novembre jusqu'en mai; mais on n'y fait point paître le bétail. M. H. a essayé de faire paître, en avril, les bêtes à laine dans les prairies arrosées; elles y gagnoient la pourriture.

(*) Jusqu'à présent on a cru, avec raison, que l'arrosage augmentoit la quantité des fourrages, mais non pas qu'il contribuât à lui donner une bonne qualité.

En parlant avec M. Harries de ses prairies artificielles, qu'il a la facilité d'arroser à son gré, où son bétail trouve un pâturage abondant, et s'engraisse en peu de temps, je fus curieux d'examiner les espèces d'herbes : j'observai que la majeure consistoit en plantain, à feuilles étroites ; en *Achillea*, trèfle blanc et rouge vivace, *Foxtail*, queue de renard, et vesces ; outre quelques autres plantes communes. Voilà un exemple frappant, qui prouve jusqu'à l'évidence combien est juste tout ce que j'ai dit relativement à la manière de former des prairies.

M. Harries est entièrement occupé à faire des améliorations à Cructon ; ses fermes sont presque toutes bâties à neuf, il a converti en prairies agréables toutes les terres qui l'avoisinent. Son jardin domine une vallée fertile et charmante, terminée par des montagnes éloignées ; les hameaux les plus près sont en partie cultivés. Du milieu de la vallée s'en élève un d'une forme singulière, et tout-à-fait pittoresque.

Le 15 juin je partis de Cructon, et je pris la route de Shrewsbury, par les bords de la rivière, pour voir M. Badders, qui a fait de grandes améliorations en agriculture, sur-tout dans une ferme de quatre cents acres, qu'il a mise dans le meilleur état possible, par l'abondance des engrais. Depuis quatre ans, il plante chaque année un petit champ en choux, pour engraisser des vaches à l'étable. Je fus tout entier à sa conversation sur ce sujet, parce qu'il y a plusieurs personnes qui ont abandonné les choux, relativement à l'engrais du bétail,

croyant qu'ils n'étoient pas propres pour cet effet. M. Badders est d'une opinion bien différente, car il pense que les choux sont de beaucoup préférables aux turneps pour engraisser le bétail à l'étable; qu'un acre de choux engraissera un animal quatre fois plus qu'un acre de turneps, et en moins de temps des deux tiers : une chose remarquable, pour les fermiers qui engraissent le bétail, est, que l'effet des choux est de distribuer la graisse sur les parties qui en sont le plus susceptibles. L'expérience a encore appris à M. Badders, que la méthode la plus avantageuse est de suspendre, pour ainsi dire, l'engrais d'été lorsqu'il est à moitié, pour ne le continuer qu'en octobre, en tenant les animaux dans l'étable, parce qu'à cette époque les choux sont dans toute la perfection de leur végétation, qu'il en faut moins par conséquent, et qu'il font plus de profit. Il a souvent nourri des vaches avec des choux, et lorsqu'on a l'attention d'ôter les feuilles gâtées, leur beurre n'a point de mauvais goût.

De là, je me rendis à Petton, résidence d'Edward Maurice, Esq. qui eut l'honnêteté de me procurer les détails suivans : les fermes, en général, rendent de 50 à 200 *l.* par an. Il y en a très-peu à 300 *l.* Le sol en général est craïeux; il y a quelques terrains graveleux, et d'une argile légère. Les fermages peuvent être évalués à 15 *s.* par acre; de là à Chester, ils sont à 12 *s.*; à Shrewsbury à 15 *s.* 6 *d.*; à Ofwestry à 15; et dans tout le pays, le cours ordinaire est : 1. jachère; 2. blé; on en sème deux strikes et demi ou neuf gallons et demi, qui

en rendent vingt ; 3. orge ; on en sème trois strikes qui en produisent trente ; 4. avoine ; on en sème quatre strikes, et ils en produisent quarante ; 5. trèfle et ray-grass, dont la durée est de trois ou quatre ans. La première année on les fauche, et les suivantes ils servent de pâture ; 6. avoine ; on sème peu de pois, parce que le terrain est froid : aux environs de Preston, Brockhurst, &c. où le sol est sablonneux, cette culture y est adoptée au lieu de la dernière en avoine, et sur les chaumes des pois on sème du blé : ordinairement il produit quarante strikes par acre, quelquefois cinquante. On sème aussi sur ces mêmes terres du sarrazin, pour l'enfouir, afin de les amender. Les fermiers et les simples journaliers ont tous une chenevière ; celle des premiers est ordinairement de deux acres, et celle des seconds, de tout le terrain qui leur reste après avoir semé leurs pommes de terre et leurs fèves. Le chanvre qu'ils récoltent ne sort pas du pays, il est destiné à faire de la toile. On cultive beaucoup de pommes de terre : outre celles qu'on plante dans les jardins, on en plante aussi dans les meilleurs terrains, et on les fume beaucoup. Elles produisent environ trois strikes par perche.

La coupe des bois taillis est réservée aux propriétaires : on la fait à dix ans. Il y a peu de bois de cette espèce.

La chaux est d'une grande ressource, comme engrais. Elle vient de quatorze milles : on en met une voiture par acre, qui coûte 12 *s.* C'est sur une jachère qu'on la répand pour y semer du blé. On en répand aussi sur les pois, après qu'ils sont levés,

pour empêcher qu'ils soient attaqués par les limaçons. Cette chaux est faite avec des pierres de roche : on en fait beaucoup de cas, et elle est mise à un pouce d'épaisseur. Elle ne produit pas d'aussi bons effets sur les terres fortes et humides, comme sur celles qui sont légères. On ne fait usage de cet engrais que tous les quatre ans. Le fumier ordinaire est mis sur la jachère avant de semer le blé.

On ne fait pas autant d'usage de la marne qu'autrefois ; la chaux est préférée, excepté à Preston, où la marne est encore admise.

On fait venir les engrais de Shrewsbury, qui font une partie de son revenu ; on la paye 5 *s.* la charretée. Excepté quelques propriétaires, qui font beaucoup de saignées pour l'écoulement des eaux, peu de cultivateurs s'occupent de cette amélioration.

Les laiteries sont considérables ; il y en a qui ont plus de trente-cinq vaches. Pour leur pâturage d'été, on compte un acre et demi par vache. En hiver, on les nourrit avec la paille d'orge ; mais avant et après qu'elles ont vêlé, on leur donne du foin. Elles sont de la race à longues cornes de Shropshire ; il y en a aussi de celle de Stadfford. On ne fait aucun cas des vaches sans cornes. Elles sont très-bonnes laitières, et fournissent communément deux gallons de lait le matin, et autant le soir. On fait du beurre et du fromage. M. Maurice a acheté une vache à Holderness, qui donne dix-sept quartes et demie de lait, chaque fois qu'on la trait. On calcule que le produit ordinaire est de 5 *l.* par an. On

nourrit des truies du petit-lait des laiteries : celles qu'on élève sont vendues maigres et en troupeau. Quand on a vingt vaches, on peut nourrir cinq à six truies, dont on vend les cochons, à un an, à 35 *s.* l'un. On les laisse tous à la mère quand on veut les élever ; à dix semaines, on les sèvre, en leur donnant du lait et du grain. Un cochon de lait vaut, à dix semaines, 10 *s.* 6 *d.* Il y a quelques fermiers qui adoptent la méthode de les faire paître dans les trèfles.

Ils font des élèves des trois-quarts, environ, des veaux qu'ils ont : on les sèvre à trois semaines, en leur donnant du lait et du petit-lait épaissi avec la farine de blé, jusqu'au milieu de l'été.

On a peu de bêtes à laine ; tous les ans on achète des moutons d'un an, de 7 à 9 *s.*, pour les engraisser et les revendre. On vend les agneaux, 7 *s.* 6 *d.* ; les brebis, 9 ou 10 *s.* : leur tonte fournit de 2 à 3 livres de laine par tête.

Le labour se fait avec des chevaux ; on en attèle quatre à une charrue, à la file les uns des autres ; on en a sept pour cent acres de terre labourable. La journée d'une charrue est d'un acre, ou un et demi : elle est à tourne-oreille. Cette espèce de charrue est fort commune, et fait le double de travail, avec un attelage de cinq chevaux, qu'avec huit à la file les uns des autres. Le labour est de trois ou quatre pouces de profondeur, et coûte 5 *s.* par acre ; les terres sont en planches ou billons de six pieds de largeur. L'usage de hacher la paille, pour la donner au bétail est fort commun. Il y a peu de bœufs de labour ; un attelage

coûte 10 *s.* 6 *d.* par jour. Pour une ferme de 100 *l.* de revenu, on calcule qu'il faut un chaptal de 400 *l.*

Le prix des terres est le total du revenu de trente-trois ans. Dans l'espace de dix ans, il a beaucoup augmenté. La taxe, autrefois de 4 *s.*, n'est qu'à 1 et 5 *d.* (*) La dixme, en général, est de 2 *s.* par livre ; une partie est payée en nature. A Ellesmere, la taxe des pauvres est à 1 *s.* 1 *d.*; à Petton, à 4 *d.* Le thé est une boisson commune. Les baux sont assez ordinairement à vie : il y en a à termes.

Prix du travail.

Pendant la moisson, 1 *s.* 6 *d.* par jour, et de la bière; de même pour la fenaison; — en hiver, 10 *d.* Les gages du premier valet sont de 7 à 8 *l.*; — d'une servante, 3 *l.* 10 *s.*; — d'une vachère, 3 *l.* Dans l'espace de vingt ans, le prix des travaux a augmenté de la moitié.

Prix des denrées.

Fromage, 3 *d.* la livre.
Beurre, de 7 à 9 *d.*
Le bœuf, 4 *d.*
Le mouton, 4 *d.*
Le veau, 3 *d.* la livre.
Le porc, 4 *d.*
Le lard, 6 *d.*

Les pommes de terre, de 1 à 4 *s.* le strike.
Le loyer des maisons de 20 *s.* à 4 *l.*
Il n'est pas question des matières combustibles, dont le paysan se fournit aux dépens des propriétaires qu'il vole.

Des matériaux de construction.

Briques, 14 *s.* le millier.
Tuiles, 15 *s.* le millier.
Chêne, 1 *s.* 3 *d.* le pied.
Il y a vingt ans que tout cela étoit à meilleur marché.

(*) Preuve évidente du succès des améliorations, puisqu'elles ont triplé les produits.

Pour une ferme de trois cent cinquante acres, il faut :

Cent soixante-dix-sept en prairies.
Cent soixante-dix-huit en terre labourable.
Cent soixante de rente.
Trente acres en blé.
Vingt en orge.
Vingt en avoine.
Quarante en trèfle.
Trente en jachère.
Huit chevaux.
Vingt vaches.
Vingt-cinq élèves.
Soixante moutons.
Trois valets.
Un laboureur.
Deux vachères ou laitières.

Voici les améliorations agricoles de M. Maurice et le cours de récoltes qu'il observe : 1. turneps ; 2. orge ; elle rend vingt-cinq strikes par acre ; 3. trèfle ; sa durée est de deux ans ; la première année on le fauche, la seconde il sert de pâturage ; 4. blé ; il rend de dix-huit à vingt strikes. Il fait arracher une partie des turneps, le reste est consommé sur place par les bêtes à cornes.

Dans les terrains craïeux, voici quelle est sa méthode : 1. avoine, sur un défrichis de prairie artificielle ; 2. fèves ; 3. vesce ; 4. blé. Il fait biner deux ou trois fois ses turneps, selon les circonstances, et les profits le dédommagent amplement de ces frais de culture. Les fermiers ne veulent point en général adopter la culture des turneps : il y en a fort peu qui en sèment, quoiqu'ils voyent les belles récoltes qu'on fait après cette culture.

M. Maurice cultive beaucoup de pommes de terre, il pense qu'il n'y a rien de meilleur pour nourrir les cochons et toute sorte de bétail.

Il achète à Shrewsbury, de la suie pour fumer ses prairies. Il en fait répandre vingt-huit strikes

par acre. Cet engrais produit le meilleur effet qu'on puisse désirer ; et la récolte du foin est très-abondante. Elle détruit les mousses et les plantes marécageuses, de manière que la bonne herbe a une fort belle végétation.

Relativement aux bêtes à cornes, M. Maurice s'en est occupé d'une manière toute particulière. Il a commencé à se procurer la race de Shropshire, qu'il a ensuite changée pour celle de Holdernesse, parce que les vaches étoient meilleures laitières ; mais il trouve qu'elles sont fort délicates pour la nourriture ; que leur peau est mince, et par conséquent de peu de valeur ; il pense que c'est à ce défaut naturel, qu'on doit attribuer la difficulté de les nourrir selon leur goût. Comme elles ne fournissoient pas l'abondance de lait qu'il attendoit, il s'en est défait. Il a acheté celles de la race de Leicester, qu'il garde, améliorée par des croisemens faits avec celle de Lancashire. Par ce moyen il s'est procuré une race, qui a le double avantage : 1°. de fournir du lait excellent ; 2°. de s'engraisser. Il a plusieurs vaches de cette race, qui donnent trois gallons de lait le matin, et autant le soir. Il en a quelques-unes de la race d'Alderney, dont il fait beaucoup de cas, relativement à l'avantage des laiteries.

Il conserve plusieurs taureaux pour la reproduction de la race qu'il a adoptée, et qu'il loue, pour une saison, depuis 3 jusqu'à 12 guinées. L'état de sa ferme prouve combien il s'est occupé de perfectionner la race de ses bêtes à cornes.

Quatre cent cinquante acres.
Trois cents en prairies.
Cent cinquante en terre labourable.
Quatre cents livres de rente.
Huit taureaux.
Trente-cinq vaches.
Onze bêtes à l'engrais.
Trente élèves.
Vingt-cinq veaux.
Quarante chevaux.
Soixante cochons.

Il a fait construire des hangars couverts en ardoises, où il tient, pendant tout l'hiver, soixante bêtes à cornes, qu'il nourrit avec de la paille et des turneps. Chaque année il réserve le regain de trente acres, qu'on ne fauche pas, pour faire paître ses vaches, depuis la Saint-Michel jusqu'en février, époque où elles vêlent, et il s'applaudit de cette méthode, dont il retire beaucoup d'avantage. En avril, au lieu de semer des plantes fourrageuses, il sème sur chaume, après un seul labour, trois livres et demie par acre de turneps blancs de Hollande. Il a dans ce moment trente-trois vaches laitières; de sorte qu'il fait sept fromages par semaine, du poids de quarante-cinq livres. Dans un quart de l'année il fait quatre fromages et trente livres de beurre par semaine. Les fromages sont vendus 28 *s.* l'un, et le beurre 7 *d.* la livre. Du petit lait, &c. de sa laiterie, il nourrit huit truies, d'une très-bonne race, provenant de truies chinoises noires, et de verrats de Warwick, dont la portée ordinaire est de sept, et elles en font deux par an. Un cochon qui devient très-gros et qui acquiert beaucoup de lard pendant son engrais, consomme vingt strikes de pois.

	l.	*s.*	*d.*
Sept fromages, du poids de quarante-cinq livres, par semaine, et pendant treize; plus, quatre fromages par semaine, et pendant treize, font cinquante-trois quintaux de fromages, qui, à 28 *s.* le quintal, font la somme de.	74	»	»
Trente livres de beurre par semaine, pendant vingt-six, font sept cent quatre-vingts livres, qui, à 7 *d.* la livre, font la somme de	22	15	»
Trente veaux, à 2 *l.* 2 *s.* l'un, font la somme de .	63	»	»
En tout.	159	15	»

M. Maurice tient ses cochons dans une cour fermée par une palissade, hors de laquelle ils ne peuvent sortir. Leur auge est dans cette sorte d'étable où l'on met leur nourriture.

Il a un troupeau de brebis de la race de Leicester. Il ne leur donne le bélier que vers la fin d'octobre; parce qu'il a observé que les agneaux qui naissent en mars, sont aussi forts en juin, que ceux nés vers la fin de décembre. Il étoit tout simple de m'informer comment il nourrissoit les brebis après qu'elles avoient agnelé : M. Maurice m'observa, qu'il ne donnoit le bélier aux brebis qu'à la fin d'octobre, que depuis qu'il avoit adopté la culture des turneps.

Le 16 juin, je pris la route de Ellesmère, qui traverse un pays beau et bien varié, où il y a un superbe étang de plus de cent acres, qu'on nomme dans le pays, *Whitemere*. Tout le terrain qui l'environne est fertile, riche, et s'élève de la manière la plus agréable pour le coup-d'œil. Les bords en sont très-variés; une partie forme des petits coteaux en amphitéâtre, très-bien garnis de bois. Dans d'autres endroits, des haies touffues

semblent retenir les eaux dans leur lit. Une partie de ces coteaux est en culture, une autre en pâturages ; et l'on y voit aussi des pentes douces couvertes de moissons : on découvre à une certaine distance Wrekin.

Avant d'arriver à Orton, le pays offre un aspect très-pittoresque : la route fait des circuits autour du sommet d'un coteau, au bas de la moitié duquel on découvre une très-belle vallée couverte de verdure bien boisée, où coule une rivière qu'on ne voit qu'en un ou deux endroits, et qui paroît quitter ces lieux avec regret. La route est si élevée au-dessus de la rivière, le terrain est si escarpé, qu'on voit le sommet d'arbres très-hauts, et la vallée à travers leurs branches.

Près de Orton, le point-de-vue est tout-à-fait différent, mais de même fort agréable. La route borde un précipice, au bas duquel on découvre encore la même vallée, coupée par une infinité de clôtures ; la rivière s'y détourne et forme un angle : tout ce beau paysage est terminé par des montagnes.

A Gwern, M. Fletcher étoit prévenu de mon arrivée, par une lettre de M. Maurice. J'eus la satisfaction d'obtenir de sa part quelques renseignemens particuliers sur sa méthode de culture, et quelques détails sur des essais d'agriculture qu'il avoit faits lui-même.

Orton est placé sur un sol élevé et fertile, entre deux vallons. Le terrain est varié : il y en a en craie, en argile ; d'autres sont graveleux, sablonneux, mêlés d'argile, &c. Les plus médiocres

sont craïeux, et affermés 8 *s.* par acre. Les autres de 15 à 20. Les prairies, dans le bas du vallon, sont affermées de 3 à 4, et même jusqu'à 5 *l.* par acre. Elles sont à un prix si haut, par un usage extraordinaire, qui est de vendre tous les ans la récolte à l'enchère : elle est achetée par des habitans de Chester et autres villes, où les fourrages sont très-rares. Les fermages sont de 50 à 100 *l.* par an. Il y en a peu au-dessus.

Le cours le plus ordinaire des récoltes est : 1. jachère ; elle n'est pas généralement observée ; 2. blé ; on en sème deux bushels et demi, et il en produit de seize à vingt-cinq ; 3. orge ; on en sème quatre bushels et demi, et son produit est de quatre à cinq quarters ; 4. trèfle ; sa durée est de deux ou trois ans ; 5. avoine ou pois. La jachère est amendée avec la chaux ou la marne ; le fumier est répandu sur les prairies.

La méthode de culture et d'exploitation de M. Fletcher est meilleure de beaucoup que celle de ses voisins, et mérite d'être connue. En voici l'analyse :

1°. Ses bœufs d'attelage ne sont point attachés au joug ; ils ont des harnois comme les chevaux, et tirent, de cette manière, aussi bien qu'eux. Après avoir essayé pendant quelque temps à les atteler de la sorte, il a trouvé que cette méthode étoit préférable à l'autre.

2°. M. Fletcher a toujours pris beaucoup de soin de la race de ses vaches, qui est, en grande partie, de celle de Stadford et de Lanca, qu'il croit être des meilleures. Il a quelques taureaux de

Lanca, qui sont les plus beaux que j'aye jamais vus.

3°. L'usage ordinaire des fermiers est de semer l'orge tard, afin de donner à la terre quelque labour de plus. M. Fletcher, au contraire, le sème au commencement de mars, et sa récolte est toujours supérieure à celles dont les semailles ont été tardives.

4°. Il a essayé de semer du blé de printemps de Cornwall, vers le 16 avril, et il a récolté aussitôt que les autres, qui sèment du blé du pays. Il a semé ce même blé avant l'hiver, et il en a fait la moisson trois semaines plutôt.

5°. Chaque année il fait une plantation de choux pour nourrir ses vaches. Il ne s'aperçoit pas que leur beurre ait un mauvais goût, quoiqu'elles mangent des choux.

6°. Il donne beaucoup de soins à la culture des turneps ; il les fait biner exactement, et il en a des récoltes abondantes, après lesquelles il sème de l'orge qui réussit très-bien.

7°. Je n'ai point encore connu de meilleure manière de préparer les engrais, que la sienne. En automne, il fait voiturer et répandre de la marne dans la cour qui est le dépôt des fumiers : tout le bétail y est renfermé et nourri : il y a un puits dans cette cour, à côté duquel est un canal qui conduit l'eau dans le besoin, sur tout le fumier.

8°. M. Fletcher a observé tout le contraire de ce qu'on remarque à Cheshire. Les terres qu'il a améliorées en les fumant et en les marnant, donnent les meilleurs pâturages pour les vaches, de sorte que si on les conduit dans les pâturages qui n'ont

pas été améliorés de cette manière, elles donnent beaucoup moins de lait.

Le cours des récoltes est excellent, il consiste : 1. en turneps ; 2. en trèfle, dont la durée est d'un an ; 3. en orge ; 4. en blé.

Il garde ses chevaux dans les écuries, au lieu de les envoyer dans les champs, afin d'en ramasser le fumier : il trouve qu'il y a plus d'avantage.

Il connoît très-bien la manière d'égoutter les terres humides, et les prairies marécageuses. L'usage qu'il fait de la chaux y a fait disparoître toutes les plantes parasites, telles que les joncs, &c.

On ne voit rien de plus beau dans le royaume que ses jardins. La curiosité des voyageurs sera très-satisfaite, s'ils prennent la route de Holyhead, ou toute autre pour se rendre chez lui. Sa position est charmante, elle domine plusieurs petites collines bien boisées, des vallées fertiles : son point de vue est aussi étendu qu'on peut le souhaiter ; les allées de promenade sont faites avec goût. Enfin, tout l'ensemble offre une perspective très-agréable.

VOYAGE

VOYAGE

DE QUINZE JOURS,

DANS

LES COMTÉS DE KENT ET D'ESSEX (*).

AYANT formé la résolution d'examiner l'agriculture de l'île Foulness, et de rappeler à mon souvenir la culture des féves pratiquée dans le comté de Kent, je partis de Bradfield le 24 de juin 1784 : je pénétrai dans le comté d'Essex, par ce beau pays qu'on nomme *Bulmer*, où demeure M. Robert Andrews (*), dont l'habitation agréable donne une idée brillante de ce beau pays. Sa méthode de

(*) Kent est une province méridionale de l'Angleterre, entre la Tamise et la mer. Elle est riche, très-fertile et agréable. L'air n'y est pas également salubre. Il y a de beaux pâturages. L'Essex est aussi province méridionale. Le sol est très-fertile, et nourrit beaucoup de bétail. Le blé y est très-abondant.

(*) Cultivateur très-renommé pour ses connoissances. Il a fait beaucoup d'essais en agriculture. On trouve dans les *Annales* plusieurs mémoires de lui, très-intéressans.

culture est excellente. Voici le cours de ses récoltes:

1. Jachère.	5. Pois.
2. Orge, dont le produit est de cinq à huit quarters.	6. Orge.
3. Trèfle.	7. Trèfle.
4. Blé, dont le produit est de trois quarters.	8. Blé.

Il a récolté jusqu'à six quarters par acre, ce qui est un grand produit; la récolte des pois est en général de deux et demi à cinq et demi, et c'est beaucoup. Lorsqu'il prépare pour du blé une terre où il y a eu du trèfle, après le labour, il y fait passer le rouleau à pointes de fer (*), afin que le grain ne tombe pas sous les mottes, où il seroit étouffé. Je connoissois déjà la ferme de M. Andrews, de même que lui pour un très-bon cultivateur.

Au chateau Hedingham.—Après bien des informations, il paroît ici, que la récolte du houblon promettoit beaucoup; mais les dernières pluies, qui ont duré long-temps, ont fait croître les mauvaises herbes en abondance, sans qu'on ait pu biner, comme il auroit été nécessaire. La récolte de l'année dernière fut la plus forte qu'on eut jamais eue. Ayant appris que Rogers, maître sellier,

(*). On fait très-peu d'usage de cet excellent instrument d'agriculture en France. Il n'y a pas de ferme en Angleterre où il n'y en ait. Après un défrichis de prairies artificielles, son usage est indispensable pour une bonne culture. La herse déchire, et ne brise pas assez des mottes gazonnées, comme le fait un fort cylindre armé de pointes de fer.

avoit une très-belle houblonnière, je fus le voir : je trouvai cet homme instruit et intelligent. Toutes les indications qu'il me donna sur cette culture, furent tirées de son journal. Un acre a produit vingt-quatre quintaux, soixante-neuf livres : cette récolte fut pesée en présence de M. Storer, inspecteur de sa houblonnière : elle fut vendue en partie 5 *l.* 13 *s.* ; — 6 *l.* 15 *s.* ; — 7 *l.* — 5 *l.* 5 *s.* ; ce qui fait un prix moyen d'environ 6 *l.* 2 *s.* pour la totalité de la récolte. Son champ de quatre acres coûte environ 120 *l.* de frais ; il l'a fumé deux années de suite, et a mis cinquante charges de fumier par acre : et il a encore fumé cette troisième année. Son expérience lui a appris que le fumier pailleux et peu consommé étoit le meilleur : mais il ne s'en sert pas pour mettre à ces petites élévations de terre qu'on fait autour des plantes du houblon. Le produit commun des houblonnières de Hedingham est de huit cents par acre, et le prix ordinaire, de 3 *l.* 3 *s.* le quintal ; les dépenses ordinaires sont calculées comme il suit :

	l.	*s.*	*d.*
Rente du sol, évaluée à	4	4	»
Taxe des pauvres	»	18	»
Dixme à 5 *s.* pour cent livres de houblon	2	»	»
Perches	9	»	»
Fumier	2	10	»
Culture	10	»	»
Impositions	4	10	»
En tout	33	2	»

Dans ce pays, ils aiment à employer de très-longues perches pour les houblonnières ; il y en a qui ont deux perches de longueur et treize

pouces de circonférence à leur base, et qui coûtent 3 *l.* le cent. Cet usage est une grande erreur de calcul; car il en faut tous les ans environ quatre cents pour un acre. M. Rogers est persuadé, que la plantation du houblon, en forme d'espalier, réussiroit mieux. Il a observé que quand une perche vient à manquer, et qu'on est obligé de la remplacer par une autre qu'on met latéralement, le houblon en souffre toujours quand on le force à pousser horizontalement.

A Bocking. — Les manufactures y sont très-florissantes depuis la paix. Peu de temps après qu'elle fut faite, on vit partir, par semaine, huit *waggons* (*) chargés pour Londres : maintenant ces manufactures sont très-occupées.

De Bocking je fus à Stistead, lieu de la résidence de M. Onley, dont la correspondance fournit de très-bons mémoires aux *Annales d'Agriculture*, et ajoute infiniment au mérite que peut avoir ce journal. Sa ferme est dans un excellent état de culture : sa méthode est le plan raisonnable que doit suivre un gentilhomme qui fait valoir. Ses terres labourables, selon les circonstances, deviennent des pâturages ou des prairies pour nourrir le bétail. Le sol autour de son habitation est très-riche; c'est une terre légère, ou un sable sur un fond d'argile, qui est un peu humide et friable : il y a quelques portions de terrains qui sont plus fortes; en général, tout

(*) Espèce de grands chariots.

le terrain est à-peu-près aussi fertile, et l'on peut y cultiver toute sorte de grains. La preuve que tout ce terrain est excellent, est que le trèfle blanc y croît naturellement. Je vis un champ de dix ou douze acres, où il n'avoit semé que dix livres de trèfle blanc; la végétation en étoit belle et abondante, et le sol étoit bien couvert de verdure.

Dans tous ces pays, la population augmente considérablement. Dans les villes de Bocking et de Braintree, où il y a des manufactures, il n'y a pas un seul appartement vacant. Il y a quatre-vingts ans que le commerce étoit languissant; il manquoit dans les fabriques plus de vingt maîtres cardeurs de laine; aujourd'hui il ne leur en manque pas un.

Le 29 juin je partis de Braintree pour me rendre à Maldon; j'observai, en général, que la récolte des grains avoit été très-belle, excepté celle des avoines, l'orge sur-tout étoit remarquable par sa beauté, et plusieurs champs de blé avoient une apparence superbe.

De Braintree à Witham, les blés étoient encore plus beaux. Dans plusieurs champs ils étoient d'une hauteur surprenante, et l'on m'apprit qu'à Witham ils étoient généralement de la sorte. L'orge, très-belle, mais plusieurs mauvaises récoltes d'avoine. Il est quelquefois très-difficile de rendre raison des effets différens que produit la saison sur des récoltes qui ont tant d'analogie entre elles; telles sont celles de l'orge et de l'avoine,

dont les produits sont souvent dissemblables. J'observe cependant que l'avoine est beaucoup plus délicate que l'orge. Dans le courant de mai, nous avons eu trois semaines d'un temps chaud et sec, qui a été suivi d'une saison humide : nous avions eu, auparavant, de longues gelées qui avoient infiniment retardé les travaux du printemps. Les fermiers, pressés pour leurs ouvrages, se sont contentés, probablement, de remuer la terre, et ont semé leurs avoines dans un temps trop humide, ce qui est cause, selon toute apparence, que leur récolte a été si médiocre : le temps est ensuite devenu sec, et a été très-favorable aux semailles de l'orge. Aux environs de Witham, le blé étoit si beau, que je pris des informations sur la préparation du terrain. On m'apprit que les belles récoltes se faisoient sur un *défrichis* de trèfle où l'on avoit fait paître le bétail pendant toute l'année. L'opinion de ce pays est que la jachère est une très-mauvaise manière de disposer la terre à être semée en blé : il est alors rempli de mauvaises herbes, et beaucoup plus attaqué par la carie ; mais on croit, au contraire, que la culture des féves et des pois est très-bonne.

A Brackstead, en faisant une visite à M. Cott, j'eus occasion d'apprendre ce que rendoient les fermes. Les rentes sont, en général, de 40 à 120 *l.* L'acre est affermé de 12 à 14 *s.* ; il y en a quelques-uns à 16. Le sol est une argile profonde ; quelques terrains sont une argile sur du gravier : il y a quelques portions humides, spon-

gieuses ; d'autres sont une bonne argile, douce et mêlée de quelques pierres.

Cours des récoltes : 1. jachère ; 2. avoine ; 3. trèfle ; 4. blé. Il y a fort peu d'exceptions à cette méthode de culture ; ce sera un acre ou deux de turneps pour le bétail, et, de temps en temps, des féves au lieu d'une jachère.

Dans ce pays on sème beaucoup d'avoine ; le produit ordinaire est de cinq quarters par acre. Le trèfle est d'abord fauché, ensuite il sert de pâturage. La première pousse est communément fauchée, et la seconde, comme je viens de le dire, sert à faire paître le bétail. La récolte, en fourrage sec, est d'une et demie à deux charges par acre, qui vaut de 1 à 2 guinées la charge. Il y a des circonstances où l'on fait consommer sur pied la première coupe, et la seconde est réservée pour la graine. L'opinion est que, pour améliorer le sol, il vaut mieux laisser paître le trèfle que de le faucher, de sorte qu'il y a des fermiers qui pensent qu'un trèfle fauché deux fois nuit à la récolte du blé, de même que l'avoine semée sur une jachère : cette opinion tient plus à des conjectures qu'à des faits. S'ils manquent de semence de trèfle, ils laissent subsister une partie de celui qui a été semé l'année précédente, pour la suivante ; alors ils sèment ou ne sèment pas du blé, selon la qualité du terrain. S'il est dur, ils n'en sèment pas ; s'il est léger, les semailles ont lieu. Une grande partie de leurs terres produit naturellement une quantité étonnante de trèfle blanc. La seconde année, le trèfle

rouge qui a été semé, devient très-beau ; et comme il vieillit, le trèfle blanc lui succède, se fournit bien en herbe, et l'on en fait la récolte comme du rouge. La même chose arrive à Dishley dans le Leicester, dans les terres de M. Bakwell, qui sont une argile bonne et légère. Cela prouve l'excellente fertilité du sol ; mais s'il y a quelques portions de terrains humides, le trèfle blanc y est plus clair-semé, et on y voit à sa place des plantes marécageuses. Les terres où le trèfle blanc croît sans culture, sont les meilleures et les plus sèches. On a grand soin de semer beaucoup de trèfle pour nourrir les cochons ; à peine voit-on un champ où il y en ait, qu'on n'y voye en même temps plusieurs truies, qui n'ont pas d'autre nourriture à manger. Lorsque les cochons sont fort jeunes, on leur donne tous les jours un peu d'avoine ou du trèfle, qu'ils n'aiment pas autant. D'ailleurs on ne les laisse pas aller dans le champ où il y a du trèfle, afin que les tiges, sur-tout quand il est nouvellement fauché, ne leur déchirent pas les oreilles ou le cou.

Avant de défricher le trèfle pour semer du blé, ils y répandent la plus grande partie de leur fumier. Il y a des fermiers qui ont changé cette méthode ; ils le transportent sur les chaumes d'avoine pour y semer du trèfle : ils ont raison de croire que cet usage vaut beaucoup mieux. La récolte du blé est depuis deux quarters et demi jusqu'à quatre et demi, ce qui fait un produit commun de trois par acre.

On sème peu d'orge, par l'idée qu'on a que

les terres sont trop froides, et qu'au printemps les cultures préparatoires seroient trop tardives. On sème les féves à la volée; on les bine avec soin deux fois à la houe. Si les mauvaises herbes ont fait peu de progrès, on sème du blé après les féves. La récolte rend de quatre à cinq quarters par acre; le gros blé produit davantage. On sème peu de turneps, qu'on fume et bine une fois : ils sont arrachés et consommés dans la cour de la ferme. L'avoine, semée après eux, sans que le terrain ait été fumé, réussit rarement aussi-bien comme après une jachère. Ils attribuent cet effet aux chevaux et aux charrettes qui ont piétiné le terrain en enlevant les turneps. On sème très-rarement des pois et des vesces; quelque peu de colsa, dont on fait autant de cas que des turneps, pour nourrir le bétail.

Les prairies naturelles sont très-rares; on en voit quelques-unes sur les bords de la rivière, qui sont fort étroites : elles sont belles, et produisent à une seule coupe de deux à trois charges de foin par acre. Un acre de ces prairies, quand il est isolé, est affermé 40 *s.* Leur bétail est peu nombreux : sur une ferme qui rend 200 *l.* peut-être y a-t-il douze à quinze vaches toutes laitières, dont le produit annuel de chacune, est de 4 *l.* 10 *s.* Ils renouvellent leur race, en achetant dans le mois de mai, hors de chez eux, des veaux de trois semaines ou d'un mois, qu'ils mettent tout de suite dans les pâturages.

La partie de leur agriculture qui mérite le plus notre attention, est l'usage de la marne, comme

engrais. On la fait venir de Maldon, qui est éloigné de six milles, où elle est arrivée de Kent par mer : un waggon chargé, pris sur le port, coûte 10 *s.* Voici la manière dont on se procure la marne : cinq chevaux attelés à un waggon, et deux hommes partent à minuit, chargent à Maldon, reviennent, déchargent, rafraîchissent les chevaux; repartent ensuite, arrivent, déchargent, et le tout est fini à midi. Jamais, je pense, on n'a entendu parler d'un travail fait avec autant de promptitude; faire vingt-quatre milles avec une charge très-lourde; les deux mêmes hommes charger et décharger deux fois, dans cet espace de temps, est un travail qui n'est pas ordinaire. Chaque charge revient à 20 *s.*; on en met de cinq à huit charges par acre, sur du trèfle laissé pour pâturage, ou sur une jachère d'été : l'effet de cet engrais surpasse tout ce que j'ai vu dans le genre des amendemens. On en couvre le champ à un pouce d'épaisseur, comme on répand le fumier bien pourri; cet engrais dure vingt ans, et quinze dans sa plus grande force. M. Cott, me me montra, de son jardin, un champ de blé sur le penchant d'une colline, éloignée de nous d'un demi mille, qui étoit inférieur de beaucoup à tout ce qui l'environnoit, parce qu'il n'avoit pas été marné, le fermier n'en ayant pas eu le temps; il étoit présent à ce récit, dont il me confirma lui-même la vérité. Ce fermier, qu'on nomme M. Parkinson de Brackstead, après avoir marné un champ, rapporta sur son waggon un peu de marne, qu'il répandit assez clair, dans une portion d'un champ dont le terrain étoit fort médiocre, et qui étoit

semé en entier en turneps : pendant toute la saison que les turneps végétèrent, ceux de l'endroit marné furent constamment les plus beaux, et les racines furent plus grosses de beaucoup que les autres.

On croit dans ce pays, que le terrain ne seroit pas fertile s'il n'étoit marné ; de sorte qu'en peu d'années il le sera entièrement. Les effets les plus étonnans de la marne sont remarqués sur des terres argileuses ; ils en ont peu de cette nature, et point de sablonneuses. Sur les terrains graveleux elle produit peu d'effet ; c'est sur-tout sur ceux qui ont une bonne couche d'argile où elle produit autant d'effet que le meilleur fumier.

Un préjugé assez général, est qu'un terrain qui a été une fois marné, ne peut pas l'être davantage ; de sorte qu'après une telle opinion, on n'essaye pas de remarner. Cependant ils conviennent que la marne, mêlée avec de la terre et du fumier, forme un engrais excellent. Un fait très-surprenant, qu'on a remarqué ici, est qu'en mettant un tas médiocre d'un mélange de marne et de terre ou de fumier, dans un champ qui n'a jamais été marné, il y produit un si grand effet d'amélioration ; que le même champ ne pourra pas ensuite être marné complétement, sans qu'il en résulte un effet opposé à ce qu'on se propose. On a fait encore une autre observation, et la voici : La marne donne une couleur rouge à la terre ; de façon qu'une jachère bien marnée, est distinguée, par cette couleur, d'une autre qui ne l'est pas, même à une certaine distance.

Je demandai à M. Parkinson si on étoit dans l'usage de marner les prairies; il me répondit que non, la marne leur étant préjudiciable, et qu'elle étoit le *grand ennemi* des pâturages; que c'étoit à la terre elle-même à les produire. Un champ qui, avant d'être marné, produit naturellement un beau trèfle blanc, ne continue pas long-temps à donner cette production dès qu'il est marné. Ces faits sont surprenans; car il est tout-à-fait extraordinaire qu'un engrais qui fait produire à la terre du blé en abondance, n'ait pas la même propriété relativement aux plantes fourrageuses (*).

La marne dont on fait usage n'est point molle, mais dure; les plus fortes gelées ne la pulvérisent pas entièrement; de sorte qu'il y a toujours quelques morceaux qu'on est obligé de briser avec une massue. Les morceaux durs, d'un blanc clair quand ils sont brisés, proviennent, à ce qu'on dit, du fond des fouilles: ils sont estimés meilleurs que ceux qu'on brise dans ses doigts. J'en mis quelques morceaux, que M. Cott me donna, dans du vinaigre et dans de l'eau. L'effervescence dans le vinaigre fut très-considérable, moins cependant que je l'avois éprouvé dans une autre circonstance; dans l'eau, elle fut lente et incomplète.

Quelques fermiers ont essayé d'amender avec la chaux dans des terrains propres à être marnés; cet engrais a parfaitement réussi. C'est un fait

(*) Ce fait auroit dû inspirer à Arthur Yong le desir de faire des essais pour en constater la vérité ou la fausseté. Les fermiers citent souvent des faits de cette nature, qui n'ont de fondement que dans leur imagination.

nouveau que l'excellence de la marne, comme engrais, dépende de la qualité du terrain où elle est employée. Sur une bonne argile, elle produit des effets qui tiennent du prodige, et sur une terre pauvre, elle la laisse dans son même état. Aux environs d'Enfield, la marne fait des merveilles; à Northmins, fort peu d'effet. Le sol du premier est une bonne argile; celui du second est un pauvre gravier.

Ils emploient aussi la craie comme la marne, de soixante à cent voitures par acre : elle réussit beaucoup mieux sur les sols légers et graveleux. La dépense est à-peu-près la même que celle qu'on fait pour marner.

Par arrangement, la dixme est payée 4 *s.* par *l.*, ou 3 *s.* par acre. La taxe des pauvres est de 4 *s.* par *l.*; dans quelques paroisses, de 6 *s.* 8 *d.*; à Coggeshall, elle a été payée jusqu'à 18 *s.*

La valeur du chaptal pour exploiter une ferme, est le produit entier de la terre, estimé sur le pied de 5 *l.* par acre.

La dépense annuelle d'un cheval est calculée de cette manière :

	l.	*s.*	*d.*
Diminution de sa valeur.	2	»	»
Frais de ferrage	»	12	»
— De nourriture	10	»	»
	12	12	»

Lorsque les chevaux charrient la marne, ils sont nourris au trèfle; chaque cheval a deux bushels d'avoine à manger par semaine.

Dans plusieurs de leurs champs, il y a des

sources d'eau qui rendent quelques endroits marécageux, et qu'ils nomment *squalls*. Ils creusent des fossés, ouvrent des tranchées pour obvier à ces inconvéniens; il y a des fermiers très-intelligens sur la manière de faire ces sortes d'ouvrages: ils creusent, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la source, une perche ou deux au-dessus de l'endroit où l'eau se montre; d'autres ne craignent pas de prolonger leur travail, et ouvrent la terre bien au-dessous de la source. Ils remplissent les tranchées qu'ils ont faites avec des branches d'orme et des broussailles: cette réparation dure, à ce qu'ils disent, une douzaine d'années. La terre n'est point élevée au-dessus de ces tranchées; elle est, au contraire affaissée.

M. Ducane, Esq, a essayé de faire tirer des bœufs: je vis son attelage; le conducteur me dit qu'ils alloient aussi vîte que des chevaux, qu'il croyoit qu'ils tireroient autant qu'eux; mais qu'il ne les avoit pas habitués à faire usage de toute leur force dès le commencement qu'il les avoit eus. Il est persuadé que cinq bœufs amèneront, de Maldon, autant de marne que cinq chevaux. Ils étoient très-beaux et fort gros; ils venoient de nos contrées de l'ouest, et avoient déjà été au joug.

Sur la route qui conduit à Parburn, je remarquai des chênes d'une beauté surprenante, appartenans au colonel Bullock. Je vis ses ouvriers préparer la terre pour y planter des choux: il y en avoit déjà dans la partie d'un champ. Le temps paroissant être disposé au beau, je crains qu'il

n'ait laissé passer la saison favorable pour sa plantation.

De Whitham à Maldon, tout le terrain est propre aux turneps; le cours des récoltes y est: 1. turneps; 2. orge; 3. trèfle; 4. blé.

Cette année, l'orge est très-belle; elle rendra de cinq à six quarters par acre; et le blé, trois ou quatre.

Après avoir dîné à Maldon, je traversai le canton de Dengy, à Burnham; je passai à Allthorn: je m'informai de M. Josiah Dines, le maître de l'auberge du *Cerf-Blanc* à Burnham, qui est fermier et intelligent. Dans ces douze milles du pays que j'ai parcourus, je m'attendois d'y trouver le sol et les fermages beaucoup supérieurs à ce qu'ils sont réellement. En général, la récolte, quoique très-belle par-tout, étoit bien inférieure à celle que je vis depuis Braintree jusqu'à Whitham. Le terrain est une argile trop humide pour des turneps. Le cours des récoltes est maintenant: 1. jachère; 2. blé; 3. féves; 4. blé; ou bien: 1. jachère; 2. avoine; 3. trèfle; 4. blé; 5. féves; 6. blé.

Quelquefois ils gagnent une récolte d'orge ou d'avoine, en semant l'un ou l'autre de ces grains, sur-tout l'avoine, qui est tardive, après le blé. Leur usage est de semer le blé après les féves, lorsqu'elles ont été bien binées, et que le terrain est parfaitement nettoyé de mauvaises herbes. Les féves produisent de trois à quatre quarters par acre, le blé de deux à quatre, et quelquefois cinq. Les féves sont semées à la volée, ou dans

des sillons, par billons de deux pieds de distance. J'en ai vu beaucoup de récoltes, et toutes me paroissent bien soignées et sans mauvaises herbes.

Les fermes sont généralement d'un petit revenu: celles qui rendent 100 *l.* sont regardées comme assez bonnes. Il y en a peu aux environs d'Allthorn, qui s'élèvent à 200 *l.* La marne est l'engrais le plus recherché: on la fait venir par la rivière Thames. On la vend à Burnham 10 *s.* sur le port, c'est-à-dire, la charretée ou waggon; il en coûte autant pour la transporter dans les terres. On en met sept voitures par acre; ce qui fait une dépense de 7 *l.* C'est sur une jachère que cet engrais est répandu. L'opinion commune est qu'il ne peut pas être employé deux fois: cet amendement est excellent; et il y a des exemples qu'il a produit de bons effets jusqu'à la cinquantième année. Lorsqu'on veut l'employer une seconde fois, on la mêle avec de la terre et du fumier, et alors elle est en petite quantité. M. Bentley, à Burnham, marna une prairie artificielle de trois ans, avant de la rompre (*): cette amélioration fit pousser l'herbe en abondance, et la récolte de blé qu'il y fit ensuite, fut très-considérable. Dans les terrains marnés depuis long-temps, les récoltes en blé ne sont pas belles après une jachère; ordinairement elles sont remplies de mauvaises herbes.

Aux environs de Burnham, et de-là à Bradwell,

(1) Voilà qui contredit les observations de M. Parkinson. [*V.* la note précédente sur les effets de la marne dans les prairies artificielles.]

les

les terres sont affermées de 12 à 15 *s.* par acre. Le sol est léger et sablonneux, propre aux turneps. Sur des terrains de cette nature, la marne ne doit pas produire d'aussi bons effets, comme dans des terrains compactes, et le blé y est plus sujet à la carie. On prétend que les informations que j'ai eues au sujet de cette maladie, ne sont point exactes : quoi qu'il en soit, elle n'est pas aussi fatale ici qu'à Whitham, Braintree, &c. Il y a beaucoup de marais salans en pâturages, qui ne sont pas affermés plus que les terres; il y en a quelques-uns dont le prix est plus haut.

Dans ce pays, il y a beaucoup de blés brûlés et cariés. M. Clarke, de Burnham-Hall, en avoit beaucoup; depuis qu'il a fait tremper ses semences dans des eaux d'arsenic, il n'en a plus. M. May, au contraire, laisse son blé en tas, l'arrose avec de l'eau fraîche, y répand du sel et de la chaux, et son blé n'est jamais charbonné. Cette dernière méthode est préférable de beaucoup à la première, puisque M. May n'a plus de blé carié depuis qu'il en a fait usage : l'arsenic n'est pas un moyen suffisant pour produire cet effet.

Les plus belles récoltes de froment sont sur un terrain où il y a eu du trèfle qui a servi de pâture. On a observé constamment que les plus belles récoltes sont, sans exception, celles des semailles précoces. Les meilleurs terrains de la paroisse de Burnham, qui est très-étendue, sont ensemencés en septembre, les autres en octobre.

Les fermes sont considérables, et plusieurs augmentent encore l'étendue de leur terrain.

M. William Smith, qui vit maintenant à Bradwell, près de la mer, en a environ une douzaine qu'il fait valoir. On m'a dit qu'il en avoit eu jusqu'à près de vingt, et si dispersées dans le pays, qu'elles étoient à plusieurs milles les unes des autres. Il y a long-temps que je me suis élevé contre ces possessions si immenses, et si éloignées de l'œil du maître. La proximité et la réunion des terres qu'on fait valoir, sont des conditions nécessaires pour la bonne culture et l'économie. Lorsqu'un homme prend à bail des fermes trop éloignées de son domicile, il renonce à tous les avantages qu'il pourroit en retirer, à moins qu'il ne loue des marais salans, si ses terres sont sablonneuses; ce qui arrive communément dans le comté de Norfolk, et ils retirent beaucoup de profit de cette convenance.

30 juin, à Foulness. J'avois tellement entendu parler du sol et de la culture de cette île, que j'avois un empressement extrême d'y arriver. Ici, point de jachère, grande confiance dans les féves, point de carie dans les blés; voilà ce que je m'attendois à voir, comme on me l'avoit fait espérer: je ne fus jamais plus trompé dans mon attente. Quoique j'aye trouvé les récoltes fort belles, cela ne doit pas paroître si étonnant: toute l'étendue de ce pays, qui est un marais salant, est coupée par une infinité de fossés, et ressemble beaucoup à cet immense pays de Norfolk, où j'ai été si souvent, et qui est aussi un marais salant. Dans des terrains de cette nature, la fertilité n'est pas un prodige. Les terres n'y

sont affermées que 15 à 16 *s.* par acre, et quelques-unes même au-dessous. Il y croît une herbe excellente pour le pâturage des bestiaux. La plus grande partie des terres sont labourables. Le cours des récoltes est : 1. jachère; 2. féves; 3. blé; 4. féves; 5. blé, et quelquefois suivi des avoines.

Voilà un singulier cours de récoltes, et nouveau pour moi; car nous avons toujours considéré la culture des féves comme une jachère. On les sème toutes à la volée, à trois bushels par acre et six perches. Il en coûte beaucoup pour les biner, communément 10 *s.* 10 *d.* par acre, pour deux binages, et jusqu'à 15, et même 20, s'il y a beaucoup de mauvaises herbes. M. Doucet m'assura qu'une année il lui en avoit coûté 25 *s.* par acre pour faire biner ses féves. La récolte en est toujours abondante; elles rendent quatre ou cinq quarters par acre, quelquefois six. On a vu des récoltes qui ont rendu douze quarters et deux bushels. On m'a dit ayoir vu, dans ce pays, des tiges de féves de seize pieds de hauteur, ayant environ cent cosses bien pleines (*). Lorsque la mauvaise herbe est abondante dans le chaume des féves, on le bine, et pour l'enlever plus aisément avec le râteau à dents de fer, ils donnent un labour auparavant avec une charrue légère. Ils répètent ce travail trois ou quatre fois,

(*) Comment citer un fait pareil sur la foi d'autrui! Je l'eusse vu moi-même, que j'aurois cru me tromper.

suivant le besoin. J'observerai, relativement à cette méthode de culture, qu'elle fait l'éloge de celle de l'île de Thanet, où l'on en a si fort reconnu la nécessité, qu'on a inventé une machine propre à cette espèce de travail. Cette machine, qu'on nomme *shim*, coupe la terre dans une longueur de trois à quatre pieds, en effleurant, pour ainsi dire, la surface; de cette manière, la herse, qu'on passe ensuite, enlève facilement les mauvaises herbes : ce travail coûte moins et est beaucoup mieux fait que le binage à la houe, pratiqué dans l'île de Foulness (*). Dans ces deux îles, une longue expérience leur a fait connoître la nécessité de nettoyer les terrains où il y a eu des féves où des pois, avant de les labourer. Quand on veut les ensemencer, il n'y a pas de plus mauvais travail que de les labourer lorsqu'ils sont pleins de mauvaises herbes ; leurs racines, au lieu d'être détruites, ne sont que déplacées ; d'autres embarrassent la charrue, dérangent sa marche ; elle ne fait qu'une mauvaise culture et un travail désagréable. C'est une méthode bien excellente, et un bon système de culture, de nettoyer un champ des mauvaises herbes avant d'y mettre la charrue. J'ai fait usage, sur ma ferme, pendant plusieurs années, du shim ; je ne connois pas d'outil plus utile, et qui produise mieux l'effet de sa destination.

(*) Cette machine, qu'on nomme *Shim*, n'est autre chose que la ratissoire à roulettes dont on se sert en France, pour nettoyer les grandes allées des jardins. Il y en a où, au lieu de la lame de fer, il y a trois petits socs de front. Cette machine est étroite et tirée par un seul cheval.

Cette immense quantité de féves qu'on récolte, les met en état de nourrir beaucoup de cochons. Il les achètent à la Saint-Michel, à Berkshire, à 12 ou 15 *s.* l'un ; ils les vendent au bout d'un an, et ils gagnent de 20 *s.* à 3 *l.* sur chacun.

On est dans l'usage de sarcler, et même de biner le blé; quoiqu'il en coûte quelquefois jusqu'à 3 *l.* par acre, à ce que l'on m'a certifié, le prix ordinaire est de 20 *s.* Je me suis trouvé dans ces pays lorsque le blé étoit en pleine fleur, et à cette époque on le sarcloit, et on binoit celui qui étoit par rangées (*). La récolte est de trois à six quarters par acre; et généralement de quatre. Le cours des récoltes, désigné ci-dessus, n'est pas toujours exactement observé. Quelquefois on sème du colza, pour nourrir les bêtes à laine, et ensuite de l'avoine. — On en fait d'immenses récoltes. Mais si le colza monte en graine, cela n'empêche pas qu'on ne sème du blé, qui réussit toujours très-bien. On est très-soigneux de bien sarcler toutes ces différentes productions.

On m'avoit assuré que dans ces îles le blé n'étoit pas sujet à la carie, j'ai observé le contraire: ces dernières années il en a été beaucoup infecté, moins cependant que dans les pays élevés. Ce noir de la carie salit beaucoup la paille, sans gâter beaucoup le grain. Le printemps dernier, les gelées ont été très-fortes, et l'on s'en plaignoit beaucoup.

(*) L'époque du sarclage ne doit point être à celle où le blé est en fleur, sans lui porter beaucoup de dommage. On risque de casser les tiges et de faire tomber les fleurs.

Depuis peu, on a introduit la culture du trèfle qui y réussit fort bien. Lorsqu'on sème du blé après lui, la récolte en est bonne et très-nette. Ce grain est rarement semé sur une jachère ; cette pratique ne réussiroit pas, les mauvaises herbes l'étoufferoient sur pied. Il n'est donc point étonnant s'ils labourent très-souvent les jachères ; quelquefois elles ont dix labours. On ne donne pas le temps à la mauvaise herbe de pousser de manière à nuire au blé qu'on se propose de semer : sans ces fréquens labours, il seroit même plus sujet à la carie (*).

Les fermes sont toutes très-grandes, de trois quatre, ou cinq cents acres, qui sont affermées de 12 à 14 *s.* par acre.

Quand on met la charrue dans une prairie quelconque, on y passe ensuite la herse pour y semer des pois. J'en vis plusieurs récoltes, que je puis mettre dans le rang des plus belles que j'aye jamais vues ; et certainement j'en ai vu dans le comté de Suffolk dont la beauté étoit surprenante : cinq ou six quarters par acre ne sont pas un produit extraordinaire. On voit rarement une si grande abondance de cosses attachées aux tiges, que j'en remarquai. Après les pois on sème du blé ; quelquefois on fait une seconde récolte. On m'apprit qu'il y avoit un champ où

(*) C'est la première fois, je crois, qu'on dit que les labours fréquens garantissent le blé de la carie. Il ne faudroit pas s'en rapporter uniquement à ce moyen ; outre qu'il est plus dispendieux que celui du chaulage, il ne produiroit pas l'effet qu'on en attendroit.

la seconde avoit été meilleure que la première, mais cela n'est pas ordinaire.

On coupe les féves avec un outil qu'on nomme *peck ;* c'est une faux avec un petit manche à un bout, et un crochet à l'autre. On s'en sert lorsque les féves ne sont pas tout-à-fait mûres, ou que le temps est humide. Quand la saison est sèche, les féves sortiroient des cosses, si on les coupoit avec cet instrument.

On sème dans toutes les terres beaucoup de ray-grass, sur lequel on jette un peu de trèfle. Cet usage est vicieux. Des terres aussi fertiles ne devroient être couvertes que de trèfle blanc ou rouge. Les prairies que j'y ai vues en ray-grass, sont beaucoup inférieures à ce qu'elles devroient être eu égard à la bonne qualité du terrain.

Je vis trois ou quatre champs semés de moutarde. On retire quelquefois de grands profits de cette culture. Un quarter vaut 4 *l.*, et un acre en produit trois ou quatre. Mais cette récolte est très-casuelle ; d'ailleurs elle est d'un grand inconvénient pour les récoltes suivantes, parce qu'on parvient difficilement à débarrasser le terrain de toutes les plantes de moutarde.

En entrant dans l'île, je jetai d'abord un coup-d'œil sur la campagne, d'un point de vue qu'on nomme la *maison du diable*, et quelques milles après je l'observai encore : les récoltes ne me parurent pas répondre à l'opinion qu'on m'en avoit donnée. En allant à Bennywith's, et de là avançant vers cet endroit qu'on nomme *Cotésend*, elles me parurent

admirables. On ne peut pas voir un plus beau blé, semé après des féves, que celui de M. Potton : il a des champs immenses qui en sont couverts ; tous ces blés sont parfaitement égaux, et on diroit qu'ils ont été nivelés. Je conjecturai qu'un acre rendroit environ six quarters; je serois grandement trompé s'il y en a eu moins. On n'est point embarrassé ici de cette sorte de blé qu'on nomme *laid*, très-commun dans les terrains élevés, où il produit beaucoup : les tiges en sont fortes, bien fournies en paille, et très-en état de supporter les épis. A côté de ces belles récoltes, et sur un terrain de même nature, il y en a d'autres semées après du colza, si inférieures aux premières, qu'elles montrent évidemment que la méthode de semer du blé après le colza, ne vaut pas, à beaucoup près, celle de le semer après des féves. En avançant un peu, on voit les féves de M. Lodick : elles sont parfaitement sarclées, et la récolte en est supérieurement belle. Elle rendra six à sept quarters par acre; elles ont bien fleuri, et ne paroissent point attaquées de l'insecte connu sous le nom de *dauphin noir*, et qu'ils appellent le *collier*. M. Lodick a, en face de sa maison, un champ semé en colza, qui offre la plus belle récolte que j'aye jamais vue. C'est une épaisse forêt de tiges garnies d'un nombre infini de feuilles : ces tiges ont trois ou quatre pieds de hauteur, et portent une infinité de cosses, qui, battues par le vent, s'inclinent à terre, et y seroient courbées, si les tiges n'étoient pas soutenues par des échalas assez forts. Dans l'île de Foulness, le colza rend

six quarters et demi par acre : je conjecture que celle-là doit être de cinq ou six.

En avançant au-delà de Cotésend, on voit les avoines de M. Potton, qui méritent d'être observées. La récolte en paroît prodigieuse : je conjecture qu'elle rendra huit à neuf quarters par acre, et je ne crois pas me tromper. Elles ont été semées sur un défrichis de prairie après une récolte de pois. On voit beaucoup de colza mêlé avec l'avoine, vers le milieu; il y a plusieurs années qu'on y en avoit semé, lorsque le terrain étoit encore en état de labour. On a vu plus d'une fois recueillir douze quarters d'avoine par acre, dans ce pays.

En allant au sud-ouest de cette île, on trouve la ferme de Kennet, dont le terrain est bon, mais trop léger pour être labouré si souvent. Je fus étonné d'y voir de très-mauvaises récoltes, parce qu'on les avoit fait brouter en vert au bétail, à ce qu'on me dit. Pour me dédommager de cette vue, j'observai quelques autres champs assez vastes, où le blé étoit assez beau pour espérer qu'il rendroit cinq quarters par acre. Comme j'ai beaucoup parlé de la richesse des récoltes de Cotésend de l'île, il est à propos d'observer la nature particulière de son terrain. Certainement cette île fut autrefois couverte par les eaux de la mer : il y a des couches d'écailles d'huîtres et d'autres coquillages, qui confirment cette opinion. Le sol est imprégné de sel marin, non pas seulement parce qu'il a été sous les eaux de la mer, mais encore par les hautes marées qui portent les eaux au-delà des côtes, et inondent

les terres. Il y a quarante ans que l'île fut entièrement submergée, et fut deux ans sans produire du grain : après ce temps elle fut plus fertile que jamais; ce qui prouve que les eaux de la mer laissent sur le sol des principes de fertilité, mais qui ont besoin d'être modifiés par l'air atmosphérique.

Ces principes salins sont combinés avec une argile particulière, très-différente de celle qu'on trouve dans les pays plus élevés au-dessus de la mer. Les plus riches terrains sont composés, en grande partie, de sable et d'une portion d'argile, et sont par ce moyen très-friables : mais le sol de l'île Foulness est différent; quoiqu'il soit très-friable, il paroît qu'il doit cette qualité à la fermentation excitée par l'atmosphère, sur une substance qui abonde de particules mucilagineuses. Lorsqu'il est exposé à l'action de l'eau, il tombe en petites parties, et exposé au soleil pour sécher, il paroît plus cristallisé que l'argile ordinaire, qui se réduit si facilement en poussière soumise à l'action d'un agent. Dans cette espèce de sol, il y a très-peu de sable, ses molécules sont si finès, qu'on croit tenir dans ses doigts une poussière impalpable : ses parties sont si susceptibles d'adhésion entre elles, qu'une motte de cette terre se durcit considérablement; il paroît par là, qu'elle est composée d'argile, de quelques principes mucilagineux, dont la combinaison est une suite de la fermentation occasionnée par la pluie et la chaleur qui survient, et que sa qualité saline provient de sa position primitive, qui étoit d'être sous les eaux de la mer. Brisée dans les mains, elle ré-

pand une odeur très-forte, de sorte qu'il est probable qu'un procédé chimique y découvriroit un alkali volatil. Sa fertilité est si considérable, que les fermiers s'occupent peu des engrais, et qu'ils ne hasardent pas communément d'en mettre pour aucune sorte de grains, qui produiroient par ce moyen beaucoup de paille sans que la récolte du grain en fût meilleure. Cependant, puisqu'on la laisse pourrir en chaume pour semer des féves, c'est une preuve qu'on fait quelque cas des engrais.

Il faut observer que l'art du fermier ne peut pas donner à ses terres les qualités excellentes que celles-ci ont naturellement. Dans cette circonstance, comme dans plusieurs autres, le grand laboratoire de la nature laisse à une grande distance les plus grands talens du fermier. J'ai souvent vu des récoltes aussi considérables, et quelquefois de plus grandes que celles de l'île de Foulness; les pailles étoient plus longues, et le sol paroissoit, au coup-d'œil, aussi couvert : mais lorsque cette fertilité est l'effet de l'art, le produit en grain est toujours trompeur, et quelquefois il est beaucoup moindre qu'il sembloit d'abord le promettre. La carie y abonde, ou les pluies tardives couchent la récolte; mais lorsque l'abondance n'est que l'effet d'une fertilité naturelle, les blés sont moins exposés à être couchés; la carie ne fait pas autant de ravages; les épis sont plus multipliés, plus pleins, et les gerbes trompent en rendant plus qu'on n'avoit jugé au coup-d'œil. Cette différence sera toujours observée par les fermiers qui fondent leurs grandes récoltes sur l'abondance des engrais, qui dans le

fait, doivent être plutôt employés pour la végétation des féves, des turneps, des choux, &c. que pour celle des grains.

Il est très-probable que la grande fertilité de ce sol est cause que je n'ai rien vu dans toute l'île, qui ressemble à nos cours de ferme. On n'y connoît pas la manière de tenir le bétail renfermé, pour profiter de son fumier; il erre à son gré dans les pâturages pendant l'hiver; la porte des étables lui est toujours ouverte; c'est là où on lui jette de la paille avec prodigalité, sans la mettre dans des râteliers, de sorte qu'elle est plus brisée et gâtée que consommée. On est cependant dans l'usage de marner un peu les terres : on voit des monceaux de marne sur les côtes de la mer, qui est débarquée des chaloupes qui l'amènent des côtes de Kentish. Cet engrais est déposé, pour ainsi dire, à la porte de chaque ferme, et par les mêmes moyens les fermiers font les envois de leurs récoltes. C'est à cette époque que leurs denrées partent pour Londres. Voilà, sans doute, qui est fort commode pour les fermiers; mais ils ne sont pas sans éprouver quelques inconvéniens dans leur pays. D'abord, il n'y a pas une goutte d'eau douce dans toute l'île, que celle qui tombe du toit des maisons dans les gouttières qui ont des tuyaux qui la conduisent dans des vaisseaux placés pour la recevoir; souvent il arrive que cette eau se couvre d'herbes marécageuses, telles qu'on en voit sur celles qui sont stagnantes.

Pour abreuver le bétail, on creuse des fossés au bas des champs, pour y recevoir les eaux. Voilà qui est à merveilles dans une saison pluvieuse;

mais quand il ne pleut pas, on se trouve dans une grande détresse ; un grand inconvénient, ce sont les maladies qui règnent dans cette île, relativement à sa position. Je demandai, je crois, à trente personnes si elles avoient eu la fièvre, toutes me répondirent oui, et d'une manière qui témoignoit assez combien cette maladie étoit commune. Il n'y a que quatre fermiers qui résident dans l'île ; les autres habitent des pays plus sains, et ont à la tête de leurs fermes des baillifs [régisseurs] qu'ils appellent *lookers*. Cette île n'étant pas habitée, le prix du travail y est fort haut ; j'ai vu des hommes à 2 *s.* par jour pour biner des féves. On paye 10 *s.* 6 *d.* pour moissonner un acre, &c. et deux bushels et demi de malt par homme (*). La fièvre à laquelle les habitans de l'île Foulness sont sujets, est certainement occasionnée par le sol boueux des côtes, qui est chaque jour couvert par la marée, et qui se dessèche quand elle se retire, et qui est toujours beaucoup plus considérable au printemps. Ce limon boueux, frappé par les rayons du soleil, doit produire des exhalaisons pestilentielles : chaque champ étant fermé par des fossés, pleins à moitié de ce limon infect, il doit en sortir des vapeurs méphitiques pendant les chaleurs ; le printemps et l'automne sont les deux saisons où la fièvre est la plus commune.

Suivant la tradition, les hollandois sont les premiers cultivateurs de cette île. Il y a plusieurs

(*) Le malt est de l'orge fermentée, et ensuite séchée au four, avec laquelle les ouvriers font leur bière.

habitans dont le nom est hollandois, tels que : *Lodick, Pervose, Mowbecker, et Crozier.* Ce dernier mourut âgé de quatre-vingts ans ; sa fille est mistriss Douset, fermière dans cette île. Elle m'a dit elle-même que son grand'père et sa grand-mère étoient venus d'Hollande ici, pour s'y établir.

Avant de quitter cette île, j'observerai que, quoique je n'aye pas entièrement atteint l'objet de mon voyage, cependant je crois avoir bien employé mon temps. Le sol et ses productions sont tellement au-dessus de ce qu'on voit dans les contrées les plus riches, qu'un fermier qui voyage, ne doit pas regretter d'avoir passé quelques jours ici. — Si quelqu'un croyoit qu'un voyage dans ce pays fût capable de piquer sa curiosité, il peut s'établir sur le port de Burnham, à l'auberge du *Cerf-Blanc*, faire venir le bonhomme John, pauvre habitant de cette ville, qui pendant l'hiver fait le métier de colporteur dans l'île de Foulness, et celui de moissonneur pendant l'été. Il connoît tout le monde, toutes les fermes, et presque le produit de toutes les récoltes. De Burnham, on peut aller à Vallasea, par le paquebot ; ce chemin traverse l'île jusqu'à un autre paquebot, qui débarque à l'île Foulness, à l'auberge du *Diable*. Alors une tournée de douze milles environ, dans cette île Foulness, suffit pour connoître tout ce qui peut intéresser un voyageur agriculteur.

Sachant que la plus grande partie de cette île appartenoit au comte de Winchelsea, je pris la liberté de lui écrire pour lui communiquer le projet que j'avois formé d'y voyager, en le priant de

me donner quelques recommandations, relativement à l'objet de mon voyage. Il accueillit ma demande, de manière à mériter toute ma reconnoissance, et il écrivit tout de suite à son régisseur ; mais je fus assez malheureux pour ne pas avoir l'occasion de faire usage de sa recommandation : sans ce contre-temps, il est certain que j'aurois donné des détails beaucoup plus intéressans sur l'île de Foulness.

L'île Vallasea n'est ni aussi fertile, ni aussi bien cultivée que celle de Foulness ; quoique le sol en soit très-bon, puisqu'il est tout en marais salans. J'y observai quelques belles récoltes, mais remplies de mauvaises herbes. Le sol y est affermé à 3 ou 4 *s.* de plus par acre, qu'à l'île de Foulness. Cette supériorité de prix est due à l'abondance d'eau douce qu'il y a.

En prenant vers la fin du jour le paquebot à Crixei, je croisai l'île Wallasea plusieurs fois, jusqu'à Rochford, où j'arrivai pendant la nuit, en traversant un pays très-fertile et couvert de belles récoltes ; on y voit des forêts épaisses d'ormes, dont plusieurs sont dégradés par l'habitude détestable de les étêter et de couper leurs branches.

Au premier juillet, je pris la route du fort Tilbury, par rayleigh, &c., traversant un pays de bois, et passant sur un coteau qui domine une vallée très-agréable, au milieu de laquelle coule la rivière de Burnham. Le cours des récoltes est : 1. turneps ; 2. avoine ; 3. trèfle ; 4. blé ; 5. pois.

Les terres sont affermées de 10 à 20 *s.* par acre. On ne les croit pas propres à produire de l'orge. Il y a des fermes de toute sorte, relativement à l'étendue de leur terrain ; il y en a quelques petites dans les bois, où l'on ne peut arriver que par des chemins détestables. A la barrière de Hadleigh, on traverse un bois ouvert, d'où l'on voit les vastes contrées de Thames, et au de-là, les coteaux de Kentish. A une portée de fusil de Bower, et quelques milles aux environs, le prix commun des fermages est de 10 *s.* l'acre. Les grandes améliorations consistent dans l'usage de la marne et de la chaux. Le sol est humide ; c'est une forte argile sur une couche de craie. Depuis Rochford jusqu'ici, l'année dernière a été beaucoup plus désastreuse, par rapport à la carie, que l'année précédente. A Rochford, la récolte n'a été que de trois bushels par acre, et à peine le grain étoit-il bon pour la volaille. Les fermes deviennent plus considérables par les réunions qu'on fait. Cette même nature de terrain continue jusqu'à Vange. Je passai près de l'église de Pitsey, bâtie sur une colline agréable, ce qui ajoute à la beauté du coup-d'œil. Ici le cours des récoltes est : 1. jachère fumée ; 2. blé ; 3. trèfle ; 4. féves ou avoine.

Les terres sont généralement affermées à 10 *s.* par acre, et de même dans les marais salans de Thames. Quelquefois on récolte du blé après du trèfle blanc ; il ne réussit jamais aussi bien quand on le sème sur les grains du printemps, comme sur les blés hivernaux. On est très-attentif à semer le trèfle à bonne heure ; quelquefois c'est en février,

février, et même en janvier. Les semailles les plus précoces sont estimées les meilleures; on mêle le trèfle blanc avec le rouge. Le sol est fort et humide; c'est une terre grasse, argileuse, sur une couche de craie rouge. La carie endommagea beaucoup, l'année dernière, les blés semés tard: ceux qui avoient été semés à bonne heure en furent moins attaqués; on observa que cela fut général: une bonne récolte de blé est de trois quarters par acre. Dans tout ce pays, je n'ai vu aucune récolte comparable à plusieurs de celles de l'île Foulness, &c. Je traversai Thames, et passant à Gravesend, je commençai à voir des récoltes de féves, propres à être comparées à celles que j'avois observées à l'île Foulness. Ici elles sont toutes plantées par rangées de dix-huit à vingt-quatre pouces de distance.

M. Gilby de Denton eut l'honnêteté de me montrer et de m'expliquer sa manière de cultiver. Sur ses terres fortes, le cours des récoltes est comme il suit: 1. turneps; 2. avoine, qui rendent depuis six jusqu'à dix quarters par acre; 3. féves; elles produisent de trois à sept quarters; 4. blé, de deux et demi à quatre quarters; 5. féves; 6. blé; 7. avoine, quatre quarters.

Sur ses terres légères: 1. turneps; 2. orge; elle rend cinq quarters par acre; 3. féves, de quatre à cinq quarters; 4. blé, de deux et demi à quatre quarters; 5. trèfle blanc, il ne subsiste qu'un an; 6. blé, trois quarters; 7. avoine.

Les féves que je vis étoient plantées par rangées espacées de deux pieds; elles avoient été binées

deux fois à la main, et deux fois à la charrue tirée par un seul cheval ; elles étoient très-nettes et beaucoup plus qu'aucune récolte de cette espèce que j'aye vue dans l'île de Foulness, quoiqu'il n'en coûte pas le tiers en frais de culture : le binage fait avec la charrue tirée par un seul cheval, n'est évalué qu'à 5 ou 6 *s.* par acre, et ce travail est aussitôt fait qu'il est peu coûteux. Rien ne prouve plus la supériorité de ce binage fait avec un cheval, que la comparaison que j'ai établie entre Foulnelss et Kent, dont le terrain de ce premier pays est de beaucoup supérieur à celui de Kentish. M. Gilby se plaignoit beaucoup du ravage fait aux féves, dans tout son voisinage, par un insecte qu'on nomme le *grub*, et qui n'avoit pas attaqué les siennes. Ce grub est un gros ver qui ronge les racines des plantes, et les fait mourir (*). Dans une partie de ce champ immense de féves, on y voyoit des turneps et des choux. Cette méthode de culture est excellente, quoique le blé n'y soit pour rien. M. Gilby se propose de semer du blé et des turneps, après l'avoir recueilli, ce qui est une rapide succession de récoltes dans une même année. Il a eu des tiges de féves de onze pieds de hauteur (**). J'ai observé une grande différence dans ce champ

(*) Quoique l'auteur ne dise rien de la nature de cet insecte, il est probable que c'est le ver-blanc, ou larve du hanneton.

(**) Il est probable que des tiges d'une telle hauteur, étoient soutenues par deux perches ; autrement, un coup de vent les auroit brisées. Voilà qui paroît bien extraordinaire. L'auteur ne les a pas vues.

tout ensemencé en féves; une partie beaucoup supérieure à l'autre, étoit cette espèce qu'on appelle ici *féves de mai*, qui donnent de grandes tiges et bien garnies : elles ne sont pas sujettes au grub comme les autres, et produisent beaucoup plus (*). Il a dans le même champ quelques tiges de maïs, dont les épis sont longs et bien garnis.

Dans les fermes de son voisinage, situées sur des marais salans, où le sol est très-dur, le cours des récoltes est : 1. jachère; 2. blé; 3. féves; 4. blé; 5. féves; 6. blé; 7. avoine.

M. Gilby me fit observer une chose fort singulière. La culture de la luzerne est connue; plusieurs fermiers en ont semé : leur usage est de la semer à la volée, ou par rangées de neuf pouces, sans autre dessein que d'améliorer le terrain. Il me montra le champ d'un de ses voisins, où il y avoit de la luzerne semée à la volée, depuis huit ans, sans qu'il l'eût fait biner une seule fois; il n'avoit pas même fait nettoyer le terrain, des mauvaises herbes, avant de la semer, et il en étoit tout couvert. Ici, il y a peu de terres affermées au-dessous de 20 *s.*, et beaucoup à 40, par acre : dernièrement on en a affermé deux cent cinquante à ce dernier prix, près de Gravesend.

A Rochester. — Il n'y a ici de récoltes abon-

(*) Il est probable qu'elles seroient exposées aux ravages de cet insecte, si le sol étoit amendé par la même nature d'engrais, ou si elles étoient plus précoces.

dantes, ni en blé, ni en féves : on voit, de côté et d'autre, quelques pièces de blé, qui d'abord promettoient beaucoup ; mais les froids de l'hiver dernier l'ont fait mourir en grande partie, et ce qui reste est très-clair. Les féves sont plantées par rangées, et bien binées par-tout ; malgré cela la récolte n'en est pas comparable à celle de Kent. On est persuadé ici que la culture des féves est la meilleure préparation que la terre puisse recevoir pour être ensemencée en blé. Tout le terrain est une bonne argile, sur une couche de craie, dont la fertilité dépend de sa profondeur : il est fertile et friable.

Le 2 juillet, à Maidstone. C'est un pays montagneux, de craie, couvert de bois à trois ou quatre milles d'étendue, et qui, dans quelques endroits nous représente les déserts de l'Amérique. On y voit des collines escarpées, couvertes entièrement de forêts, après lesquelles on découvre de riches vallées fermées par des coteaux très-éloignés. Tout ce paysage est coupé par une multitude de haies bordées d'arbres. La vallée est très-fertile ; les terres y sont affermées de 15 à 20 *s.* par acre. Le cours des récoltes est : 1. turneps ; 2. orge ; 3. trèfle à fleur blanche ; 4. blé ; 5. avoine : il est sujet à bien des variations. Depuis Rochester, je n'ai pas vu un seul champ ensemencé en féves, ni, en général, une bonne récolte : aux environs de Maidstone, on cultive beaucoup de houblon.

Je pris la route de Ulcomb, où réside William Belcher, Esq, un de mes correspondans, sur la cul-

ture de la luzerne. En quittant Maidstone, j'observai peu de belles récoltes de féves ; à la tête des champs elles sont plantées dans une direction contraire aux rangées du milieu, et malgré cela elles ne sont point endommagées par les chevaux, lors du binage, ce qui condamne absolument l'usage du pays, qui est de ne pas s'en servir pour cette culture. Je traversai une étendue de pays sablonneux et montueux, couvert de bois. Cette route me conduisit heureusement au beau parc de lord Fairfax : il n'y a pas un seul acre de niveau, tout est montueux : cet endroit est infiniment agréable par cette variété du terrain ; les bois sont beaux et bien garnis ; le paysage bien ouvert et terminé agréablement : on y voit les restes d'un château antique, que le goût moderne a respecté en le laissant subsister tel qu'il est. Je traversai la forêt du roi, d'environ deux mille acres d'étendue, dont miss Bouverie possède la principale partie ; de là j'arrivai par les bois à Ulcomb.

L'agriculture de Weald, dans la province de Kent, qui fait le point de vue de l'habitation de M. Belcher, a été long-temps remarquable par les grandes améliorations, effectuées autrefois par le moyen de la marne, si nous en croyons Markham. La nature du sol varie ; en général c'est une craie rougeâtre, compacte, humide, qui retient l'eau comme un verre : les tranchées faites pour procurer l'écoulement des eaux, n'ont pas eu le succès qu'on s'en promettoit. Voilà quelle est la nature de terre la plus commune ; la plus mauvaise est affermée de 8 à 9 *s.* par acre, et la meilleure, 20.

La première couche a peu d'épaisseur, et si le labour est trop profond, on ramène à la surface une pure craie rouge, impropre à la végétation. Les fermes sont de 20 à 100 *l.*, le cours des récoltes est : 1. jachère; 2. blé, [ces deux pratiques sont générales]; 3. avoine; 4. trèfle blanc, dont on sème un gallon et demi avec un ou deux pecks de ray-grass; 5. blé; quelquefois on laisse subsister la prairie pendant plusieurs années : quand elle a trois ou cinq ans, on la rompt pour y semer des féves : la culture des pois est peu en usage, on préfère celle des féves, comme étant la meilleure; 1. féves, sur un défrichis de prairie artificielle; 2. jachère; ensuite comme ci-dessus.

Les féves sont semées à la volée, et binées à la main une fois par les fermiers intelligens : plusieurs négligent absolument cette culture. Leur produit sur les terres fortes est de deux quarters et demi par acre, communément : les pois en rendent de trois à quatre.

Les bons fermiers labourent cinq fois leurs jachères, il y en a peu qui les rompent avant l'hiver. L'attelage des charrues est de quatre chevaux, les bœufs sont peu en usage : la jachère est toujours amendée avec la chaux, on en met une voiture et demie par acre, ce qui fait environ soixante-quinze bushels. Elle vient de dix à quinze milles : prise au four à chaux, elle coûte 20 *s.* la voiture, ce qui fait une dépense de 30 *s.* par acre, sans y comprendre les frais du transport. Elle produit des effets admirables : on croit généralement que le blé ne viendroit pas sans cet engrais. L'effet en est encore plus

efficace sur une craie rouge et dure. Quand on rompt un terrain de la sorte, on ne manque jamais d'y mettre de la chaux. Le blé rend deux quarters et demi par acre, et l'avoine trois.

Les semailles précoces du blé sont toujours les meilleures; on les commence ici quinze jours avant la Saint-Michel. Ces dernière années la carie a été fort commune : les vallées sont étroites et fort exposées à cette maladie, quelquefois la récolte en est entièrement ravagée au milieu, tandis que celle des bords n'est point attaquée.

L'usage de la marne n'est pas aussi commun que celui de la chaux. Il y a des terres sablonneuses dans le Weald, où la marne opéreroit des prodiges. La meilleure est bleuâtre, les autres sont d'une couleur pâle; quelquefois on mêle la marne et la chaux, et même le fumier et la marne; ce mélange est usité principalement pour les prairies. On voit, dans tout le Weald, beaucoup de houblonnières sur les coteaux, du sainfoin en abondance : on le sème sur une jachère de turneps qui a été bien binée; quatre ou cinq bushels par acre suffisent, et une prairie artificielle de cette sorte dure vingt ans, et produit beaucoup. Il y a des fermiers qui fauchent le sainfoin pour le faire faner et avoir un bon fourrage : d'autres le laissent monter en graine pour avoir la semence, et ils pensent que cette dernière pratique ne nuit point à la qualité de ce fourrage. Il rend deux tuns par acre, il est excellent pour les chevaux; lorsque les vaches le mangent en vert, leur beurre en contracte le goût. Après le sainfoin on est assuré d'avoir de très-bonnes récoltes.

Dans tout le voisinage de ce pays il y a beaucoup de bois, dont le principal usage est pour les houblonnières; il y a plusieurs plantations qui ont de neuf à dix-huit ans, dont la destination est la même. A Weald, le bois n'est point sujet à la dixme, à moins qu'il ne soit planté.

Lorsqu'une vache revient du pâturage, communément on lui donne deux veaux, et elle est en état de satisfaire l'appétit de l'un et de l'autre; cet usage n'a lieu que quand on commence à sevrer les veaux.

Il y a beaucoup de prairies dans le Weald, destinées à engraisser des bœufs qu'on achète dans la principauté de Galles. Sur les montagnes on fait des élèves : il y a quelques fermiers qui ont des troupeaux de mille bêtes à cornes, les plus ordinaires sont de cent à deux cents. Le bétail n'est pas sujet au claveau sur les montagnes, mais beaucoup dans le Weald, ce qu'on attribue en général à l'humidité du sol. Le père de M. Belcher, qui étoit très-instruit sur la manière de gouverner les bêtes à laine, pensoit que cette maladie est occasionnée par les pluies du mois d'août. Elles sont sujettes à une autre maladie qu'on nomme, *Struck with the blood* (*); les plus beaux moutons du troupeau en sont attaqués, et l'on croit que les pâturages les plus nourrissans sont les plus propres à occasionner cette maladie, plus commune au printemps que dans toute autre saison. Les veaux et les agneaux y sont fort sujets; quelquefois

(*) Coup-de-sang.

ils en meurent dans l'espace d'une heure, d'autres fois dans la journée : alors leur corps exhale une très-mauvaise odeur. Le ray-grass passe pour l'antidote de cette maladie, que le bétail gagne très-rarement quand il n'a pas d'autre pâturage. Cette maladie paroît être celle que M. Tessier appelle *maladie rouge*.

Depuis vingt ou trente ans le fermage des terres s'étoit élevé jusqu'à 50 *l.*, depuis cinq ans il a commencé à baisser et il continue ; dans l'espace de vingt ans la taxe des pauvres a prodigieusement augmenté. Il y a des exemples où elle a été portée de 8 *d.* à 6 *s.* par rapport aux avantages des grandes communes. Le houblon est très-cultivé dans ce pays, principalement sur les coteaux : les meilleurs terrains sont destinés à cette culture.

Dépenses principales pour un acre en houblon.

	l.	*s.*	*d.*
Rentes	1	»	»
Dixme	»	10	»
Taxe des pauvres	»	4	»
Perches de frêne et de saule	5	»	»
Lorsqu'elles sont hors d'usage, on peut les évaluer à 1 *l.*, en s'en servant pour bois de chauffage.			
Voiture des perches	1	»	»
Travaux pour préparer la terre, pour faire les trous, planter les perches, &c	1	10	»
Pour attacher le houblon	»	10	»
Pour trois binages en été, et les trous qu'on peut faire	»	15	»
Pour relever la terre	»	6	»
Travaux accidentels	»	7	»
Vingt charges de fumier par an, à 2 *s.* l'une	2	»	»
Frais de récolte	3	17	9
Pour sécher et ensaccer	»	7	»
Le produit d'un acre est, année commune, de dix quintaux, qui, à 56 *s.* le quintal, font	23	»	»
Profit	2	6	9

Frais pour établir une houblonnière.

	l.	*s.*	*d.*
Pour un acre, il faut environ cinq mille cinq cents plants, qui, à 6 *d.* le ⅋, font.	1	7	6
Pour préparer la terre	1	10	»
Deux mille sept cents perches à 4 *l.* le millier . . .	11	»	»
Pour la seconde année, deux mille trois cents perches, à 17 *s.* le cent.	19	11	»
Un mille deux cents pour la troisième année, à 17 *s.* le cent	10	4	»
En tout.	43	12	6
Les pommes de terre ou les féves qu'on cultive dans une houblonnière, suffisent à la rente du sol.			
Les perches hors d'usage, peuvent être évaluées à 8 *s.* le cent, ce qui fait.	11	4	»
Ainsi, une houblonnière d'un acre ne coûte à établir que.	32	8	6

Dans le Weald, ces dépenses ne sont pas aussi considérables. Pour construire un séchoir pour la récolte de trois acres, il en coûte 100 *l.*; cet objet de dépense est moindre pour un brasseur, parce qu'il lui sert à faire sécher son orge. Enfin il faut calculer sur une dépense de 50 *l.* pour établir une houblonnière sur un acre, en y comprenant les frais du séchoir. L'intérêt n'est jamais au-dessus de 2 *l.* 10 *s.*; il y a donc de la perte.

Dans les endroits où l'on fit, l'année dernière, de belles récoltes de houblon, on ne s'attend pas, cette année, à en faire de pareilles; d'où je conclus que les houblonnières ont besoin d'être renouvelées.

M. Belcher a fait plusieurs expériences curieuses avec beaucoup de précision. Je n'en parlerai point dans ce moment; comme il m'en a déjà communiqué quelques-unes, et qu'il m'en a promis d'autres,

d by Google

j'attends son recueil pour l'offrir au public : il aura plus d'intérêt que je ne saurois en donner moi-même. J'observe seulement qu'il y a une grande différence entre la luzerne provenant de semence angloise, et celle qui provient de semence de France. Cette dernière est infiniment supérieure à la première, quoique toutes les deux aient été semées le même jour dans un terrain d'une qualité uniforme. J'ai vu un autre essai de sa façon, qui doit être fort intéressant : c'est 1. de la luzerne toute seule dans une pièce de terre ; 2. de l'avoine, de l'orge, des pois, des vesces, du blé noir ensemble ; une partie doit être fauchée en vert, on laissera l'autre parvenir à maturité. La comparaison de ces deux récoltes sera instructive. Il a essayé de saupoudrer de sel, du foin, non pas pour améliorer un fourrage gâté ; cette épreuve a été faite sur un tas de bon foin, qui est devenu infiniment meilleur (*).

La contrée de Weald dans la province de Kent, s'étend depuis Tunbridgewells, jusques près de Hythe ; ce qui fait environ quarante milles de longueur, sur dix à dix-sept de largeur. De Ulcombe, jusqu'à deux ou trois milles au-delà de Hawkhurst, elle en a dix-huit. En général, tout ce pays est couvert de très-beaux bois de construction. Sir

(*) Les essais faits à ce sujet prouvent que les foins marécageux saupoudrés de sel, ne sont pas nuisibles au bétail. Sur une couche de fourrage, on jette une poignée de sel, et on l'arrose très-légérement. On remet du foin et du sel, en suivant le même procédé. Rien n'est meilleur pour exciter l'appétit du bétail, et lui faire manger un fourrage qu'il dédaigneroit.

Horace Mann, et sir Edward Deering, y ont les deux plus grandes possessions.

Cet endroit, n'étant qu'à un mille de l'habitation de M. Belcher, je m'y transportai pour examiner la nature du sol. C'est une argile dure et compacte, même à la superficie : il y a quelques variations, dues à la culture et aux engrais, &c. On n'aura pas de peine à croire combien un sol de cette nature retient l'eau. Ma surprise fut des plus grandes, en voyant ce terrain labouré à plat, comme un sable mouvant. On se sert de la charrue à tourne-oreille, de sorte que, dans un champ, on ne peut pas faire un seul des grands sillons qui servent à l'écoulement des eaux. Ajoutez à cela la mauvaise méthode de ne faire, le long de leurs haies, qu'une simple rigole, au lieu d'un fossé qui peut à peine servir à écouler l'eau, et vous aurez l'idée d'un système barbare d'agriculture, tel qu'on peut se l'imaginer en Angleterre. Toutes ces terres craïeuses et humides devroient être disposées en billons larges et bien élevés, les grands sillons pour l'écoulement des eaux, nettoyés à la bêche, et des fossés profonds pour les recevoir. Dans des terrains de cette nature, tout cela devient indispensable.

Le 3 de juillet, je traversai les coteaux de Feversham : le sol de ces contrées élevées est une glaise dure et compacte remplie de pierres. L'agriculture n'a rien de remarquable. A Feversham je pris des informations, et, par l'aide de M. Jacob et de M. Fermstone, qui a remplacé M. Hamilton dans la ferme de l'Abbaye, j'appris quelques circon-

stances qui méritoient d'être connues. Je fus très-étonné de voir qu'on avoit abandonné en partie la culture du houblon, depuis quelques années, et qu'à Feversham même on avoit détruit des houblonnières sur quarante acres destinés à d'autres productions. Plusieurs cultivateurs se sont décidés à ce changement, par la persuasion où ils sont, d'après leur expérience, que cette culture ne répond pas à leurs travaux : ils croient que le sol n'est pas convenable : cependant il passe généralement pour très-fertile, et pour le meilleur de la province de Kent. Il y a peu de cantons à excepter, si ce n'est peut-être celui d'Ash près de Sandwich. J'appris, avec beaucoup de peine, que le prix de la garence étoit baissé de cent pour cent; ce qui a été cause qu'on a abandonné et même détruit des plantations qui étoient autrefois si florissantes dans tous les environs. Je fus très-affligé de savoir que M. Crow, qui avoit les plus grandes plantations de garence, et avoit fait plus d'expériences dans ce genre de culture, qu'aucun agriculteur anglois, eût infiniment perdu par la baisse énorme d'une récolte de cette espèce.

Aux environs de Seversham, le cours des récoltes est généralement *round tilth ;* c'est-à-dire : 1. orge; 2. féves; 3. blé. Ce même cours est celui si renommé de la partie orientale de Kent. Ils sèment les féves avec une charrue à semoir, d'une construction très-simple, et imitant le rouleau à pointes. Il y a dix rangéees sur l'étendue d'une perche, ce qui fait une distance de dix-huit à vingt

pouces. En les binant à la main et avec le cultivateur, elles sont aussi propres qu'elles pourroient l'être dans un jardin. On bine à la main deux ou trois fois, et souvent quatre avec le cultivateur ou horse-hoe. On se sert du *shim*, qu'ils appellent *horse-breack*, pour couper les mauvaises herbes et aplanir les intervalles. On relève deux fois la terre autour des tiges; d'abord avec le morceau de fer mobile, qu'on fixe à la tête d'un binoir, ensuite avec une charrue à double-oreille, faite pour ce genre de culture, dont le soc très-long et arrondi, est fort pointu. Cette culture, faite avec cette espèce de charrue, n'endommage point les féves, quoiqu'elles soient en pleine fleur. Après la récolte, on donne un labour au chaume des féves avec le shim, dont le fer coupe la terre sur deux pieds de largeur : c'est absolument la pratique suivie dans l'île de Thanet, avant de labourer la terre; c'est une préparation dont on ne se dispense pas. La récolte des féves est fort considérable; elle est communément de six quarters par acre, et celle du blé qui la suit est, en général, très-abondante; celle que j'ai vue encore sur pied, peut être évaluée à quatre quarters; quelquefois elle est de cinq, mais pas souvent. Les semailles précoces sont communément les meilleures, et elles rendent, en général, de trois et demi à quatre quarters. On a une opinion sur l'orge qui est assez singulière : la plupart des cultivateurs croient qu'elle est très-favorable à la terre; on la sème tard; ce qui donne le temps de préparer la terre, que l'orge laisse beaucoup plus nette que les féves, selon leur

avis; cependant ils sont persuadés que la culture des féves est la meilleure préparation que la terre puisse recevoir pour être ensemencée en blé. Je crains que leurs semailles d'orge, trop tardives, ne nuisent à cette récolte; car celle que j'ai vue dans les terres de M. Firmstone, dans la ferme de l'Abbaye, n'étoit pas comparable à celles que j'ai observées en voyageant dans l'Essex, ni même à celle de ma ferme, dont le terrain ne vaut pas le leur. Ce cours de récoltes n'est pas bien établi; cependant, plus je l'examine, plus je suis convaincu qu'il est raisonnable; deux récoltes de blé blanc ne doivent pas se succéder. En l'admettant dans les terres basses de Kentish, il y faisoit des merveilles : que l'orge épuise plus la terre que les féves; qu'elle laisse plus de mauvaises herbes dans le champ où elle végète; c'est un fait dont on peut s'assurer par l'expérience. Qu'on divise un champ en deux portions égales; dans l'une, qu'on sème des féves, et de l'orge dans l'autre; ensuite, qu'il soit entièrement semé en blé ; alors on pourra décider s'il réussit deux fois aussi bien après les les féves, comme après l'orge.

Tout l'engrais est employé à la culture des féves, pratique excellente. Quelquefois on suit ce cours : 1. féves; 2. blé, et l'on continue jusqu'à ce que la terre paroisse trop abonder en mauvaises herbes; alors on y sème de l'orge pour la nettoyer.

On m'assura que la méthode de semer les féves par rangées, étoit pratiquée depuis plus de cent ans; que le grand'père de M. Simmon l'avoit imitée des contrées orientales de Kent.

En passant par Canterbury, j'arrivai à Howletts, habitation de lady Hales : quoiqu'elle fût à Bristol, elle eut l'honnêteté de donner ses ordres, pour que j'eusse toutes les informations que je pouvois désirer. De Canterbury à Howletts, les récoltes sont très-belles, et préférables, à mon avis, à celles des environs de Canterbury. Je vis des jachères de turneps fort admirables. Comme le pays est dans le milieu de son cours de récoltes, je m'aperçus que l'usage qu'on y suit ne remplit pas toujours son objet, qui est de nettoyer la terre des mauvaises herbes.

Aux environs de Howletts, toutes les bonnes terres, excepté les houblonnières, suivent ce cours de récolte : 1. orge ; 2. féves ; 3. blé. Quelques-unes de ces terres sont d'une qualité incomparable pour la fertilité : elles sont une argile douce, ayant un degré de ténacité convenable, que la craie n'a pas; c'est-à-dire, un mélange mucilagineux, tel qu'il est nécessaire pour que la terre soit friable comme il convient. Le cours des récoltes, ci-dessus énoncé, n'est pas général. Sur les terres plus légères, qui sont crâieuses en grande partie, il est comme il suit : 1. turneps ; 2. orge ou avoine ; 3. trèfle blanc ou rouge ; 4. blé, millet ou avoine. J'ai remarqué un autre cours qui m'a fait infiniment de plaisir, qui n'est presque suivi que par Pierre Inge, boucher : 1. féves ; 2. blé.

En général, la méthode de cultiver, la plus suivie dans ce pays, la plus digne des observations d'un étranger, celle qui mérite le plus d'être pratiquée dans

dans le pays même, est la culture des féves, faite pour préparer la terre à être ensemencée en blé. Cet usage est excellent, et l'on ne peut rien trouver ailleurs qui lui soit préférable : cette culture est si bien entendue ici, qu'elle vaut la peine qu'on fasse un voyage pour la connoître par soi-même. Toutes les féves sont plantées par rangées de dix par perche ; il y en a dont les rangées sont à deux pieds de distance, toutes sont semées avec la charrue à semoir, dont il a été déjà parlé. Tous les fermiers intelligens sont très-soigneux qu'elles soient bien binées. M. Sothely me montra plusieurs de ses champs, de ceux de son frère, et d'autres fermiers, où exactement on ne voyoit pas un brin de mauvaise herbe. Continuellement on est dans un terrain semé en féves, pour les biner dès qu'elles commencent à pousser, jusqu'à ce qu'elles soient en fleurs, et même après, parce qu'on ne craint pas de les endommager, même sur la fin de leur végétation. J'observai, dans tout ce pays, qu'on se servoit du *shim* pour biner les féves, parce que cet instrument de culture s'approche beaucoup des tiges sans les offenser. Cette culture mérite surtout d'être remarquée, parce qu'on la fait de manière que le terrain est toujours nettoyé des mauvaises herbes ; le binage à la main a quelquefois lieu jusqu'à quatre fois, si on le juge necessaire, et même on arrache à la main les mauvaises herbes parmi les plantes dans les rangées : les intervalles sont binés deux ou trois fois avec le *shim*, et à la dernière, on relève la terre contre les rangées. Le but de cette pratique, pour laquelle on

n'épargne ni temps ni argent, est d'avoir une récolte parfaitement nette. Après la coupe des féves, et quelquefois avant de les engranger, on donne un labour croisé au chaume avec une charrue à large soc et sans oreille, afin de couper les mauvaises herbes, s'il y en a, et herser ensuite comme il faut, avant de labourer pour les semailles du blé. Voilà le second exemple de cette pratique de labourer sur chaume, herser, avant de faire le labour à demeure. Dans Thanet ils en donnent un troisième, ce qui prouve combien on y est convaincu de la bonté de cette pratique, qui est conforme au bon sens. La récolte des féves est communément de trois quarters et demi à six, quelquefois plus considérable; l'espèce en est très-variée... M. Sothely a observé que celles qu'on nomme *féves de cheval*, sont les meilleures pour disposer la terre à produire du blé. Il avoit semé dans un champ toutes les variétés connues sous les noms de *mazagan*, *flat-tick*, *may-beans*, *horse-beans*, et chaque variété à part; le blé qui remplaça les *horse-beans*, c'est-à-dire, féves de chevaux, fut le plus beau. Ce fait prouve que l'amélioration que les féves procurent à la terre, provient de la quantité de leur feuillage, qui est plus abondante dans les féves de cheval, que dans les autres variétés, et qui ombrage parfaitement le terrain.

J'ai observé que les récoltes de blé, en général, étoient médiocres: le froid rigoureux de l'hiver dernier leur a été fort préjudiciable; de sorte que dans le même champ on voit des endroits où le blé est clair, et d'autres où il manque.

Je n'ai vu aucune récolte que je puisse comparer à celles de l'île Foulness : les meilleures étoient celles qui avoient succédé aux féves ; quelques-unes au trèfle blanc et rouge. Un fait qui me surprit beaucoup, est que, sur les terres maigres, les meilleures récoltes sont après le trèfle rouge, et non pas après le blanc, quoique ce dernier soit un meilleur fourrage que le premier. Les meilleurs fermiers sèment les blés d'hiver, et même les grains de printemps, en sillons, de cette manière : ils sillonnent la terre avec une charrue qui a plusieurs socs, de sorte qu'ils font des petites raies à des distances égales, de sept, huit ou neuf pouces ; ensuite ils sèment à la volée, et couvrent avec la herse : par ce moyen, ils peuvent biner et sarcler autant de fois qu'ils le jugent nécessaire. Cette pratique a aussi lieu quand on sème sur un défrichis de trèfle blanc, qu'on unit bien en croisant les sillons. Le blé rend quelquefois cinq quarters par acre ; quatre sont la récolte ordinaire. Quelquefois on le sème après des pommes de terre ; la récolte n'en est pas aussi bonne. On a remarqué qu'elle épuisoit la terre. Cette opinion est conforme à celle de plusieurs cultivateurs ; mais elle est tout-à-fait opposée à celle d'un plus grand nombre. Il y en a qui sèment le ray-grass mêlé avec le trèfle blanc, &c. ; mais on observe que la terre s'épuise quand elle fournit à la végétation de ces plantes fourrageuses, pendant deux ou trois ans. On m'a certifié que si la moitié d'un champ est semée en trèfle blanc ou rouge, &c., et l'autre avec un

mélange de ray-grass et de trèfle, lorsque tout le champ est rompu et ensemencé en blé, la récolte de la dernière partie est inférieure de beaucoup à la première. On n'est point dans l'usage de faire brouter le blé, au printemps, par les moutons, parce qu'on croit que cela le retarderoit, et alors il seroit plus exposé à la carie. Les semailles précoces sont jugées les meilleures.

La culture du houblon est ici en grande considération; il n'y a point de ferme qui n'en cultive, et l'on voit quelques plantations assez considérables. M. Potter, fermier de sir Philip Hales, en a une plantation de dix-huit acres et demi: il a la réputation d'être fort intelligent dans cette partie. Voici des détails que j'ai appris de lui-même; c'est un homme honnête et instruit, on peut compter sur l'exactitude de son rapport. Sa récolte de l'année dernière sur les dix-huit acres et demi, fut vendue 1600 *l.*, sur laquelle somme il a environ 1100 *l.* de profit net. Ce produit considérable excita ma curiosité de connoître les calculs de dépense et de recette de M. Potter. Les voici :

	l.	*s.*	*d.*
Rente	5	»	»
Dixme	»	10	»
Taxe	»	10	»
Pour tous les différens labours	10	»	»
Pour le fumier	4	»	»
Impositions	5	»	»
Perches (*)	3	»	»
	26	»	»

(*) Il faut observer que M. Potter est assez intelligent pour ne pas employer une forêt de perches, plantées droites, comme on

	l.	s.	d.
Ci-contre	26	»	»
Frais pour sécher, emballer.	2	»	»
Pour l'intérêt du séchoir, qu'on suppose coûter 20 *l.* de fond, par acre	1	»	»
Intérêt du capital	2	10	»
	31	10	»
Le produit est de dix quintaux, à 3 *l.* l'un. . . .	30	»	»
Perte	1	10	»

Enfin, ordinairement il n'y a ni gain ni perte. Un tel détail de la part d'un homme vrai, et qui faisoit élever les bénéfices de cette culture à la somme ci-dessus énoncée, m'étonna grandement. Il ne voulut rien rabattre de son calcul; il se contenta de me dire que s'il n'y avoit pas de temps en temps d'aussi gros profits, on renonceroit à cette culture. Je n'avois pas besoin d'autres informations pour me convaincre que les profits sur la culture du houblon se réduisent à peu de chose, et que cette récolte est très-casuelle, et continuera de l'être jusqu'à ce que de nouvelles améliorations aient assuré ses succès. M. Potter me confirma ce que j'avois appris de M. Rogers, à Hedingham, que le houblon cultivé horizontalement, c'est-à-dire, ses pousses étant rabattues au lieu d'être élevées, produisoit davantage. Il y a une autre raison pour préférer la culture en

le pratique; en conséquence, elles lui coûtent moins, sans que sa récolte en souffre. De grandes perches, plantées selon la direction perpendiculaire des pousses de houblon, ne favorisent pas leur végétation. Quoiqu'il ait de grandes perches, il ne les emploie pas; mais il les vend à ceux qui les préfèrent, et qu'ils payent plus cher que les petites qu'il réserve pour son usage. *Y.*

espalier, qui est que les tiges tardives, cultivées et nettoyées, sont meilleures de beaucoup pour la récolte de l'année suivante. Je vis dans la plantation de M. Potter combien on avoit pris soin de cultiver et de nettoyer les jeunes pousses à bonne heure ; la partie qui l'avoit été une ou deux semaines plus tard, promettoit beaucoup moins que les autres : j'observai la même chose dans d'autres plantations. Le houblon disposé en forme d'espalier, doit être cultivé aussitôt qu'il est possible, même avant la taille, parce que la manière dont il est placé permet à l'ouvrier de remuer la terre sans lui nuire : ainsi il faut revenir de l'opinion qu'on avoit qu'une culture trop hâtive étoit nuisible aux houblonnières. La meilleure raison de cette nouvelle méthode, est que le houblon cultivé à bonne heure, se montre toujours mieux, c'est-à-dire, que sa végétation a une apparence beaucoup plus satisfaisante. M. Potter sait, par sa propre expérience, que les perches de sapin valent mieux que celles de châtaignier, et qu'elles durent étonnamment. Il y a tout près des plantations en bois de châtaignier; c'est une des meilleures productions des terres de Kent. Sir Philip Hales en a une de quatre acres, qu'il coupe tous les dix ans, dont il retire 30 *l.* par acre : il n'y a pas de houblonnière qui rende autant.

Un des grands avantages des houblonnières est lorsqu'on rompt le terrain pour l'ensemencer. M. Potter en rompit une, et y sema du millet, qui manqua. Aussitôt la terre fut labourée de nouveau, et ensemencée en orge dont la récolte

fut très-abondante. Il sema ensuite des féves *mazagan :* deux acres lui rendirent seize quarters cinq bushels. Aux féves il fit succéder le blé, dont la récolte fut de treize quarters quatre bushels et demi. Depuis cette époque, le même terrain n'a montré qu'une fertilité ordinaire ; après la récolte du blé, il a eu dix quarters d'avoine.

Pendant toute l'année, excepté le temps de la moisson, le prix des journées de travail est de 1 *s.* 6 *d.* Dans le temps de la récolte des grains et des foins, les salaires augmentent proportionnellement au besoin qu'on a des ouvriers ; il y en a qu'on paye jusqu'à 2 *s.* par jour. L'usage ordinaire est de donner tant par acre, pour moissonner et faucher, &c. A Littlebourne, la taxe des pauvres est de 8 *s.* 6 *d.* par livre ; à Ickham, de 4 *s.* 6 *d.* ; à Beaksburne, 3 *s.* 6 *d.*

Le 4 juillet, je fus à Ash, par Ikham, Wingham, passant encore chez sir William Lynch, et sir Henri Oxendon, je fus offrir mes honneurs à Edward Legrand, Esq. Il y a quelques années que je donnai un mémoire sur la culture des carottes, qu'il pratique à Ash ; cet objet me parut si important, que j'étois curieux de connoître par moi-même cette culture. Depuis l'époque de ce mémoire, il en a fait plusieurs récoltes, et il est parfaitement convaincu de tout leur avantage. Ce qui m'intéressoit le plus, étoit de savoir l'usage qu'il faisoit de ces carottes ; j'appris avec satisfaction, qu'il en nourrissoit ses chevaux, et qu'ils se portoient très-bien. Quatre chevaux en con-

somment un tun par semaine ; c'est beaucoup plus qu'il ne voudroit ; mais ses domestiques passent ses ordres à cet égard. Je m'informai si on leur donnoit de l'avoine, et on me répondit qu'ils n'en avoient pas un seul grain, qu'ils travailloient avec autant d'ardeur comme s'ils mangeoient du grain à discrétion : leur embonpoint est étonnant. Lorsque je vis les chevaux de trait de M. Legrand, je fus pleinement convaincu qu'ils étoient bien nourris, car ils étoient en très-bon état. La seule difficulté qu'il éprouve dans la culture des carottes, est de les tenir nettoyées : quant à leur utilité, il n'a pas le plus petit doute sur l'avantage qu'il y a à en retirer. Le sol de ses propriétés, ses récoltes, sa méthode de culture, tout cela est excellent. Il a la plus belle récolte d'orge, semée par rangées, que j'aye vue dans la province de Kent. Il me donna le détail d'une culture qui mérite que j'en fasse mention : il fit mettre de l'engrais dans un champ, environ cinquante charges par acre ; cet engrais étoit ce que nous nommons, *compost*, qui est un mélange de fumier de la cour des fermes avec de la marne ; il y sema des turneps, dont la récolte fut très-belle ; lorsqu'elle fut enlevée, le champ fut ensemencé en orge qui réussit à merveille ; au printemps suivant, après deux labours il fit semer de la luzerne ; attaquée par les insectes, elle fut labourée trois fois, et remplacée par des turneps dont la récolte fut superbe. Au mois d'avril suivant, ce même champ fut encore ensemencé en orge, à un bushel par acre : une partie fut attaquée par les insectes, malgré cela

la récolte fut encore de neuf quarters, deux bushels, un peck; et en même temps la luzerne profita. L'année dernière, il sema de l'orge en sillons, sur un défrichis de trèfle; deux acres et vingt-huit perches produisirent vingt-deux quarters trois bushels. Ces récoltes sont d'une abondance étonnante, et prouvent la fertilité du terrain et en même temps la bonne culture. Son orge semée par sillons, a été sarclée quatre fois cette année.

M. Legrand est persuadé que vingt quintaux de luzerne en valent trente de trèfle pour la nourriture des chevaux. Je n'eus pas le temps d'aller voir une nouvelle prairie artificielle de trois acres, dont une partie étoit avec de l'orge, une avec de l'avoine, et une autre avec du millet; de ces trois prairies, M. Legrand préféroit celle semée sur l'orge. Une partie de cette prairie artificielle étoit semée en trèfle blanc, un gallon par acre, et quatre sacs de semence de foin, prise dans les greniers de Londres; le reste étoit en trèfle blanc seul, à un gallon par acre. Cette dernière portion étoit la plus belle. Dans d'autres expériences semblables, il a toujours eu les mêmes résultats.

En observant de belles haies, et venues promptement, M. Legrand me dit qu'il n'en plantoit jamais sans ouvrir un fossé, et je vis effectivement que cette manière de planter lui avoit fort bien réussi.

A mon retour, j'eus la douleur de voir les excellentes terres de sir William Lynch couvertes de ray-grass. M. Legrand, et les bons cultivateurs,

n'auroient pas commis cette erreur, et leurs bonnes terres ne seroient pas des prairies artificielles de ray-grass.

La paroisse d'Ash est la plus riche de la province de Kent; la dixme y est portée à 1000 *l.*, la taxe sur les terres, et celle des pauvres est encore plus forte. Elle contient environ sept mille acres de terrain, dont on peut évaluer le produit à une guinée par acre.

Le 5 juillet, je traversai les dunes de Barham, pour aller à Douvres et à Tunbridge; M. le duc de Liancourt m'ayant appris que M. Mouron avoit fait des améliorations étonnantes dans des marais salans de Calais, je pris la résolution d'aller les voir.... Sachant que M. Fector, de Douvres, connoissoit M. Mouron, je le priai de me donner une lettre de recommandation, en lui disant qui j'étois, et le motif de mon voyage; il me la refusa froidement. Ce fut un procédé que je n'avois jamais éprouvé en France, où j'étois étranger. M. Mouron, sans reoommandation, me reçut de la manière la plus honnête et la plus obligeante, et, dès notre première entrevue, nous décidâmes que le lendemain nous irions voir sa ferme, qui étoit l'objet de mon voyage.

M. Mouron eut la complaisance de faire deux milles avec moi, pour me montrer ses améliorations. C'est un travail en effet très-étonnant, et bien supérieur à ce que j'imaginois. Il a acquis douze cents arpens de marais salans, exposés à être couverts par les eaux de la mer, du duc d'Havré, pour la somme de 300 guinées. Dans son état pri-

mitif, ce terrain étoit de très-peu de valeur, comme il paroît, par ce que le duc d'Havré en retiroit. La communauté de Sangatte, et un village voisin, le tenoient pour une rente annuelle de 290 *l.* tournois. Quoique cette rente fût si modique, il y avoit trois ans qu'elle n'étoit pas payée ; de sorte que ceux qui tenoient ce terrain, n'auroient pas été en état de payer, sans l'assistance de M. Mouron qui leur en facilita les moyens, en les faisant travailler. Voilà exactement ce qu'étoient autrefois les communes qu'on a mises en valeur ; ce qui prouve les grands avantages des clôtures, à ceux qui n'en sont point les partisans. M. Mouron est en état de prouver que le seul glanage que les habitans de Langatte font sur ce terrain, vaut beaucoup plus que sa valeur, dans son premier état ; que les dépenses des nouveaux fermiers, pour faire valoir, excèdent plus de dix fois tout ce qu'on en retiroit, et qu'il vaut à Sangatte, annuellement 7 à 8000 *l.* pour les journées de travail. M. Mouron forma une digue à grands frais et avec beaucoup de difficulté ; à peine fut-elle terminée, que les eaux de la mer, coulant à grands flots et avec force, inondèrent tout ; de façon que tout le monde, et lui-même, désespéroit de réussir dans son entreprise. Cependant il fit transporter une quantité de terre très-considérable, qui fut mise de chaque côté de sa digue, et formoit une espèce de chaussée. L'eau de la mer entraînant toujours cette terre, dès qu'elle étoit mise, il réunit neuf cents hommes pour former plus promptement sa digue avec de la terre qu'ils amonceloient, et aussitôt qu'elle fut achevée, on

la couvrit de grandes voiles, dont le poids contenoit la terre dans une assiette ferme ; l'eau de la mer venant à la battre et à couler par dessus, loin de l'endommager, elle resserra la terre de la digue, et lui donna une solidité qu'elle n'auroit jamais eue sans cette invention ingénieuse. Il continua à faire usage de ce moyen, et parvint à finir cette entreprise difficile à exécuter. Voilà comme un homme de génie, par un jugement sain, surmonta une difficulté dont le mauvais succès avoit déjà été annoncé par des ignorans. La France doit applaudir au zèle de ce bon citoyen, qui a imaginé et a eu le courage d'exécuter un travail que ses grands seigneurs n'auroient jamais pensé d'entreprendre. Si l'*Encyclopédie* et le *Cours complet d'agriculture* ne lui donnent pas le tribut d'éloges dû à son mérite, la France aura à rougir de cet oubli, et elle pourra avouer qu'elle possède des hommes capables d'exécuter de grands projets d'amélioration, s'ils y sont encouragés. . . . . .

Le 7, je retournai à Douvres ; j'eus une traversée de trois heures et demie très-agréable ; je pris la route de Hythe. Au sortir de Douvres, et pendant deux ou trois milles, les récoltes me parurent très-belles ; l'orge, le blé et les féves sont semés par rangées. Tout cela formoit un contraste parfait avec ce que j'avois vu en France. Je passai à Folkestone et à Sandgatte : il y a quinze ans que j'avois été à ce dernier endroit, qui me parut alors un village peu considérable ; aujourd'hui c'est une petite ville florissante, qui doit ce qu'elle est à la construction des vaisseaux : deux

frégates de trente-six canons, et quatre ou cinq plus petites, sont maintenant sur les chantiers.

Le 8 juillet, je partis de Hythe ; je pris la route de Romney, et je voyageai pendant plusieurs milles tout le long des marais de Romney, qui sont une vaste étendue de riches pâturages très-renommés, dont j'ai donné un détail dans mon *Voyage du Fermier*. Dans ce pays on y tond les agneaux ; cet usage n'est pas général en Angleterre, mais très-commun en France ; j'observai dans une terre labourable, du blé et des féves remarquables pour leur beauté. Depuis mon voyage à Kent, j'ai appris que, dans ces marais salans de Romney, l'acre rendoit huit quarters de blé ; douze de féves ; onze d'avoine, et qu'il y avoit peu de terres labourables. Les pâturages sont affermés plus de 30 *s.* par acre, et quelques-uns au-dessus de 40. Tous ces pâturages sont destinés à nourrir des moutons ; l'on compte qu'en hiver un acre suffit pour cinq. On y fait des élèves de bêtes à laine. La vente consiste en agneaux, en moutons gras et en vieilles brebis. Il y a quelques troupeaux très-nombreux : celui de M. Cobb est de deux mille huit cents, en y comprenant les agneaux. La laine est longue, et de l'espèce propre à être peignée : il y a un certain ordre dans l'emplacement de cette marchandise, qui est enregistrée, pour prévenir son exportation en France, par fraude. Il y a peu de vaches dans ce pays, et quelques bœufs à l'engrais. On suppose qu'il y a dans ces pâturages plus de dix mille bêtes à laine.

Je fis huit à neuf milles dans ce pays, pour

arriver à Tenderden ; j'observai avec satisfaction ces riches pâturages, au milieu desquels je voyageois, couverts de bêtes à laine blanche. Aux environs de la ville il y a plus de terres en pâturages qu'en culture réglée ; les fermiers comptent plus sur le bétail que sur les terres labourables. Ici on connoît le système économique dont j'ai fait mention dans le *Voyage d'un Fermier ;* on élève des veaux, on les fait travailler depuis trois jusqu'à cinq ans, et à cet âge on les engraisse. Pour les travaux champêtres, on emploie plus de bœufs que de chevaux, et l'on est persuadé de l'avantage de cette pratique : on en met quatre ou cinq à une charrue. On les met au joug et non pas sous le harnois. En hiver, on les engraisse avec du grain, du foin, des tourteaux de graines huileuses, et jamais avec les turneps et les choux. Il n'est point extraordinaire de les voir engraisser leurs moutons sur des terres où l'on a récolté des grains.

A Goudhurst, situé au milieu des bois, le sol est un mélange de marne et d'argile, sans pierres à chaux : il est affermé de 10 à 20 *s.* par acre. Les prairies et les houblonnières sont à un prix plus haut, en y comprenant quelque étendue de bois. Quant à la manière de cultiver, elle n'a rien de remarquable. Le cours ordinaire des récoltes, est : 1. jachère ; 2. blé ; 3. avoine ; 4. trèfle blanc ; 5. blé.

On cultive peu de féves, dont une partie est semée par rangées à la houe ; on connoît la méthode du sarclage à la houe et au cultivateur,

sans la suivre comme dans la contrée opposée. On pratique l'usage de répandre de la chaux sur les jachères, ce qui coûte environ 3 *l.* par acre : on ne croit pas que cet engrais soit bien favorable à la terre, sans doute parce qu'elle est d'une qualité calcaire. Une partie considérable du pays est en pâturages, dont il y en a beaucoup de bons; on n'entend rien aux arrosemens : ils seroient cependant bien avantageux et faciles à diriger, eu égard à la position du sol qui est en coteaux. On cultive un peu de turneps, après lesquels on sème de l'orge. Au reste, je n'ai rien observé ni appris, relativement à l'économie champêtre, qui mérite d'être rapporté.

Quand il est question de l'excellente économie de Kent, il faut toujours la renfermer dans des limites étroites. De Londres à Cantorberi, de Cantorberi à Sandwich, en gagnant un peu vers Deal et Douvres, on suit une ligne où l'agriculture est véritablement admirable ; cette ligne s'étend encore jusqu'à la rivière de Thames et à la mer, et comprend encore l'île de Thanet; mais elle s'étend très-loin vers le sud. Il y a quelques exceptions à faire; cependant, en général, la vraie économie agricole de Kent est dans la ligne que je viens de tracer. Le Weald de Kent, qui est une partie considérable de ce pays, est en mauvais état. Nous pouvons faire la même observation, relativement à l'économie agricole de Norfolk. Dans une grande étendue de ce pays, elle n'a rien de remarquable; on peut en dire autant d'une partie de l'Essex.

Le 9, j'arrivai à Tunbridge-Wells : il y a aux

environs une étendue considérable de terrain défrichée. Il fut affermé pour quinze ans, à raison de 1 *s.* par acre, avec charge de défricher. Le sol est léger et sur une couche de gravier; il étoit couvert de bruyère et de genêt épineux. Pour mettre ce terrain en état de culture, on le brûla en été, et ensuite on l'égalisa; deux cents voitures de marne, de quinze bushels chacune, furent répandues par acre, et l'on sema du blé, ensuite de l'avoine, après laquelle on sema du trèfle blanc, auquel succéda une récolte de féves ou d'avoine, et un peu de blé. Après toutes ces récoltes, on s'aperçut que la terre étoit presque épuisée. Ce procédé n'a peut-être pas été suivi généralement sur toute l'étendue de ce terrain; mais je suis certain qu'il a été adopté pour une grande partie. J'appris, avec beaucoup de peine, que dans une telle opération, on avoit suivi un aussi mauvais système d'amélioration. Après avoir écobué et brûlé, il faudroit toujours semer des turneps; cette opération en assure la récolte, et le grand objet de cette amélioration est ensuite de les faire paître par les moutons; par ce moyen on est assuré d'avoir une bonne récolte de grains de printemps, ou de trèfle blanc ou rouge, ou tel autre fourrage auquel le sol peut être convenable; mais semer d'abord du blé, c'est commencer par où il falloit finir, et une seconde récolte de blé est capable d'épuiser un sol léger. Ecobuer, brûler et marner un terrain de cette nature, c'est trop le forcer à produire, sur-tout lorsqu'on ne fait pas parquer le bétail, pour profiter de son engrais, si nécessaire

nécessaire dans un terrain de qualité médiocre. Les cultivateurs qui avoient entrepris d'améliorer le terrain en question, par les moyens que je viens de rapporter, voyant qu'il s'épuisoit, après toutes ces récoltes, ont eu recours à la chaux, et de cette manière, ils ont augmenté le mal, loin d'y remédier. Après de telles opérations, il est facile de prédire l'épuisement de la terre, et son retour à son état primitif d'infertilité.

Aux environs de Tunbridge, il y a quelques bonnes terres et beaucoup de mauvaises. Quelques milles autour de Wells, il y a des terres affermées 10 schellings par acre, et quelques-unes à plus haut prix. A Tunbridge, il y en a beaucoup au-dessus d'une *l.* Au reste, l'économie rurale de ces deux endroits n'a rien de remarquable. A deux milles de Wells, quelques fermiers m'apprirent que le cours des récoltes sur les côteaux, étoit : 1. jachères ; 2. blé ; 3. avoine ; 4. trèfle blanc ; 5. avoine ou féves, parce qu'ils ne croient pas qu'on puisse faire une bonne récolte de blé sur un défrichis de trèfle blanc : leur manière d'amender est une erreur des plus grossières en agriculture. Leurs féves sont quelquefois binées deux fois, pour la somme de 5 schellings par acre; mais ils ne sèment pas de blé après cette récolte, qui est suivie souvent d'une jachère d'été; quoiqu'elle soit elle-même une excellente jachère, quand elle est bien dirigée. Les féves sont semées à la volée. Les fermes sont petites ; celles de deux cents acres sont les plus fortes. On se sert des bœufs pour les attelages; on en met six et même huit à une char-

rue; il ne faut pas s'en étonner, car j'y ai vu cinq chevaux. Dans tout les pays on voit des houblonnières.

A Sevenoaks, je fus à Knoll pour voir la maison de plaisance du duc de Dorset : le parc est très-agréablement planté ; l'inégalité du terrain fait paroître tous les arbres de la manière la plus avantageuse. La maison est dans le petit nombre de ces anciens édifices, qu'on a laissé subsister pour apprendre à la postérité, que la magnificence dans les édifices étoit connue avant notre siècle.

Le tableau qui me frappa le plus, fut un portrait de sir Edward Sackvile, par Vandicke ; la toile paroissoit animée et parler un langage inconnu. Un autre de milord Middlesex, par le même, aussi très-beau ; et celui du fameux comte de Surrey, qui perdit la tête sous le tyran Henri ; Holbien qui l'a peint, lui a donné une expression de vérité, que je n'ai vue dans aucun portrait : chaque trait exprime une douleur rêveuse. Le duc de Dorset, d'aujourd'hui, a fait placer parmi ces peintures, la Lucrèce du Guido, qu'il a acquise.

J'ai observé, depuis Romneymarsh, que c'est ici où l'on trouve les meilleurs faneurs, ce qui n'est pas commun à une telle distance de Londres. Ils mettent le foin en meule à bonne heure, et sont très-intelligens dans cette opération.

Le 10 juillet, de Broncley je passai à Londres, pour me rendre à Ilford, où je pris des informations sur la culture des pommes de terre, si renommée dans tout le canton. A mon premier voyage,

la petite rouge étoit la plus estimée; aujourdhui on l'a abandonnée, parce qu'elle est trop noueuse. Celle qu'on nomme *champion*, est maintenant la plus recherchée, parce qu'elle n'a pas ce défaut. La préparation du terrain consiste à labourer en automne, à fumer au printemps. On met environ quatorze charges de fumier par acre, à 5 *s.* la charge. On le répand immédiatement avant le second labour, après lequel on plante. Aussitôt que le labour est fini, un homme fait des trous avec la houe ou le plantoir; il est suivi d'une femme qui met les pommes de terre dans les trous: cette opération coûte 7 à 8 *s.* par acre. Les rangées sont à douze ou quinze pouces, et les trous à la même distance. Il y en a qui plantent à douze pouces en tout sens. On plante à bonne heure, et l'on emploie seize à dix-huit quintaux par acre. Elles sont binées deux fois; chaque binage coûte 4 *s.* On les arrache avec une fourche à trois pointes, et l'on a soin de les bien nettoyer. Elles produisent depuis huit jusqu'à quinze tons par acre, lorsqu'elles sont récoltées en parfaite maturité: mais on en ramasse beaucoup avant cette époque, de sorte que la quantité est moindre. La récolte s'en fait en automne, et ensuite on sème du blé dans le même terrain, qui ordinairement devient très-beau: quand on la fait en été, on sème tout de suite des turneps.

L'opinion la plus commune est que la pomme de terre n'épuise pas le sol. Quand on la plante après du trèfle, on le laboure aussitôt qu'il est fauché. Il y a des personnes qui en ont eu deux récoltes dans la même année, dans le même terrain,

en plantant pour la seconde, aussitôt que la première étoit faite.

J'ai vu labourer et planter en pommes de terre, un champ où l'on avoit mis des vesces d'hiver pour le fumer et nettoyer des mauvaises herbes, et l'on m'assura que souvent l'on avoit de bonnes récoltes, en suivant cette méthode, quoique la plantation fût tardive, et qu'elle seroit trop hasardée, faite quinze jours plus tard. Pour les arracher et les nettoyer, on paye 6 *d.* par perche.

Il y a des fermiers qui ont essayé de les planter avec la charrue, et même de les labourer pendant leur végétation : mais cette expérience les a ramenés à l'ancienne méthode, comme meilleure de beaucoup. La dépense occasionnée par cette culture, peut être évaluée à 15 *l.* par acre. En voici le calcul.

	l.	*s.*	*d.*
Rente, dixme, taxes	2	2	»
Engrais	4	»	»
Labour	»	13	»
Quinze quintaux de pommes de terre, à cinq schellings l'un	3	15	»
Pour les couper, à 4 *d.* par quintal	»	5	»
Pour les planter	»	8	»
Deux binages	»	8	»
Pour les arracher, à 6 *d.* la perche	4	»	»
En tout	15	11	»

Dans cette somme ne sont pas compris les frais pour les nettoyer, les assortir, les mettre dans les sacs, et les porter au marché.

Un acre rend sept, et même dix tons. En supposant qu'il n'en rende que six, vendus à quatre sch. le quintal, c'est un produit de vingt-quatre livres

par acre, ce qui fait un bon profit. Mais la récolte en est communément beaucoup plus considérable. Il est donc démontré par l'expérience, que la culture des pommes de terre est très-avantageuse, sur-tout quand on prend celle du blé en considération, et qu'elle doit être mise dans le rang des plus utiles à la nation. Je fus à Chelmsford, en traversant un pays bon et bien cultivé, dont une grande partie est en pâturages, à cause de la proximité de Londres.

Le 11, j'arrivai à Braintree, en prenant la route que j'avois quittée auparavant, et le soir je fus rendu chez-moi. Dans cet espace de douze milles, je trouvai en général de belles récoltes, beaucoup d'orge. Cependant, depuis Chelmsford jusqu'à quatre ou cinq milles, on suit une mauvaise pratique, qui est de semer le blé sur les chaumes d'avoine, suivant ce cours, 1. jachère; 2. avoine; 3. blé; 4. pois; &c. et quelquefois même de l'avoine; ce qui est une méthode détestable. Sur les terrains légers, on sème des turneps, et on fait les jachères avec l'orge.

Après avoir deux fois traversé l'Essex, et l'ayant d'abord observé dans le Newmarket sur la route de Londres, aussi bien que le canton de ces terres fortes, depuis Braintree jusqu'à Saffron-Walden et les environs de Colchester et de Harwick; j'observerai que c'est une des plus belles et des plus riches contrées du royaume; qu'elle mérite d'être comprise dans la ligne orientale où se trouve Norfolk, Suffolk, Kent, Essex, qui sont des provinces si renommées pour leur intel-

ligence dans la manière de bien cultiver. En général, des terres labourables, bien gouvernées, des récoltes bien variées, voilà ce qu'on trouve aux environs de Colchester. Dans l'île Foulness, le terrain y est excellent, les récoltes abondantes, et le fermier y est très-attentif à purger ses terres des mauvaises herbes. Aux environs d'Elford, la culture des pommes de terre est dans sa plus grande perfection. Depuis Braintree jusqu'à Saling, Sampford, &c. on entend fort bien à dessécher les terres humides, par des saignées, et la culture y est aussi bonne qu'elle puisse l'être avec des jachères. Par-tout on est bien instruit dans la pratique des engrais. On amène de Kent, sur tous les ports de mer, et de Gray à Manningtree, une grande quantité de marne, que les fermiers achètent à grands frais. On y fait beaucoup usage de la chaux et de tous les engrais propres à amender la terre. Outre la culture des pommes de terre aux environs de Londres, et celle du houblon à Hedingham et à Chelmsford, on cultive le safran près de Walden, et les carottes à Wethersfield, pour en recueillir la semence.

Dans tout ce pays, il y a très-peu de terres incultes; les principales, sont la forêt de Epping, et les landes de Siptree; cette dernière a eu une fois plus d'étendue qu'elle en a aujourd'hui. Dans l'espace de vingt-six milles, depuis Londres jusqu'à Sudbury, à peine voit-on un endroit inculte, excepté la forêt de Braintree, par Whitham et Maldon, à Burnham, à Tulbury-Fort, je ne vis que deux petits endroits incultes. On peut porter

le fermage des terres, dans tout ce pays, à 14 schellings par acre, et peut-être davantage. En admettant qu'il y ait un million deux cent quarante mille acres, comme on le suppose, le revenu annuel seroit de 930,000 *l.* La province de Kent contient ce nombre d'acres, et ils sont affermés deux schellings de plus. On ne peut pas juger du nombre des gentilshommes domiciliés dans ce pays, par les habitations de ceux qu'on voit tout le long de la route. Il paroît qu'il y en a beaucoup à Essex.... Kent est un pays très-agréable, dont les sites sont très-variés, par les collines et les vallons qui forment un paysage charmant.

FIN.

TABLE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE PREMIÈRE. Wels. — Warham, culture de M. Turner, *pag.* 2. — Château d'Holkam. — défrichemens entre Holkam et Houghton, *p.* 3. —Grandes fermes à l'ouest de Holkam, et au sud jusqu'à Swafham, *p.* 5. —Rainham-Houghton, ferme de M. Curtis, *p.* 7. — Docking. — Snetisham. — Chesterford, culture des carottes, par M. Gardner, *p.* 15. — Audley-End, mauvaise agriculture de ce canton, ignorance du fermier Riccart. — Stoak, culture de la pimprenelle. — Thetford, amélioration du sol par la marne. — Belles carottes à Weststow, *p.* 21. — Environs de Bury, belles haies de M. Simonds-Tostock. — Charrue à semoir de M. Obber-Ray : mélange de terreau avec le fumier dans la cour de ferme, *p.* 25. — Monks-Bradfield, Welnerhams, Bradfield-Combast : culture de M. Lord, sur des terres argileuses, *p.* 34 ; détails sur une ferme en laiterie, *p.* 43. — Autres sur une

ferme en labour, *p.* 46. — Lavenham, culture de la féverole. — Hadleigh, luzerne de M. Tanner. — *Idem*, cultivée par rangées, par M. Newcome.

LETTRE II, *p.* 53. Sudbury; ses manufactures. — Chemin de *Bures*, culture de ce pays. — Avances nécessaires pour y monter une ferme de trois cents acres.

LETTRE III, *p.* 66. Entrée en Essex. — Henndingham, culture du houblon. — Gosfield, bœufs substitués aux chevaux, par lord Clare. — Bocking, Braintree, *p.* 76. — Samford, Bardfield, Saling. — Discussion sur le cours de culture de ces cantons, *p.* 74. — Chelmsford. — Billericay. — Route de Tilbury : étendue trop considérable des fermes dans ce pays, mauvais état des chemins ; obstination des fermiers à cet égard, *p.* 81.

LETTRE IV. Tilbury. — Thong. — Shorn. — Dartford. — Bexley. — Entre Lewisham et Blackheath, culture par des jardiniers pour le marché de Londres, *p.* 86. — Barnet, Hatfield, mauvaises haies, mauvaises charrues de ce canton.

LETTRE V, *p.* 91. Route d'Uxbridge. — Acton, pois cultivés par rangées et buttés. — Hays. — Hygh-Wicomb, habitation du lord Despenser. — Stoke. Skokenhill. — Turville, sainfoin, *p.* 97, mauvaise méthode de labour. Route de Tetsford à Oxford. Oxford, *p.* 102. — Blenheim. — Woodstock. Witney, ses manufactures de couvertures, *p.* 105.

— Buttford.— Sherborn, projet de clôture, par M. Dutton. — Northleach, Frogmille, Stow, labour par des bœufs, *p.* 108. Ecobuage pratiqué depuis très-long-temps et qui n'a point appauvri la terre. — Crickly-Hill, beau paysage. — Vallée de Gloucester. — Belle race de cochons, dits de *Shropshire*. Fabrique d'épingles de Gloucester, *p.* 111.

LETTRE VI, *p.* 112. De Gloucester à Newnham, bords de la Severn. — De Newnham, à Chepstow. — Lanvanchers, mauvaise économie de ses cultivateurs, calculs sur leur agriculture, *p.* 117.—Newport.—Cowbridge.—Bridgend, bords du canal de Bristol. — Mauvais système de culture du Glamorganshire, *p.* 125.—Description de Persfield, maison de M. Morris, sur les bords de la Severn, *p.* 128.—Fonderies de cuivre, près de Bristol.—Bath.—Devises.—Melksham. — Carrières, près de Stone-Henge, *p.* 134.— Friches auprès de Salisbury.—Bruchelk, White-Parish, Romsey.—Grands troupeaux de moutons dans cette contrée. — Winchester. — Crux-Easton. — Pimprenelle cultivée près d'Aylesford. — Culture des environs d'Alton. — Particularités d'une ferme située à Ripply. — Halton, culture du houblon.—Jolies haies, près de Bently-Green.

LETTRE VII, *p.* 145. — Guilford. —Ripley, parc

de Cobham, *p.* 147.—Kingston. —Clapham, expériences d'agriculture de M. Baldwin, *p.* 151.— Description de Wanstead, maison de campagne du comte de Tilney. — Ilford, excellente agriculture de son voisinage, pommes de terre, turneps. — Expériences de M. Johnston sur la luzerne.—Burnwood.—Ingatestone.—Chelm'sford, *p.* 168.

LETTRE VIII, *p.* 169. — Observations générales. Produit et rente. — Semence, *p.* 172. — Froment, *p.* 174. — Orge, avoine, *p.* 175. —Féves, *p.* 177. — Pois, *p.* 178. Nombre de labours, froment, orge, avoine de 183 à 190. — Cours de récoltes, *p.* 191. — Fumier, *p.* 193. — Marne, *p.* 194. — Argile, chaux, *p.* 195. — Engrais de ville, *p.* 196. — Couper et brûler [écobuage] *p.* 197. — Labour d'une journée, *p.* 198. — Trèfle, *p.* 200.—Turneps, *p.* 202. — Desséchemens, rentes, *p.* 203.—Fermes.—Routes, *p.* 204. — Arbres de construction, outils de labourage, *p.* 207. — Prix des denrées et du travail, *p.* 208. — Beurre, *p.* 209. — Viande, veau, mouton et bœuf, *p.* 211, 212.—Prix du travail, *p.* 214.—Luzerne, pimprenelle, *p.* 222. — Carottes, pommes de terre, *p.* 223. — Bénéfices résultans des diverses cultures de certains sols, *p.* 224 jusqu'à 238. — Appendice, *p.* 239. — Culture des pommes de terre par M. Ray; des

carottes par le même. — Vues sur le projet d'améliorer la plaine de Salisbury, *p.* 245. — Récapitulations, *p.* 256. — Tableaux, *p.* 272.

Voyage dans le Shropshire, *p.* 281. — Epping Lynn. — Friches entre Culford et Brandon, quelques défrichemens près de Weating, *p.* 283 — Downham, plaines de Wallington. — Denvern. — Helgey. — Culture alternative de féves et de blé, par M. Canham. — Southrey. — Littleport. — Ely Stretham. — Grands marais. — Milton, Cambridge, *p.* 289. — Trampington. — Hauxton Mills. — Royston, Melbourne, Stevenage. — Gorhambury. — Dunstable, Floyds, laiteries de ce canton, *p.* 293. — Fenny, Stratford. — Laiteries de Newport et de Pagnel. — Stoney Stratford. — Towcester. — Daventry, *p.* 297. — Pattishall. — Bramstone. — Canal d'Oxford. Dunchurch; Coventry, ses manufactures. — Bicknel, *p.* 301. — Wednesbury. — Darliston. — Wolverhampton. — Jardins dans le voisinage de Westbury. — Solitude des environs de Birmingham, *p.* 303 — Shiffuel. — Culture de Benthal, *p.* 307. — Fontaine d'Agar, *p.* 312. — Forges de M. Darby. — Colebrookdale. — Watlingstreet. — Shrewsbury, Cruckton. — Cultures et laiteries de M. Harries. — Améliorations de M. Badders. Petton, Culture de M. Maurice. — Etang de

Witemere. — Orton — Gwern. — Culture de M. Fletcher, *p.* 334.

Voyage dans le comté de Kent et d'Essex, *p.* 337. — Balmer, culture de Robert Andrews. — Château Hedingham. — Brackstead, *p.* 342. — Culture du pays, d'après M. Cott. — Maldon, Allthorn-Witham, blé carié, purifié par l'arsenic. — Isle de Foulness, *p.* 354. — Détails sur sa culture. — Isle de Wallesea, *p.* 367. — Rochford, *p.* 368.

Fin de la Table.

OBSERVATIONS

Sur les Notes qui se trouvent dans le cours de cet Ouvrage.

Celles de Mr. ARTHUR YOUNG, auteur Anglais, sont marquées *Y.*

Celles des *Traducteurs T.*

Et celles du Citoyen DELALAUZE, avec des numéros en chiffres.

ERRATA.

Il s'est glissé dans le Voyage qui termine ce volume une faute d'impression.

Par-tout où se trouvent ces mots, *le Thamés*, lisez *la Tamise.*

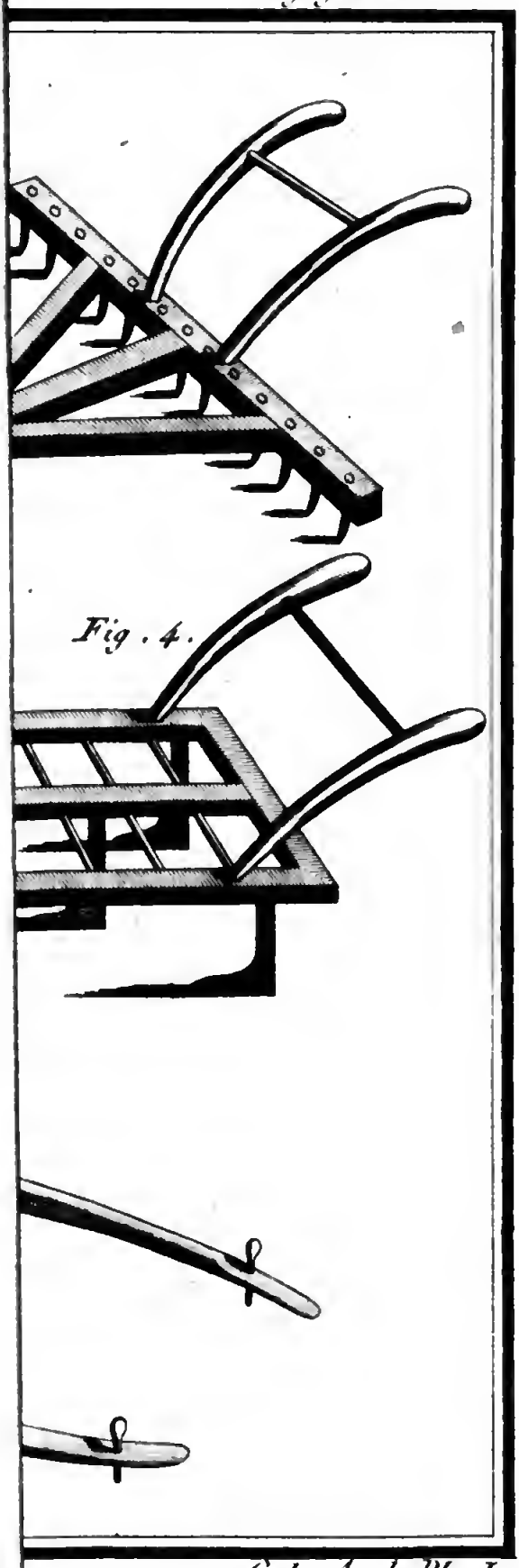


Fig. 4.

Cul. Angl. Pl. I.

00566417

LEGATORIA DI LIBRI
CARTOLERIA
G. ALIPRANDI
FIRENZE
Via 27 Aprile N.

Digitized by Google